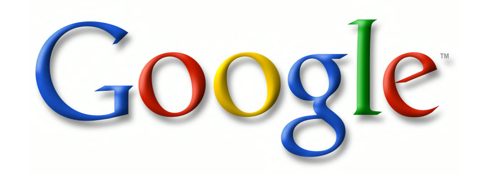
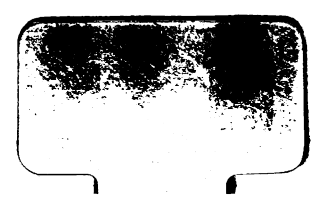




EN AMÉRIQUE

ET

EN EUROPE

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET Cie
Rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 21

EN AMÉRIQUE

ET

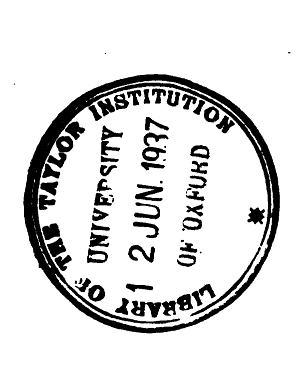
EN EUROPE

PAR

XAVIER MARMIER

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1860


LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
12 JUN. 1937
OF OXFORD

EN AMÉRIQUE

ET

EN EUROPE.

LES FRANÇAIS EN AMÉRIQUE.

I

LE CANADA.

(1850.)

« Je voudrais bien savoir, disait notre chevaleresque François Ier, de quel droit mes frères d'Espagne et de Portugal prétendent partager exclusivement entre eux l'Amérique. Qu'ils montrent donc l'article du testament d'Adam qui leur lègue cet héritage. » Et en dépit de son ambitieux rival, Charles-Quint, du puissant Jean III, qui étendait à la fois sa domination sur les Indes et sur le Brésil, François Ier envoyait en 1534 Jacques Cartier dans le Canada.

Le hardi navigateur de Saint-Malo remonta avec de frêles embarcations le Saint-Laurent sur un espace de trois cents lieues, et planta sur les rives de ce beau

fleuve les deux symboles de foi et de loyauté que les plus grands cœurs s'honoraient alors de respecter : l'étendard du roi et l'étendard du Christ.

Là commence pour nous la chronique du Canada, l'une des chroniques les plus intéressantes, les plus dramatiques qui existent, l'un des livres les plus émouvants et les plus nobles de notre noble histoire.

Dans l'immense pays découvert par Cartier, il n'y avait ni les mines de diamants du Brésil, ni les mines d'or du Mexique et du Pérou, ni la splendide végétation des Indes, rien de ce qui enflammait la convoitise des compagnons de Pizarre, de Fernand Cortès, d'Alvarez de Cabral, de Vasco de Gama ; rien que des forêts de sapins dont les sombres rameaux semblaient au loin couvrir la terre d'un deuil éternel, et sur les bords des rivières, de vastes plaines incultes habitées par de sauvages tribus.

Mais à l'esprit aventureux du XVI[e] siècle, à sa soif de découvertes, à son amour de l'inconnu, il fallait sans cesse un nouvel aliment. D'une des petites îles des Antilles, une nouvelle éclatante avait retenti jusque dans les régions du Nord. Un autre hémisphère était trouvé, une autre ère allait s'ouvrir. Le génie de Christophe Colomb répandait un flot de lumière dans les ombres scolastiques du moyen âge. Comme la princesse des contes de fées, l'Europe sortait de son long rêve et s'éveillait à un monde enchanté. Elle allait maintenant, comme aux temps fabuleux de la Grèce, s'élancer à la recherche de sa toison d'or. Elle allait, comme au temps de Pierre l'Ermite, entreprendre une nouvelle croisade, la croisade qui marque la limite des deux principales phases de l'histoire moderne, la croisade des vanités de fortune et des intérêts matériels. Comme aux jours glorieux des Godefroy de Bouillon, des Lusignan, tous les regards étaient tournés vers les contrées étrangères, et les oreilles atten-

tives au souffle des vents, aux rumeurs des ports. On écoutait avec avidité la relation des marins qui avaient franchi ces mers naguère encore fermées sur les cartes par la griffe du diable; on s'exaltait à la peinture de ces régions resplendissant des feux du soleil, peuplées d'animaux extraordinaires, couvertes de plantes gigantesques, inondées de parfums, et le moindre point nouveau que l'on signalait dans l'espace occupait l'ambition des rois, agitait les peuples. Quel siècle d'entreprises audacieuses, de progrès magiques, et que nous sommes misérables dans nos luttes actuelles pour nos prétendus progrès, en face d'une telle époque !

Après avoir visité une première fois le Canada, Jacques Cartier n'en faisait point une description pompeuse comme celles que chaque navire apportait alors des plages orientales ou occidentales de l'Amérique du Sud. Il avait du premier coup d'œil très-justement apprécié le vrai caractère du pays, et il était trop honnête homme pour se donner une importance exagérée par une relation mensongère. Dans son rapport à François Ier, il se contente de vanter la fertilité naturelle du sol qu'il a parcouru, la douceur de ses habitants, et manifeste le pieux désir de voir ces peuplades d'Indiens converties au christianisme[1].

Ce simple et naïf récit attira sur les rives du Saint-Laurent les fils de famille qui aspiraient à gagner,

1. « Et maintenant, en la présente navigation faite par le commandement de Votre Majesté, en la découverte des terres occidentales estantes sous le climat et parallèles de nos pays et royaulmes, non auparavant à vous ni à nous congneus, pourrez voir et savoir la bonté et fertilité d'icelles, l'innumérable quantité des peuples y habitans, la bonté, paisibleté d'iceulx, et pareillement la fécondité du fleuve qui décourt et arrose le parmi d'icelles vos terres, qui est le plus grand sans comparaison qu'on sache jamais avoir veu, lesquelles choses donnent à ceulx qui les ont veues certaine espérance de l'augmentation future de notre très sainte foy, de Vos Seigneuries et nom très chrestien. »

comme leurs pères, leur éperon d'or dans de nobles hasards, des marchands qui découvrirent bien vite un assez bon moyen de lucre dans le commerce des pelleteries, et des religieux animés d'un zèle fervent, fiers de braver tous les périls pour répandre parmi les Indiens le dogme de l'Évangile. Le gentilhomme guerroya contre les Iroquois, qui, par malheur, très-peu de temps après notre arrivée, étaient devenus nos ennemis. Le marchand forma des escouades d'intrépides aventuriers qui, par les forêts vierges, par les champs déserts et les fleuves impétueux, s'en allaient au loin amasser des cargaisons de fourrures. Le religieux suspendit la cloche à un rameau d'arbre, érigea un autel sous une tente, et commença son œuvre de dévouement. L'église fut ici, comme autrefois dans les forêts des Gaules, le premier noyau d'une communauté naissante : une chapelle, construite avec des branches de sapin, une palissade en bois, furent les premiers édifices des deux cités qui s'élèvent aujourd'hui si belles et si riantes dans le Canada, de Montréal et de Québec.

Bien faible fut pendant près d'un siècle notre colonie canadienne, si faible qu'à peine comprend-on comment elle s'est soutenue si longtemps au milieu des difficultés de toute sorte qui sans cesse devaient troubler ses espérances, fatiguer son énergie. On ne peut lire sans un profond sentiment d'intérêt, ou pour mieux dire de pitié, ces premières annales qui nous représentent quelques centaines de familles campées à deux mille lieues de leur terre natale, solitairement entre les les bois et le fleuve, exposées aux attaques incessantes de plusieurs peuplades hardies et nombreuses, implorant avec anxiété un secours de la patrie, et, à la place du renfort dont elles avaient un si pressant besoin, ne recevant le plus souvent qu'une ordonnance administrative et de froids encouragements. Un Virgile ferait une belle Énéide des héroïques aventures de ce Latium,

de tant d'actes de courage ignorés, de tant de patientes vertus écloses dans l'ombre comme les fleurs qui répandent dans l'air leurs inutiles parfums.

Born to blush unseen,
And waste its sweetness on the desert air.

De la fondation de Québec, en 1623, par le vaillant Champlain; de celle de Montréal, en 1640, par un digne gentilhomme, M. de Maisonneuve, datent les réels progrès de la civilisation française du Canada. Protégée par ces deux remparts, elle luttait avec plus d'avantage contre les Iroquois et les Anglais, et de là s'avançait avec plus de hardiesse dans l'intérieur du pays : car ces fiers colons de la France ne pouvaient se résoudre à rester confinés dans l'étroit espace où ils avaient établi leurs premiers retranchements. Si peu nombreux qu'ils fussent encore, ils voulaient étendre plus loin leur conquête. Les missionnaires, dans leur zèle religieux, avaient fait de hardies excursions à travers la contrée. Les hommes employés par les marchands à l'achat des pelleteries en faisaient de plus hardies encore. Ces hommes, que l'on désigna d'abord par le nom de *voyageurs*[1] et plus tard par celui de *coureurs des bois*, remontaient avec des canots légers le courant des rivières. Arrivés au passage où des rocs et des *rapides* arrêtaient l'effort de leurs rames, ils déchargeaient leur cargaison, prenaient leur canot sur leurs épaules, doublaient par terre les impraticables défilés, puis s'embarquaient de nouveau, gagnaient ainsi les grands lacs

1. Ces voyageurs, dont M.Mackensie s'est plu à raconter les étonnantes explorations dans son *Histoire du commerce de pelleteries*, existent encore, et sont employés par la compagnie de la baie d'Hudson. Ils forment dans la population française du Canada, une sorte de caste à part, une caste curieuse à observer, remarquable par sa force, son audace, et l'alliance de ses rudes habitudes avec un profond sentiment religieux.

du Nord, pénétraient au milieu des tribus indiennes les plus ignorées, et échangeaient avec elles leurs provisions d'eau-de-vie, d'ustensiles, d'étoffes, contre les peaux de loutre, de castor, d'orignal. C'étaient nos pionniers, non moins intrépides, non moins aventureux que ceux des régions de l'Ouest, illustrés par le talent de Cooper. C'étaient nos géographes. Ils mesuraient le terrain par leurs journées de marche, s'ouvraient des routes ignorées, et parcouraient des districts inconnus. Après eux, un officier de Montréal ou de Québec se mettait en route avec une douzaine d'hommes, et s'en allait planter le drapeau de France, élever une palissade sur les rives de l'Ottawa ou du lac Ontario, sur les frontières de la colonie anglaise, aux bords de la Monongahela, que nos poétiques fantassins appelaient la *Belle-Rivière*. De là on touchait à l'Ohio, de là au Mississipi.

En 1673 un courageux prêtre, le P. Marquette, parti de Québec avec deux canots d'écorce, descendit par les différents cours d'eau et les lacs du Nord jusque dans le Mississipi. Quoiqu'il ne s'avançât pas au delà du confluent de l'Arkansas, il en avait assez vu pour reconnaître la grandeur du fleuve gigantesque que les Indiens appellent *Meschacebé* (le père des fleuves), et pour constater son cours vers la mer. A son retour à Québec les cloches sonnèrent, et les habitants de la ville se réunirent dans l'église pour chanter le *Te Deum*. Tandis qu'on célébrait en grande pompe cette découverte du Mississipi, le modeste P. Marquette se retirait à l'écart, et écrivait dans sa relation ce touchant paragraphe : « Quand tout le voyage n'auroit valu que le salut d'une âme, j'estimerois toutes mes peines bien récompensées ; et c'est ce que j'ay sujet de présumer, car lorsque je retournai, nous passâmes par les Illinois de Perouana ; je fus trois jours à leur publier les mystères de notre foy dans toutes leurs cabanes, après quoy,

comme nous nous embarquions, on m'apporta au bord de l'eau un enfant moribond que je baptisay un peu avant qu'il mourust, par une providence admirable, pour le salut de cette âme innocente[1]. »

Prosélytisme catholique, spéculations des marchands, audacieuse bravoure de nos soldats, tout contribuait ainsi à développer sur un espace incroyable, de l'est à l'ouest, du nord au sud, l'action de notre colonie.

En 1681, un simple enfant du peuple, Robert Lassalle, dont Louis XIV récompensa le courage par un diplôme de noblesse, achevait l'épée à la main l'œuvre d'exploration commencée avec la croix par le P. Marquette. Il descendait le Mississipi jusqu'à son embouchure, arborait la bannière de France près du golfe du Mexique et nous donnait la Louisiane.

Cette fois, à moins d'entrer dans les possessions espagnoles, nous ne pouvions aller plus loin. Nous avions, pas à pas, traversé, subjugué les champs immenses qui s'étendent de l'embouchure du Saint-Laurent à celle du Mississipi. De chaque côté de cette chaîne de fleuves, de plaines et de forêts, nous touchions à l'Océan. Pour faire cette conquête, la colonie canadienne n'avait ni les phalanges d'Alexandre, ni les légions de César, ni les trésors de Louis XIV. Séparée de la France par toute la largeur de l'Atlantique, isolée, dans son morne empire, entre deux races hostiles, souvent oubliée de ceux qui lui devaient un paternel appui, souvent privée des ressources les plus essentielles, c'était avec quelques milliers d'hommes qu'elle maintenait fièrement l'honneur de son drapeau, qu'elle luttait à la fois et contre les Indiens et contre les Anglais, qu'elle fondait des villes, construisait des forte-

1. *Voyage et découverte de quelques pays et nations de l'Amérique septentrionale*, publié d'abord dans le recueil de Thévenot, réimprimé à 125 exemplaires, par M. O. Rich.

resses et prenait possession de ce royaume de mille lieues auquel, dans son patriotisme, elle donnait avec amour le nom de Nouvelle-France.

Depuis le jour où la fleur de lis resplendit pour la première fois aux bords du Saint-Laurent jusqu'à celui où elle fut remplacée par l'étendard britannique, pendant plus de deux siècles, l'histoire de cette admirable colonie ne présente, sauf quelques intervalles de repos, qu'une longue suite de combats. La colonie anglaise établie en Amérique ne pouvait supporter le voisinage de cette colonie française, qui agrandissait ses domaines sur une ligne parallèle à la sienne, qui lui faisait une fâcheuse concurrence dans le commerce des pelleteries. De prime abord, par l'effet de son antipathie nationale et du conflit de ses intérêts, elle se déclara notre ennemie, et elle resta notre ennemie ardente, implacable, épiant toutes les occasions d'entraver nos progrès, suscitant et soutenant contre nous les turbulentes tribus d'Iroquois, puis prenant elle-même les armes, et ne les déposant qu'à regret. Elle apportait sur les rives de l'Hudson l'insatiable ambition de Rome, et nous représentions son odieuse Carthage. A ces causes particulières d'hostilité, se joignait l'influence des événements européens; chaque fois que la guerre éclatait au delà de l'Océan, elle éclatait par contre-coup en Amérique. Vint enfin la dernière de ces guerres, la terrible guerre de sept ans.

Guillaume Pitt lança contre le Canada une flotte effroyable et une armée de cinquante mille hommes. Pour résister à de telles forces, nous n'avions que quelques régiments, composés en partie d'Indiens et de cultivateurs, appelés en toute hâte à quitter leurs champs pour prendre le sabre et le mousquet. On demanda des secours à la France, et le ministère répondit qu'il ne pouvait envoyer ni soldats ni munitions, de peur que le tout ne fût capturé par les Anglais. Il y a dans l'his-

toire plus d'un exemple d'une bataille engagée avec une telle inégalité de forces ; mais je ne sache pas qu'on puisse citer beaucoup de faits pareils à la lutte que notre colonie canadienne, délaissée par la France, privée de munitions, privée de vivres, soutint pendant plus de trois années contre les amas de troupes anglaises. Gardons précieusement cette page de notre histoire : le plus noble courage y éclate avec le plus pur dévouement à l'honneur de la France. Et que les Anglais s'enorgueillissent de nous avoir enlevé le Canada ; ils savent ce que leur a coûté cette conquête. Ils ont vu, en 1756, un de leurs forts capituler devant quelques centaines d'hommes commandés par M. de Lévy. Ils ont vu, quelques mois après, leur citadelle d'Oswego, défendue par trente pièces de canon et dix-huit cents hommes, se rendre à un simple bataillon du valeureux Montcalm. Ils ont été, au combat de la Monongahela, mis en déroute par deux cent trente-cinq Canadiens, de telle sorte que, sans l'habileté de Washington, il ne restait peut-être dans cette défaite pas un soldat de l'armée du général Braddock. Ils ont vu, au siége de Québec, leur brave et noble général Wolfe reculer lui-même devant son digne adversaire Montcalm, et se livrer au désespoir. Puis Wolfe est mort dans les plaines d'Abraham en souriant comme un héros antique au cri de victoire de ses soldats, et Montcalm est mort en apprenant que tout était perdu fors l'honneur.

Maintenant, c'en est fait de ces vastes possessions. L'horrible traité de 1763 abandonna le Canada aux Anglais, et la Louisiane, on ne sait pourquoi, aux Espagnols. Maintenant, quel pénible regret le voyageur français ne doit-il pas ressentir, quand du haut de la terrasse Durham il promène ses regards sur la magnifique rade de Québec, sur l'île qui porte encore le nom d'île d'Orléans, et la colline pittoresque qui s'appelle encore la pointe Lévy ! Quel regret, quand de la som-

mité de la montagne qui domine la ville de Montréal, il voit au loin se dérouler ces champs féconds ! Quel regret plus amer quand du Saint-Laurent, du lac Ontario, il s'en va par la Monongahela, par le Mississipi jusqu'à la Nouvelle-Orléans, à travers ces plaines fertiles, ces forêts profondes, ces riches plantations de sucre et de coton qui alimentent aujourd'hui l'Europe ! Tous ces champs, ces bois, ces fleuves superbes étaient à nous. Du 46° 50′ au 29° 57′ de latitude, tout cet immense terrain qui se déroule sous des climats si différents et se couvre de tant de moissons diverses, était à nous, et c'en est fait. Quelques pauvres soldats l'avaient conquis : un roi n'a pu le garder. L'Angleterre en tient la moitié, la confédération américaine tient l'autre. Ni celle-ci ni celle-là ne nous lâchera sa proie.

Effaçons donc à jamais le Canada sur notre carte, mais non pas dans nos souvenirs et dans nos vœux ! Si la terre canadienne ne peut plus nous appartenir, il y a là toute une population qui, sous le gouvernement étranger qui la régit, sous la domination britannique, nous appartient par l'hérédité d'une tradition vivace, par la langue, par le cœur. De Québec à Kingston, c'est-à-dire dans la province du Bas-Canada, on ne compte pas moins de six cent mille individus (autant que dans deux de nos petits départements) qui se glorifient de leur origine française, et qui seraient bien affligés s'ils pouvaient supposer que la France ne leur garde pas une affectueuse pensée.

On les appelle les *habitants*, comme si eux seuls résidaient à poste fixe dans le pays, comme si les Anglais, les Irlandais, qui y sont venus plus tard, n'étaient que des hôtes de passage. Le fait est qu'ils possèdent la plus grande partie des propriétés territoriales, les champs, les bois, les seigneuries. L'Angleterre, qui nous a combattus avec tant d'ardeur dans cette contrée, a du moins, il faut le dire, loyalement respecté le

traité de capitulation de Québec et de Montréal. En 1763 seulement elle essaya d'introduire au sein du peuple conquis le code anglais. L'année suivante, elle lui rendit les lois civiles françaises. Au milieu du mouvement révolutionnaire des temps modernes, dans la chute des trônes, dans le cataclysme de notre ancien état social, il s'est trouvé une arche qui du déluge universel a sauvé les institutions des siècles passés. Sur les frontières de la démagogique Union américaine, il existe une terre où la vieille coutume de Paris et les règlements féodaux sont encore en pleine vigueur. C'est la terre du Canada. Là, les seigneurs sont encore vraiment des seigneurs, sans vassaux il est vrai, et sans serfs, mais avec des censitaires qui leur doivent une rente annuelle, et les droits de lods et de vente. Là, les curés perçoivent encore, dans leur paroisse, la dîme et les autres redevances qui leur étaient attribuées en France avant la révolution de 1789. Les hommes de progrès ne peuvent manquer d'exhaler de pieuses lamentations sur une telle erreur. Au risque de passer pour un être fort arriéré, j'avoue que je connais beaucoup de prétendues vérités nouvelles moins agréables que cette erreur.

J'ai vu le paysan canadien dans ses rapports avec le prêtre et le seigneur, et il ne m'a pas semblé qu'il fût la victime d'une organisation barbare. Il cultive en paix ses champs, acquitte comme une dette légitime son tribut à l'Église et à l'autorité temporelle, et passe gaiement ses heures de loisir dans un cercle d'amis, ou au milieu de sa famille. Élevé dans de sévères principes religieux, il n'a pas encore songé qu'il pût se faire un honneur de fouler aux pieds les enseignements de son enfance, et se railler du prêtre qui fut son premier maître, qui reste son ami. Élevé dans le respect des institutions auxquelles ses pères se montrèrent fidèlement soumis, il ne s'est pas encore dit que son do-

maine était bien restreint, comparé à celui d'un de ses riches voisins, et que ce serait une œuvre de justice de mettre tous les biens en commun pour n'en plus faire qu'une grande pâture. Le pauvre homme ! il ne lit pas les sublimes décrets des modernes Lycurgues, et n'est membre d'aucun club démocratique. Voilà son malheur.

J'ai vu le seigneur canadien dans les diverses conditions de son existence sociale, et je puis affirmer qu'il ne réclame aucun méchant droit dans ses domaines et ne fait fouetter aucun de ses tenanciers. Bien plus, ces descendants des gentilhommes de France ont des idées qui sembleraient fort singulières aux puissants banquiers de la libre et fraternelle Amérique. Ils s'imaginent qu'on peut être très-riche et très-poli ; ils regardent la courtoisie dans les habitudes journalières de la vie comme un signe de distinction, et l'affabilité envers leurs inférieurs et une charitable condescendance envers le bas peuple comme un devoir ; ils se figurent aussi que l'on peut, sans trop faillir à ses devoirs, employer son temps autrement qu'à aligner sans cesse sur un registre les chiffres de la spéculation industrielle, ou à régler chaque matin l'avenir de l'humanité. Ils aiment l'étude et les arts, ils font venir à grands frais les plus beaux livres de France et d'Angleterre, et en parent avec joie leur salon ; ils souscrivent à d'utiles publications canadiennes, et sont membres de quelque société littéraire ou historique. Seulement, quand on leur parle de nos grands projets de réforme, ils secouent la tête d'un air chagrin comme des vieillards qui regardent des enfants se livrer à des exercices dangereux. Voilà leur malheur.

Que cet honnête pays du Bas-Canada semble encore fort arriéré aux yeux des *locofoco* d'Amérique et de leurs magnanimes frères d'Europe, c'est incontestable. Il en est encore au point de vue administratif sous le

régime féodal, au point de vue moral sous le régime des croyances religieuses et des traditions héréditaires. Quoi de plus puéril dans l'ère de glorieux avancement où nous vivons! Cependant il est en pleine voie de prospérité. Il a aussi des canaux et des chemins de fer, des bateaux à vapeur qui sillonnent le Saint-Laurent[1]. Il défriche chaque année de nouveaux terrains, et augmente considérablement son commerce. Il a des villages charmants, des bourgades actives et industrieuses, et deux villes, Montréal et Québec, qui seraient partout deux villes superbes et très-attrayantes. Québec, qui, à l'époque de notre dernière lutte contre les Anglais, ne renfermait pas plus de sept mille habitants, en compte aujourd'hui trente-neuf mille huit cents, et Montréal plus de cinquante-cinq mille.

Enfin, ce qui pourrait bien surprendre les gens qui se persuadent qu'en dehors du gouvernement démocratique, le peuple reste plongé dans la plus grossière ignorance, c'est le tableau des établissements d'instruction publique fondés dans le Bas-Canada. Il n'y a là pas moins de 1651 écoles élémentaires fréquentées par soixante-six mille cinq cents élèves[2]. Le plus petit maître d'école a un traitement annuel de cinq cents francs, sans compter ce qu'il reçoit des enfants dont les parents peuvent payer une rétribution mensuelle.

L'assemblée législative a créé en 1836 deux écoles normales dans la même province, et il existe pour les études supérieures vingt colléges ou séminaires.

C'est par des établissements d'instruction religieuse et de bienfaisance que notre colonie canadienne a commencé à se former. Elle est restée fidèle à son origine. La plupart des pensionnats de jeunes filles et des

1. Le nombre des bâtiments qui entrent dans les différents ports du Saint-Laurent, et de ceux qui en sortent, s'élève, année moyenne, à plus de trois mille.

2. *Repository of useful knowledge* for 1850. Toronto.

lycées appartiennent à des communautés religieuses et au clergé, mais ils possèdent tous les moyens d'étude dont s'honore notre université. J'ai trouvé dans un simple village, à Saint-Hyacinthe, un collége que le curé a doté d'une somme de deux cent mille francs, qui a une riche bibliothèque, et des professeurs aussi éclairés que nos plus dignes licenciés. Le séminaire de Québec a une bibliothèque de plus de vingt mille volumes, un laboratoire de chimie, une nombreuse collection de minéraux, et il n'y a pas longtemps qu'il a d'une seule fois employé cinquante mille francs à l'achat d'un cabinet de physique.

Les jeunes gens qui entrent dans ces divers établissements y puisent, avec la connaissance des œuvres de l'antiquité, le goût des littératures modernes. L'amour des lettres est encore un des traits caractéristiques de ce pays, un de ses signes de parenté avec l'ancienne France. Il y a peu d'écrivains de profession dans le Canada, mais il n'est pas un homme ayant fait, comme on dit, ses humanités, qui ne tienne à honneur de se montrer, à l'occasion, quelque peu poëte, de rimer son sonnet, d'aiguiser son madrigal.

Un jeune littérateur, M. Huston, a rassemblé dernièrement ces feuilles volantes de la littérature canadienne, ces poésies fugitives écloses çà et là dans un moment de joie ou un jour de douleur, dans une promenade solitaire ou dans un dîner d'amis [1]. Ce recueil renferme une quantité de noms appartenant à toute sorte de professions, et des pièces de toute façon comme en notre bon vieux temps du *Mercure de France* ou de *l'Almanach des Muses*. Plus d'un grave magistrat n'a point cru déroger à sa dignité en plaçant dans cette gerbe un bouquet à Chloris, plus d'un membre du parlement y est représenté par des stances idylliques,

1. *Répertoire national*, 3 vol. in-8°. Montréal, 1848.

plus d'un avocat par une tendre élégie. C'est une douce surprise pour celui qui vient des bords de la Seine de retrouver, sur les rives lointaines du Saint-Laurent, cet écho, affaibli il est vrai, mais fidèle pourtant, des chants qui ont résonné autour de lui, des règles de composition qui lui furent enseignées dans nos écoles. Si c'est là pour nous un des agréments du répertoire de M. Huston, c'est aussi un de ses défauts. Quand on entre dans ce vaste et beau pays du Canada, quand on contemple dans leur austère majesté ses grands fleuves et ses forêts profondes, quand on observe ce mélange d'une population si variée et si curieuse à voir, voyageurs des bois, bateliers des radeaux, paysans aux vieilles mœurs et au vieux costume, Indiens à la face cuivrée, on se dit qu'il devrait naître d'une pareille nature une poésie neuve, originale, imprégnée de la saveur même du sol, et l'on regrette de ne trouver dans la plupart des compositions canadiennes qu'une imitation de nos propres élégies. Hâtons-nous de dire que ce sentiment commence à pénétrer dans l'esprit des Canadiens, et quelques essais, imparfaits encore, mais de bon augure, ont déjà été tentés dans une voie qui peut donner à cette contrée un caractère particulier d'illustration.

D'autres œuvres plus sérieuses s'élaborent au sein des grands centres de population. A Montréal, un infatigable érudit, M. Viger, rassemble avec un soin minutieux toutes les notices relatives aux hommes et aux événements historiques du Canada. A Québec, il existe une société littéraire qui a publié d'intéressants documents sur l'origine et le développement successif de la colonie dans la même ville ; un Canadien par excellence, M. Faribault, achève le catalogue universel de tous les ouvrages qui ont rapport à nos anciennes possessions en Amérique, et un jeune homme d'un esprit élevé, d'une instruction rare, M. Garneau, finit

une histoire du Canada, dans laquelle un noble sentiment de nationalité s'allie aux résultats d'un consciencieux travail.

A ces diverses manifestations de la pensée, le Canada joint celles de la presse périodique. Montréal a huit journaux, Québec autant, la ville des Trois-Rivières en a deux, la bourgade de Saint-Jean vient de se donner le sien. Sauf trois ou quatre feuilles anglaises, tous ces journaux s'impriment en français, et les trois quarts des livres qui se publient dans le Canada sont français. De quelque côté que l'on aille à travers ce bon cher pays, le souvenir de la France reparaît à chaque pas dans les débats parlementaires, dans les entretiens de la famille, dans l'application des lois, dans les habitudes domestiques, et jusque dans les noms de rues, de villages, de hameaux. C'est l'histoire de France que les parents se plaisent à narrer à leurs enfants; c'est une naïve chanson de France dont le peuple a fait son chant national. Les paysans l'entonnent gaiement dans leurs fêtes. Les bateliers du Saint-Laurent et de l'Ottawa s'encouragent au travail en la chantant sur leurs radeaux. L'un d'eux entonne la strophe d'une voix vibrante, les autres frappent en cadence les flots, de leurs rames en répétant le refrain populaire :

Il y a longtemps que je t'aime.
Jamais je ne t'oublierai.

Quand un Français arrive dans cette contrée, il y est reçu comme un frère. On n'attend pas qu'il fasse les premières visites. On vient au-devant de lui en lui tendant une main affectueuse, en lui adressant des offres de service qui ne sont point de vaines paroles. On le conduit avec empressement dans l'intérieur des familles. C'est un des fils de la contrée d'où est sortie,

comme d'une ruche d'abeilles, la colonie de Champlain, et à ce titre, c'est l'hôte, c'est l'ami de la maison canadienne. Quelle émotion de cœur on éprouve dans cet accueil hospitalier, surtout lorsqu'on vient des zones glaciales de la superbe confédération américaine! Quel bonheur de retrouver à la place de ces faces de dollars qui trônent dans les comptoirs de New-York, la riante et vive physionomie, le sourire cordial du Canadien, d'entendre après le sifflement de l'idiome du Yankee, résonner à deux mille lieues de Paris, la chère langue du sol natal, pure et correcte, dans la rustique demeure du paysan comme dans celle de l'habitant des villes.

Non, il n'ira point s'allier à la grossière et arrogante démocratie américaine ce demi-million de Canadiens qui a si fidèlement gardé les qualités distinctives de son origine, la langue et les traditions de ses aïeux. Non, quoi qu'on en ait dit, tous ces projets d'annexion ne sont qu'un rêve enfanté par quelques esprits inquiets, entretenu par d'autres plutôt comme un moyen d'agitation que comme une idée réalisable. La masse de la population canadienne est restée complétement étrangère à ces prétendus vœux universels d'annexion. L'Angleterre ne permettra pas qu'un tel projet s'exécute, et nous ne devons pas le désirer. Sous le régime anglais, la population canadienne a conservé et conservera sa religion, sa nationalité. Annexée à l'Amérique, elle y noierait en peu de temps jusqu'aux derniers vestiges de ses vertus héréditaires. Ah! qu'il nous reste quelque part, dans le flot toujours croissant des théories révolutionnaires, une portion de l'ancienne France, pure et calme, honnête et sensée. C'est une image qu'on peut se plaire à observer, c'est un état qui peut faire faire d'utiles réflexions, c'est un refuge peut-être.

II

LA LOUISIANE.

C'est un Espagnol qui, le premier, toucha aux côtes de la Louisiane. C'est un Français qui y posa les premiers fondements d'une colonie européenne. En 1512, Ponce de Léon, qui avait été gouverneur de Porto-Rico, partit des Antilles avec deux caravelles, pour s'en aller à la recherche de l'île de Bimini[1], qui, selon une tradition indienne, devait renfermer le plus précieux de tous les trésors, la fontaine de Jouvence. Un orage jeta l'ambitieux navigateur sur une plage inconnue, à laquelle il donna le nom de Florida, en mémoire du jour de grande fête où il l'avait aperçue (*Pascua Florida*). Les orages de la mer, les plus imprévus et les plus redoutés, ont conduit les peuples à plus d'une grande découverte. Dieu veuille qu'il en soit de même des orages politiques! Ponce de Léon paya de sa vie l'honneur d'inscrire une nouvelle contrée sur les cartes d'Espagne. Attaqué par les Indiens de la Floride, il n'échappa qu'avec peine à une bataille sanglante, revint à Cuba et y mourut des suites de ses blessures.

Vingt-cinq ans après, voici venir, dans les mêmes parages, un autre chercheur d'aventures, un compagnon de Pizarre, un des plus nobles et des plus vaillants, Fernand de Soto[2]; illustre, enrichi par la

1. Une des îles Lucayes, au sud-est de la Floride, entourée de bancs de sable, et d'un accès très-difficile.

2. Quand il commandait son escadron, dit Garcilasso de La Vega, il s'élançait avec tant d'impétuosité au-devant des ennemis, et il faisait dans leurs rangs une telle brèche, que dix hommes pouvaient le suivre dans le sentier sanglant qu'il leur ouvrait.

conquête du Pérou, investi par Charles-Quint du gouvernement de Cuba, mais d'une nature trop ardente pour s'assoupir dans la jouissance de sa fortune, dans la voluptueuse atmosphère des tropiques; lui aussi, avait ouvert son imagination à ce rêve de l'élixir de longue vie, à ces naïves chroniques du moyen âge, qui racontaient avec tant d'assurance les merveilles de la source fabuleuse. Il voulait doter le monde de cette eau magique, en commençant, je suppose, par s'y plonger lui-même.

Tandis que le brave Soto allait, avec plusieurs gentilshommes et douze cents soldats, dont trois cents armés à ses frais, chercher dans la Floride la fontaine de Jouvence, les insulaires de la Polynésie en signalaient une bien plus complète dans une des îles de l'océan Pacifique, à laquelle ils donnaient le nom de Haupokane. Non-seulement celle-ci rajeunissait les vieillards, mais guérissait les blessures et produisait sur les êtres difformes l'effet du philtre de l'inconnu sur le malheureux Arnold de Byron, qui, délivré de sa hideuse enveloppe, s'écrie avec orgueil :

I love, and I shall be beloved[1].

Quel dommage qu'on n'ait trouvé ni l'une ni l'autre de ces sources! Il ne nous manquait qu'une pareille découverte pour compléter les dramatiques et scandaleuses annales de l'humanité. Vous figurez-vous les expéditions que les puissants de la terre auraient dirigées vers la Floride, ou mieux encore vers Haupokane; les combats impitoyables qui se seraient livrés sur ce sol de bénédiction et les frénétiques désirs qui s'y seraient éveillés? Naturellement les riches et les forts

1. J'aime et je serai aimé!
(The deformed transformed.)

auraient pris la meilleure part de l'onde miraculeuse; les pauvres auraient cherché à soustraire un bien si précieux, et les tribunaux auraient eu à juger plus de vols et de crimes pour quelques fioles d'eau, que pour le produit des mines d'argent du Mexique et des mines de diamant du Brésil. En revanche, on aurait peut-être vu un fils dévoué abandonner généreusement son flacon pour prolonger la vie de son père; un amant livrer le sien pour régénérer les grâces de sa maîtresse, qui se serait moquée de lui en le voyant grisonner; et un misanthrope anglais casser, dans un accès de spleen, le bocal qui pouvait indéfiniment prolonger son existence. Quel immense sujet de poëmes attendrissants et de comédies! Quelles pertes pour les écrivains!

De la baie d'Espirito Santo, d'où il renvoya ses bâtiments à la Havane, comme pour s'interdire lui-même tout moyen de retraite, Soto pénétra, avec une intrépide hardiesse, dans l'intérieur du continent américain, traversa le Tennessée, le Kentucky, sans cesse harcelé par les tribus indiennes, luttant à la fois et contre ces hordes nombreuses acharnées à sa poursuite, et contre les obstacles de toute sorte qui, sans cesse, entravaient sa marche au sein de la vaste région que nul Européen n'avait encore explorée. Les combats et les fatigues avaient décimé ses bataillons. La fièvre brisa sa trempe de fer. Il était venu, sur cette terre ignorée, chercher la source d'une vie perpétuelle. Après quatre années d'une série continuelle de batailles et d'incidents dont le récit ressemblerait à une odyssée imaginaire, il n'y trouva que la mort. Il expira au confluent de la rivière Rouge, qui forme la limite actuelle de la Louisiane. Le Mississipi ensevelit dans ses flots, comme une victime expiatoire, le corps de ce valeureux soldat, qui, le premier entre les races étrangères, avait osé troubler, dans la profondeur de ses forêts, l'auguste majesté du grand fleuve.

Alvarado de Muscoso, auquel il avait remis son commandement, réussit à construire au milieu des attaques des Indiens, quelques embarcations sur le Mississipi, et ramena à Cuba trois cents hommes blessés, mutilés, tout ce qui restait de cette brillante expédition.

Près d'un siècle et demi s'écoule. L'Espagne a détourné son attention de l'immense partie du continent américain qui eût dû tenter son ambition. La dramatique entreprise de Soto était oubliée, et le nuage entr'ouvert par la main de ce valeureux champion, voilait de nouveau les riches régions du Mississipi.

Il était réservé à notre noble population du Canada de les retrouver ou, si l'on veut, de les découvrir. On savait dans le Canada, par quelques vagues rapports des Indiens, qu'il existait à l'ouest un fleuve qui, ne coulant ni vers l'est, ni vers le nord, devait, selon les uns, aboutir au golfe du Mexique, selon d'autres, à l'océan Pacifique. Deux de nos colons eurent la gloire de résoudre ce problème; le premier, nous l'avons déjà dit, fut le P. Marquette, de l'ordre des récollets; le second, Lasalle.

En 1677, un jeune homme sorti naguère d'un collége de jésuites, où il avait fait de bonnes études, se présentait avec une recommandation de M. de Fontenac, gouverneur du Canada, chez M. le prince de Conti : c'était Robert Lasalle, né à Rouen. Il descendait peut-être de quelques-uns de ces fiers Virking, qui, des plages du Danemark, des côtes de la Norvége, s'élançaient, le glaive à la main, sur leurs bateaux, qu'ils appelaient les coursiers de la mer, se jetaient sur l'Europe comme des vautours sur leur proie, subjuguaient la Normandie, la Sicile, l'Angleterre. Si Lasalle n'avait pas quelques gouttes de leur sang dans les veines, il avait leur audace. Le prince de Conti, passionné pour les grandes entreprises, s'intéressa à ce hardi jeune

homme, qui ne parlait de rien moins que de s'ouvrir par le Canada une route directe vers la Chine. Par l'intervention de son puissant protecteur, Lasalle obtint de Louis XIV une large concession de terre autour du fort Cataragui [1], à la condition seulement de construire un fort en pierres. Il obtint en outre de faire toutes les découvertes qu'il jugerait utiles à la gloire de la France.

Pour accomplir ses vastes projets, Lasalle partit avec trente colons. C'était ainsi qu'on s'en allait alors, comme au temps des histoires de chevalerie, conquérir des royaumes. Parmi ces colons, assez mal choisis et dont l'atroce conduite abreuva son cœur d'amertume, Lasalle avait du moins un fidèle ami, un chevalier italien nommé Tonti, qui, ayant perdu une de ses mains dans une bataille, l'avait fait remplacer, comme Gœtz de Berlichingen, par une main de fer.

Avec cette petite troupe et quelques hommes qui s'adjoignirent à lui dans le Canada, le généreux Lasalle fit plus qu'il n'avait promis. Il bâtit des forts sur plusieurs points, et dans un jour de douloureux abattement, il donnait à l'une de ces constructions le nom de *Crève-cœur*. Les Iroquois le poursuivaient sans cesse, et ses soldats étaient fatigués de le suivre. Malgré les périls dont il était environné, il continua sa marche. En 1681, à la fonte des glaces, il descendait la rivière de l'Illinois, entrait dans le Mississipi, et le 7 avril, sur les bords du golfe du Mexique, il clouait une croix avec une fleur de lis à un arbre. Il entonnait sur la plage déserte l'hymne d'actions de grâces et donnait la Louisiane à la France.

Lasalle alla porter lui-même à la cour de Versailles la nouvelle de sa conquête, et y fut accueilli avec toute

1. Près du lac Ontario, à l'endroit où s'élève aujourd'hui la citadelle anglaise de Kingston.

la distinction qu'il méritait. Il demandait à retourner sur les rives du Mississipi. On lui donna pour prendre possession d'une contrée dix fois plus grande que la France, quatre bâtiments, sur lesquels s'embarquèrent douze jeunes gentilshommes, douze familles de cultivateurs, cinquante soldats, des ouvriers, en tout deux cent cinquante personnes.

Là s'arrêta le dernier rayon de fortune de l'héroïque Lasalle. A partir de cette époque, sa vie n'est plus qu'une suite de revers, terminée par un affreux drame. M. Beaujeu, qui commandait la flottille, au lieu de se rendre à l'embouchure du Mississipi, arrive, par une fatale erreur, au fond de la baie de Saint-Bernard, sur les côtes du Texas. Lasalle veut retourner en arrière. Beaujeu, qui ne supportait qu'avec peine sa situation subalterne vis-à-vis d'un plébéien récemment anobli, refuse d'obéir à ses injonctions, et part pour la France, laissant un bâtiment de provisions échoué sur les brisants, et Lasalle et ses compagnons à peu près sans ressources, sur une terre où ils ne pouvaient rencontrer que des hordes de sauvages.

Leur premier soin fut d'organiser un moyen de défense contre les peuplades qui nuit et jour erraient autour d'eux avec leurs flèches. Ils bâtirent à la hâte un fort, où Lasalle caserna une centaine d'hommes. Avec les autres il s'en alla, par terre, à la recherche du Mississipi. Il lui restait encore un brick, qui sombra dans une tempête avec les munitions de guerre, les ustensiles d'agriculture et diverses denrées dont il était chargé. Pour comble de malheur, la fièvre et les armes des Indiens décimaient sa petite troupe. Dans cette horrible position, il ne lui restait d'autres moyens de salut que de demander des secours au Canada. Il en était à mille lieues de distance, et il prit la résolution de s'y rendre par terre. Il se mit en route avec son frère, son neveu, un vénérable religieux, et une quinzaine

d'hommes. Après neuf jours de marche, deux crimes arrosaient de sang le sol des forêts vierges. Lasalle et son neveu périssaient sous les balles de deux de leurs compagnons [1].

Les cent hommes qu'ils avaient laissés sur les côtes du Texas, qui ensuite s'étaient établis à l'embouchure du Colorado, dans un fort auquel ils donnèrent le nom de fort Saint-Louis, furent également victimes de l'ignoble conduite de Beaujeu. Les uns tombèrent sous le tomahawk des Indiens, les autres moururent de faim dans les bois. Tel fut notre premier essai d'établissement dans la Louisiane.

De notre pauvre mais infatigable population du Canada étaient venus les premiers explorateurs du Mississipi. De cette même population devait venir Iberville, qui fonda la colonie de la Louisiane.

Le père d'Iberville était mort au service du roi sur les rives du Saint-Laurent. Il avait onze fils, dont cinq étaient restés comme lui sur le champ de bataille. Des six autres, l'aîné, Iberville, s'était déjà signalé en plusieurs occasions par sa bravoure. Il allait dans une région lointaine tenter une périlleuse entreprise, et quatre de ses frères devaient s'associer à la même œuvre. Si les nobles ont eu autrefois des priviléges, il faut reconnaître qu'un grand nombre d'entre eux les avaient chèrement acquis. Ils les payaient de leur sang et les transmettaient à leurs enfants avec une tradition d'honneur et une religieuse devise : *Noblesse oblige*. Dans un de ses voyages, l'empereur Henri II, d'Allemagne, vit venir à lui le comte d'Abensberg, qui lui présenta ses trente-deux fils comme la plus digne offrande qu'il eût à lui faire. L'histoire du père d'Iberville se sacrifiant

1. Le congrès des États-Unis a rendu un juste hommage à notre vaillant Lasalle. Il lui a érigé, au Capitole, une statue, à côté de celle de Washington.

avec ses onze enfants dans les guerres de la France, vaut bien celle du magnanime Germain.

Sous les auspices du comte de Pontchartrain, ministre de la marine, Iberville conduisit deux cents colons à la pointe du Mississipi. Il visita les environs du sol où s'élève aujourd'hui la Nouvelle-Orléans, donna à l'un de ces lacs le nom de Pontchartrain, à un autre celui de Maurepas. Il construisit un fort dans la baie de Biloxi (à trente lieues environ de la Nouvelle-Orléans), y fixa le siége de sa colonie, puis visita quelques tribus indiennes. Quand il entra dans un des villages des Natchez, la foudre venait d'embraser un de leurs temples, les hommes poussaient des cris féroces, les prêtres demandaient des sacrifices pour apaiser la colère de Dieu, et les femmes jetaient avec fureur leurs enfants dans les flammes. Tel fut le premier spectacle qui frappa les regards de nos compatriotes parmi ces Natchez, dont un illustre écrivain a fait une poétique description. Iberville ne parvint qu'avec peine à calmer leur frénésie. Le sol qu'ils occupaient lui plaisait. Il y traça le plan d'un fort auquel il donna le nom de baptême de Mme de Pontchartrain, Rosalie. Trente ans après, ce fort devait être inondé de sang; trente ans après, cette tribu nombreuse, gouvernée par des chefs qui portaient le glorieux titre de *Soleils*, et pour lesquels chaque individu devait à tout instant être prêt à sacrifier sa vie, cette tribu dont nos armes n'avaient pu ébranler le courage, dont nos traités de paix n'avaient pu adoucir la haine implacable, tramait un massacre des vêpres siciliennes. A son complot, elle avait associé plusieurs autres nations. Des faisceaux de roseaux, tous d'égal nombre, furent envoyés aux différents caciques. Chaque jour on devait en brûler un, et le dernier marquait l'heure à laquelle les peuplades devaient se lever à la fois dans chaque district et égorger les Français. On dit que la femme d'un Natchez, qui aimait un de

nos compatriotes, parvint à dérober dans la demeure de son mari quelques branches des faisceaux sanguinaires, et, en précipitant ainsi le signal de mort dans sa tribu, fit échouer le plan des autres.

Partout les femmes ont pris pitié des proscrits. Une femme de la Dalécarlie préserva Gustave Wasa des poursuites de Christian II. Une femme protégea la fuite de Charles-Édouard après la bataille de Worcester[1]. Une femme de l'Amérique du Nord, la jeune et belle Pocahonta, arracha au bûcher le capitaine Smith, le premier colon de la Virginie; une femme des Natchez sauva d'une ruine générale notre colonie de la Louisiane. Son pouvoir ne s'étendait pas plus loin. Elle avait fait, dit la tradition, prévenir le commandant du fort Rosalie des dangers qui le menaçaient. Il se moqua de cet avis, et fut massacré avec ses soldats. Ce ne fut qu'en 1732 qu'on en finit avec cette terrible tribu, par une bataille à la suite de laquelle les dernières familles des Natchez, abandonnant les domaines de leurs aïeux, se dispersèrent de côté et d'autre.

Iberville était mort de la fièvre dans une de ses expéditions. Son frère puîné, Sauvolle, mourut du même mal. Son troisième frère, Bienville, resta seul chargé de la direction de la colonie. Ses deux frères lui avaient, pour tout héritage, légué la tâche à laquelle l'un et l'autre venaient de succomber, comme autrefois les bénédictins se transmettaient d'âge en âge le soin de poursuivre une longue étude. Bienville dévoua son cœur, son intelligence à l'entreprise nationale consacrée par une fraternelle pensée. Il passa là près de

1. Un pêcheur anglais s'était engagé à transporter un fugitif sur la côte de Normandie. En reconnaissant le roi, il fut tenté de gagner la récompense promise à celui qui le livrerait. Sa femme lui dit : « Sauve-le, peu m'importe ensuite de mendier mon pain avec mes enfants. »

quarante années, luttant avec une fermeté inébranlable contre tous les obstacles, aux prises avec l'inquiète jalousie des Anglais et l'animosité des Indiens, souvent abandonné et plus d'une fois méconnu. Outragé par un ministère qui eût dû donner une éclatante récompense à ses services, et qui longtemps le laissa dans un poste subalterne, il obéit sans murmurer à des chefs indignes de le commander; il vit sans se décourager naître et disparaître les divers modes d'administration auxquels la Louisiane fut soumise: gouvernement du Canada, puis gouvernement local puis la gestion commerciale de Crozat et celle de la compagnie d'Occident qui enfanta la fameuse banque, de Law, laquelle enfanta le grand désastre de la rue Quincampoix.

Nous n'avons pas le génie colonisateur. L'histoire de nos colonies ne le démontre que trop. Quand la Louisiane fut abandonnée aux spéculations commerciales de Crozat (1712), sa population se composait de quatre cents âmes, dont deux compagnies de cinquante hommes, soixante-quinze Canadiens volontaires, vingt-huit familles blanches et vingt nègres. Pour régir ces quatre cents âmes, la France leur envoyait un gouverneur, un commissaire ordonnateur, un contrôleur, deux directeurs. Bienville restait chargé du commandement des troupes.

En 1741, Bienville quitta la Louisiane pour n'y plus revenir. Avant de s'éloigner, il avait fini par obtenir, non sans de vives contestations, que le siége de la colonie fût transféré de Biloxi à la Nouvelle-Orléans, et en se retirant en France, il pouvait dire du moins qu'il laissait son œuvre affranchie des principaux périls qui menaçaient de l'anéantir dans son germe. Arrivé dans la Louisiane avec deux cent cinquante hommes, il y laissait une population de six mille âmes, parmi lesquelles on comptait quinze cents nègres.

Treize ans après son départ, une douloureuse émigration augmentait de plusieurs milliers d'individus cette population. Dans leur lutte perpétuelle contre notre colonie du Nord, les Anglais en étaient venus à s'emparer des districts que nous appelions l'Acadie, et auxquels ils ont donné le nom de Nouvelle-Écosse. Leur conquête faite et acceptée par Louis XV, ils voulurent obliger les paysans français établis dans cette contrée à prêter serment de fidélité au souverain de la Grande-Bretagne. Changer de drapeau, c'était, pour ces honnêtes enfants de la France, une telle monstruosité, qu'ils ne purent s'y résoudre. Ni les promesses, ni les menaces n'ayant pu vaincre leur résistance, le gouvernement anglais, redoutant de laisser cette masse d'ennemis dans un pays où il n'avait lui-même que de faibles moyens de défense, se décida à prendre envers eux une mesure effroyable.

En 1754, les villages des Acadiens furent livrés aux flammes, et à la lueur de leurs toits embrasés, sept mille Français furent entassés sur des navires et jetés, comme de vils troupeaux, sur les côtes de la Pensylvanie, de la Virginie et de la Caroline, sans autres ressources que le peu de hardes et de provisions qu'ils avaient pu dérober aux ravages de l'incendie. On vit alors ces malheureux, errant à l'aventure, à travers les bois, repoussant les services de ceux qui parlaient la langue de leurs bourreaux, et ne se reposant que sous le wigwam des Indiens, qui, touchés d'une telle infortune, leur apportaient le fruit de leur chasse et les guidaient dans les forêts. Les Acadiens savaient qu'il existait dans la Louisiane une colonie française. Ils voulaient la rejoindre; ils voulaient se rallier à la bannière qui les avait abandonnés, rester fidèles au roi qui les oubliait dans ses grandeurs de Versailles, et sans s'inquiéter de la longueur du chemin, des dangers du voyage, ils s'en allaient, dans leur sublime amour pour

la France, à la recherche de la terre lointaine habitée par des Français.

La moitié d'entre eux périt en route, sur les fleuves, dans les marais. Les autres, après des fatigues inouïes, arrivèrent à la Louisiane, où ils furent accueillis avec une tendre commisération. Le gouverneur leur donna des instruments d'agriculture, leur assigna un terrain au bord du Mississipi, et il s'établit là, à l'endroit qui porte le nom de côte des Acadiens, une colonie de laboureurs dont les descendants se distinguent encore par la simplicité de leurs mœurs, par leur culte pour les anciennes traditions françaises.

En venant chercher si loin, à travers tant de périls, le drapeau de leurs pères, les pauvres Acadiens ne se doutaient guère que ce drapeau allait encore bientôt leur échapper. En 1763, on apprit que la Louisiane était cédée à l'Espagne. A cette nouvelle un cri de douleur retentit dans toute la colonie. Une protestation contre cette inconcevable cession fut aussitôt signée et expédiée à Paris. Une vive résistance aux désirs de l'Espagne s'organisa sous la direction d'un groupe d'hommes énergiques. Le premier gouverneur espagnol, Antonio de Ulloa, courba la tête devant ce soulèvement, et se retira. Il fut remplacé par O'Reilly, qui arriva à la Nouvelle-Orléans avec quatre mille cinq cents hommes. Que pouvait faire notre pauvre faible colonie devant cette armée? Elle subit le joug qui lui était imposé. Mais cet acte de soumission ne suffisait pas au cruel O'Reilly. Il fit arrêter quatorze des principaux habitants de la Nouvelle-Orléans, accusés, les malheureux! d'une trop grande fidélité à la France. L'un d'eux fut tué au moment où il voulait se jeter dans les bras de sa femme; six autres furent conduits à la Havane et enfermés dans la forteresse du Moro, et les sept qui restaient, condamnés à mort, en vertu d'une loi d'Alphonse XI. O honte! le cabinet de Versailles

resta sourd aux plaintes de ces infortunés et insensible à cet atroce arrêt.

Par le traité de Saint-Ildefonse, l'Espagne restitua la Louisiane à la France, et, en 1813, Napoléon la céda aux États-Unis. Lui du moins, en abandonnant pour une somme de 75 millions de francs cette vaste possession, avait une raison politique. Il craignait que les Anglais ne s'en emparassent, et, au lieu de l'exposer à leurs armes, il en faisait une barrière contre leur ambition. « Cet agrandissement de territoire affermit pour toujours, disait-il, la puissance des États-Unis, et je viens de donner à l'Angleterre une ennemie maritime qui, tôt ou tard, abaissera son orgueil. »

Le temps a déjà justifié cette prédiction; l'avenir la justifiera mieux encore.

Dans l'étonnant progrès des divers États de la confédération américaine, rien de plus étonnant que le développement de la Louisiane, et surtout de la Nouvelle-Orléans, depuis son annexion aux États-Unis. A l'époque où Napoléon s'en dessaisit, cette ville ne comptait pas plus de huit mille habitants : elle en a aujourd'hui cent cinquante mille, et Dieu sait ce qu'elle en aura quelque jour, avec son incroyable mouvement d'ascension.

On l'appelle la *Crescent-City*, à cause du Mississipi qui se déroule autour d'elle en demi-cercle, comme un croissant. D'un autre côté elle s'étend sur un espace de cinq milles le long du fleuve magnifique, son canal et son port ; de l'autre, elle aboutit à une plaine de plusieurs milles d'étendue qu'elle envahit peu à peu, et par laquelle, dans quelques années, elle touchera au lac Pontchartrain. Du côté du fleuve, elle porte une ceinture de pierres de dix à douze pieds de hauteur, qu'on appelle la *Levée*. C'est un moyen de défense contre ce puissant Mississipi qui, en répandant la richesse sur ses bords, y porte aussi la terreur par ses inonda-

tions, et c'est un quai garni de boutiques, de magasins de toute sorte. C'est la vaste artère par laquelle affluent, par laquelle circulent et s'écoulent les denrées des deux hémisphères.

Après le merveilleux aspect de la Tamise entre Blackhalle et London-Bridge, je ne connais rien de si vivant, de si pittoresque, que le croissant de la Nouvelle-Orléans, couvert d'une légion de bateaux à vapeur gigantesques, d'une triple rangée de navires, d'une masse de barques et de chaloupes, de radeaux qui, de Pittsbourg, amènent des montagnes de charbon de terre, de bateaux remorqueurs traînant à leur suite les lourds bâtiments qui viennent des régions lointaines.

La position de New-York, comme ville de commerce, est certes admirable; celle de la Nouvelle-Orléans est, sous un certain rapport, plus avantageuse. Par le canal et le chemin de fer qui la relie au lac Pontchartrain, la *Crescent-City* communique directement avec la baie de Mobile et la côte de la Floride; par plusieurs *bayous*[1], avec différents districts de la Louisiane; par l'embouchure de son fleuve, avec le golfe du Mexique, et par le cours supérieur de ce même fleuve, elle étend ses relations jusqu'aux extrémités du nord et de l'est de l'Amérique. Vers le Mississipi convergent de tous les côtés des rivières qui, dans leur vaste réseau, forment un rayon de huit mille lieues de navigation, dont la Nouvelle-Orléans est l'issue, l'*outlet*, comme disent les Anglais.

Si New-York, Boston, Baltimore portent au loin leur activité, la Nouvelle-Orléans est le grand marché de l'Amérique. C'est là que les planteurs envoient la plus grande partie de leur sucre, de leur coton, et c'est là que l'Europe va chercher ces denrées. L'année der-

1. On appelle *bayou* un canal naturel par lequel le fleuve se rejoint à la mer.

nière, ses importations de l'intérieur des États-Unis représentaient une valeur de plus de 500 millions de francs. Il est impossible de calculer à quel taux elles peuvent s'élever, quand on songe à l'accroissement que doivent prendre les États qui lui livrent cette masse de produits, quand on réfléchit seulement à l'avenir de la vallée du Mississipi, qui, à elle seule, peut contenir et alimenter cent millions d'habitants.

Autour de la Nouvelle-Orléans s'étendent de populeux faubourgs d'un aspect assez agreste. De riches négociants se sont bâti là de charmantes retraites dans des jardins fleuris. Peu à peu la ville s'avancera sur ce terrain, à présent rempli d'habitations d'une champêtre simplicité. De ces faubourgs on entre dans une féconde campagne, où tour à tour apparaissent les plantations de sucre avec leurs cabanes de nègres et leurs machines à vapeur, et de splendides enclos où les arbres d'Europe grandissent avec les plantes des tropiques. Le chêne vert y marie son éternel feuillage à la fleur du magnolia ; la pomme d'or des Hespérides, l'orange douce et l'orange amère y répandent toute l'année leur parfum, et la rose y éclot sous les sombres rameaux de cyprès, comme une pensée d'espoir sous un voile de deuil.

Toute cette partie de la Louisiane, qu'on appelle la *Côte*, est d'une fertilité merveilleuse. Assez de rayons de soleil l'échauffent, assez de rosée l'humecte pour que sa végétation se développe dans toutes les saisons. En hiver, elle m'est apparue comme nos îles d'Hyères aux beaux jours de mai.

La population de la Nouvelle-Orléans se compose de plusieurs éléments distincts : d'abord les créoles français, espagnols, américains, c'est-à-dire tous ceux qui sont nés dans le pays, puis les émigrants de diverses contrées, puis les hommes de couleur et les nègres, et enfin une masse flottante de marins, de négociants qui

inonde les grands et les petits hôtels, et sans cesse se renouvelle.

Une large rue, bordée d'arbres, qui formerait une jolie promenade si elle était mieux entretenue, la rue du Canal, coupe la ville en deux parties : l'une occupée par les Français, l'autre par les Américains. L'antagonisme héréditaire du Gaulois et de l'Anglo-Saxon a fait cette division. Réunies sur le même sol, par les mêmes lois et les mêmes intérêts, les deux races n'ont pourtant pu se mêler l'une à l'autre. Comme les Européens et les Asiatiques, elles gardent leur nationalité sur chaque rive de leur Bosphore, et quand on va d'un des côtés à l'autre de la rue du Canal, il semble qu'on entre dans un pays tout différent.

Sur l'un de ces côtés on n'entend guère que le sifflement de l'Anglais; sur l'autre, le cher idiome de France, ou la sonore langue de Castille. Le quartier américain a des rues plus larges, des constructions plus régulières. Le quartier européen offre aux regards de l'étranger plus de variété et de mouvement. Le caractère distinctif de ces deux moitiés de la ville se retrouve dans les mœurs de leurs habitants et dans leurs produits industriels. Le quartier américain garde, comme un fidèle enfant des États-Unis, ses *barrooms*, ses flacons de wisky; ses boutiques garnies d'utiles marchandises : le quartier français a ses joyeux cafés, ses restaurateurs à la carte, ses magasins de luxe.

Malgré cette séparation, les deux peuples n'ont pu vivre dans un rapprochement si immédiat sans agir quelque peu l'un sur l'autre. La hardiesse commerciale des Américains a donné un plus vif essor à leurs voisins, et ceux-ci ont à leur tour adouci la rudesse, animé l'esprit des froids colons du Nord.

La Nouvelle-Orléans n'a point le morne aspect des autres villes de la république. On ne pense pas ici que, du premier de l'an jusqu'au 31 décembre, tous les

jours doivent s'écouler sous le vitrage du comptoir, comme les grains de sable dans le sablier. On ose se livrer à d'agréables loisirs, passer des heures en de gais dîners. On entend, chose inouïe à New-York et à Philadelphie! les guitares d'une troupe de musiciens ambulants résonner dans les rues, dans les cafés, et l'on va, le dimanche, en grande toilette, applaudir, dans un assez beau théâtre, un léger vaudeville.

Ici, comme dans le Canada, la France a laissé une profonde empreinte de son œuvre de colonisation. Son souvenir se perpétue dans les noms d'un grand nombre de villes et de villages de la Louisiane, dans les anciens quartiers et les anciens édifices de la Nouvelle-Orléans. Son souvenir subsiste avec un sentiment d'amour héréditaire au sein d'une quantité de familles; dans la vie publique, par la pratique de plusieurs de nos vieilles institutions administratives et de nos lois; dans la vie privée, par l'usage constant de notre langue. La population française de la Nouvelle-Orléans occupe une place honorable dans toutes les classes de la société, dans la magistrature et le barreau, dans les sciences, dans le commerce et la propriété territoriale. Elle a ses établissements particuliers de bienfaisance et d'instruction publique, ses imprimeurs et ses libraires, son théâtre, ses journaux [1], et quiconque appartient à la France, éveille en elle, comme dans celle de Québec, une affectueuse sympathie.

Jusqu'à présent, la colonie française et la colonie américaine de la Nouvelle-Orléans, établies l'une en face de l'autre, se sont maintenues dans un assez juste équilibre. Les bassins de la balance où elles pèsent encore à peu près d'un égal poids, resteront-ils au même

1. *Le Courrier de la Louisiane* et *l'Abeille de la Nouvelle-Orléans*. *L'Abeille* et *le Courrier des États-Unis*, qui se publient à New-York, sont, sans comparaison, les deux journaux les mieux faits de la république.

niveau? Je n'ose le croire, et celui qui m'inquiète n'est pas celui des Américains. Chaque année, leur nombre s'accroît avec leur fortune. Ils ont à leur disposition plus de capitaux que les Français, et ils sont plus audacieux dans leurs entreprises. Je crains que peu à peu, avec l'appui que leur donnent les grandes cités des États-Unis, avec le génie de la spéculation qui les distingue, avec cette résolution de caractère qui ne doute de rien, ils n'en viennent à conquérir la domination de la ville, à se placer à la tête des affaires, refoulant leurs rivaux dans les landes du petit commerce.

C'est la culture de la terre, la féconde culture du sucre et du coton, qui excite et passionne souvent d'une façon funeste les spéculateurs de la Nouvelle-Orléans. Les fiers soldats de France qui conquirent la Louisiane, n'avaient guère songé à cette source de richesse. L'avare et ignorant Lamothe-Cardillac employait ses subordonnés à chercher de côté et d'autre des mines d'or imaginaires, et ne se doutait pas des trésors enfouis sous ses pieds, comme celui que l'honnête laboureur de La Fontaine révélait à ses enfants. En 1751, les jésuites de Saint-Domingue envoyèrent à la Louisiane les premières cannes à sucre. La culture du coton n'est guère plus ancienne, et elle se développa bien lentement. En 1784, un navire américain portant quatre-vingts balles de coton fut saisi à Liverpool, par la raison, disait-on, que les États-Unis ne pouvant produire une telle quantité de cette denrée, elle devait venir frauduleusement d'une autre contrée. En 1834, la récolte du coton s'élevait à cent cinquante-cinq mille balles (trente et un millions de kilogrammes). Elle est maintenant, année moyenne, de deux millions cinq cent mille balles. Elle enrichit un grand nombre de fabriques des États-Unis; elle alimente l'industrie britannique, de telle sorte, que, par la nécessité d'avoir du

coton américain, la fière Angleterre est devenue en quelque sorte vassale de son ancienne colonie, et que les États-Unis tiennent la paix ou la guerre suspendue aux rameaux d'un arbuste de quatre pieds.

Mais cette culture peut avoir bien d'autres résultats; elle peut changer la face de la confédération, faire des États du Sud un empire indépendant, et de la Nouvelle-Orléans une nouvelle capitale. Car le sucre, le coton exigent le maintien de l'esclavage, et cette question pèse comme une nuée chargée d'orages sur la glorieuse république de Washington. Elle divise l'Amérique en deux régions, et les membres du congrès et les écrivains et le peuple en deux camps. Ni l'un ni l'autre parti ne peut discuter cette question avec calme. Au seul mot d'esclavage ou d'abolition, les esprits s'enflamment, et des rives de l'Hudson aux rives du Mississipi, les Jupiter de la presse amassent leurs foudres.

On a pu voir dernièrement dans le sénat de Washington une scène qui montre combien il est dangereux de toucher une poudrière. Un des sénateurs ayant proposé d'admettre dans l'assemblée le P. Mathieu, le prédicateur des sociétés de tempérance, un autre se lève aussitôt et déclare qu'il s'oppose à cette motion, attendu que le P. Mathieu a manifesté des principes abolitionistes. Là-dessus une discussion animée, violente, dans laquelle de part et d'autre résonnent d'amères invectives et des menaces. Un des sénateurs s'écrie que, s'il le pouvait, il expulserait des États-Unis tous les abolitionistes étrangers ou indigènes. Un autre ajoute que les abolitionistes amèneront la rupture de l'Union, et ce n'est pas la première fois que ces grands mots ont été prononcés.

Rupture de l'Union! Tel est en effet le danger qui menace la république américaine par notre ancienne colonie de la Louisiane. Quand les deux moitiés de cette immense contrée auront acquis plus de dévelop-

pement, le sentiment de leur pouvoir rendra leurs susceptibilités plus vives; elles repousseront avec colère ce qu'elles tolèrent avec peine aujourd'hui. Une circonstance fortuite fera éclater une animosité longtemps comprimée, et l'esclavage est peut-être la paille par où se brisera la barre d'acier des États-Unis.

III

ÉTIENNE GIRARD.

Il était temps que la Californie fût découverte pour les pauvres fils de famille qui, sur l'asphalte des boulevards, construisent dans les ruines de leur fortune les châteaux aériens d'un héritage imaginaire, pour les romanciers et les vaudevillistes qui ont usé jusqu'à la corde le manteau cousu de perles du nabab de Calcutta, et le sac de dollars de l'oncle d'Amérique.

Si j'avais, disait un philosophe ami de son repos, la main pleine de vérités, je me garderais bien de l'ouvrir. Plus hardi que ce sage penseur, je sais que je rapporte des régions transatlantiques une vérité cruelle, et je ne crains pas de la lancer au grand jour de la presse quotidienne. Eh bien donc, il faut l'avouer, le nabab indien est un être idéal, dont on ne voit que de loin en loin la réalité, et l'oncle d'Amérique devient de plus en plus une figure de convention, un mythe insaisissable.

Dans ce malheureux siècle d'égoïsme, dans cette vallée de larmes des intérêts matériels, toutes les riantes théories du temps passé tournent tellement au calcul individuel, que les neveux, ces fidèles sectateurs de la trompeuse espérance, doivent se résigner à tenter de faire fortune eux-mêmes, s'ils persistent à

3

croire que le bonheur réel tient aux dons de la fortune.

A la place des actes de généalogie qu'ils s'appliquent à recueillir, pour constater d'avance leurs droits à un héritage éventuel, mieux vaudrait qu'ils écrivissent sur la porte de leur appartement ces deux vers d'un bonhomme qui, dans son apparente simplicité, en savait long sur les choses de la vie :

Travaillez; prenez de la peine,
C'est le fonds qui manque le moins.

Raisonnons un peu. La question que nous avons eu le courage, peut-être téméraire, d'aborder, est assez importante pour qu'il nous soit permis de la poser gravement, même entre les légères colonnes d'un feuilleton. En premier lieu, par cette effroyable époque de découvertes incessantes et de concurrences acharnées; tout oncle qui part pour l'Amérique n'est nullement certain d'y trouver un *Eldorado*. Il en est beaucoup qui meurent misérablement à la peine, il en est qui, fatigués de leurs efforts inutiles, s'en reviennent comme celui dont M. Alphonse Karr nous a fait un si spirituel tableau, demander dans leur indigence un dernier gîte au fils de leur frère. Voilà, dans notre époque actuelle, les deux résultats les plus fréquents des aventureuses tentatives de l'oncle d'Amérique.

Que si, par une habile combinaison, par un hasard propice, cet oncle en vient vraiment à s'enrichir, qu'arrive-t-il? de deux choses l'une : ou le rayonnement de ses piastres attire sur lui les regards d'une jeune Américaine qui l'enlace dans ses filets, et alors adieu la part promise aux neveux, ou, s'il échappe aux traits de ces belles dianes chasseresses, s'il concentre tout son amour sur les beaux yeux de sa cassette, un jour vient où, saisi d'un amer repentir à l'idée de tout le

bien qu'il aurait pu faire et qu'il n'a pas fait, il expie sa vie d'avare par une charité évangélique : il déshérite ses parents et prodigue ses biens aux parents de Dieu, aux pauvres.

En veut-on un exemple? J'en ai deux à citer des plus éclatants. Le premier est celui de M. Macdonough, le richissime propriétaire de la Louisiane. Au dernier terme d'une existence pendant laquelle, pour augmenter l'étendue de ses domaines, il se condamnait aux plus dures privations, il a détaché d'une fortune colossale trente misérables mille francs pour sa nièce, tout le reste est devenu lè patrimoine des indigents et des institutions de bienfaisance. Le second exemple est celui d'un Français, Étienne Girard, un oncle d'Amérique, comme on n'en a jamais vu, comme on n'en verra probablement plus jamais, mais un oncle terrible qui, de même que Macdonough, a cruellement déçu les rêves d'or de ses héritiers.

Sa biographie est un curieux épisode de l'histoire des français en Amérique. Au XVIe, au XVIIe, au XVIIIe siècles nos marins et nos soldats illustraient la France, en Amérique par leur bravoure ; nos missionnaires, par leur zèle religieux, nos gentilshommes par leur gracieuse courtoisie. Au XIXe siècle, Girard, cet autre enfant de la France, l'illustrait à sa façon par les succès les plus enviés de ce temps-ci, par la fortune. A chaque siècle, selon ses facultés ; à chaque siècle selon ses besoins.

Étienne Girard, que l'on peut considérer comme une éclatante image du peuple américain dans son amour de l'argent, dans ses froides et sévères habitudes, dans la rigidité et l'audace de ses calculs, Étienne Girard qui fut comme une vivante manifestation des principes d'ordre, d'économie, si souvent formulés par Franklin, venait de la France, non pas de la fine Normandie, ni de l'âpre et laborieuse Auvergne, ni

de l'opiniâtre Picardie, mais d'une de nos provinces les plus gaies et les plus riantes, des bords de la Gironde.

Parti en fugitif de la maison paternelle, comme un autre Robinson, avec cet ardent besoin d'aventures qui fait les hommes mémorables, ou les *outlaws*, il s'embarqua à l'âge de douze ans comme mousse sur un navire qui allait aux Indes occidentales. De même que les fleuves dont la source se cache sous les nuages des montagnes, l'origine de ce fleuve de *dollars*, dont l'heureuse ville de Philadelphie contempla pendant près d'un demi-siècle les ondes scintillantes, est fort peu connue.

On sait seulement que de l'humble emploi de mousse Girard s'éleva à celui de maître d'équipage, et qu'en cette qualité il arriva à New-York, vers l'année 1775. De là, il se retira à New-Jersey, où, profitant des leçons qu'il avait prises aux Indes, il se mit à fabriquer des cigares. Cette industrie ne réussissant pas au gré de ses vœux, ou le théâtre de ses spéculations lui paraissant trop étroit, il se rendit en 1779 à Philadelphie. Là, on le vit dans une espèce d'échoppe, vendant des cordages et de la ferraille. A cette époque, rien n'annonçait encore sa brillante destinée de financier, et les paysans qui allaient marchander près de lui quelques bouts de câbles ou quelques vieux clous, ne se doutaient guère qu'ils avaient devant eux l'un des plus grands hommes futurs de l'Amérique, c'est-à-dire l'un des plus riches.

Le temps, a dit l'évangéliste du comptoir, le prudent Franklin, le temps est de l'argent, et Girard ne perdait pas une heure, pas une minute. Avant d'ouvrir sa boutique de ferraille, il avait fait autour de Philadelphie un rude commerce. Il s'en allait, avec une barque, le long de la Delaware, portant aux gens de la campagne diverses denrées communes, et recevant en échange leurs produits.

Vingt années se passèrent pendant lesquelles il travailla comme une fourmi, amassant en silence tout ce qu'il trouvait sur son chemin, vivant obscurément, et ne faisant sonner quelques écus que lorsqu'il en était besoin pour séduire un chaland. Il préparait dans l'ombre ses ailes, et ce n'étaient pas les ailes d'Icare. Une fois qu'il les eût faites, il pouvait affronter le soleil de la finance.

En 1812, il fonde lui-même une banque et y dépose un capital de 8 millions de francs, et un an après, le gouvernement américain cherchant à négocier un emprunt de 5 millions de dollars (plus de 25 millions de francs) [1], Girard lui fournit cette énorme somme.

A partir de cette époque, le nom de l'aventureux Bordelais se trouve mêlé à la plupart des grandes entreprises commerciales de Philadelphie. Tout en s'engageant dans ces diverses associations, il se livrait, pour son propre compte, à un vaste commerce. Il avait des capitaux dans une quantité de spéculations, des navires voguant dans toutes les directions, et il n'était pas homme à équiper un seul de ces bâtiments sans en avoir habilement calculé toutes les chances de succès. Très-concentré en lui-même, il ne confiait à personne ses projets, et n'acceptait qu'avec une extrême réserve ceux auxquels on désirait l'intéresser. Du reste, il n'entendait que le langage des affaires. Tout autre ne résonnait que comme un vain bruit à son oreille, et celui-là eût été probablement fort mal venu, qui eût voulu l'entretenir de l'azur du ciel méridional et des sites pittoresques de la Gironde. Nulle harmonie poétique ne touchait son esprit absorbé dans la région des chiffres; nul rêve de doux loisir ne souriait à sa pensée. Si son cœur surpris a quelquefois palpité au mi-

1. Le dollar vaut 5 fr. 30 c.

lieu de ses matérielles jouissances, sous l'impression d'un sentiment plus tendre, l'histoire ne le dit pas. S'il s'est trouvé quelque innocente femme qui, en faisant luire sur lui les rayons caressants de son sourire et de ses yeux, a cru pouvoir lui donner un plus noble élan, il faut la plaindre, car elle l'aura bientôt vu retomber sous l'empire de deux idées uniques qui devaient dominer sa vie : travail et argent.

Au sortir de son comptoir, Girard allait dans une de ses fermes visiter ses jardins, examiner ses bois et se reposer de ses calculs, en prenant la bêche ou la fourche pour cultiver des plantes, ou pour donner à manger à ses bestiaux. Il s'enorgueillissait d'avoir, dans ses propriétés, les plus beaux fruits de la contrée, non pas pour les étaler sur sa table et en goûter lui-même la saveur, mais pour les envoyer au marché et en percevoir exactement le prix. Avec ses habitudes parcimonieuses, il n'était cependant point un Shylock, ni un Harpagon. Sa main s'ouvrait parfois généreusement pour soutenir une entreprise d'utilité publique, ou soulager une infortune. C'est un autre point de ressemblance entre ce type mémorable et le grand négoce américain qui, en général, dépense largement les dollars qu'il poursuit sans cesse avec ardeur.

Enfin, Girard devint riche, immensément riche. Il possédait de vastes terrains dans la Louisiane, d'autres dans la Pensylvanie, je ne sais combien de maisons dans les rues de Philadelphie, de navires à voile, d'actions dans les compagnies de bateaux à vapeur et de chemins de fer, en tout plus de soixante beaux millions. Il avait, lui, simple enfant du Midi, sans ressource et sans patronage, acquis, par sa propre industrie, cet Eldorado, quand, un jour, la mort qui fait danser les rois et les bergers, la mort, railleuse et impitoyable de Holbein, vint le prier de vouloir bien

mettre ordre à ses affaires, et s'embarquer pour une autre contrée.

Pauvre fortuné Girard! Je voudrais bien savoir quelle peine a traversé ton âme, quand tu as vu venir le moment où il fallait dire adieu à ces biens que tu avais amassés avec tant de soins, à ces trésors que tu regardais avec tant d'orgueil; si ton esprit, emprisonné dans le dur réseau des spéculations, n'a pas fait alors un tardif retour vers les rives fleuries de ton sol natal; si tu ne t'es pas dit qu'il eût mieux valu jouir des parfums de la terre, des lueurs d'un ciel pur, des bonnes saintes joies du cœur, que de t'imposer perpétuellement tant de sollicitudes pour recueillir une récolte qui allait en une minute s'échapper à jamais de tes mains? Je voudrais bien savoir si tu n'as pas été alors frappé d'une amère surprise, si tu n'as pas douté de ta sagesse et regretté une autre sagesse qui naguère te semblait une folie.

Non, Girard tenait un compte exact de ses engagements. Il avait, longtemps d'avance, noté celui qu'il aurait à remplir envers l'impérieuse créancière des humains. Il avait longuement rédigé son testament.

Ce testament est un témoignage curieux d'un esprit dont rien ne peut rompre la ténacité. La mort a beau faire, elle n'empêchera pas Girard de continuer son œuvre au delà du tombeau, de dresser une échelle de calculs pour le temps où il aura cessé d'être. Tel est, dans l'homme, le désir de prolonger son existence, quand ses ailes vont se fermer. Le poëte chante, à la lueur de sa lampe vacillante, son chant du cygne; le guerrier dicte les plans de campagne qu'il avait conçus; le voyageur parle des lieux lointains qu'il voulait explorer; le financier jette sur le papier les chiffres qui doivent sauver sa mémoire de l'oubli.

Girard, dans son testament, a fait un grand nombre de dispositions, et il n'en est pas une qui ne soit comme

la continuation du calcul qui l'occupa toute sa vie. Il ne donne qu'une somme modique à ses plus proches parents. « J'ai moi-même, disait-il, conquis ma fortune par mon travail, il faut qu'ils cherchent à suivre mon exemple. » Il lègue 100 000 francs à une de ses petites nièces, autant à une autre. Ces différentes sommes doivent être placées en lieu solide et capitalisées jusqu'à la majorité des légataires. Girard lègue une partie de ses domaines à la ville de Philadelphie, à la Nouvelle-Orléans, à la condition que ces terres seront administrées régulièrement pendant un espace de dix années après sa mort, et qu'à cette époque seulement, les magistrats pourront les vendre, si bon leur semble.

Il lègue une somme de 1500 dollars (7500 francs) à chacun de ses capitaines de navire qui aura fait au moins deux voyages à son service, à la condition que ce capitaine ramène au port le dernier bâtiment qui lui aura été confié et n'ait point, dans le cours de son trajet, failli à ses instructions. Même après sa mort, Girard ne voulait pas être trompé.

Il fait, à divers établissements de bienfaisance, une large part de sa fortune. Une pareille dotation suffirait pour faire à jamais honorer sa mémoire. Mais il a voulu avoir son monument à lui, sa pyramide de Chéops. Cette pyramide est un collége qui porte son nom, et où trois cents pauvres orphelins sont gratuitement logés, nourris, élevés. En donnant à cet établissement un vaste terrain, situé hors de la ville, en lui léguant près de 15 millions, Girard s'est complu à tracer en détail le plan de l'édifice que l'on devait construire, à établir les principales bases réglementaires de son institution. D'abord, il veut que les orphelins, admis dans son collége, y reçoivent une éducation essentiellement pratique. Quant aux langues classiques, il ne les considère que comme un luxe superflu. Que, si pourtant, quelques élèves montraient des dispositions particulières

pour l'étude des idiomes, qui ne sont d'aucun usage dans les affaires, il ne leur défend pas de s'y livrer. Mais, avant tout, il exige qu'on leur enseigne ce qui peut faire d'eux de bons négociants, des industriels, des agriculteurs.

Cette première loi est parfaitement raisonnable, et il serait à souhaiter que nous eussions, en France, plusieurs Girard pour nous donner des institutions basées sur le même principe. Nous avons, grâce au ciel et au budget, assez de colléges où l'on commente Horace et Sophocle, et où nous passons les plus belles années de notre vie dans de longues et stériles études.

En second lieu, il interdit formellement l'entrée de son collége *à tout ecclésiastique, missionnaire ou ministre de quelque culte que ce soit.* « En formulant, dit-il, cette défense, je ne veux pas porter la moindre atteinte au caractère des prêtres. Mais comme il y a parmi nous tant de doctrines religieuses différentes, je désire préserver les élèves de mon collége de l'excitation que pourrait produire sur eux ces divers enseignements. Je désire que leurs professeurs se bornent à leur enseigner les plus purs principes de morale, la charité envers leurs semblables, l'amour de la vérité, de la sobriété, de l'industrie, et que plus tard, dans la maturité de leur raison, ces élèves choisissent eux-mêmes leur culte. ».

Quoique notre chère France ne soit plus ce religieux royaume des siècles passés, une telle loi y exciterait pourtant de généreuses répulsions, et il y a là, j'en suis sûr, une quantité de familles pauvres qui ne voudraient point confier leurs enfants à une institution interdite à l'enseignement religieux. En Amérique, l'excessive tolérance en matière de religion conduit aisément à l'indifférence. La prescription de Girard n'a pas éprouvé la moindre difficulté, et n'a peut-être excité aucune surprise.

Après sa mort, on s'est mis à construire son collége selon le plan qu'il avait indiqué; on n'y a épargné ni le marbre, ni les ornements de luxe. Au milieu d'un immense enclos, s'élève un édifice en marbre qui semble copié sur notre église de la Madeleine. Là, sont les salles d'étude avec des tables en acajou, et des pupitres recouverts en drap. Là, est le salon des inspecteurs. Sous le portique s'élève une statue de Girard, devant laquelle le concierge, qui me conduisait près du directeur, s'est incliné comme un sacristain devant un autel. Tout l'escalier est en marbre, et tous les parquets sont couverts de tapis. De chaque côté de ce magnifique monument, sont deux autres édifices plus petits, mais également construits en marbre, dans d'élégantes proportions. Ces cinq constructions ont coûté près de 10 millions de francs. Il reste au collége 350 000 livres de rente. Je n'ai pu m'empêcher de manifester au directeur l'étonnement que j'éprouvais à la vue d'une telle splendeur d'architecture pour un établissement qui, après tout, ne doit être autre chose qu'une de ces écoles de second ordre, telles qu'il en existe en Allemagne, sous le nom de realschulen.

« On a voulu, m'a-t-il répondu, honorer, par cette somptuosité, la mémoire de Girard. »

Mais je pensais en moi-même qu'on l'eût mieux honorée en ménageant sa royale dotation, de manière à venir en aide à un plus grand nombre d'enfants pauvres.

Dix millions représentent, si je ne me trompe, 500 000 fr. d'intérêt, lesquels ajoutés aux 350 000 fr. de rente, forment annuellement la somme énorme de 850 000 fr., employés à donner des leçons de français, d'espagnol et des leçons élémentaires de mathématique, de physique, à trois cents enfants. Avec un tel revenu, on élèverait la jeune génération de plusieurs de nos départements.

En sortant de là, on m'a montré une misérable ca-

bane en planches, habitée par la mère d'un des élèves du collége de Girard, pauvre veuve qui gagne sa vie à vendre des fruits et des légumes. Pendant qu'elle lutte au jour le jour contre l'indigence, son fils est vêtu comme le fils d'un riche bourgeois ; il s'assoit à une bonne table, couche dans un beau lit et habite un palais. Nul prêtre au doux langage n'entretiendra dans son cœur le souvenir du foyer natal, l'amour qu'il doit garder à l'humble femme qui lui a donné le jour. Ses professeurs n'iront pas au delà de la tâche qui leur est imposée. Ils se contentent d'entasser dans sa mémoire des mots et des chiffres. Quant à son âme, ils n'ont point à s'en occuper. Lorsque l'enfant sort de sa magnifique demeure, il se sent mal à l'aise en passant devant celle de sa mère. Il a honte d'être le fils d'une malheureuse marchande de fruits. Oh! vanité de l'homme ! Oh! superbe Girard! vous avez cru faire une grande œuvre, et qui sait combien de mauvais sentiments germeront sous les voûtes brillantes de votre institution, et combien de pauvres mères vous accuseront un jour de leur avoir ravi le respect et l'affection de leur fils !

Telle est la triste pensée qui m'occupait, après ma visite au collége de Girard, le plus riche Français qui ait jamais trôné sur une caisse, au delà de l'Atlantique, le plus étonnant idéal des oncles d'Amérique.

IV

LA HAVANE.

Entre les fournaises industrielles de la confédération des États-Unis et les orageuses républiques de l'Amérique du Sud, il est une île qui s'épanouit dans un prin-

temps perpétuel, sur l'azur de la mer, sous le ciel d'or des tropiques, une île aimée des dieux, diraient les poëtes classiques, un jardin d'Armide, diraient les lecteurs du Tasse, l'île de Cuba, première fleur de la terre, première perle de l'Océan [1], le plus large et le plus pur diamant de cet écrin des Antilles, des îles de la Vierge qui, des bords de l'Orénoque jusqu'à la pointe de la Floride, étincelle à l'entrée du golfe du Mexique.

Par sa configuration l'île de Cuba ressemble.... Mais ici qu'on me permette une courte digression qui pourrait bien paraître quelque peu hasardée aux yeux des graves professeurs de géographie, et à laquelle pourtant j'ai la vanité de tenir. Je crois que la plupart des régions du globe ont dans les linéaments particuliers de leur configuration une physionomie, indice, comme celle des hommes, de leur caractère, de leurs besoins et quelquefois de leur avenir. Qu'on regarde, par exemple, sur la carte d'Europe la péninsule scandinave. Avec sa crête de montagnes, pareille à une forte épine dorsale, sa large tête qui s'avance dans la mer du Nord, sa province de Gothland étendue comme une griffe sur la mer Baltique, ne dirait-on pas l'image exacte d'un des dragons fabuleux des vieilles légendes? Et ce dragon ne s'est-il pas, en effet, au moyen âge, précipité avec ses tourbillons de Vikingrs sur les contrées méridionales de l'Europe? Près de là, l'empire de Russie avec ses steppes silencieuses, ses vastes plaines, dont l'œil ne peut mesurer la profondeur, est comme un lac qui, de toutes parts, se déroule dans sa suprême puissance, jette ses flots en Prusse, en Autriche, en Asie, et ne s'arrête qu'en frémissant au pied des rocs du Caucase et des montagnes de l'Altaï. L'Angleterre est un vaisseau à l'ancre qui sans cesse lance dans le monde entier ses chaloupes. L'Italie, on le sait, avec

1. *First flower of the earth, and first gem of the sea.*

son talon appuyé sur l'Adriatique, a la forme d'une botte, et depuis Charlemagne jusqu'à Napoléon, que de soldats entreprenants, Espagnols, Allemands, Français, ont voulu boucler à cette botte leur éperon de chevalier! La Prusse qui du royaume de la Pologne se déroule jusque sur nos frontières, est ambitieuse et doit l'être; son rapide accroissement enhardit ses prétentions; sa situation géographique lui en fait une loi, Coupée au beau milieu de son territoire par la Saxe, par le Hanovre, par l'électorat de Hesse-Cassel, elle doit chercher à rejoindre l'un à l'autre ses tronçons de provinces, ses *disjecta membra*. Amincie à l'une de ses extrémités, elle doit abandonner le ruban de terre qu'elle possède du côté du Rhin, ou lui donner plus de largeur. Quelle différence entre ces échancrures du vieux marquisat de Brandebourg et le magnifique pourtour de la France! A voir cette belle terre carrée, ouverte sur deux mers, appuyée sur deux chaînes de montagnes, si ferme et si compacte dans son ensemble, qui ne comprendrait du premier coup d'œil sa force et son ascendant? Qui ne reconnaîtrait aussi que si Dieu a affligé notre brave pays du souffle révolutionnaire, il lui a, dans sa miséricorde, donné la taille d'athlète et les muscles nécessaires pour résister à ses luttes passionnées?

A quel propos, me dira-t-on, cette vagabonde dissertation? A propos de l'île de Cuba, cher lecteur. Patience. Si ma narration court un peu les champs, elle revient à son sentier, comme celle du bon chien Berganza de Cervantes, sermonné par son sage ami Scipion. Je voulais donc dire que l'île de Cuba avait, sur la carte, sa physionomie particulière : elle ressemble à la corne d'abondance, telle que les anciens la représentent. Et quelle corne d'abondance, couronnée de fleurs odorantes, pleine de fruits savoureux et de moissons dorées! Jamais, dans ses plus grands jours

de générosité, la blonde Cérès n'en versa une pareille dans son Attique aimée.

Par l'influence de son climat, par la magie de son beau ciel, de son *aura soave*, qui doucement amollissent l'esprit de l'homme du peuple, comme celui du riche planteur, et le portent aux tendres rêveries, l'île de Cuba a échappé à cette passion du chiffre, à cette fièvre du dollar, qui dessèchent le cœur et vitrifient l'œil du yankee. Elle a pourtant ses bateaux à vapeur, ses lignes de chemins de fer, assez pour faire voir à ses orgueilleux voisins de la confédération qu'elle ne reste point étrangère au progrès de la science, assez pour porter plus rapidement, si l'envie lui en vient, ses heureux enfants du môle de la Havane au port de Matanzas, du Paseo de Tacon dans la riche vallée de Guines, pas assez pour enflammer toutes les têtes d'une ardente idée de spéculation. Elle a aussi, dans ses sucreries, un grand nombre de machines à vapeur qui, en augmentant les bénéfices des planteurs tempèrent le travail des nègres. Ces pauvres nègres, sur lesquels les saints d'Angleterre et les vrais ou faux philosophes de France ont versé tant de pieuses larmes, je voudrais bien qu'on les mît en face du sort auquel ils sont conviés par les abolitionistes. Combien en trouverait-on qui voulussent échanger ce qu'on est convenu d'appeler leur horrible servitude, pour l'ignominieuse liberté qui leur est octroyée dans l'Amérique du Nord, ou pour l'honneur de faire l'exercice, sous la verge d'un caporal, dans la milice anglaise? Très-peu! très-peu. Et quiconque aura observé d'un regard impartial leur situation dans la Louisiane, dans l'île de Cuba et au Brésil, en sera convaincu.

Par une grâce providentielle, l'île de Cuba a échappé aussi à l'ouragan révolutionnaire qui, de l'océan Atlantique à l'océan Pacifique, de la Costa-Firma jusqu'aux confins de la Patagonie, a dévasté les anciennes colonies espagnoles. Elle a vu successivement les pro-

vinces du Rio-de-la-Plata, du Paraguay, du Chili, du Pérou, de la Bolivie et de la Colombie, lever l'étendard de la révolte, briser les liens qui les unissaient à la mère patrie, à une époque où la pauvre Espagne, en proie à une crise violente, pouvait à peine elle-même se défendre contre ses agresseurs; où il y avait de la lâcheté à renier une autorité vacillante, un drapeau lacéré; à une époque où, dans toute l'étendue de l'Amérique du Sud, rien n'était préparé pour constituer un État ferme et stable; où le peuple, troupeau de Panurge, obéissait débonnairement à l'appel de quelques ambitieux.

De ses forêts d'orangers, l'île de Cuba a vu, sans en être ébranlée, la tempête éclater près d'elle à Saint-Domingue, à la Nouvelle-Grenade, au Mexique, etc. Et si elle connaît les poëtes latins, ce qui, en vérité, ne me semble nullement nécessaire à son bonheur, elle a pu, dans sa riante placidité, au milieu de l'agitation universelle, chanter avec joie le *Suave mari magno* de Lucrèce.

De toutes ces levées d'armes, de toutes ces libérales entreprises, racontées en termes emphatiques, de toutes ces magnifiques constitutions proclamées à la face du monde, de tous ces cris frénétiques : *Viva la libertad! Mueran los tiranos!* De toutes ces belles promesses, qu'est-il résulté? l'effroyable calamité des guerres civiles, la misère et l'esclavage le plus complet, sous le pompeux mensonge d'institutions républicaines. On le sait, il n'est pas un de ces districts de ces anciennes vice-royautés espagnoles qui, depuis son glorieux affranchissement, n'ait été presque sans cesse livré aux plus cruelles agitations, et si les magnifiques Incas pouvaient voir aujourd'hui dans quel état se trouve la terre d'or des Aztèques, ils se croiraient suffisamment vengés des triomphes de Fernand Cortez.

Au milieu de ces tumultes révolutionnaires, enfantés par l'exaltation de la guerre d'indépendance des

États-Unis et la révolution de 1789, l'île de Cuba est restée fidèle à la bannière que Christophe Colomb déployait en 1492 sur ses rives, et chaque jour elle doit s'applaudir de sa sagesse; car, tandis qu'autour d'elle, agriculture et commerce, sécurité de la vie publique, douce quiétude du foyer de famille, tout était livré à une déplorable désorganisation, elle grandissait dans son repos et augmentait sa prospérité. Elle profitait de la décadence des contrées adjacentes; elle ouvrait un refuge aux proscrits du Mexique et de Saint-Domingue. Elle a, sous son étendard monarchique, abrité plus d'une tête républicaine, et Santa Anna lui-même est venu sous les ombrages du Cerro, à quelques pas de la Havane, se reposer de ses orageuses présidences.

Tandis que l'Espagne joue de son mieux au jeu du temps, au jeu difficile du système constitutionnel, l'île de Cuba est restée soumise aux institutions d'un ancien régime, à l'autorité absolue d'un gouverneur; mais elle n'a nullement l'air de courber à regret la tête sous ce joug administratif, et ne tend point les mains aux généreux Lopez qui aspirent à l'en délivrer. Ces institutions protégent ses intérêts, assurent sa tranquillité, lui donnent l'ordre: *Heilige Ordnung*, dit Schiller, *Segenreiche Himmelstochter;* ordre saint, bienfaisant enfant du ciel.

Il n'y a rien de nouveau sous le soleil, s'écriait, dans la satiété de sa fortune, le splendide époux de la reine de Saba. Mettons un instant, s'il vous plaît, ce vieux proverbe de côté. Il y a dans cet heureux siècle, qui sait tant de choses et qui croit en savoir encore plus, un spectacle assez neuf, à douze cents lieues de la France, un pays superbe, dont la capitale s'honore encore de porter un superlatif de fidélité, *la siempre fidelissima ciudad de San Cristobal de la Habana*, une île vraiment singulière, où l'on respecte le pouvoir, les titres et les distinctions, l'hérédité d'un nom nobiliaire

et l'hérédité de la fortune, une terre étonnante, où vous pouvez encore être heureux, librement à votre façon, sans qu'un ingénieux réformateur vienne vous dire : votre bonheur ne vous va pas, laissez-moi vous en tailler un à ma guise dans la toile de la démocratie. Il y a là, le croira-t-on? une grande ville où l'on peut s'éveiller en paix, à l'air frais du matin, aux exhalaisons odorantes des arbres en fleurs, sans avoir à se demander quelle marche et quel destin un cénacle de novateurs prescrira ce jour-là à l'humanité une ville où l'on peut se promener gaiement en *quintra*, en *volante*, devant d'élégants magasins, ou sur une rade charmante, sans se trouver tout à coup saisi par cette inquiétante réflexion : Dieu sait ce qui se passe à présent à la chambre! une ville, enfin, où le chœur harmonieux des heures vous conduit nonchalamment jusqu'au soir, pour vous faire retrouver, au crépuscule nocturne, l'air balsamique et les magiques rayons du crépuscule naissant.

De même que ces fleurs dont la corolle délicate, fermée aux feux du soleil, comme l'âme d'une jeune fille timide aux ardeurs d'une passion qui l'effraye, ne s'entr'ouvre qu'aux douces et mystérieuses caresses du soir, c'est le soir que la reine des Antilles, la belle Havane apparaît avec ses *pucks* et ses sylphes, comme une vraie Titania dans les féeries de ses songes d'un éternel été. Population blanche et population noire, hommes du peuple et grands seigneurs, tout alors est en mouvement. Le marchand reçoit dans son comptoir ses voisins et ses amis; l'ouvrier revêt la veste blanche, le pantalon blanc, pose coquettement sur l'oreille le sombrero de Panama, allume un pur cigare de la Havane, et s'en va gaiement chercher sa *moza*. De tout côté résonne la chanson galante, la guitare qui prie, ou rend grâces, « car sachez que, sur cette île, dit une vieille romance, on ne peut raconter aucune chose sans

la guitare[1]. » Dans les rues, courent au grand trot de leurs mules pomponnées, la *quintra* et la *volante* emportant sur leurs coussins, des groupes de *nignas* cachées dans des flots de gaze, comme des oiseaux dans le duvet de leur nid soyeux.

Là est la gracieuse créole, aux petits pieds, aux longs cils, la négresse de quelque grande maison, vêtue comme une princesse; la mulâtresse, qui sait que son teint bruni n'effarouche point les regards. Il y a longtemps que la bergère de Virgile, et, avant elle, l'amante du Cantique des Cantiques l'a dit : « Je suis noire, mais je suis belle. » Et sans connaître ces textes anciens, la mulâtresse de la Havane, chante en sautillant :

« Aunque soy morena,
« No soy de olvidar[2]. »

Dans cette vive et entraînante animation de la ville, où courra l'étranger avide de tout voir et de tout connaître? Le café de la Dominique l'invite à venir goûter ses sorbets rafraîchissants, ses onctueuses conserves; la musique retentit sur la place d'armes, au pied des fontaines de marbre et des palmiers, comme dans un jardin d'Asie; le théâtre Tacon est éblouissant de lumières et de visions magiques, et quelque part qu'il aille, le curieux étranger, il retrouvera partout la même expression de bien-être et de gaieté. Tous les regards brillent de l'étincelle d'une vie joyeuse, et toutes les lèvres semblent murmurer ces vers mélodieux du poëte de Ferrare :

Cogliamo d'amor la rosa. Amiamo or, quando
Esser si puote riamato amando[3].

1. Sabed que los de esta isla
No podemos decir cosa
Sin la guitarra.

2. Quoique je sois brune, je ne suis pas à oublier.

3. Cueillons la rose d'amour.
Aimons tant, qu'en aimant nous pouvons être aimés.

Les Français ont abordé, plus d'une fois, sur les côtes de l'île de Cuba d'une façon qui ne devait pas éveiller, envers eux, une grande sympathie. En 1538, un pirate français surprit et dévasta la Havane, qui n'était pas encore la capitale de l'île. Cet événement fit comprendre à l'administration espagnole la nécessité de défendre un port qui bientôt devait devenir le premier port de la colonie; et le gouverneur, Fernand de Soto, s'étant rendu sur les lieux, jeta les fondements du *Castillo de Fuerzo*, qui fait encore aujourd'hui partie des fortifications de la Havane. En 1660, une troupe de colons français de Saint-Domingue ,conduits par l'aventureux Lolonois, mit encore en émoi, par ses hardies excursions, les habitants de Cuba. Dix ans après, huit cents Français, commandés par Franquenay, s'avançaient jusqu'aux portes de la ville de Santiago pour la piller; effrayés par la ferme attitude des citoyens, qu'ils croyaient surprendre, ils se retirèrent sur leurs navires. En 1807, nouvelle expédition des Français : cette fois, c'étaient des réfugiés de Saint-Domingue, qui, après avoir menacé Santiago, puis Batabano, demandaient à coloniser pacifiquement une partie du territoire de Cuba. Sans recourir à la force armée, le gouverneur écarta le danger de cette invasion en offrant à cette légion inquiète le moyen de rentrer en France ou de retourner à Saint-Domingue.

Si blâmable que soit le caractère de ces entreprises, il n'a pu laisser dans l'île de Cuba un souvenir pareil à celui de l'expédition de lord Albermale, qui, en 1762, s'empara de la Havane et lui imposa les conditions d'un arrogant orgueil et d'une sordide rapacité.

Dans les derniers temps, les Français sont entrés dans l'île, non plus avec le mousquet du pirate, mais avec l'honnête ustensile de l'ouvrier, ou la paisible intention du marchand; on en compte, aujourd'hui, sept cent vingt à la Havane, et environ quatorze cents

dispersés dans les divers districts de l'île[1]; il en est plusieurs qui se sont fait une place honorable dans le haut commerce; d'autres ont acquis, dans leur atelier de tailleur, dans leurs magasins de rubans, les bonnes grâces de l'élégante aristocratie, le monopole de la *fashion;* d'autres, s'éloignant des froids parages de l'industrie, se sont établis dans des propriétés rurales, et cultivent avec succès les riches plantes de cette terre fertile, le tabac et le café, le sucre et la pomme d'or des Hespérides.

Je me souviens des moments rapides, trop rapides, que j'ai passés dans une caféière appartenant à un de nos compatriotes. Ah! la délicieuse habitation voilée par les palmiers, entourée de fruits savoureux, inondée de parfums, posée comme un nid d'alouette au milieu des champs féconds, et si calme et si riante, qu'on eût dit qu'un essaim de bons génies y veillait sans cesse pour en écarter tout orage. J'étais complétement étranger à cette petite colonie, mais un autre de mes compatriotes voulait bien me présenter à elle, et le père de famille, né en France, élevé en France, avait appris à sa femme, à ses parents de Cuba, à aimer la France, et sous les verts arceaux des cocotiers, parlait, avec un tendre sentiment de cœur, des rives de l'Adour et de sa chère ville de Bayonne.

« Hélas! a dit le poëte danois, Baggesen, en quelque lieu qu'on aille, on n'oublie point l'attrait du sol natal. Nulle part les roses ne sont si roses, et nulle part le duvet n'est si doux que là où nous avons dormi dans notre innocence. »

Dans cette caféière de Santa Teresa, je passai des heures entières à errer, avec M. B., à travers ses fructueuses plantations, sous les larges feuilles du bana-

1. La population anglaise de l'île de Cuba ne se compose pas de plus de six cents individus; celle des autres contrées est encore moins considérable.

nier, sous les hautes cimes de la Ceiba. Il me disait comment fleurit le café, et comment le palmier s'élève dans les airs d'anneau en anneau, en laissant, chaque année, tomber sa guirlande de feuilles de sa colonne de marbre. Il me disait quelle récolte d'oranges, de bananes, d'ignames il allait faire, et quels nouveaux essais d'améliorations il allait tenter : c'était notre gazette du jour.

Au coucher du soleil, après un dîner dans lequel il se plaisait à étaler sous mes yeux les divers produits de son domaine, nous nous asseyions, avec de fins cigares, dans une galerie ouverte sur la campagne. Au mois de janvier, l'air était doux et tiède, comme en nos meilleurs printemps, imprégné d'aromes, comme celui d'une serre. Les dernières lueurs de l'horizon scintillaient à travers le réseau des bois, et dans le silence de la vallée, on entendait au loin vibrer le chant d'un rossignol et soupirer une colombe : c'était notre gazette du soir.

Sans la fièvre jaune, l'île de Cuba serait, en ce monde, le paradis reconquis.

Quel bonheur d'aller y vivre, si l'on ne craignait d'y mourir !



LES ÎLES SHETLAND.

Elles ont été jadis le refuge de plusieurs bandes de pirates, et le théâtre de plusieurs combats sanglants, ces petites îles de la mer du Nord, aujourd'hui si pacifiques. Les Vikingrs[1] les avaient conquises, les Vikingrs, ces intrépides corsaires du Nord qui s'emparèrent de la Sicile, de la Normandie, et remontèrent la Seine jusque sous les murs de Paris. Dès le IXe siècle les îles Shetland sont inscrites dans les vieilles sagas islandaises, qui leur donnent le nom de *Hialtland*[2].

Quand Harald aux beaux cheveux, qui n'était qu'un

1. On a beaucoup disserté sur l'origine du nom des Vikingrs. Il est probable, comme le dit M. Petersen dans son *Ancienne Géographie du nord*, que ce mot vient de Viking, une des baies septentrionales d'où partirent les premières flottilles de forbans.

2. Hialt, homme fort, guerrier vigoureux, héros; danois Hield, allemand Held.

des Jarls, un des chefs plus puissants de la Norvége, entreprit de subjuguer tout ce pays pour gagner l'amour d'une fière jeune fille, une quantité de notables Norvégiens s'enfuirent de leurs domaines pour échapper à son oppression. Les uns se retirèrent en Islande, d'autres aux Orcades et aux Shetland. Les uns s'installèrent comme de laborieux *Settler* sur les plages où ils abordaient; d'autres qui n'étaient point d'une humeur si paisible, se livrèrent à la piraterie.

Après avoir soumis à sa domination toute la Norvége et épousé la belle Goda, qui ne voulait épouser qu'un grand roi, Harald entreprit une expédition pour anéantir ces bandes de forbans qui ravageaient les plages du Nord. La saga, dont il est le héros, raconte qu'il arriva l'été à l'improviste dans les îles Shetland, y surprit une légion de corsaires qu'il massacra sans pitié, puis s'empara de cet archipel et le donna en fief avec les Orcades à un de ses neveux.

Ses successeurs disposèrent à leur tour comme lui de ces terres lointaines, et y implantèrent de plus en plus la langue, les lois, les mœurs de la Norvége. La saga de saint Olaf rapporte que cet ardent propagateur du dogme évangélique s'honorait d'avoir converti au christianisme les habitants des Shetland et des Orcades qui, comme leurs aïeux norvégiens, étaient dévoués au culte de Thor et d'Odin.

Ni l'Angleterre, ni l'Écosse ne pouvaient à cette époque essayer d'enlever à la domination scandinave les petites îles si voisines de leurs plages. L'Angleterre, la superbe Angleterre dont le pavillon flotte aujourd'hui si orgueilleusement sur toutes les mers, n'avait-elle pas été même forcée de s'incliner sous ce sceptre lointain? N'avait-elle pas été conquise par Canut le Grand, cet Alexandre des contrées boréales de qui les

poëtes disaient : Canut règne sur la terre comme Dieu règne au ciel.

Au xve siècle, les Shetland et les Orcades appartenaient encore au Danemark. Il ne les perdit point en une guerre maritime, il les abandonna lui-même par un contrat de mariage. Lorsque, en 1449, Christian Ier, le fondateur de la dynastie d'Oldenbourg, fut couronné roi de Danemark, ses États s'étendaient depuis l'embouchure de l'Elbe jusqu'aux derniers confins de la Norvége, et depuis les côtes de la mer du Nord jusqu'aux frontières de la Russie. Malgré cette immensité de domaines, quand il maria une de ses filles avec le roi Jacques III d'Écosse, il ne put lui donner que 2000 florins, et il lui en avait promis 60 000. En attendant qu'il lui remît le reste de cette somme, il lui abandonna, comme une garantie de ses engagements, les Shetland et les Orcades, et jamais la dot ne fut payée, et l'Écosse garda son hypothèque. Quelle chute de Canut le Grand à Christian Ier, et de Christian Ier à Frédéric VI, qui vit sa capitale assiégée, incendiée par les escadres de ces îles britanniques, jadis terrifiées par les Vikingrs du nord, et asservies au sceptre du Danemark.

A l'époque où, par un heureux contrat matrimonial, l'Écosse s'emparait des deux archipels qui prolongaient en droite ligne ses possessions jusqu'au 61° degré de latitude, les habitants de ces îles n'étaient point soumis au régime de féodalité établi alors dans toute l'Europe. Selon la vieille loi norvégienne, ils possédaient librement leur sol, usaient sans restriction de leur droit de pêche, et transmettaient les mêmes priviléges à leurs enfants. L'Écosse bouleversa ce système patriarcal. Les pauvres petites îles qui avaient servi à compléter une corbeille de noces, furent livrées à des gouverneurs rapaces, qui les traitèrent comme deux provinces rebelles assujetties par la force des armes. On n'a point

oublié aux Shetland ces deux cruels Jarls[1], ces deux Stuart, Robert et Patrice, qui exploitèrent et opprimèrent si durement la faible population soumise à leur autorité. Robert, qui en 1565 fut nommé gouverneur de cet archipel, n'aspirait qu'à déposséder de leur patrimoine la plupart de ses administrés. Un grand nombre d'entre eux, ruinés par ses actes arbitraires, par ses exactions, furent obligés de lui vendre à vil prix, ou de lui abandonner pour le payement de leurs impôts, leurs champs et leurs foyers héréditaires. De ces diverses parcelles de terrain, l'avare Robert constituait peu à peu des domaines seigneuriaux, et réduisait à l'état de fermiers ou de manœuvres, ceux qui naguère possédaient ces mêmes domaines, ceux qui s'enorgueillissaient de s'appeler comme leurs aïeux : *odal bœndar* (paysans libres). Patrice Stuart[2], qui en 1595 devint gouverneur des Shetland, en remplacement de son père, fut encore plus rapace et plus impitoyable que lui. Il abusa tellement du pouvoir dont il était investi, qu'il craignait pourtant que le conseil royal n'en fût instruit. Pour prévenir ce danger, il défendit aux Shetlandais, sous les peines les plus sévères, de quitter leur île. Malgré ces précautions, il fut dénoncé, arrêté, et condamné à mort par la cour de justice d'Édimbourg. Mais les malheureux paysans, ruinés par ses méfaits ou par ceux de son père, ne reçurent aucune compensation pour les injustices qu'ils avaient subies, et ne recouvrèrent point la libre possession de leurs anciennes propriétés. Les confiscations des deux funestes gouvernements furent maintenues, et les Shet-

1. L'ancien titre norvégien qui désignait jadis un chef de clan, ou de petite horde, et qui s'est conservé dans le mot anglais *earl*.

2. Walter Scott l'a signalé dans *le Pirate :* « Il y a des gens, dit la vieille Swertha, qui racontent de bien vilaines choses du comte Patrice, mais il était l'ami du rivage, et il fit de sages règlements pour empêcher de piller les bâtiments qui viennent se briser sur nos rochers. »

land affermées à des hommes d'affaires qui ne cherchaient par tous les moyens possibles qu'à tirer de leurs spéculations le plus grand lucre.

Nous n'avons pas besoin sans doute d'ajouter que ce déplorable régime n'existe plus. Avec tout son respect pour les traditions du passé, l'Angleterre modifie habilement quand il en est besoin, son système administratif. Les Shetland participent au bénefice de la constitution britannique. Elles forment avec les Orcades une population d'environ 60 000 âmes qui élit un membre du parlement.

Cependant le petit archipel des Shetland a été longtemps fort peu connu dans le grand monde de la métropole. M. Edmonstone, à qui nous devons un très-joli livre sur cette région septentrionale, raconte qu'un jeune Shetlandais qui s'était rendu à Londres pour y faire ses études fut invité à dîner dans une famille où se trouvait un officier général. La maîtresse de maison l'interrogeait avec une vive curiosité sur la nature, sur les habitudes de sa terre natale. Tout à coup l'officier interrompt ces questions en s'écriant : « Mais où sont donc les Shetland ? — A 150 milles au nord de la Grande-Bretagne, » répondit le jeune homme confus d'une telle apostrophe.

Maintenant il n'est pas un bourgeois de Londres qui ne sache que par les produits de leurs ports, les Shetland contribuent pour une grande part à l'alimentation des marchés de la capitale. Et il n'est pas un ami des lettres qui n'ait lu et relu le délicieux roman dans lequel Walter Scott a glorifié ce petit archipel. Maintenant un bateau à vapeur relie par un trajet régulier la côte d'Écosse à celle des Shetland. Une grande route traverse l'île principale qu'on appelle le Main-land. Des écoles ont été organisés dans les plus petits villages ; des établissements industriels s'élèvent sur plusieurs points. Dernièrement enfin, un aimable et

intelligent fonctionnaire danois qui nous a reçus à Thorshavn avec une bonne grâce que nous ne pouvons oublier, M. Plœyen, gouverneur des Féroë, a entrepris de visiter les Shetland pour étudier, dans l'intérêt de ses administrés, la pêche et les produits agricoles de ces îles conquises autrefois par d'aventureux navigateurs, habitées comme les Féroë par une colonie scandinave, mais plus instruites et plus prospères aujourd'hui que les Féroë qui jusqu'à l'année 1857 sont restées asservies par le gouvernement danois à la rigide loi du monopole.

Le livre que M. Plœyen a publié au retour de son voyage, et celui de M. Edmonstone, nous donnent des notions suffisantes pour composer une description assez complète de ces îles septentrionales très-peu connues encore, et très-curieuses pourtant à étudier.

L'archipel des Shetland, situé entre le 59e et le 61e degré de latitude, se compose d'une centaine d'îlots, dont trente seulement sont habités. Mais pas un n'est abandonné. Chaque roc solitaire, chaque monticule qui porte à sa surface quelque bande de verdure est occupé, selon son étendue, par quatre ou cinq moutons que l'insulaire du voisinage y porte au printemps et qu'il va rechercher à l'approche de la froide saison. Là où la nature ne prodigue pas ses richesses, l'homme recherche avec soin ses dons parcimonieux. En Islande, l'herbe qui s'élève sur les toits des cabanes est récoltée comme la luzerne d'une prairie artificielle en Normandie, pour les bestiaux. Au nord du Finmark, parfois on les nourrit avec des plantes maritimes que l'on fait bouillir dans des chaudières, et, en traversant le Saint-Gothard, on peut voir de pauvres pâtres traînant par le licol une bête famélique à la cime d'un précipice pour la conduire à une touffe de gazon verdoyante dans les crevasses d'un rocher.

L'île principale des Shetland est celle qu'on appelle

Maiorland. Sa longueur est de soixante milles (environ vingt lieues). En certains endroits, elle a une largeur de dix à douze milles, en d'autres, elle est si resserrée qu'elle apparaît comme un étroit cordon lacéré, usé par les vagues qui sans cesse la rongent de côté et d'autre.

Les autres îles les plus notables après Maiorland, sont celles de Bressa, Noss, Yell, Unot. Par leurs étranges découpures, par les sinuosités de leurs détroits, par la conformation de quelques-uns de leurs promontoires, les Shetland offrent au peintre et au touriste des points de vue d'un étonnant effet. M. Plœyen a retrouvé là, sur plusieurs points, quelques sites non moins admirables que ceux de ses Féroë, cet admirable petit archipel. A Noss, un roc taillé à pic s'élève comme un noir rempart à sept cents pieds au-dessus des vagues écumeuses. A Bressa, une arche colossale s'arrondit sur une grotte profonde remplie de stalactites dont les unes ressemblent à des prêtres revêtus de leurs vêtements sacerdotaux ; d'autres à des chérubins à genoux, les ailes déployées. On dirait un sanctuaire des âges miraculeux avec une communauté religieuse de géants pétrifiés.

M. Plœyen, qui a visité les principaux sites illustrés par le pirate, dit que Walter Scott a fait de Fitfulhead une peinture imaginaire. Cette fabuleuse retraite de la magicienne Norma n'est qu'un roc nu de neuf cents pieds de hauteur. Mais, en revanche, il cite plusieurs autres phénomènes que, par quelques coups de pinceau, le charmant romancier aurait pu rendre célèbres dans le monde entier; entre autres l'arcade que la mer a, comme un architecte, ouverte à Dorcholm; l'excavation creusée par les vagues au sein d'un vaste monticule, et le roc solitaire, le *Maiden Stock*, qui s'élève au milieu des flots comme un obélisque dans les sables de la vieille Égypte.

Il cite aussi plusieurs antiques constructions, plu-

sieurs ruines intéressantes, notamment celle de Mouners, qui fut un grand et beau château flanqué de quatre tours et garni de meurtrières. Sous la porte d'entrée de cet édifice, on lit cette inscription, qui mérite d'être recueillie, ne fût-ce que comme un specimen de l'ancien dialecte shetlandais :

List ze to knaw this building quha began
Lawrence the Bruce he was that worthy man.
Quha arnestlie his ayris and afspring prayis
To help et not to hurt this work alwayis
In the zeir of God, 1598.

« Voulez-vous savoir qui commença cet édifice? C'est le brave Laurent Bruce, qui conjure instamment ses héritiers et descendants de maintenir son œuvre et de ne pas la laisser déchoir. Année de Dieu, 1598....

Une légende romanesque raconte que Laurent Bruce était un gentilhomme écossais, d'un caractère hautain et imposteur, peut-être un descendant du fameux Robert Bruce, le héros de tant de poétiques traditions.

A la suite d'un duel dans lequel il avait tué son adversaire, Laurent fut obligé de se soustraire par la fuite aux vengeances implacables qui le menaçaient. Par bonheur il avait amassé dans ses coffres une somme considérable. Il en employa une partie à acheter un navire, s'embarqua avec sa femme, sa fille et une vingtaine d'hommes de son clan qui avaient juré de ne pas l'abandonner. Il ne cherchait qu'un refuge ; il en trouva un dans une petite île où il fit aisément l'acquisition d'un assez vaste espace de terrain. Là, il éleva les murs de son château. Comme il craignait encore d'être poursuivi dans sa sauvage retraite, il fortifia ce château comme une citadelle, et y établit des sentinelles qui devaient en garder l'entrée jour et nuit. Longtemps il échappa aux recherches des parents et des amis de sa

victime. Personne ne savait ce qu'il était devenu. L'amour, plus ingénieux ou plus tenace que la vengeance, le découvrit. Sa fille était aimée d'un jeune Écossais nommé Malcolm. Elle n'avait pu le prévenir de son départ précipité, elle n'avait aucun moyen de lui indiquer sa retraite. Mais après de patientes investigations, il finit par apprendre qu'elle était aux Shetland, enfermée dans une forteresse qu'il ne pouvait ni bloquer ni prendre d'assaut. A défaut de la force, il eut recours à la ruse.

Un jour, quatre hommes portant le costume de matelots, se présentent à la porte du château, demandent à échanger un bon baril de whiskey, et plusieurs flacons de genièvre contre des aliments dont ils avaient, disaient-ils, grand besoin. Leur fable était assez bien imaginée pour tromper l'esprit sagace et défiant de Bruce. Peut-être aussi que la pensée de voir briller sur sa table une bonne bouteille de liqueur dont il était privé depuis si longtemps, ne contribua pas peu à le faire dévier de ses mesures de précautions habituelles. Les prétendus matelots franchissent le seuil ordinairement si bien gardé, s'assoient au foyer de la citadelle, enivrent sa garnison, enivrent Bruce lui-même, puis mettent le feu au château, enlèvent la jeune fille, et la déposent entre les bras de Malcolm qui l'attendait dans un sloop caché au fond d'une baie voisine.

L'amoureux Malcolm se hâta d'emmener sa belle captive dans sa seigneurie d'Écosse et l'oppresseur Bruce jura de ne jamais pardonner. Puis peu à peu, il se laissa émouvoir par les tendres lettres que lui écrivait sa fille, par les supplications de sa femme, et trois ans après, il retournait en Écosse, abandonnant aux ravages du temps, aux dégradations de la main des hommes le château qu'il avait si fièrement bâti, et qu'il recommandait si gravement au respect de sa postérité.

Que de gens édifient ainsi des châteaux avec la pensée d'y abriter le reste de leur vie : châteaux de marbre, châteaux dorés, châteaux artistiques. Une heureuse espérance les y conduit. Un événement imprévu les en déloge. Une tempête révolutionnaire ravage ou detruit ces constructions qu'ils considéraient comme des monuments impérissables. Les meilleurs de tous ces châteaux ne sont-ils pas ceux que les poëtes appellent les châteaux en Espagne. Ceux-là n'exigent aucuns matériaux dispendieux, aucun travail pénible, et ne font couler aucune larme. On les élève dans une molle rêverie, les pieds sur les chenets, en regardant les jets fantastiques de la flamme fantastique. S'ils ne sont pas de longue durée, s'ils brillent et disparaissent comme une étincelle légère, s'ils s'envolent comme une légère vapeur, il suffit d'une heure de loisir pour les refaire avec un nouveau charme dans une nouvelle inspiration féerique.

Si pittoresques qu'elles soient en certains endroits, les Shetland dans leurs deux degrés d'étendue, n'offrent cependant le plus souvent aux regards qu'un sombre et morne aspect : des collines arides qui de chaque côté s'inclinent graduellement vers la mer; des terres marécageuses où l'on chemine dificilement; çà et là, de longues baies ou des lacs d'eau salée qu'on appelle des *voes;* çà et là quelque pâturage où des poneys aux longs poils, aux membres trapus, des vaches plus petites encore que nos vaches bretonnes, des brebis exiguës broutent avec une parfaite résignation une herbe courte et rare; çà et là encore quelque enclos de verdure dont on garde précieusement la récolte pour l'hiver: quelque champ d'orge ou d'avoine qui souvent ne produit pas la valeur de la semence qu'on y a jetée, et pas un pauvre pommier dont les fruits égayent les regards de l'enfant ; pas un chêne qui sous ses verts rameaux abrite une joyeuse couvée;

pas un sapin, cette mélancolique parure des régions du Nord; pas un arbre enfin.

A quoi doit-on attribuer cette triste lacune des Shetland? Ce n'est pas à leur latitude, car dans le Finmark, au 68e degré de latitude septentrionale, on peut voir de très-belles forêts. Ce n'est pas à la nature du sol, qui n'est pas plus mauvais que celui du nord de l'Écosse, ni à la température, qui n'est guère plus rigoureuse que celle de Londres. Tous les gens du pays prétendent que pour avoir des arbres, il faudrait les entourer d'un mur assez haut pour les protéger dans leur croissance contre l'action de la mer. Dans toute l'étendue des Shetland, il n'y a pas un terrain qui d'un côté ou de l'autre se trouve à plus de deux milles (deux kilomètres et demi) de la mer. Par la violence des tempêtes, très-fréquentes dans ces parages, surtout par l'effet d'un très-fort vent d'ouest, qui de son aile impétueuse laboure l'Atlantique, les vagues, soulevées jusque dans leurs profondeurs, lancent sur le sol des îles des gerbes d'eau salée qui corrodent les plantes et brûlent les fleurs.

Mais si c'est là le fait qui paralyse la végétation des arbres aux Shetland, il ne peut nous servir à expliquer ce que l'on remarque dans la grande île d'Islande, où il n'existe pas la moindre forêt, et dont plusieurs districts sont pourtant fort éloignés de la mer. C'est donc un problème d'histoire naturelle qui ne nous semble pas résolu et que nous devons, dans notre ignorance, abandonner aux investigations des géologues et des physiciens.

Sous le régime norvégien et danois, les Shetland étaient, comme nous l'avons dit, divisées en une quantité de petites propriétés, appartenant aux divers colons qui y étaient venus successivement construire leur cabane.

Cette libre possession, persécutée et opprimée par

les gouverneurs et les agents financiers de l'Écosse, a été remplacée par une institution oligarchique qui subsiste encore. Tout le territoire des îles est soumis à un droit de primogéniture et appartient à un certain nombre de lairds, qui afferment les diverses parcelles de leur patrimoine à un prix assez élevé.

Une ferme ordinaire se compose d'une maison, ou, pour mieux dire, d'une hutte grossièrement construite, d'un espace de terrain qui doit suffire à l'alimentation de trois vaches, de deux poneys, de cinq brebis, et pour un si petit lot, le paysan ne paye pas moins de cinq livres sterling (125 fr.) par an [1]. De plus son bail n'est fait que pour une année. Il ne peut, par conséquent, prendre un grand intérêt à la culture du sol, qu'il n'est pas sûr de conserver au printemps suivant.

Toutes les habitations, celles des lairds, et celles des tenanciers, sont établies près de la mer, principalement le long des voes qui, comme les fiords de Norvége, pénètrent dans l'intérieur des terres. Car si les champs des Shetland ne donnent que de maigres récoltes, si les seules céréales qu'on puisse y semer, l'orge et l'avoine, périssent souvent par l'effet d'une gelée printanière; si les pommes de terre, cette plante providentielle des froides régions, trompent souvent l'espoir de celui qui les a laborieusement cultivées, la mer en revanche donne aux Shetlandais une abondante moisson. La mer est leur meilleur domaine.

Dès leur bas âge, tous sont exercés à voguer sur ses flots, à travers ses orages. Il en est qui, emportés par l'ardeur aventureuse de la jeunesse, s'engagent dans la marine royale ou la marine marchande, et voyagent sur tous les océans, jusqu'aux extrémités du monde. La plupart cependant ne veulent point quitter

1. *Ploeyen Erindringen*, p. 45 et 46.

le sol qui les a vus naître, ni échanger contre une autre profession le métier de pêcheur que leur père leur a enseigné.

Tous les Shetlandais sont pêcheurs, et d'habiles et courageux pêcheurs.

En hiver, ils approvisionnent les marchés de Londres, par l'entremise d'une espèce particulière de rapides navires qui ont dans leur calle une grande cuve pleine d'eau, où le poisson nage jusqu'à son arrivée dans la métropole. En cette époque de l'année, et au printemps, les Shetlandais n'entreprennent leurs expéditions qu'avec des sloops de 200 à 500 tonneaux.

En été, ils se rendent avec des bateaux légers à une station déterminée où se rassemblent les facteurs de diverses compagnies de commerce; où des marchands dressent leurs boutiques, et des cabaretiers leurs tavernes; où pendant un espace de plusieurs mois, la plage déserte et silencieuse tout le reste de l'année est animée par une fourmilière d'individus de toute sorte, par une quantité d'incidents journaliers, par le mouvement d'une foire bruyante.

Chaque semaine, le lundi matin, les pêcheurs abandonnent le foyer domestique et n'y reviennent que le samedi soir. Pendant toutes ces semaines de labeur, ils partent de leurs stations le soir, et pêchent toute la nuit. Chaque bateau porte 120 lignes de 42 brasses de longueur, et chaque ligne est armée de 10 hameçons. Ce que ces bateaux prennent de morues, de merlans, est incalculable. M. Plœyen a assisté à la pêche d'un sloop qui en deux tournées, accomplies en moins d'un mois, livrait au comptoir d'un marchand 14 000 morues.

Mais le pauvre Shetlandais qui dans ces expéditions s'expose à tant de fatigues et à tant de périls, n'en retire souvent qu'une faible rémunération. Parfois le produit de la pêche est divisé entre les hommes d'un même

équipage, non point par égales parts, mais selon le rang qu'ils occupent sur le bateau, selon leur emploi de pilote, de voilier, ou de manœuvre. Quelquefois le pêcheur vend d'avance, à un prix déterminé, tout ce qu'il prendra à ses hameçons, au risque de perdre à ce marché, si dans le cours de la saison, la valeur du poisson augmente.

Généralement, il se réserve les foies de morues qu'il emploie, quand ils sont frais, en guise de beurre, et que plus tard, il fait bouillir et dont il extrait une huile qui alimentera les lampes de sa demeure dans les longues soirées d'hiver.

Les intrépides Shetlandais ne se contentent point d'exposer à tout instant leurs jours au milieu des récifs, dans les orages de l'océan. Un grand nombre d'entre eux se laissent emporter par une passion que nul raisonnement ne peut réprimer, la passion de la capture des nids et de la chasse aux oiseaux sauvages. Souvent, pour satisfaire à cette folie d'écolier, on les verra gravir à la cime d'un précipice escarpé, se suspendre par une corde à la pointe d'un abîme effroyable. Pour enlever une couvée d'aigle cachée dans la fissure d'un rocher, ils braveront tout danger ; ils ne penseront même plus qu'ils ont une femme et des enfants qu'ils font trembler par leur imprudence.

Une autre ressource des Shetlandais, plus louable que celle-ci et plus sûre, c'est la toison de leurs brebis et le produit des divers ouvrages en laines façonnés par leurs femmes. Ces braves femmes du Shetland! comme elles accomplissent la tâche laborieuse que leur destinée leur impose. Tandis que leurs maris vont à la pêche, ce sont elles qui labourent leur champ, fanent le foin, récoltent les pommes de terre, transportent au logis la tourbe qui est leur combustible, et ramassent les plantes maritimes pour en faire de l'engrais. Et au milieu de ces pénibles et perpétuels travaux, dès

qu'elles trouvent un moment de loisir, elles prennent leurs aiguilles et tricotent.

La tradition rapporte que ce fut le commandant de *l'Invincibile armada*, le duc de Medina Sidonia, qui ayant été jeté par la tempête sur les côtes, donna lui-même à quelques femmes de pêcheurs les premières leçons de ce fin tricotage qui s'est répandu dans tout l'archipel.

Ô vanité des ambitions humaines ! Quand Philippe II armait contre l'Angleterre ses cinquante vaisseaux, et ses vingt mille soldats, qui se serait avisé d'imaginer que de tous ces formidables bâtiments de guerre, de toute cette *invincibile armada*, il ne resterait qu'une trace durable, une industrie de bonnetier sur de misérables petites plages perdues dans les brumes du Nord.

Si la tradition que nous venons de rapporter est vraie, si c'est réellement le duc de Medina qui a daigné se faire l'instituteur de quelques pauvres Shetlandaises, il se réjouirait peut-être de son œuvre bienfaisante, le haut et puissant duc, s'il pouvait voir aujourd'hui le résultat de son enseignement. Nulle part, pas même dans les contrées enrichies par la toison des mérinos, on n'attache plus de prix que dans les Shetland à la laine des moutons, et nulle part on ne la façonne plus habilement.

Les brebis de cet archipel sont d'une espèce particulière qu'on ne retrouve pas ailleurs, très-petites, impétueuses, sauvages, et généralement nuancées de différentes couleurs. A les voir dans leur chétive apparence, farouches comme des chamois, courant comme des daims, on ne s'imaginerait pas que leurs maîtres puissent en tirer un si bon produit. Mais leur laine a la finesse et le moelleux du velours. On ne les tond point avec de gros ciseaux, comme dans nos campagnes, on les épile. C'est-à-dire qu'on leur enlève brin à brin, avec les doigts, la meilleure part de leurs toisons, et cette

tâche s'accomplit si délicatement que l'animal n'en souffre pas. On a soin, en même temps, de leur laisser une assez grande quantité de longs flocons pour les protéger contre le froid.

Quand ce travail est achevé, la prévoyante Shetlandaise épluche soigneusement la laine qu'elle a recueillie et la divise en plusieurs lots de différentes couleurs de différentes qualités, et destinés à différents emplois. Cette laine grossière est réservée pour la fabrication des bas et des mitaines de pêcheurs. Cette autre sera remise à un tisserand qui, à l'aide d'un instrument primitif, en fera des couvertures. Avec cette laine brune en tricotera des bas de femme; avec la grise, des chaussettes d'hommes que la maîtresse de maison vendra aux voyageurs ou à quelques marchands ambulants.

Reste la laine de premier ordre que l'on ne carde point, mais que l'on peigne avec soin, et que l'on lisse en l'imprégnant d'une huile de choix. On la file avec de très-grandes précautions, et on l'emploie à faire des schalls ou des gants, ou des bas d'une belle forme. M. Edmonstone dit qu'une de ces paires de bas se vend jusqu'à deux guinées.

Dans l'Allemagne du Nord, notamment en Saxe et en Prusse, les bonnes bourgeoises ont, comme les femmes du Shetland l'habitude de tricoter. Elles tricotent dans l'intérieur de leur maison, et à la promenade; elles tricotent l'après-midi dans les *Lustgarten*, en savourant une tasse de café, et le soir, dans leur salon, en écoutant la lecture d'un conte d'Auerbach ou d'un voyage de Gerstâcker. Elles tricotent surtout au commencement de l'hiver pour pouvoir suspendre, le 25 décembre, aux joyeux rameaux de l'arbre de Noël une quantité de jolies chaussures pour leurs petits enfants. Elles purifient et ennoblissent par leurs douces pensées maternelles ce métier de tricoteuses marqué

d'un signe affreux dans les annales de notre première révolution. Mais cette occupation journalière n'est pour la plupart d'entre elles qu'un utile passe-temps, tandis que pour les pauvres paysannes des Shetland, c'est souvent une œuvre de première nécessité, un moyen de salut dans les années mauvaises. Si les fréquents orages entravent les excursions de pêcheurs, si les vents froids du mois de septembre paralysent la maturité des céréales, la mère de famille prend son rouet et ses aiguilles avec une nouvelle ardeur, et, par son labeur énergique, souvent elle parvient à réparer les désastres d'une fatale saison, à payer la redevance de sa petite ferme et les provisions d'hiver de sa maison.

Dans l'austérité générale des mœurs de l'archipel, dans cette habitude constante du travail, l'humble femme des Shetland mérite qu'on lui applique la noble devise de la dame romaine.

Casta vixit
Lanam fecit
Domum servavit.

Grâce à cette industrie domestique, à la courageuse activité des hommes, à celle même des enfants qui, tout jeunes, apprennent à manœuvrer une barque et à pêcher dans les baies, si les insulaires des Shetland ne sont pas riches, ils jouissent au moins d'une certaine aisance, et s'il leur arrive une catastrophe, ils sont sûrs de trouver un secours généreux dans la demeure de leurs voisines. La charité et l'hospitalité sont pour eux deux vertus traditionnelles qu'ils se font un honneur de pratiquer. L'humble pêcheur shetlandais ne se nourrit presque constamment que de poisson et de pommes de terre fort mal assaisonnés et n'a guère d'autre boisson que le lait aigri qui a conservé son ancien nom norvégien de *blanda*. Mais s'il lui arrive un parent, un ami, un neveu, un hôte étranger, il se-

rait très-humilié, s'il ne pouvait lui offrir un rôti de mouton, ou de gibier, et une bouteille d'eau-de-vie. Les lairds, qui sont les aristocrates du pays, pratiquent l'hospitalité d'une façon pompeuse. Ils donnent de grands dîners, et, comme le vénérable Magnus Troil de Walter Scot, s'enorgueillissent de prolonger ces dîners par de copieuses libations.

Toutes les habitations de fermiers et pêcheurs sont dispersées de côté et d'autre, et en général grossièrement construites. Celles des lairds sont plus élégantes, et il en est quelques-unes qui, avec leur façade à deux et trois étages, leur perron et leur jardin, ont un très-joli appartement. Il n'existe cependant dans les différentes îles que quelques agglomérations de maisons qui, par leur rapprochement, donnent l'idée d'un village, et une seule ville, Lerwick, la capitale de l'archipel.

Lerwick renferme 3000 habitants (à peu près le dixième de la population des îles). Lerwick est la résidence des principaux fonctionnaires du pays, et de plusieurs consuls étrangers. Lerwick a des hôtels, des boutiques de luxe, un port excellent, des chantiers, des magasins, un petit fort armé de quatorze canons, et, chaque semaine, un bateau à vapeur d'Aberdeen y apporte les nouvelles d'Écosse, d'Angleterre, de toutes les régions du globe.

Quelle admirable ville que Lerwick pour les humbles Shetlandais qui n'ont jamais été qu'à dix ou quinze lieues de leur plage dans la circonscription ordinaire de leur pêche. Quelle différence avec Thorshavn la capitale des Fœroé, et Reykiavik la capitale de l'Islande qui ne comptent que quelques centaines d'habitants, qui ne voient arriver en été dans leur rade que des bâtiments de commerce, et restent, pendant plus de la moitié de l'année, isolées, abandonnées au sein de leur froid océan, étrangères au monde entier. Cependant M. Plœyen blâme la construction singulière des mai-

sons de Lerwick, leur défaut d'alignement, leur dispersion bizarre. Il est bien difficile, notre digne ami Plœyen!

L'origine de cette bourgade ne remonte pas à plus de cent cinquante ans, et les Shetlandais ne font pas, comme les Américains, surgir des cités en frappant la terre du pied. A voir les progrès graduels de Lerwick, et l'industrie qui s'y manifeste, on ne peut douter qu'elle ne s'agrandisse encore, et ne devienne un jour dans les obscurs parages du nord de la Grande-Bretagne un lieu assez important.

Dans leur éloignement des pays scandinaves, dans les diverses modifications de leurs régimes administratifs, de leur caractère et de leur industrie, les Shetlandais n'en ont pas moins conservé une partie de leurs anciennes coutumes et plusieurs traits distinctifs de leur origine septentrionale. Quelle que soit la flexibilité de l'homme et le pouvoir que la Providence lui a donné d'adapter son esprit et son tempérament aux diverses circonstances de sa destinée, et aux divers climats des deux hémisphères, il conserve longtemps, dans son isolement même, l'empreinte particulière de sa nationalité, et dans une agglomération d'hommes appartenant à la même race, cette empreinte résiste bien mieux encore à l'action continue d'un pays étranger. On peut voir en Russie et en Amérique des villages allemands, qui depuis plus d'un siècle ont parfaitement maintenu leur caractère allemand, et notre chère colonie française de Canada n'est-elle pas restée aussi française qu'au temps du valeureux Montcalm?

Les Shetlandais, séparés du Danemark depuis près de quatre cents ans, n'en sont pas encore venus à parler entre eux la langue du royaume auquel ils appartiennent, des fonctionnaires qui les gouvernent, et des marchands avec lesquels ils sont en rapports continuels. Ils ont un dialecte composé d'éléments scandinaves et

anglais, mais où le scandinave domine de telle sorte qu'on les comprendra très-certainement si l'on sait le danois. M. Plœyen en a fait l'expérience[1].

Ils ont aussi gardé l'usage des noms patronymiques, qui était autrefois généralement répandu dans le Nord, qui subsiste encore dans toute la Russie. Ainsi les fils de Magnus s'appellent Magnusson, ou par abréviation Manson; les enfants de Jacques, *Jamessons* ou *James daughters*. La même coutume a régné autrefois dans les trois royaumes de la Grande-Bretagne. De là, en Angleterre, tant de noms qui se terminent par le substantif *son*, et tant de noms en Irlande précédés de la particule *O'* et en Écosse de la particule *Mac* qui ont la même signification.

Dans leur chronologie, les Shetlandais n'ont point voulu admettre le calendrier grégorien. Ils s'en tiennent au *vieux style*, et rien ne peut les déterminer à renoncer à cet usage.

Un des traits les plus marqués, et les plus tenaces de leur caractère, c'est leur esprit de superstition. Les marins sont en général portés à la superstition, et il est aisé de le concevoir. Nulle existence n'est comme la leur exposée aux changements les plus imprévus, aux situations les plus périlleuses. Le vent qui par de brusques variations trompe sans cesse leur espoir, l'orage qui d'un point presque imperceptible se lève subitement à l'horizon, et en un instant couvre d'un voile funèbre la surface du ciel; la mer qui leur souriait peut-être à leur départ, comme une route charmante illuminée par un radieux soleil, et qui soudain éclate dans ses fureurs, frappe de ses vagues impétueuses, comme d'un bélier antique, leur citadelle flottante, et se creuse sous leurs pieds comme une tombe profonde, le banc de sable soulevé par les flots, les brisants vers

1. *Erindringen*, p. 249.

lesquels, malgré tous leurs efforts, ils dérivent, l'écueil dont ils n'ont pas suffisamment reconnu la position, ou sur lequel ils sont jetés par un ouragan irrésistible, toutes ces vicissitudes de la vie nautique, tous ces phénomènes des éléments, toutes les formes fantastiques des réfractions, des trombes et des nuages, doivent nécessairement éveiller dans l'âme du matelot des rêves que les leçons de la science ne peuvent maîtriser, l'idée d'une puissance mystérieuse, incompréhensible, et une sorte de fatalisme.

Mais dans les Shetland, cette superstition maritime s'attache aux accidents les plus fréquents et se manifeste par toutes sortes d'habitudes traditionnelles. Si une barque chavire, si un pêcheur se noie, aussitôt on se rappelle une quantité de présages qui ont annoncé cette catastrophe, et ceux qui ont vécu dans le voisinage du noyé regardent avec effroi autour d'eux, car ils sont convaincus que son esprit erre sans cesse autour de sa demeure, jusqu'à ce qu'on lui ait adressé une chrétienne supplication, ce que personne n'ose faire, ou jusqu'à ce que son corps porté par les flots sur la plage ait été recueilli et enseveli dans le cimetière. L'accomplissement de ce devoir religieux ne suffit pas encore pour apaiser les terreurs superstitieuses..On ne prononce plus le nom de celui qui est mort de cette mort fatale. Si l'on se hasarde à parler de lui, on emploie pour le désigner une périphrase. S'il était marié, sa veuve s'enferme dans sa demeure et se dérobera pendant des mois entiers à tous les regards. Dès ce jour sinistre, elle se vouera à un deuil perpétuel, et si elle consent à se remarier, ce qui arrive rarement, elle gardera dans ses secondes noces un vêtement sombre, et s'en ira à l'église, la tête baissée, le visage triste, afin qu'on ne pense pas qu'elle peut oublier sa douleur de veuve.

Si ce n'est point par une mort accidentelle, mais

par un meurtre qu'une famille a été plongée dans l'affliction, la trace en est ineffaçable.

Il est des maisons solitaires, des grottes ténébreuses que l'on croit à tout jamais hantées par des revenants, et dont on se détourne avec un sentiment d'horreur, parce qu'elles ont été un jour maudites, souillées par un crime.

La croyance à la sorcellerie, qui jadis était répandue à travers toute l'Europe, et dont on ne signale plus que de loin en loin quelques vestiges, parmi les gens du peuple les plus ignorants, est encore très fortement enracinée dans l'esprit des Shetlandais. Ils sont persuadés qu'il y a des individus, notamment des femmes, qui, comme la Norma de Walter Scot, peuvent, par l'effet de leurs incantations magiques, frapper d'un sort funeste l'homme qui les a offensés, faire la fortune de celui qu'elles protégent, conjurer les vents, apaiser ou soulever les tempêtes.

De la mythologie scandinave, qui, de même que la mythologie grecque, peuple d'une foule d'objets magiques les forêts, les eaux, les montagnes, on a conservé aux Shetland plusieurs images symboliques, plusieurs créations surnaturelles, entre autres les *Meermaids* (filles de la mer) et les *Trows* (les Trolles).

Les Meermaids ces sirènes des parages septentrionaux n'ont point, comme les sirènes de l'antiquité, le redoutable pouvoir contre lequel Orphée protégea les Argonautes par les merveilleux accords de sa lyre, et contre lequel le prudent Ulysse prenait à tâche aussi de défendre ses compagnons. Elles ne cherchent point à fasciner l'homme par leurs chants, pour l'attirer dans leurs abîmes. Si elles le séduisent, c'est par la douceur de leurs regards, et la mélancolique expression de leur physionomie. Souvent, dans les beaux jours d'été, elles apparaissent à la surface de l'eau, peignant leurs blonds cheveux avec un peigne d'or. Quelquefois on les voit con-

duire, comme d'innocentes bergères, leurs troupeaux blancs sur le rivage. Si l'une d'elles a conçu un sentiment d'amour pour un jeune pêcheur, peut-être qu'elle le suivra de loin dans ses excursions en chantant d'une voix plaintive, peut-être qu'un soir elle entrera dans sa cabane, et s'approchera de lui, avec un vêtement humide, en baissant les yeux, et en grelottant pour l'attendrir. On dit que les corps des noyés que l'on ne parvient pas à retrouver ont été emportés par les Meermaids qui les ensevelissent dans leurs profondes demeures. On dit aussi que, comme les pétrels, ces oiseaux de fâcheux augure, les Meermaids annoncent la tempête, et que, comme les Wilis de la Serbie, elles prophétisent l'avenir.

Les Trows sont de la même nature que les Trolles des traditions scandinaves et les Koboldes des légendes d'Allemagne. Ils habitent ordinairement, dans l'intétérieur des collines, des grottes splendides dont les murs sont revêtus de lames d'or et d'argent. Là, ils se marient et deviennent pères de familles comme de simples humains. Quelquefois, leurs enfants, qui aiment aussi à faire l'école buissonnière, viennent jouer sur la colline qui forme la voûte de la demeure paternelle? Un soir, une vieille femme de l'île d'Yell vit tout à coup entrer dans sa cabane un petit être d'une apparence singulière, portant une casquette verte, et un bonnet blanc. « Qui es-tu? s'écrie-t-elle avec surprise. — Je suis le fils d'un Trow du voisinage, » répondit le petit coureur. La vieille femme aussitôt se signa, et l'enfant disparut [1]. Quelquefois les Trows entreprennent des excursions dans les divers îlots de l'archipel. Ils sont si petits qu'à quelque distance on les distingue à peine, quoiqu'ils aient un vêtement d'un vert éclatant, et ils chevauchent dans les airs sur un jonc enchanté qui leur

1. *Description of the Shetland islands*, by Dr Hibbert.

sert de poney. Quand le Shetlendais les aperçoit, il les met en fuite, en prononçant une prière, ou en faisant le signe de la croix. Ils inspirent aux habitants de l'Archipel une terreur superstitieuse et cependant ils ne sont pas d'une nature mauvaise. Tout au contraire, ils se montrent très-reconnaissants envers celui qui leur a rendu quelques services. Ils donnent parfois des secours efficaces aux pauvres pêcheurs, et parfois des remèdes salutaires aux malades. Mais ils sont enclins au vol. Quand ils organisent un grand banquet, ils ne sé font nul scrupule d'enlever quelques pièces de bétail dans les pâturages. Pour dissimuler leur larcin, ils laissent sur le sol un simulacre de bœuf et de mouton qu'ils ont enlevés, un simulacre parfait. Mais les Shetlandais, qui connaissent les ruses des malicieux Trows, ne s'y laissent pas tromper, et rejettent loin d'eux un cadavre trompeur. Ce qui est plus grave, c'est que les Trows rôdent quelquefois autour de la maison où un enfant vient de naître, et le dérobent, si on ne se hâte pas de le faire baptiser.

Les histoires de Trolles, de Neck et de Meermaids, tiennent une grande place dans le recueil des *Danske sagen*, de M. Thiele [1], des contes populaires de Norvége, des *Folkvisor*, de la Suède [2].

Mais il existe aux Shetland une idée dont nous ne retrouvons pas les traces dans les traditions du Nord, et qui nous semble appartenir exclusivement à la candide imagination des habitants de ces îles. Cette idée, c'est que le phoque, qui a de si beaux yeux, de grands yeux limpides et doux comme ceux de la gazelle, est un esprit déchu, condamné pour une faute grave à vivre de sa misérable vie d'animal amphibie, et, dans sa dégradation, conservant encore

1. 4 vol. in-8, Copenhague 1818-1823.
2. 3 vol. in-8 publiés par MM. Geier et Afzelins, Stockholm 1814; 3 vol. in-8 publiés par M. Arwidson, Stockholm 1837-1842.

son regard superbe comme un signe de son origine surnaturelle.

Deux espèces de phoques se rencontrent fréquemment dans les parages des Shetland : le *phoca barbata* et le *phoca vitulina*. Quoique les pêcheurs de l'archipel ne résistent pas à l'appât des bénéfices que leur offre la capture de ces animaux, parfois pourtant ils ne les pêchent pas sans une certaine inquiétude, et de cette idée de metempsycose appliquée au phoque, et de la crainte qu'elle inspire sont nées diverses légendes d'un naïf caractère. Nous en citerons une des plus notables et nous terminerons par là cette notice sur le pauvre petit archipel, qui, dans son humble et solitaire existence, n'a jamais eu l'honneur d'occuper l'attention d'aucun congrès européen, ni même celui de susciter quelques débats dans le parlement britannique.

Un Shetlandais, errant un matin au bord de la mer, vit un phoque assoupi au soleil sur un roc isolé. Justement en ce moment il avait grand besoin d'une bonne paire de chaussures. Avec la peau du phoque, il pouvait en faire d'excellentes. Il s'avance vers lui d'un pas léger, le frappe sur la tête avec la hache qu'il tenait à la main, pour enlever des moules ou d'autres coquillages, le renverse inanimé à ses pieds, se hâte de lui enlever la peau qu'il convoitait, rejette la carcasse dénudée à la mer, puis va rejoindre ses compagnons.

Le phoque pourtant en retombant dans son élément natal s'y raviva, mais il avait froid, et il était honteux d'être privé de sa belle fourrure blanche. Il errait à travers les flots, soupirant, gémissant, appelant à son secours la commisération de ses amis. Une meermaid le vit, et tout émue de ses plaintes, lui demanda si elle pouvait lui être de quelque utilité. « Ah ! répondit le pauvre phoque, quel bonheur je vous devrais si vous pouviez me rendre le vêtement sans lequel je

grelotte, sans lequel je me sens si humilié. La charitable meermaid s'élança à la surface des vagues et partit.

Pendant ce temps, le téméraire pêcheur était en proie à une anxiété. Il se repentait du larcin cruel qu'il avait commis, et tremblait d'en être rigoureusement puni. Pour prévenir le châtiment dont il se croyait menacé, il priait, il faisait vœu d'expier sa faute par plusieurs bonnes œuvres, et en montrant sa peau de phoque à ses compagnons assemblés sur leur bateau, il n'osait leur avouer de quelle façon il l'avait enlevée, il leur dit que c'était celle d'un phoque qu'il avait trouvé sur le rivage. Quelle fut sa terreur, quand des filets que ses camarades venaient de jeter à la mer il vit sortir une meermaid.

Il les pria, il les conjura de la remettre aussitôt en liberté. Mais ils ne voulurent pas y consentir. Ils la tirèrent avec des cordages et la placèrent au fond de leur embarcation sous la peau qu'elle aspirait à reconquérir. La pauvre fille des eaux était victime de sa générosité. Mais elle ne doutait pas que les génies maritimes ne la vengeassent. En effet, ils soulevèrent un orage effroyable. La barque s'élança dans les flots. Les pêcheurs périrent, et la meermaid, qui n'avait pu s'affranchir de ses liens, périt avec eux. Mais le phoque recouvra sa peau. Dès ce jour, en mémoire du dévouement de la meermaid à l'un des êtres de leur race, les phoques se sont faits les protecteurs des nobles filles de l'océan. Ils vont pêcher pour elles l'aliment qu'elles n'osent chercher elles-mêmes au fond de l'abîme. Ils les accompagnent comme de fidèles chevaliers dans leurs promenades; ils écoutent d'une oreille attentive leurs chants mélancoliques; ils les défendent au péril de leur vie contre les harpons des avides pêcheurs.

Ni Lacépède, ni Cuvier, ni l'auteur du charmant petit livre publié récemment sous le titre de : *Sea Side Book*,

ne nous ont révélé ces scènes aquatiques. Mais qui sait si le naïf génie du peuple, n'est pas quelquefois plus perspicace dans ses rêves que le génie de la science dans ses observations? Qui sait si dans la vie de ces myriades d'animaux qui se dérobent à nos regards sous les sombres vagues de l'océan, il n'y a pas réellement des épisodes touchants d'amour, de charité, et de dévouement, qui, si nous les connaissions, feraient honte à nos froids calculs de prudence humaine et à notre égoïsme?

LETTRES DES HAUTES LATITUDES[1].

ISLANDE. — JEAN MAYEN. — SPITZBERG.

Ces heureux lords anglais! Quand, au sortir d'Oxford ou de Cambridge, ils ne se laissent point abuser par la vulgaire séduction d'une promenade sur le continent, quand une idée d'exploration lointaine s'empare de leur esprit, ils réalisent le plus beau rêve de la passion des voyages. Leur pays natal, ce pays qui est comme un vaisseau à l'ancre sur l'océan du monde, leur offre plus de cartes, plus de récits maritimes, plus de notions géographiques qu'on n'en trouverait dans aucune contrée. La mer qui les environne leur ouvre de tous côtés ses routes aventureuses, et ils ont pour eux la liberté et la fortune, la liberté, cette auxiliaire de

1. *Letters from high latitudes, in* 1856, by lord Dufferin, 1 volume in-8, Londres 1857.

l'étude, cette source de la fantaisie; la fortune, cette déité fantasque et sérieuse, funeste et bienfaisante qui tient entre ses mains une coupe empoisonnée et une coupe salutaire, qui enfante les plus hideuses pensées, mais qui seconde et développe aussi les plus nobles ambitions.

Il est triste, lorsqu'on se sent animé d'une généreuse ardeur, de se trouver arrêté dans son essor par les liens qui vous ramènent aux calculs de la réalité. Il est triste, lorsque l'on aspire à s'élancer dans l'espace, soit par l'entraînement d'une curiosité juvénile, soit pour une expérience scientifique, d'être obligé de supporter ce qu'il en coûte pour prendre place sur tel bateau et séjourner dans telle cité. Il est triste de livrer son imagination aux enchantements des horizons lointains et de subir les lenteurs d'un lourd bâtiment de commerce, le despotisme d'un ignorant capitaine, les sottises d'un grossier compagnonnage.

Mais avoir à sa disposition un joli yacht, élégant, fin voilier, où l'on se fait, selon ses goûts d'art, d'étude, de comfort, une riante habitation, un nid paré comme un nid d'oiseau; point de soucis pécuniaires, point de chaînes inflexibles, un pilote expérimenté, des cartes pour guide, et pour stimulant des livres, ces fidèles appuis de la pensée, quelques amis peut-être, et l'immensité des mers ouvertes devant soi, et la jeunesse, cette autre immensité des songes poétiques! voilà l'idéal d'un grand voyage.

C'est ainsi que lord Dufferin est parti des Falmouth pour visiter les parages de l'Islande, pour pénétrer au milieu d'une barrière de glace, près de l'île Jean Mayen, pour s'aventurer jusqu'à l'extrémité du Spitzberg. Il a eu la satisfaction d'accomplir tel qu'il l'avait conçu son audacieux projet, et, plus heureux que ceux à qui la destinée fait une large part dans les biens de ce monde, il a su apprécier toutes les joies, toutes les péripéties de son odyssée.

Son livre écrit au courant de la plume, çà et là, tantôt sur une plage aride, tantôt au pied d'une rustique cabane, dans le rugissement d'une tempête, ou à la lueur du soleil boréal, n'est point un de ces inutiles récits comme ceux de tant d'autres Anglais fatigués, blasés avant l'âge, qui partout où ils vont promener leur superbe ennui s'enveloppent de leur brume britannique comme d'un mackintosh, ne jettent qu'un regard dédaigneux sur les routes que leur signale Bradshaw ou Murray, et se font un honneur de marquer d'un trait sardonique, sur leur carnet, un point de vue justement célèbre, un monument illustre.

Le *nihil admirari* n'a point encore corrodé et ossifié l'esprit du jeune explorateur des mers arctiques. Tout au contraire, ce fortuné navigateur admire à chaque instant naïvement, gaiement, tout ce qu'il voit; montagnes et vallées, champ de laves sinistres et gazon verdoyant, tout, jusqu'aux sombres barrières de glace qui l'arrêtent dans sa marche, jusqu'aux nuages épais qui l'enserrent dans leur froid manteau. Il a voulu partir pour contempler de ses propres yeux ces sombres régions dont il a lu d'effrayantes descriptions, et il s'avance intrépidement sur son léger navire vers le but qu'il veut atteindre, et, chemin faisant, il s'amuse avec une bonne humeur charmante de tous les incidents de sa longue traversée, de tout ce qui se meut et palpite autour de lui, d'un jeune renard qu'on lui a donné en Islande, d'une chèvre qu'il adjoint à sa ménagerie, d'une chasse à l'ours, de la physionomie burlesque de quelques-uns de ses compagnons, et des puériles terreurs de son valet de chambre. Quel aimable touriste! et quel séduisant conteur, toujours en mouvement, plein de verve et d'*humour*, mais de cet excellent humour qui surprend agréablement par un trait inattendu le lecteur, et l'anime et le fait sourire.

Il ne faut pas s'attendre cependant à recueillir dans

les lettres de lord Dufferin des notions instructives sur les diverses populations qu'il a visitées. Il n'accorde que quelques pages aux Islandais, encore moins aux Lapons. En passant à Hammerfest, il se contente de noter que c'est la ville la plus septentrionale du monde. Il aurait pu honorer d'une autre mention cette petite cité si intéressante par sa situation, si animée en été et si hospitalière. Enfin, j'ai regretté de ne pas trouver dans son livre quelques nouveaux détails sur la colonie industrielle de Kaafiord, sur le vaste établissement fondé au bord de la baie d'Alten par M. Crowe.

En revanche, le jeune lord se plaît à narrer les anciennes chroniques scandinaves empruntées à la Heimskringla de Snorri Sturlison, ou aux autres sagas de Norvége, et il se délecte comme un artiste dans la contemplation du paysage. Il semble que par une sorte d'anticipation sur le résultat ordinaire de l'expérience, sur la mélancolique influence des années, il en soit venu, dès le commencement de sa vie, à préférer l'image du passé à celle du présent, et l'étude de la nature à celle de l'homme. Cette grande nature du Nord qui n'est pas toujours si sombre qu'on se l'imagine quand on n'a pas eu le bonheur de la voir, qui a parfois de merveilleux épanouissements, il l'observe avec un heureux enthousiasme, et il l'aime dans sa beauté terrible et ses éclats de lumière; il en saisit nettement les traits les plus caractéristiques et la dépeint d'une façon souvent très-poétique et souvent originale.

Dès son arrivée près des côtes d'Islande, il est captivé par le spectacle qui se déroule à ses yeux, et il le décrit en ces termes:

« Le panorama de Laxa Fiord est magnifique. Cette baie a une largeur de cinquante milles. A l'une de ses extrémités le sol s'incline graduellement sur un banc de pierre ponce; à l'autre, il s'élève à une hauteur de cinq mille pieds et forme une pyramide couverte d'une

neige éternelle qui domine une centaine de montagnes environnantes. En approchant du rivage, vous serez tenté de le comparer aux côtes occidentales d'Écosse, mais sur celle d'Islande tout est plus intense, l'atmosphère est plus claire, la lumière plus vive, l'air plus fortifiant, les collines plus hautes, plus escarpées, plus nues, et, comme disent les Français, plus tourmentées. A leur base au bord de la mer s'étend un talus d'une teinte verdâtre parsemé de petites cabanes qui, avec leurs murailles vertes et leurs toits verts, semblent avoir été pêchées au milieu des flots. Jamais je n'ai vu des effets d'ombre et de lumière comme ceux que je remarque ici, ni un tel contraste de couleur; d'un côté une montagne qui rayonne comme l'or, près d'une autre revêtue d'une pourpre foncée; plus haut les pics de glace et de neige étincelants, et l'azur du ciel. En cette saison de l'année, la neige ici n'est qu'un ornement. Tandis que je vous écris, le thermomètre est à 70°[1]. Hier soir, nous sommes restés très-tard sur le pont à jouer aux échecs sans songer à prendre un pardessus. Les hommes de l'équipage passent leur journée en un léger costume, tout étonnés de ce climat. »

Dans une lettre suivante, le jeune voyageur donne en quelques lignes une juste idée de l'aspect de Reykiavik, la capitale moderne de l'Islande.

« Si le site dont je vous ai entretenu n'est pas moins admirable que celui de Rome et d'Athènes, Reykiavik n'est point une belle ville comme ces deux antiques métropoles, quoique ses édifices soient mieux entretenus. Elle se compose d'un assemblage de huttes en bois, surmontées d'un prétentieux pignon, rangées

1. Bien entendu, quoique lord Dufferin ne le dise pas, qu'il compte ces degrés comme c'est l'usage en Angleterre, au thermomètre Fahrenheit, ce qui réduit ce chiffre tropical de 70 degrés à 18 environ du thermomètre Réaumur.

sous un banc de lave, et flanquées à ses extrémités d'un faubourg de cabanes en terre.

De chaque côté s'étend une plaine désolée, un champ de lave qui, sortie bouillante d'une des portes de l'enfer, s'est précipitée en mugissant vers les flots de la mer. Pas un arbre, pas un arbuste n'atténue l'aride aspect du paysage, et les montagnes sont trop éloignées pour faire un fond de tableau à cette bourgade. Mais à la porte de chaque habitation de marchand flotte un gai pavillon, et lorsque vous errez dans ces rues silencieuses où jamais aucune roue de voitures n'a soulevé un grain de poussière, les vases de fleurs posés sur les fenêtres, derrière de blancs rideaux de mousseline indiquent que, malgré sa modeste apparence, il y a dans chacune de ces maisons une idée de comfort et d'élégance.

Cette bonne petite ville de Reykiavik illustrée en même temps par le livre de lord Dufferin en Angleterre, par le livre de M. Ch. Edmond en France, elle n'est plus, comme autrefois, séquestrée du monde des vivants, visitée seulement en été par quelques âpres bâtiments de commerce qui lui marchandaient rudement ses denrées, et lui apportaient en échange quelques-unes des plus grossières productions de l'industrie européenne. Elle éveille la curiosité des gens du monde et des savants. Elle attire à elle des touristes distingués, des artistes, des géologues; et maintenant qu'elle est affranchie de la sévère loi du monopole que le gouvernement danois lui a longtemps fait subir, maintenant que son port est ouvert à tous les marins, elle entre dans une voie commerciale qui ne peut manquer de lui donner une heureuse impulsion.

Il nous souvient d'un honnête fonctionnaire de cette cité qui avait fait ses études à Copenhague, qui avait appris l'allemand, et qui, avant de rentrer dans sa demeure solitaire, employait une partie notable de ses modiques

ressources à s'abonner à la *Gazette d'Augsbourg*. Il suivait en bloc, une fois par an, la collection entière de cette gazette des années précédentes. Dans son flegme d'islandais, et sa régularité d'habitude, il lisait chaque matin, page par page, un des numéros de ce journal, et nulle grande affaire en discussion, nulle nouvelle interrompue à la feuille qu'il tenait entre ses mains, ne pouvait le déterminer à prendre immédiatement la feuille suivante. Il ménageait ses jouissances. Comme nous lui marquions notre étonnement d'une pareille patience : « J'ai plus d'agrément que vous, répondit-il en riant. Dans votre pays, vous attendez quelquefois le matin votre journal, mais moi, dès que je suis éveillé, je sais qu'il est sur la table, et je le lis, comme s'il datait d'hier, seulement je suis en retard d'un an, mais ce qui vous émouvait il y a quelques mois, vous l'avez peut-être déjà oublié, et moi, je pourrais vous le rappeler. »

Maintenant ce vénérable lettré d'Islande peut recevoir plusieurs fois dans le cours de l'été des journaux et des livres de France, d'Allemagne, d'Angleterre. A chaque printemps une de nos corvettes destinées à protéger la pêche aborde dans la baie de Reykiavik, et des bâtiments de commerce de Hambourg et d'Écosse doivent désormais se diriger vers ces parages exclusivement réservés naguère aux navires patentés du Danemark.

Depuis une vingtaine d'années, la petite cité gouvernementale de l'Islande a vu successivement débarquer sur sa plage le roi actuel de Danemark, alors prince royal, et l'intrépide voyageuse d'Autriche, Mme Ida Pfeiffer, des botanistes et des photographes, des spéculateurs et des philologues.

En 1836, elle assistait à l'arrivée de la *Recherche*. Ce fut pour elle un grand événement. Un si beau bâtiment de guerre, tant d'officiers et de passagers, tant d'appa-

reils de physique et de météorologie, tant d'équipements de toutes sortes; jamais les bons bourgeois de Reykiavik n'avaient eu l'idée d'un tel spectacle. Le digne gouverneur, M. Krieger, arrivait lui-même avec un généreux empressement au-devant de ces nouveaux hôtes; le vénérable évêque, M. Steingrim Johnson, restait encontemplation devant la pendule à musique et le service de porcelaine qui lui étaient envoyés par le ministère de la marine. L'hôtelier, le Chevet de Reykiavik préparait des pyramides de poissons, des collines de puddings, pour célébrer, dans un énorme banquet, l'union de la vieille Islande et de la France. Les marchands se hâtaient d'étaler aux regards de nos compatriotes toutes les richesses de leurs magasins, et les paysans, sachant que les passagers de la corvette voulaient faire une expédition dans l'intérieur du pays, se hâtèrent d'augmenter le prix de leurs chevaux. Oui, ce fut un grand événement pour cette petite population de pêcheurs, d'ouvriers, de négociants. Ils s'en souviennent, les actifs industriels qui en ont retiré de belles piles de dalers. Elles s'en souviennent, les jolies Islandaises qui ont dansé si gaiement avec nos officiers, et ceux qui faisaient partie de cette expédition se souviennent aussi des vives émotions qu'ils ont éprouvées dans cette étrange et merveilleuse contrée. Ils étaient jeunes alors. Le temps qui a ridé leur front et blanchi leur tête n'a point effacé cette page poétique de leur vie.

Mais qu'est-ce pour l'Islande que cette année de 1836 comparée aux prodiges de l'année 1856, où l'on a vu apparaître à la fois sur la côte de Reykiavik deux steamers anglais, le *Tasmania* et le *Saxon*, le bâtiment de transport la *Perdrix*, le bateau à vapeur le *Cocyte*, la frégate l'*Artémise*, et la *Reine-Hortense* avec le prince Napoléon, et la *Foam* avec lord Dufferin. Cinq navires de choix, un bâtiment impérial, un yacht aristocra-

tique, un grand seigneur anglais, et un prince de France avec le plus brillant état-major, avec toute une cohorte de savants et de dessinateurs! Si, à l'heure qu'il est, les poëtes de l'île n'ont pas, à la façon des anciens scaldes, chanté cet épisode à jamais mémorable, si des chroniqueurs n'ont point à ce sujet composé plusieurs sagas qui se liront le soir à la veillée pendant une longue suite d'hivers, l'Islande, cet arcanum des traditions scandinaves, n'est plus l'Islande. C'est une pauvre terre mercantile et bourgeoise à laquelle il ne faut demander que du vadmel et de la morue.

Après une halte de quelques jours à Reykiavik, et un rigide examen au scientifique hameau de Bessestad qui a possédé une bonne école latine récemment transférée dans la capitale, M. Dufferin se dirige vers les Geysers, l'une des grandes curiosités de l'Islande.

Chacun sait que les Geysers sont des sources d'eau bouillante, qui à des intervalles irréguliers, se soulèvent en mugissant dans leur bassin, écumant, bondissant, s'élevant dans les airs en flots impétueux, en colonnes lumineuses. Ces sources sont situées sur une colline, et dans une plaine marécageuse, fermée par une ceinture de montagnes. Au milieu de cette enceinte, le mont Hékla lève sa tête blanche, et à l'extrémité apparaît le Blaafial. Le bassin du grand Geyser est entouré d'une croute épaisse de silice, taillée par parcelles comme une écaille de tortue. Il a seize mètres de largeur et vingt-trois de profondeur. Près de là est le Strockur qui partage avec le grand bassin l'admiration des voyageurs. A quelques pas, sur la colline, on rencontre une quantité d'autres sources, celles-ci larges et profondes ouvrant leur vaste calice rose et leurs cavités bleues comme l'azur du ciel; celles-là commencent à peine à sortir de terre. De chaque côté, l'eau de ces sources se répand sur le sol, qu'elle purifie, et la vapeur qui s'échappe de la chaudière ardente flotte à travers la

plaine comme un nuage de fumée. Les physiciens modernes ont cherché, par diverses théories, à expliquer ce phénomène. Les anciens Islandais ne se donnaient pas tant de peine. L'auteur anonyme du *Miroir du roi* a dit tout simplement que ces sources sont autant de fournaises où les démons font bouillir les damnés.

De Reykiavik aux Geysers, il n'y a pas plus de douze lieues; mais on ne peut guère faire ce trajet en une journée, car en Islande on voyage lentement. Nulle roue de voiture n'a encore effleuré ce sol virginal, nulle route aplanie ne se déroule d'un lieu à l'autre, nulle auberge n'offre un lieu commode aux touristes. Si jamais on y voit circuler une diligence à travers ses champs de lave, si jamais on y voit voler une locomotive, on pourra dire vraiment alors que la parole de l'Écriture sainte est accomplie dans toute son étendue : *Et terra renovabitur.*

Jusqu'à présent on y chemine, comme autrefois, à cheval, pas à pas, tantôt sur des bas-fonds humides et marécageux, tantôt sur des rochers rocailleux. On passe la rivière à la nage, on gravit les montagnes sur des couches de lave et des pointes de basalte. Puis, pour se rendre au Geyser, on passe par Thingvalla, et comment ne pas s'arrêter dans ces vallons sans pareils, dans cette contrée volcanique, qui est assurément l'un des sites les plus merveilleux du monde? On descend dans ce vallon, comme dans un abîme, par une pente tortueuse, par un sentier rompu qui ressemble à un lit de torrent. A droite est un large lac, vers lequel les volcans s'inclinent comme s'ils suivaient encore l'impulsion que leur imprimait le volcan enflammé; à gauche, d'autres rochers pareils à des remparts, et, tout autour de ce précipice, des montagnes rouges, puis une plaine parsemée de quelques arbustes chétifs. C'était dans cette enceinte sauvage que jadis,

au temps de leur république, les Islandais tenaient leurs assemblées générales. C'était là qu'on délibérait sur les affaires publiques, et qu'on promulguait les nouvelles lois. Ce fut là qu'en l'an 1000 le christianisme fut adopté à la majorité des voix.

M. Dufferin a campé à Thingvalla deux jours, dans une sorte de ravissement. On y séjournerait des semaines entières sans se lasser de voir une telle scène.

De Thingvalla, il se rend en quelques heures au Geyser, avec ses vingt-six chevaux, car il ne lui faut pas moins de vingt-six chevaux pour lui et ses gens, pour ses tentes, ses cuisines, et son appareil de daguerréotype.

Mais le Geyser n'est point d'une nature complaisante. Il ne cède pas de prime abord au vœu des voyageurs. On dirait qu'il renferme au fond de ses réservoirs un trolle diabolique qui, sachant qu'on désire assister à ses éruptions, se plaît à égarer par ses caprices, à irriter par ses lenteurs l'impatience des curieux. C'est un acteur qu'on ne paye pas, mais qui en revanche n'obéit qu'à sa fantaisie, et se moque parfaitement des prières ou des provocations du parterre.

Lord Dufferin a passé trois jours près de cette source fantasque, attendant d'heure en heure qu'elle voulût bien lui donner le spectacle qu'il venait à grands frais chercher de si loin. Mais elle a la fierté démocratique, et ne s'émeut pas plus pour un grand seigneur d'Angleterre que pour un humble pêcheur d'Islande.

« Le quatrième jour, dit le jeune voyageur, j'essayai de tromper mon impatience en jouant aux échecs avec le jeune étudiant islandais, qui m'accompagnait dans mon expédition. Fitzgerald se livrait à la photographie; Wilson venait nous offrir le déjeuner, quand soudain mes guides poussent un cri. Je me lève précipitamment, je cours vers le bassin. Les secousses souterrai-

nes s'étaient déjà fait sentir. Au centre du réservoir on remarquait un mouvement inusité. Soudain, un flot s'élève à environ huit ou dix pieds de hauteur, puis éclate et retombe. Un instant après, nous voyons monter dans un voile de vapeur une colonne liquide, ou plutôt un faisceau de colonnes qui jaillissent par bonds successifs, l'une au dessus de l'autre, et lancent dans les airs leur crête enchantée. Ensuite leur force d'impulsion s'affaiblit, elles s'affaissent, elles retombent sur elles-mêmes et redescendent au fond de leur réservoir.

« Mes compagnons et moi, nous étions là tout émus de l'apparition de ce phénomène si vivement désiré, quand, tout à coup, nous aperçûmes un cavalier qui s'avançait au grand galop de notre côté. Évidemment, il avait vu les masses de vapeur tourbillonnant au dessus du Geyser, et se hâtait de courir pour contempler aussi cette éruption.

« Nous n'avions là aucun ami commun pour nous présenter l'un à l'autre, et en une circonstance ordinaire, je me serais retranché dans la digne réserve qui est un des attributs de tout véritable enfant de la Grande-Bretagne. Mais, en ce moment, j'avais les nerfs surexcités par le spectacle qui venait d'éclater à mes yeux, et j'avoue à ma honte, que je me compromis au point d'engager moi-même la conversation avec cet étranger. Pour excuser une telle conduite, qu'il nous soit permis d'ajouter que ce nouveau venu n'était point un de mes compatriotes, mais un Français, et un marin.

« Debout à l'entrée de ma tente, pour garder l'avantage de ma position, dès qu'il fut assez près pour m'entendre, je pris la parole et lui dis en style arabe : « Oh ! toi qui galopes si impatiemment, et qui parais « fatigué et désappointé, entre, je te prie, dans la tente « de ton serviteur, accepte son pain et son vin, et que « ton cœur soit réconforté ! »

« A ces mots, il me répondit : « Habitant des régions « sulfureuses, je ne veux pas manger ton pain ni boire « ton vin, ni entrer dans ta tente ; je viens chercher un « lieu de repos pour Mgr le prince. »

« En ce moment, notre oriental dialogue fut interrompu par l'apparition de deux autres cavaliers, un peintre et un géologue attachés à l'expédition du prince Napoléon. Ils m'apprirent que Son Altesse avait campé la nuit précédente à Thingvalla et allait arriver au Geyser.

« A cette nouvelle, mon premier soin fut de faire préparer du café pour ces voyageurs. Puis, comme ma longue résidence en cet endroit me donnait une sorte de droit de propriété sur le sol du Geyser, je me considérai comme obligé en conscience à faire les honneurs de la place à la cohorte princière. En conséquence, j'appelai mon cuisinier. Après lui avoir éloquemment exposé la solennité de la circonstance, je lui ordonnai de sacrifier tout ce qui nous restait de gibier, et de composer un plum-pudding qui, par ses dimensions, maintînt l'honneur de la vieille Angleterre.

« Une longue table ayant été dressée dans la tente, Sigurd se mit en route pour aller chercher un surcroît de provisions dans une habitation voisine ; Fitzgerald se chargea de surveiller les apprêts du festin, et moi, je montai sur mon poney, dans l'espoir de tuer encore quelques pluviers. Deux heures après, tandis que je guettais un canard qui se baignait innocemment dans la rivière, je vis un nuage de poussière s'élever sur le plateau, et en rentrant dans mon campement, j'y trouvai la plus vive, la plus joyeuse caravane de Français qu'on puisse jamais rencontrer. Ils avaient une singulière variété de costumes ; les uns portaient de longues bottes, de grands chapeaux à la façon des brigands classiques ; d'autres, des bonnets

écossais d'Aberdeen; mais, sous chacune de ces coiffures, on voyait se dessiner une bonne et riante physionomie. Mon vieil ami, le comte Trampe, le gouverneur de Reykiavik, qui s'était adjoint à cette excursion, me présenta au prince. Encouragé par le gracieux accueil de Son Altesse, je la priai de vouloir bien assister avec ses officiers au banquet que j'avais fait préparer à son intention. Le prince parut hésiter un instant, puis accepta mon offre, et, quelques minutes après, j'avais l'honneur de le recevoir à ma table champêtre.

« Le dîner fini, chacun reprit ses fonctions particulières. L'artiste se mit à dessiner; le géologue cassa des pierres; le philosophe alluma un cigare, sans doute pour mieux moraliser; d'autres assistaient à l'organisation du campement.

« Le soir, nous eûmes une alerte. Nous entendîmes résonner des coups pareils à ceux d'une canonnade. Je me réveillai en sursaut et, dans la confusion de mon esprit, je me demandai si nous n'étions pas en Crimée sous les batteries de Sébastopol. Ce n'était point une artillerie ennemie qui résonnait ainsi, c'étaient les cavités souterraines du Geyser qui annonçaient une éruption. En un instant, tout le monde se trouva réuni autour de son bassin. Le mouvement du Geyser fut pourtant moins imposant que nous ne l'avions espéré. Il se leva péniblement sur son réservoir, fit un effort, et retomba dans son inaction.

« Le lendemain, pour se venger de cette déception, les Français essayèrent de faire jaillir le Strokur, en lui lançant des quantités de mottes de terre, ce qui ordinairement l'irrite et le fait bondir. Mais ce jour-là son onde fantasque était plus patiente que de coutume, ils partirent sans avoir vu ses bonds emportés, et à peine étaient-ils partis que la diabolique source se mettait en mouvement et s'élançait à cinquante pieds de hauteur. »

En retournant à Reykiavik, M. Dufferin avait l'intention de parcourir une partie de l'intérieur de l'Islande, nous pouvons lui affirmer que s'il avait suivi ce projet, il n'eût pas regretté le temps qu'il y aurait employé. Mais il désirait aussi aborder à l'île Jean-Mayen. Le prince voulait aussi faire la même tentative. Il offrit au jeune lord de faire remorquer son yacht hors de la rade de Reykiavik. L'occasion était trop séduisante pour la laisser échapper. La légère *Foam* s'amarre à la *Reine Hortense*, la flottille part. Le Saxon est allé l'attendre dans une baie d'Islande pour renouveler sa provision de charbon.

M. Dufferin est sur son yacht, suivant le sillage du bâtiment impérial, admirant tour à tour les pics escarpés de Snæfiall, les contours pittoresques des côtes d'Islande, la mer limpide et bleue comme une mer des régions méridionales. Le temps est superbe, et à mesure que ces joyeux navigateurs se rapprochent de la zone polaire, ils voient se prolonger le cours du soleil, ils jouissent du charme indicible de ces nuits d'été, de ces nuits boréales, imprégnées d'une douce lumière, pures comme le jour, fraîches comme l'aurore, calmes comme un beau soir. M. de Maistre les a éloquemment décrites ; le poëte suédois Stagnelius les a bien chantées. D'autres ne peuvent ni les décrire, ni les chanter, mais ils en gardent à jamais la suave et mélancolique impression dans leur mémoire.

Les heureux navigateurs ne se bornent point pourtant à ces jouissances contemplatives. Ils ont célébré gaiement leur arrivée à Reykiavik, et leur halte au Geyser. Ils veulent célébrer aussi la traversée du cercle polaire.

Nous ne pouvons passer sous silence cet épisode qui est très-joliment raconté par lord Dufferin.

« Il me paraît, dit-il, que les Français, animés par cette vive nature qui les porte à faire une fête de toute

chose, désiraient organiser une sorte de carnaval pour signaler leur entrée dans les parages arctiques. Au moyen d'une large planche suspendue à la poupe de la *Reine Hortense*, et d'un morceau de craie blanche, on me demanda ce que j'avais à proposer dans ce louable dessein. Avec cette pauvreté d'invention et ce goût pour les spiritueux qui caractérisent ma nation, je confesse qu'après y avoir profondément réfléchi, je n'imaginai pas d'autre réponse que celle-ci : *Grog*. Puis, voyant les mâts de la frégate se couvrir de drapeaux, l'idée me vint aussi de pavoiser ma jolie *Foam*, et quand je la regardai avec sa toilette nouvelle, elle était si belle, si riante, si preste, qu'elle avait vraiment l'air d'une coquette petite lady vivante.

« Je m'étais rendu à bord de la *Reine Hortense*. C'était de là que je regardais mon élégante *Foam*. Soudain, je fus arraché à ma rêverie par une voix retentissante qui semblait s'élever du fond de l'abîme, et demandait d'un ton impérieux quel était ce bâtiment, qui il portait, d'où il venait. Un lieutenant répondit poliment à cette interrogation. L'invisible questionneur satisfait de cette marque de déférence annonça qu'il allait monter sur le pont, et tous les officiers se rangèrent près de la dunette pour le recevoir.

« Bientôt, aux sons d'une musique surnaturelle, et au milieu d'une troupe de monstres hideux, nous vîmes apparaître un personnage revêtu d'une peau d'ours, et portant une longue barbe blanche, qui présenta à l'état-major en guise de carte de visite une énorme planche sur laquelle était écrit en gros caractères :

LE PÈRE ARCTIQUE.

« Puis il se mit en devoir de prendre la hauteur du soleil avec un triangle de bois. Cette opération préliminaire étant achevée, tout l'équipage se mit en mou-

vement. Les vergues furent occupées par des diables rouges, des singes noirs et toutes sortes de travestissements grotesques, tandis que les officiers et les passagers dansaient sur le pont le cancan. De peur que la chaude température de cette journée ne nous fît oublier que nous touchions à ses domaines, le père Arctique avait placé au haut des mâts quelques-uns de ses acolytes, qui, de temps à autre, nous lançaient des pois pour nous faire songer à la grêle, et des poignées de farine pour nous faire songer à la neige. Son chapelain nous adressa ensuite un pathétique sermon, et fut récompensé de son éloquence par une ample libation de grog. »

Ce joyeux baptême du cercle polaire nous a rappelé que nous avions traversé deux fois ce même cercle géographique. Mais nous étions alors assis dans une barque finlandaise, et nous remontions lentement à l'aide de deux rameurs le cours du Muonio. Au moment où nous arrivions à la ligne septentrionale, notre ami Gaimard tira gravement de sa valise un flacon, et nous offrit un petit verre de l'élixir de Gaïus, qu'il avait réservé pour cette circonstance solennelle et qu'il appelait pompeusement l'élixir de longue vie. Si ce n'était pas le fabuleux élixir de longue vie, cette passion des alchimistes du moyen âge, c'était du moins l'élixir de long souvenir, car jamais nous n'avons oublié cette heureuse journée de voyage; et si quelque Dieu bienfaisant daignait nous faire encore de doux loisirs, nous ne demanderions qu'à retourner de nouveau sur les rives du Muonio, avec la même embarcation et les mêmes bateliers qui nous dépeignaient si naïvement les mœurs de leur pays.

Mais je demande grâce pour cette parenthèse et j'en reviens au récit de lord Dufferin.

« Après la fête septentrionale des matelots, le prince, dit-il, me fit l'honneur de m'inviter à dîner. Jamais

sans doute un dîner si somptueux ne fut servi dans ces parages, et jamais les vagues de l'océan arctique n'entendirent de telles mélodies, car le prince avait avec lui une musique qui nous jouait les plus beaux airs de l'opéra. Le soir, je retournai sur mon yacht que la *Reine-Hortense* continuait à remorquer, et je convins avec le commandant de la frégate du signal que nous devrions faire dans le cas où nous voudrions l'un ou l'autre nous séparer. »

Ici j'ouvre une autre parenthèse pour noter les affectueux sentiments du jeune touriste britannique à l'égard de nos compatriotes. Car avec toute notre bonne volonté d'entente cordiale et les moyens de séduction dont la Providence nous a, dit-on, si largement doués, nous ne parvenons pas toujours à plaire à nos difficiles voisins de la Grande-Bretagne. Mais en voguant vers le nord, les officiers de la *Reine-Hortense* ont au moins fait la conquête du possesseur de la *Foam*. Dans la lettre dont nous venons de citer un passage, il parle en termes très-affectueux de M. de la Roncière. Dans une autre, il fait un grand éloge de la courtoisie du prince Napoléon, et s'applaudit d'avoir dîné à côté de M. de Saulcy, l'un des hommes, dit-il, les plus gais et les plus agréables qu'il ait jamais rencontrés.

Le temps qui avait été si beau le jour de la danse polaire changea tout à coup. Le thermomètre descendit rapidement à 0 (Réaumur), une brume épaisse enveloppa à la fois la frégate et le yacht qui la suivait.

Bientôt apparurent les blocs de glaces mobiles, et le nuage sombre qui voilait le ciel et la mer entravait toutes les manœuvres. « En vain, dit M. Dufferin, nous essayons de suivre notre direction vers le nord. A tout instant nous étions obligés de dévier au sud ou à l'est. Le lendemain et le surlendemain, mêmes difficultés, et, malgré le soin avec lequel on cherchait à éviter les

glaces flottantes, souvent nous ne pouvions en prévenir le choc violent.

« Quatre jours se passèrent ainsi. La brise avait considérablement fraîchi. Mais en naviguant vers l'est nous avions fini par regagner à peu près la haute mer, et le soir je me couchai avec l'espérance de voir le lendemain un meilleur horizon.

« A cinq heures du matin, l'officier de quart vint m'éveiller et me dit que les Français semblaient avoir une nouvelle à m'annoncer. Je me levai en toute hâte, je montai sur le pont, avec un télescope que j'avais bien de la peine à tenir contre la violence du vent. Je distinguai à la poupe de la *Reine-Hortense* une planche noire revêtue d'une inscription. Après de longs efforts, je parvins enfin à lire ces mots : *Nous retournons à Reykiavik.*

« Ainsi c'était décidé. Les Français avaient jugé que l'île Jean-Mayen était inaccessible. Il me semblait dur pourtant de retourner en arrière après avoir fait tant de chemin. Selon mes calculs, nous ne devions pas être à plus de cent-vingt à cent-trente milles de l'île, et malgré le temps, les glaces, les brumes, il pouvait y avoir encore une chance de succès.

« Cette chance, je ne voulais pas y renoncer. J'allai réveiller deux de mes compagnons, j'écrivis une lettre de remercîment à M. de la Roncière, une autre en Angleterre, et j'envoyai une dépêche à la *Reine-Hortense* dans un pot au lait. »

Un instant après tout était en mouvement sur la *Foam*, elle rompait son amarre, elle larguait ses voiles, elle voguait dans la direction de l'île Jean-Mayen.

Le nom de cette île lui vient du navigateur hollandais qui la découvrit en 1611[1]. Elle est située au N. entre la

1. M. Dufferin se trompe en attribuant cette découverte à F. Herby, et la fixant à l'année 1614.

Norvége et le Groënland. C'est une terre aride et noire d'environ dix-huit lieues de longueur et de deux à trois lieues de largeur, à sa pointe septentrionale s'élève un pic aigu de près de sept mille pieds de hauteur, tellement escarpé qu'on n'a pu jamais gravir jusqu'à sa sommité. On l'appelle *Beerenberg*, (la montagne de l'ours).

Au temps où la pêche de la baleine attirait dans les parages du nord des navires de toutes les nations maritimes de l'Europe, les Hollandais, ces intrépides marins, avaient fondé sur la côte de l'île un établissement où l'on dépeçait les cétacées. Plus d'un navire périt dans cette région cruelle, plus d'un pauvre matelot y succomba aux rigueurs d'un trop long hivernage. Mais la pêche était abondante et les bénéfices qu'on en retirait soutenaient l'audace des matelots. En une seule année le capitaine Guillaume Ys rapporta de l'île Jean-Mayen deux milles quintaux d'huile extraite du lard des baleines harponnées en une seule saison.

Peu à peu les baleines, fatiguées d'être ainsi sans cesse poursuivies, harcelées, ont déserté les mers du Nord. Les pêcheurs ont abandonné ces sinistres parages où, au XVII[e] siècle, des bâtiments de guerre de France, d'Angleterre, de Hollande, se disputaient la place ; et si l'on en excepte le plus aventureux, le plus intelligent des baleiniers modernes, G. Scoresby, nous ne pensons pas que depuis cinquante ans aucun navigateur ait abordé à l'île Jean-Mayen. La côte occidentale de cette île est du reste la seule accessible. La côte orientale est très-dangereuse, et quant à la côte septentrionale, elle est presque constamment obstruée par des glaces qui parfois s'étendent jusqu'à une distance de vingt lieues en mer.

Avec un petit et frêle bâtiment comme la *Foam*, et un équipage de quelques hommes, il fallait du courage

1. *Histoire des pêches et des découvertes des Hollandais dans les mers du Nord*, t. III, p. 183.

pour se diriger vers un tel but. Mais on sait que c'est une des qualités des Anglais de suivre opiniâtrément la route qu'ils se sont prescrite et de ne s'arrêter qu'à la dernière extrémité. M. Dufferin a cette qualité. Seul, sur cette mer orageuse, où naguère il avait pour appui une belle frégate de France, il ne s'effraye ni de son isolement, ni des obstacles qu'il doit surmonter. Il étudie ses cartes nautiques, et détermine tranquillement la direction qu'il doit prendre : il a ensuite raconté gaiement les diverses péripéties de cette audacieuse entreprise. Nos lecteurs, nous l'espérons, nous sauront gré de reproduire les principaux passages de cet intéressant récit.

« Il me sembla, dit-il, que ce que j'avais de mieux à faire, c'était de sortir des glaces et de m'en retourner du côté de l'île Jean-Mayen, dès que je serais arrivé à la hauteur de son extrémité septentrionale. Ayant ainsi réglé la marche de ma gentille goëlette, je me remis au lit pour achever mon sommeil. Vers midi le vent commença à s'apaiser, et à quatre heures nous voguions, toutes voiles dehors, sur une onde aplanie. Pendant vingt-quatre heures, la mer resta calme, le ciel clair. D'après mes calculs, il était temps de me diriger vers la côte, et tout semblait favoriser mon dessein. Mais le lendemain, nous vîmes scintiller à l'horizon les pointes de glace, puis apparaître, avec leurs formes bizarres, des blocs flottants. L'un entre autres me frappa par son étrange configuration. Il ressemblait à une main humaine, il avait l'index au-dessus de l'eau comme pour nous avertir de ne pas aller plus loin. Bientôt les vagues furent hérissées d'un amas de cônes mobiles qui, par une sorte de raillerie, semblaient se multiplier sur notre passage.

« Jusque-là, pas la moindre apparence de l'île. Je savais pourtant que nous ne devions plus en être qu'à quelques milles de distance, et voilà que soudain un

brouillard tombe sur nous, si dense, si sombre, qu'en réalité on ne voyait pas à deux pieds devant soi. La glace même n'était plus visible, on n'en distinguait que les fragments les plus rapprochés formant autour du navire un cercle de lumineux fantômes. Le calme parfait de la mer et du ciel augmentait encore la solennité de cette scène. Pas un souffle de vent, à peine un léger murmure des flots ridés se brisant contre la goëlette qui filait un nœud et demi à l'heure. Par un tel temps, nous pouvions dire comme ceux qui les premiers abordèrent à la côte de Jean-Mayen, qu'il était plus aisé de l'entendre que de la voir.

« Plusieurs heures s'écoulèrent sans amener aucun changement. Fitz et Sigurd, qui commençaient à ne plus croire à l'existence de l'île, se retirèrent dans leur lit, tandis que je me promenais sur le pont, observant à toute minute le manteau de brume qui nous enveloppait. Le matin, enfin, il se fit un mouvement dans l'atmosphère, je vis les bandes de vapeur se détendre, se déchirer, et quelques instants après, à travers leur ouverture, je vis briller un pic de neige qui, à des hauteurs de plusieurs milliers de pieds, semblait suspendu dans le cristal du ciel.

« Vous pouvez vous figurer ma joie. Je courus éveiller Sigurd, je lui annonçai qu'on apercevait la terre. En ce moment un nuage la déroba de nouveau à nos regards, mais je savais que derrière ce nuage s'élevait l'île désirée.

« Peu à peu le nuage s'entr'ouvrit une seconde fois, en se colorant d'une teinte violette, et nous dévoila une longue côte, la base du Beerenberg; puis le rideau de brouillard qui entourait encore cette montagne se reploya graduellement, et nous contemplâmes dans toute sa magnificence ce pic de six mille huit cent pieds de hauteur couronné d'une légère vapeur blanche. De ses flancs, sept énormes glaciers tombaient dans la mer.

« Le Berenberg avec sa large base et ses cimes aiguës ressemblait à un pain de sucre. Mais sa couleur, sa grandeur et ses glaciers lui donnaient une beauté inconcevable, inattendue. Figurez-vous un noble fleuve plus grand que la Tamise qui se précipite sur la pente d'une montagne, roulant impétueusement, tourbillonnant, éclatant en cataractes, et tout à coup se trouvant congelé dans son cours, de telle sorte que ses franges d'écume ont l'immobilité de la sculpture. Mais à moins d'avoir vu un tel spectacle, on ne peut se figurer l'étrange contraste du violent mouvement de descente imprimé à ces flots de cristal et de leur silencieuse fixité.

« Quand nous fûmes revenus de l'émotion de surprise que nous causait un tel spectacle, je cherchai à aviser au meilleur moyen d'atteindre à la côte. Nous n'en étions qu'à sept ou huit milles. Au nord, se déroulait une barrière de glace; devant nous je croyais entrevoir un passage plus facile, je m'y avançai avec précaution, mais bientôt nous nous trouvâmes arrêtés par un autre rempart infranchissable. Il ne nous restait d'autre parti à prendre que de longer la plage, et d'y chercher un point favorable pour notre débarquement; mais en quelques instants nous fumes engagés dans un nouveau défilé sans issue, d'où il n'était pas aisé de sortir. La brise avait tourné au nord-ouest, c'est-à-dire qu'elle soufflait directement contre nous, et il s'agissait de ramener notre goëlette au vent sur un espace encombré de pointes de glace, comme le boudoir d'une belle dame, d'un amas de meubles et d'objets de fantaisie.

« J'installai au gouvernail un homme solide, car tous ces accidents troublaient un peu la tête des matelots qui n'avaient jamais navigué dans ces parages. Puis je me plaçai à l'arrière du bâtiment pour surveiller ses mouvements. Alors commença une des plus jolies, une

des plus émouvantes manœuvres nautiques que l'on puisse imaginer. Chaque homme était à son poste, et chaque bras à l'action. Le passage était si étroit, les contours si abruptes, qu'à moins d'être ce qu'elle est, la plus alerte goëlette du monde, ma légère *Foame* n'aurait pu en sortir. Mais jamais je ne vis rien de pareil à son allure. Une créature vivante, intelligente, n'aurait pas montré en cette occasion critique plus de justesse et de dextérité, et c'était chose curieuse d'entendre les hommes de l'équipage lui parler amicalement comme si elle les comprenait.

« Une ou deux fois, malgré toute notre vigilance, nous ne pûmes la garantir d'une redoutable collision, mais enfin, après quelques chocs plus ou moins violents, nous parvînmes à sortir de ce périlleux défilé, et à gagner, à l'extrémité septentrionale de l'île, un plus libre espace.

« Là, ayant abrité la goëlette près d'un roc, j'atteignis avec ma chaloupe une plage d'environ vingt pieds de largeur, qui s'étendait au pied d'un rempart de basalte. Je plantai là l'étendard de Saint-Georges et je suspendis à une vieille tête en bois sculptée que j'avais prise sur la goëlette, une boîte en plomb renfermant un papier sur lequel j'avais écrit le nom de notre bâtiment, la date de notre arrivée, et les noms de nos compagnons.

« Je me promenai quelques instants sur cette bande de terre. D'innombrables oiseaux de mer, sortant des crevasses du roc, voltigeaient autour de moi avec une telle confiance, que, de la main, je pouvais toucher leurs ailes. Je recueillis ensuite quelques spécimens géologiques, puis je redescendis dans ma chaloupe. Il était temps de partir, les glaces se rapprochaient de l'île, la cernaient. Quelques heures après, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, nous les voyons flotter et s'accumuler de toute part. Elles arrivaient si rapidement, elles

formaient autour de nous une telle ceinture, que nous fîmes plus d'une tentative de plusieurs côtés sans pouvoir trouver un passage. Heureusement le vent changea et entr'ouvrit ces remparts mobiles, et nous fraya une route. Le lendemain nous filions en pleine mer, huit nœuds à l'heure, vers les côtes septentrionales de la Norvége. Huit jours après, nous arrivions à Hammerfest. »

Là ne se borne point l'ambition du hardi voyageur. Il veut aller jusqu'au Spitzberg. Des pêcheurs norvégiens qui viennent de tenter le même trajet pour y capturer, selon leur coutume, des phoques et des morses, racontent que les glaces s'étendent plus au sud que les années précédentes, et que les abords même de Behren Eiland, la plus méridionale des îles du Spitzberg sont inaccessibles. M. Dufferin ne se laisse point ébranler par ces récits. Il compte sur son étoile, il a éprouvé l'agilité de sa goëlette, il veut partir. Après une courte station à Hammerfest et à Kaofiord, il est parti. *Go ahead!* Il n'y a que les fils de la race saxonne pour se lancer dans de telles aventures nautiques avec de fragiles navires pareils à des coquilles de noix. La providence leur a ouvert l'empire des mers, et ils l'ont conquis par leur énergie.

Behren Eiland, l'île de l'Ours, découverte par l'illustre pilote hollandais Barentz, est pourtant, comme les pêcheurs norvégiens l'ont dit, bloquée par un amas de glaces et complétement inaccessible. M. Dufferin ne peut en reconnaître qu'à une assez longue distance une pointe élevée, la pointe du Jammerberg (la montagne de misère).

Mais ce premier échec ne le décourage point. Tout au contraire, s'il est forcé de renoncer au plaisir de planter un autre pavillon dans cette île déserte, il ira plus loin. Il met le cap à l'orient pour s'avancer, par une libre mer, à une latitude plus élevée, et le 2 août il

arrive à la hauteur de l'extrémité méridionale du Spitzberg. L'air est froid, le ciel nuageux. Plus d'une fois le vent l'oblige à louvoyer, plus d'une fois la brume lui dérobe les rayons du soleil à l'heure même où il lui serait si essentiel de les voir pour constater sa position; et son pauvre valet de chambre, son fidèle et craintif Wilson, tombe à tout instant dans de mortelles angoisses et regrette naïvement le pavé de Londres; mais l'intrépide seigneur de la *Foam* l'a dit, il arrivera au Spitzberg, et, en dépit des nuages, des vents, il y arrive. Le 6 du mois d'août, après onze jours de navigation, il est parvenu au 80° de latitude; il jette l'ancre dans la baie anglaise. Pourquoi n'a-t-il pas été dans la baie Magdelaine? Elle est plus large, et mieux abritée que la baie anglaise. Il y aurait vu aussi un plus vaste panorama, et il y aurait peut-être reconnu quelques vestiges de la *Recherche* qui, en 1838, y séjourna plusieurs semaines. Les voyageurs ne sont pas si nombreux dans ces parages pour qu'on n'éprouve pas quelque curiosité à y chercher un souvenir de ceux qui y ont passé. Depuis la *Recherche*, nul autre bâtiment n'a touché à la baie Magdelaine, et combien d'années s'écouleront encore jusqu'à ce qu'on retourne dans cette sombre, silencieuse enceinte où des physiciens français ont fait une longue série d'observations, et des peintres une précieuse collection de dessins.

Mais quel que soit le point où l'on s'arrête sur cette plage du Spitzberg, dans cette dernière région du globe, dans ce désert de neiges éternelles et de pyramides de glaces, on n'en éprouvera pas moins, à l'aspect de cette nature polaire, une émotion étrange, surhumaine, une sorte de saisissement moral qu'on n'a point éprouvé en aucun autre lieu.

Dès son entrée dans la baie anglaise, lord Dufferin est subjugué par cette émotion. « Comment, dit-il, comment vous donner une idée de la scène qui nous

entoure? Il me semble pourtant que le caractère le plus distinctif de ce nouveau monde, c'est son silence, son immobilité, sa mort. De tout côté, l'eau et les rocs, pas un son, pas même le murmure des flots sur le rivage, pas un oiseau, pas un être vivant. Le soleil de minuit, à demi-voilé par une vapeur transparente, répand une lueur mystérieuse sur les montagnes et les glaciers. Pas un atome de végétation n'indique quelque vitalité à la surface du sol. Je crois que dans aucune autre région du globe, on ne trouverait une telle inanimation, un tel mutisme. En Angleterre, dans les jours les plus calmes de l'été, il y a encore un son dans l'atmosphère; si tout se tait, si nul souffle n'agite une légère feuille, dans cette immobilité, on a pourtant le sentiment de la vie. Mais ici, on ne distingue pas même un brin de gazon sur les collines décharnées. Des rocs primitifs, des glaces éternelles, voilà le paysage.

« De chaque côté de la baie s'élèvent, à 1500 pieds de hauteur, des montagnes escarpées aux cimes aiguës comme une lame de couteau, et échancrées comme une scie; au milieu, un énorme glacier suspendu au flanc de la colline, comme une larme qui s'arrête dans les plis d'une joue ridée.

« Ces glaciers sont les phénomènes les plus caractéristiques du Spitzberg. Ils apparaissent de toutes parts, ils remplissent le fond de chaque vallée; ceux qui étonnent nos regards dans la baie anglaise ne sont pas les plus considérables. Nous en avons vu à quelque distance un autre qui doit être beaucoup plus étendu. Scoresby en cite plusieurs qui doivent avoir de quarante à cinquante milles de longueur, de dix de largeur, et qui, en tombant dans la mer, forment un précipice de quatre à cinq cents pieds d'élévation. Rien n'est plus dangereux que de s'approcher de ces bancs de glace. Il s'en détache parfois des masses colossales qui roulent

dans les flots, et malheur au pauvre navire qui passe sous cette avalanche. Scoresby en a vu une, dit-il, de la dimension d'une cathédrale, qui tomba tout à coup dans les vagues, d'une hauteur de quatre cents pieds; et pendant notre séjour dans la baie, à toute heure, au milieu du silence solennel de notre retraite, nous entendions retentir comme la foudre le bruit de ces avalanches s'écroulant dans les vallées voisines. »

D'après les renseignements qu'on lui avait donnés, M. Dufferin espérait faire sur les contours de la baie anglaise une belle chasse au renne. Mais je ne pense pas qu'il puisse y avoir un seul renne sur ce sol dénudé et glacé du Spitzberg, où il n'existe pas une plante, pas une trace de végétation. C'est déjà chose assez étrange qu'il se trouve là quelques ours blancs. De quoi vivent-ils les malheureux, quand la mer est, comme la terre, couverte d'une épaisse couche de glace?

Un de ces infortunés quadrupèdes, pressé par la disette et alléché probablement par l'odeur fort extraordinaire pour lui d'une cuisine européenne, s'est avisé de se jeter à la nage et de se diriger vers la *Foam*, dans l'espoir sans doute de s'y constituer un meilleur gîte que sur ses glaçons. Mal lui en a pris. Il n'avait plus affaire, comme ses aïeux, à de pauvres matelots hollandais condamnés à hiverner dans cette mortelle région, affaiblis par le froid, épuisés par la faim, hors d'état de défendre leur dernier reste de vie. L'imprudent animal s'est trouvé en face de deux robustes gaillards qui lui ont lancé coup sur coup deux balles dans la tête. Il faut dire, pour rendre justice à son bon caractère, que dès qu'il crut remarquer les dispositions hostiles de ceux à qui il s'était proposé de rendre visite, il se hâta de rebrousser chemin. Mais cette marque d'humilité ne put le sauver de la carabine britannique, et à l'heure qu'il est, sa peau blanche, sa peau sans tache est vraisemblablement étalée comme un trophée

des régions polaires dans quelque élégante habitation du Wes-End.

Le 11 août, M. Dufferin se décide à retourner vers un climat meilleur. Pendant les dix jours qu'il avait passés dans la baie anglaise, il avait vu l'étonnant et désolant spectacle du Spitzberg, autant qu'on peut le voir avec son linceul de neige, ses cimes de glace, sa nature morte animée seulement par l'aspect des morses, des phoques, des troupes d'oiseaux au plumage blanc, et éclairée par le pâle soleil polaire qui, pendant deux mois, reste constamment à l'horizon, comme une lampe funèbre, ou plutôt comme un bassin de cuivre. Pendant ces dix jours il avait eu une atmosphère assez calme, un ciel assez clair, une température qui ne descendait guère au-dessous de la congélation. Mais il ne faut pas se fier trop longtemps à ces aimables apparences. Le froid, la nuit, les brumes, reprennent bientôt possession de leur domaine boréal. Les brumes surtout sont très-redoutables dans ces régions arctiques. Elles s'élèvent subitement à la surface des flots, elles envahissent en quelques instants l'espace, elles pèsent comme une voûte de plomb sur la tête des marins. Alors on ne distingue plus une seule lueur au ciel, plus un point à l'horizon. Pas un rayon de clarté dans le jour, pas une étoile la nuit. C'est une nuit constante, une nuit profonde dans laquelle on navigue au hasard, sans pouvoir même reconnaître sa position. Si dans ces heures sinistres, un coup de vent vient à resserrer les blocs de glace flottant de côté et d'autre, le navire peut se trouver pris entre ces masses compactes et être comprimé, écrasé comme une coquille de noix et disparaître à jamais dans l'abîme. C'est ainsi que s'expliquent ces naufrages dont on ne retrouve aucun vestige, le naufrage de la *Lilloise* dans les mers du Groënland, et probablement celui du noble *Franklin*, dont on recherche en vain les traces depuis tant d'années.

Rien n'a manqué à lord Dufferin pour lui donner une juste appréciation des dangers d'une excursion dans les mers polaires, ni les coups de vent, ni les brumes tempêteuses, ni les glaces qui le poursuivent plusieurs jours encore après son départ de la baie anglaise comme des animaux voraces qui regrettent de voir échapper leur proie.

« Nous éprouvions, dit-il, une singulière sensation, à voir ces compagnes inséparables, elles faisaient partie de notre existence journalière, elles étaient devenues pour nous comme une sorte d'élément, comme un objet sans lequel l'aspect général de l'univers nous eût semblé irrégulier et incomplet. C'était la première chose à laquelle nous pensions le matin en nous éveillant, et celle encore dont nous nous entretenions le soir. Ces glaces paraissaient nous regarder malicieusement à la clarté du soleil, et nous lancer une lueur mystérieuse dans les profondeurs du brouillard. Tantôt elles se dressaient devant nous comme des fantômes sinistres avec des épaules gigantesques, tantôt elles sautillaient en groupes épars autour de la goëlette. Nous ne pouvions ni nous en séparer, ni les oublier. Parfois la nuit, lorsqu'un de nos rêves transportait notre imagination dans les vertes campagnes de l'Angleterre, lorsque nous croyions entendre le bourdonnement des abeilles, et le chant joyeux de l'alouette, tout à coup, *plisch plasch*, la voix de nos fidèles glaces nous réveillait en sursaut, nous rappelait à notre situation géographique, et souvent nous obligeait à courir en toute hâte sur le pont pour prévenir un accident. En ce qui concerne cette opiniâtre société, je ne puis dire, comme les Français, que la familiarité engendre le mépris. Nous ne pouvions en venir à mépriser nos inévitables cohortes, mais plus nous les voyions, plus nous les abhorrions. Elles jetaient dans notre cœur un sombre découragement, et il

m'a fallu faire plus d'un effort pour ne pas lancer mes bottes à la tête de Wilson, quand il venait de sa voix dolente me dire : « Monsieur, les glaces de tout côté. »

Cinq jours après son départ de la baie anglaise, le malheureux Wilson contemplait encore d'un regard effaré ces affreuses glaces qui depuis son arrivée au Spitzberg lui causaient de mortelles épouvantes. Il est une limite, pourtant qu'elles ne peuvent dépasser sans se fondre dans une eau plus tiède, et le sixième jour, l'agile goëlette, poussée vers le sud par un vent énergique, finit par les voir s'amoindrir, puis disparaître complétement derrière elle.

M. Dufferin s'arrête à Drontheim, cette ancienne capitale des rois de Norvége, cette religieuse métropole d'Olaf-le-Saint, puis à Bergen, la commerciale cité qui, dès le xv[e] siècle, occupait un rang notable dans la ligue hanséatique, puis à Copenhague, la ville des princes et des savants, de Christian IV, le royal héros du Danemark, et d'Oelenschlëger le grand poëte, de Fréderic VI le fidèle ami de la France, et de Thorvaldsen, le célèbre artiste.

Là s'arrête la relation du jeune lord. De là, en quelques heures, il arrive à Hambourg, et en quelques jours sur sa terre natale.

Si les académiciens n'insèrent point son voyage parmi les productions scientifiques, le club aristocratique des yachts anglais ne peut manquer du moins de lui assigner une belle page dans ses chroniques, et les écrivains les plus spirituels de la Grande-Bretagne peuvent s'honorer de compter lord Dufferin au nombre de leurs confrères.

A son retour à Londres, il a publié la narration de son aventureuse expédition en un de ces beaux volumes dont se glorifient à juste titre les successeurs de Caxton, le créateur de la typographie anglaise.

Si c'est là sa première œuvre, nous espérons bien que ce ne sera pas la dernière.

Quand on est animé de cette noble ardeur des voyages, et quand on a tout ce qu'il faut pour s'y livrer pleinement, force physique et force morale, liberté et richesse, on n'enchaîne point tristement sa vie à une fonction officielle, on ne la gaspille pas dans les jeux du turf, on ne la jette pas dans l'arène parlementaire. On l'attache à l'une des meilleures joies que vous ayez, mon Dieu, réservées au cœur de l'homme en ce monde, à la joie de contempler d'une des zones à l'autre de ce petit globe les merveilles de votre création.

Lord Dufferin a voyagé avec une admirable hardiesse et une rare intelligence. Nous ne doutons pas qu'il ne voyage encore et ne donne un nouveau livre aux lecteurs qu'il a si vivement intéressés par son premier récit.

LETTRES SUR LA HOLLANDE.

I

MOEURS ET CARACTÈRE DU PAYS.

Il est un pays qui, par sa situation géographique, par son peu de force et d'étendue, semble devoir être dans la dépendance continuelle des deux grandes nations qui l'avoisinent ; un pays qui a passé par toutes les formes de gouvernement, qui a subi à différentes reprises l'invasion étrangère, qui a été le théâtre de toutes les guerres politiques et religieuses, le refuge des juifs de Portugal et des protestants de France, l'asile de Bayle et de Mirabeau ; et qui, après ces guerres, ce conflit de tant d'opinions et de tant de croyances diverses, a gardé un caractère tel qu'il n'en existe pas un plus ferme et plus marqué dans l'Europe entière. Ce royaume, on l'a déjà reconnu, c'est la Hollande.

Dès les temps les plus reculés, il semble que cette

longue, et profonde vallée qui s'étend entre la Meuse et le Rhin jusqu'aux rives de la mer du Nord, ait été destinée à devenir la proie de toutes les ambitions. D'abord envahie par différentes tribus de la race germanique, subjuguée par les Romains, asservie par les Francs, soumise à Charlemagne, sous le règne des faibles successeurs de ce grand homme, la Hollande ne sort de son asservissement que pour se diviser et se mutiler elle-même. Elle est gouvernée par des princes, par des comtes, par des évêques, jaloux l'un de l'autre, avides d'argent et de pouvoir. Des discussions s'élèvent parmi le peuple, discussions violentes et opiniâtres qui arment le frère contre le frère et se prolongent pendant des siècles. Au commencement du XIVe siècle, il en surgit une en Frise qui a duré deux cents ans; en 1340, une autre dans la Gueldre, moins longue, mais non moins envenimée, et, neuf mois après, on voit éclater la terrible lutte des *hoeksche* et des *kabeljausche* (hameçons et morues), qui, pendant plus d'un siècle et demi, divise les villes et les villages, et dont le dernier germe n'est pas encore anéanti.

Au milieu de ces dissensions intestines qui affaiblissaient également la bourgeoisie et le peuple, le pouvoir des comtes de Flandre grandit; leurs vastes domaines sont réunis à la maison de Bourgogne, et tantôt par la force, tantôt par des alliances, les ducs de Bourgogne finissent par se rendre peu à peu maîtres des Pays-Bas. Marie de Bourgogne, en épousant Maximilien, les apporte pour dot à l'Autriche. Charles-Quint les réunit, en 1548, à la monarchie espagnole. Trente ans après, la Hollande, soutenue par le génie de Guillaume le Taciturne, par un austère sentiment de liberté et une profonde croyance religieuse, brise violemment le joug de l'inquisition et de l'absolutisme. Puis la voilà organisée en république, toute meurtrie encore de son rude combat, mais ferme et résolue,

effaçant par sa sagesse les désastres qu'elle a soufferts, relevant les murailles de ses villes, agrandissant ses ports et remplissant les mers du bruit de son nom. L'Orient et le Nord lui sont ouverts. Le monde entier devient tributaire de cette petite confédération d'armateurs et de marchands. Louis XIV l'envahit, et, quelques années plus tard, c'est elle qui dicte des lois à Louis XIV. Bientôt cependant arrive le temps des révolutions orageuses et des grandes calamités; les éléments eux-mêmes luttent contre la malheureuse république; l'hiver fraye un chemin à l'armée de Pichegru, et la conduit au cœur du pays. La Hollande est vaincue, sa liberté est anéantie. Ces fières provinces, ces provinces qui avaient résisté à Philippe II et signé l'union d'Utrecht, perdent tout ce qui leur restait de leur ancienne constitution, tout, jusqu'à leur nom, jusqu'à leurs anciennes limites, et le lion batave, sans griffes et sans forces, laissant tomber son faisceau de flèches, n'est plus qu'un vain ornement dans l'écusson d'un roi.

Mais à peine l'orage est-il passé, que ce pays se relève avec le même caractère, la même physionomie, pareil à ses prairies, qui, après avoir été submergées, reparaissent au printemps telles qu'elles étaient avant l'inondation. C'est qu'il y a là une race d'hommes calme et réfléchie, qui ne se laisse point fasciner par les rêves de gloire ou de fortune des autres peuples, qui résiste au malheur par la patience, et maintient avec fermeté les vertus peu brillantes, mais sérieuses, qu'elle a héritées de ses pères. La nature, qui souvent trompe ces hommes, leur apprend à être prudents, et la mer, avec laquelle ils sont toujours en lutte, leur fait un devoir d'être tenaces.

Je ne connais pas un pays plus durement, plus injustement traité dans les descriptions de voyage que la Hollande. Un grand nombre d'étrangers la visitent cependant chaque année et pourraient apprendre à la

connaître telle qu'elle est réellement. Mais les uns arrivent là comme par acquit de conscience, pour traverser La Haye, jeter un coup d'œil sur Amsterdam, inscrire leur nom dans la cabane de Pierre le Grand et repartir. D'autres y viennent avec des idées toutes faites, un point de vue arrêté d'avance, et se croiraient déshonorés si, à leur retour, ils s'avisaient de juger la Hollande plus sérieusement que ceux qui les ont précédés dans cette facile exploration. Que d'épigrammes en vers et en prose n'a-t-on pas faites sur l'avarice et la sécheresse de cœur des Hollandais! Combien de charmantes facéties sur leur habitude de fumer et sur le lavage quotidien des rues et des maisons! Il y a des gens qui croient encore sincèrement que le pavé de Broek est frotté chaque matin comme un parquet de la Chaussée-d'Antin, qu'il est défendu d'éternuer, et à plus forte raison de cracher dans les rues, que les poules et les chats sont bannis de cet Eldorado de la propreté, et qu'en arrivant là on est tenu d'ôter ses bottes et de chausser des babouches. Il y a des gens qui se figurent que le Hollandais, la pipe et le verre de genièvre, ne forment qu'un seul et même individu. Je comprends que le duc d'Albe, dans sa ferveur de catholique et sa haine d'Espagnol contre un peuple de protestants révoltés, se soit écrié en regardant les plaines affaissées de la Hollande, que c'était le pays le plus voisin de l'enfer. Je comprends que Voltaire, irrité de ses relations avec les libraires d'Amsterdam, ait prononcé en quittant la Hollande sa méchante boutade : « Adieu, canaux, canards, canaille. » Mais que les Anglais et les Allemands, dont les habitudes ont tant de rapports avec celles des Hollandais, se soient avisés aussi de railler cette honnête nation, c'est à quoi l'on ne devait pas s'attendre. Or, voici un échantillon des jolies phrases écrites sur la Hollande par les Anglais. C'est le poëte Butler qui parle : « Une contrée

qui tire cinquante pieds d'eau, et où l'on est comme à fond de cale de la nature. Là, quand les flots de la mer s'élèvent et engloutissent une province, à l'instant une voie d'eau s'ouvre au flanc du pays. Là les hommes sont sans cesse à la pompe et ne se croient en sûreté que quand ils sentent la puanteur. Ils vivent comme s'ils avaient échoué, et, lorsqu'ils meurent, ils sont jetés par-dessus le bord et noyés. Entassés dans leurs navires comme des troupeaux de rats, ils se repaissent de toutes les productions étrangères. Quand leurs marchands font banqueroute, leurs villes font naufrage et périssent. Poissons cannibales, ils mangent d'autres poissons et servent sur leurs tables leurs cousins-germains. Toute cette terre enfin est comme un navire qui a jeté l'ancre et qui s'est amarré. Tant qu'on y vit, on est à bord. »

Voilà ce qu'écrivent dans leur *humour* les Anglais. Quant aux Allemands, ils ont, au dire des Hollandais, plus mal jugé ce pays que qui que ce soit au monde. Cette opinion injuste que les étrangers emportent de la Hollande tient en grande partie, je le répète, à la rapidité avec laquelle on la visite ordinairement; car cette contrée n'est point de celles qui, au premier abord, séduisent l'esprit du voyageur. Pour la connaître et l'apprécier, il faut y mettre de l'attention, il faut l'observer sous ses différents aspects, comme ces fleurs modestes dont on ne découvre les nuances délicates et un peu voilées qu'en écartant l'une après l'autre leurs feuilles à peine entr'ouvertes. Pour moi, j'avoue qu'en posant le pied sur le sol hollandais, au retour d'un voyage dans le Nord, et l'esprit encore tout préoccupé de ses grands paysages, j'éprouvai je ne sais quelle espèce de surprise pénible qui ressemblait à un désenchantement. — Adieu donc, me disais-je, les hautes montagnes de Norvége avec leur couronne de sapins et leur ceinture de nuages. Adieu les lacs limpides de

Suède, où l'azur du ciel se reflète comme dans un miroir, les vallées mystérieuses protégées par Hulda, divinité de la solitude, et les cascades où le Strœmkarl fait résonner les cordes harmonieuses de sa harpe d'argent. — Debout sur le pont du bateau, je contemple le paysage nouveau qui se déroule à mes regards, et je ne vois qu'une longue plaine d'une teinte uniforme, le fleuve jaune qui fuit dans le lointain, et le ciel chargé de brume. Çà et là quelques moulins à vent tournent péniblement leurs longs bras au souffle léger qui les fait mouvoir. Une petite maison en briques, lavée et nettoyée comme pour un jour de fête, s'élève au bord d'un étang, entre une charmille taillée en éventail et un if qui a la forme d'un pain de sucre. Une barque glisse sur un canal, un pêcheur s'en revient à pas lents vers sa cabane, portant ses filets sur son épaule. A l'horizon, on aperçoit une pointe de clocher qui surgit au milieu d'un massif d'arbres, et point de colline, point de sentier escarpé, partout la même plaine verte et humide, partout l'eau, l'eau qui divise les propriétés, l'eau qui croupit au pied des habitations, l'eau qui s'écoule d'un sol marécageux dans les canaux. Vous poursuivez votre route au milieu de ce pays si riche et si peuplé, vous vous attendez peut-être à être bientôt étourdi par les rumeurs d'une foule marchande et industrieuse, et vous ne trouvez qu'un grand silence. Ici les affaires ne se font point avec bruit comme dans les autres pays. L'ouvrier s'en va à pas comptés à son travail; le négociant prend gravement le chemin de la bourse. Les oisifs s'asseyent dans les cabarets sans chanter et sans crier. Le Hollandais, pour qui l'économie est une des vertus essentielles de ce monde, est économe de ses gestes, de ses paroles comme de son argent. Tout est ici prévu, mesuré et soumis à une impulsion régulière. Tout se meut comme par les rouages d'une machine en bon état. Il y a du silence jusque

dans l'activité et dans le mouvement. Les bateaux chargés de marchandises suivent mollement les sinuosités du canal; les bateliers, assis au gouvernail, se laissent ainsi porter vers les vastes entrepôts de Rotterdam ou d'Amsterdam en fumant leur pipe. Les enfants, qui reviennent de l'école, ont déjà un petit air grave et doctoral qui doit donner beaucoup de satisfaction à leurs parents, et les animaux mêmes, les chevaux au large poitrail, et les vaches aux lourdes mamelles, posent nonchalamment leur tête sur un tronc de saule, et semblent réfléchir.

Vous entrez dans une ville, et vous ne voyez point de curieux dans les rues, point de gens affairés qui courent çà et là et se heurtent sur les trottoirs, point de fenêtres qui s'ouvrent à l'arrivée de la diligence. La plupart des maisons sont gardées par une chaîne en fer qui s'étend tout le long de la façade et arrête les passants à trois pieds de distance. Les portes vernies et ornées d'un magnifique marteau en cuivre, sont hermétiquement fermées, et les fenêtres voilées à l'intérieur par une pièce de toile blanche qui en occupe toute la largeur. On dirait des demeures désertes ou habitées par des hommes plongés dans un sommeil fabuleux, comme les personnages de certains contes de fée. Seulement, de temps à autre, une main légère soulève le mystérieux rouleau de toile, une tête blonde se montre derrière les vitres transparentes, une femme jette un regard furtif sur le petit miroir (*l'espion*, comme on l'appelle) placé en dehors de la fenêtre pour refléter ce qui se passe dans la rue, puis le rideau s'abaisse de nouveau, et la jolie curieuse disparaît.

Certes tout cela n'est pas trop récréatif, et quand on pense que le nord et le sud de la Hollande présentent le même aspect, que partout on retrouve la même plaine, les mêmes villes en briques, coupées par les

mêmes canaux, on comprend que les voyageurs, conduits dans ce pays par une pure curiosité de touriste, se hâtent de visiter quelques points importants, et s'en aillent bien vite chercher par delà le Rhin des sites plus pittoresques et une vie plus animée. Mais vienne un étranger qui ne voudra pas s'en tenir à l'aspect extérieur du pays, qui essayera de pénétrer dans les habitudes domestiques, dans le génie commercial des Hollandais, de briser cette enveloppe parfois un peu sèche et un peu rude qui cache tant de qualités excellentes, et il aimera la Hollande, et il sera heureux et fier de lui rendre la justice qui lui est accordée si rarement.

Rien de plus admirable comme œuvre d'industrie et de patience que le sol même de la Hollande, tel qu'il est devenu sous la main de l'homme. Quand les vieilles tribus germaniques, errant le long de la Meuse et du Rhin, vinrent s'établir dans cette contrée, elles n'y trouvèrent qu'une terre si mouvante et si humide, qu'on ne savait, dit Tacite, s'il fallait l'appeler de la terre ou de l'eau. Chaque chef de famille s'en allait alors de distance en distance, cherchant une ondulation de terrain, un tertre de gazon, pour y bâtir sa frêle cabane, prêt à fuir avec sa femme et ses enfants, dès que l'eau du fleuve commençait à déborder. Asservis ainsi à tous les accidents du sol et de l'atmosphère, un jour vint où ces hommes voulurent essayer de les prévenir et de les combattre. Ils desséchèrent les marais en creusant des canaux ; ils ouvrirent un débouché à l'eau stagnante, et commencèrent à cultiver le terrain. Mais de temps à autre le fleuve enflé bondissait hors de son lit, la mer en courroux envahissait leurs domaines et détruisait le fruit de leurs travaux ; il fallut élever une palissade contre le fleuve et une autre plus forte contre la mer. « La nature, dit un poëte hollandais, n'a rien fait pour nous ; elle nous a refusé ses dons, et tout ce que l'on

voit dans notre pays est l'œuvre du travail, du zèle, de l'industrie [1]. »

Une fois qu'on eut ainsi mis la main à l'œuvre, il s'établit une lutte incessante entre l'homme et la nature, entre la population des plaines de la Hollande et les fleuves et la mer qui la dominent. Tout ce pays, placé au-dessous du niveau de l'Océan, est comme une grande cité assiégée par une armée ennemie. Les remparts sont bâtis, les sentinelles sont à leur poste ; à la moindre apparence du danger, le tocsin sonne, le cri d'alarme retentit dans les villes et les villages; tout le monde accourt sur le point menacé avec des pelles et des pioches, avec des fascines et des lambeaux de toile; et l'on suit avec anxiété le mouvement de la mer, qui gronde, écume et frappe à coups redoublés contre la digue. Si ce rempart affaibli court risque de s'entr'ouvrir, on le calfate comme un navire, avec de la paille, du linge et des mottes de terre. Si ce moyen est insuffisant, on trace derrière l'endroit périlleux un demi-cercle, comme dans une forteresse où l'ennemi vient d'ouvrir une brèche, on construit une nouvelle digue, et lorsque l'eau a rompu la première, elle s'arrête devant celle-ci.

Mais, malgré l'activité et les travaux de défense des Hollandais, que de fois leur implacable ennemie, l'eau de la mer et des fleuves a franchi les barrières qui lui étaient imposées, et englouti dans sa fureur des milliers d'habitations ! Les annales de ce pays sont pleines de désastres pareils à ceux qui viennent de désoler nos malheureuses provinces du midi. Dès le VIe siècle, les traditions signalent déjà une inondation en Frise; il y en eut une autre en 792, 806, 839, 1164, 1170, 1210, 1221, 1230, 1237. A la suite de cette dernière, on vit surgir au nord de la Hollande, l'île de Vlieland. Trois

1. Helmers, *De Hollandsche Natie.*

inondations successives en 1248, 1249, 1250, produisirent une maladie épidémique qui fit périr beaucoup de monde. Au XIIIe siècle, le Zuyderzée (mer du Sud) n'existait pas encore ou n'était tout au plus qu'un lac très-étroit. En 1287, une inondation qui engloutit quatre-vingt mille hommes, lui donna l'étendue et la profondeur qu'il a aujourd'hui. Près de l'ancienne ville de Dordrecht, on aperçoit une espèce de lac parsemé d'un grand nombre de petites îles; c'était autrefois une riche et florissante prairie. En 1421, dans la nuit du 18 novembre, les flots de la mer s'élancèrent de ce côté, engloutirent 72 villages, et noyèrent cent mille hommes. Les inondations continuèrent aux XVe et XVIe siècles; il y en eut une en 1570, qui gagna les pointes du sol les plus élevées, et à la suite de laquelle on compta plus de cent mille victimes. A partir de cette époque, l'habileté que les Hollandais avaient acquise dans la construction des digues, les ordonnances qui en réglèrent l'entretien, rendirent les inondations moins fréquentes. Cependant il y en eut encore plusieurs au XVIIIe siècle, et, dans l'hiver de 1825, la Hollande fut dans le plus grand danger; Amsterdam même voyait sa haute et forte digue envahie peu à peu par les flots. Le 1er février fut un jour d'angoisses dont les habitants de cette ville ne parlent encore qu'avec un sentiment d'effroi. L'eau montait, montait de toutes parts, et tout le monde était là, tremblant et incertain, ne sachant où se réfugier, où fuir. Si la progression des vagues eût continué encore pendant un quart d'heure, pas une rue n'échappait au déluge; mais, au dernier moment de la crise, l'onde s'abaissa graduellement, et la ville fut sauvée.

La construction et l'entretien des digues coûtent chaque année des sommes énormes à la Hollande. Les ingénieurs les plus habiles sont employés à ces constructions; une administration particulière ordonne et

règle leurs travaux. Une partie des dépenses est comprise dans le budget de l'État; le reste est à la charge des provinces. Chaque propriétaire riverain paye, en sus de la contribution générale, un impôt spécial pour les digues, proportionné à l'étendue de ses propriétés et à leur voisinage de l'eau. De larges digues en fascines ou en terre s'étendent tout le long des rivières et des fleuves; quelques-unes servent de route comme la chaussée de Blois. D'autres digues plus fortes et plus élevées sont bâties au bord de la mer. Au Helder, c'est une haute muraille construite en talus, et soutenue à sa base par d'énormes blocs de pierre comme la jetée de Cherbourg. A Harlingue, le travail de la digue est encore plus curieux. C'est une palissade de poutres carrées serrées l'une contre l'autre, liées ensemble par des poutres transversales, et protégées du côté de la mer par un amas de grosses pierres. Derrière cette muraille en bois, qui s'élève à douze pieds environ au-dessus du sol, il y en a une seconde, formée comme la première, de poutres épaisses, mais moins hautes, puis une rangée de pierres de deux pieds de large, puis enfin une troisième palissade en bois qui s'élève, comme la rangée de pierres, à trois ou quatre pieds au-dessus du sol. Cette digue s'étend sur toute la côte de la Frise; qu'on se figure, s'il est possible, ce qu'il a dû en coûter pour amasser toutes ces pièces de bois, pour construire les digues en pierre du Helder dans un pays où il n'y a ni pierres ni bois, où il faut faire venir ces matériaux de la Norvége.

Sur les autres rives de la mer du Nord, il y a en certains endroits des dunes qui sont les meilleures de toutes les digues; mais les Hollandais sont encore obligés de se défendre contre ces barrières naturelles qui les protégent, car le vent mine le flanc de ces dunes, en renverse les sommités, et répand des flots de sable sur les champs et sur les pâturages. Pour prévenir ce dan-

ger, on plante de distance en distance des haies de roseaux qui croissent dans le sable et le retiennent, et l'on fait une guerre acharnée aux lapins qui, en allant établir là leur terrier, détruiraient les plantations. Mais les efforts des Hollandais vont plus loin. Dans quelques parties de la contrée, les dunes ont deux à trois lieues de large; là, on ne se contente pas d'arrêter le sable mouvant, on travaille à défricher ces collines arides qui semblent se refuser à toute espèce de culture, et ce travail si difficile, si ingrat en apparence, est assez productif. On jette d'abord dans le sable d'épaisses couches de fumier, puis on plante des pommes de terre, et la première récolte est d'ordinaire assez abondante pour payer les frais de défrichement. Quand le sol a été ainsi labouré, engraissé, affermi, on y plante de petits chênes que l'on coupe en broussailles au bout de huit ans, puis on les laisse repousser, et de dix ans en dix ans on fait une coupe d'arbustes qui rapporte environ 2 francs par toise. Avec le temps, les collines stériles peuvent être ainsi couvertes de magnifiques forêts, ou converties en pâturages. Il n'y a pas un siècle qu'une partie des environs de Harlem était encore revêtue d'une couche de sable; aujourd'hui c'est l'une des prairies les plus riantes et les plus fécondes de la Hollande. Il n'y a pas trente ans que Woestduin, la demeure de la noble et illustre famille des Van Lennep, était bornée par des landes sauvages; aujourd'hui le zèle et l'industrie de ses propriétaires en a reculé les limites. Les vieux bancs de sable sont chargés d'arbustes, traversés par de magnifiques allées, parsemés de jardins et d'élégantes habitations. Chaque année la charrue trace de nouveaux sillons, chaque année la main de l'homme conquiert un nouveau terrain.

Si des bords de la mer nous redescendons dans l'intérieur du pays, voici d'autres travaux plus difficiles encore et plus persévérants. Là, l'homme retranché

derrière ses digues, comme l'habitant d'une ville de guerre derrière ses remparts, est sans cesse occupé d'embellir ou de faire fructifier son domaine. Il creuse son sol, il le dessèche, il le façonne comme une matière inachevée que Dieu lui a remise pour lui donner une autre forme. Il perce des canaux, il trace des grandes routes, il bâtit des écluses. Partout enfin il va, il vient, il agit, il ressemble à la fourmi industrieuse qui, chaque jour, traîne un nouveau fardeau, et amasse dans son grenier le grain de blé avec le brin de paille.

De tous côtés, quand on voyage à travers cette contrée, on trouve les traces du labeur le plus opiniâtre et de l'industrie la plus éclairée. De tous côtés, des édifices imposants s'élèvent sur une terre mouvante qu'il a fallu affermir, des barques sillonnent les canaux, des moulins à vent se meuvent sur leur haute tour, ceux-ci pour moudre le grain, ceux-là pour scier des planches, d'autres pour pomper l'eau d'une plaine marécageuse et la jeter dans un réservoir. L'air, la terre et l'eau sont tributaires de ce peuple ingénieux et infatigable; il a vaincu les éléments, il leur fait payer son budget. Il y a deux cents ans que les Hollandais ont exécuté une entreprise que l'on pourrait croire impossible sans le secours des machines actuelles. Ils ont desséché tout le Beemster, et livré à la culture un terrain de plusieurs lieues d'étendue, jusque-là englouti sous les eaux. Ils sont venus ensuite à dessécher le lac de Harlem. Ce lac avait six lieues de longueur, trois de largeur, et à peu près quatorze pieds de profondeur. Il en a coûté plus de 20 millions pour faire cette opération; mais, à la place de cette nappe d'eau qui rongeait sans cesse ses bords et menaçait de s'étendre bientôt jusqu'à Amsterdam, on a calculé qu'on recouvrerait pour plus de 14 millions de bonnes terres, et qu'on épargnerait chaque année les 60 000 francs em-

ployés à l'entretien des digues du lac. Dans l'île de Texel, il y avait un vaste espace de terrain sans cesse envahi par les flots de la mer. Une société l'a acheté, l'a fait entourer de digues, et va le revendre avec un bénéfice considérable. On ne comptait là, il y sept ans, que vingt-cinq habitants. La construction des digues en a déjà amené plus de six cents.

Le chemin de fer qui va d'Amsterdam à Harlem est un travail étonnant de hardiesse. Il passe entre le lac et les vagues profondes de l'Y, sur un sol fangeux que l'eau mine de chaque côté. Il a fallu jeter là des milliers de fascines, les couvrir de couches de terre, puis remettre des fascines, puis du sable et de la pierre; bref, il a fallu créer, en quelque sorte, tout l'espace que ce chemin devait parcourir, car à la place où s'étend aujourd'hui le *rail-way*, il n'y avait qu'un marais.

Mais tous ces travaux ne sont rien comparés à ceux qui ont été faits à Amsterdam. Qu'on se figure une ville de deux cent mille âmes, avec de larges rues, de magnifiques quais et une foule de grands et beaux édifices, toute bâtie sur pilotis. Pour la construction du palais, plus de vingt mille poutres ont été enfoncées dans le sol à trente ou quarante pieds de profondeur. Ce fait-là peut donner la mesure du reste. Un jour cette ville si riche, si fière de sa banque et de son pouvoir, fut menacée de périr, devinez par quoi? Par un petit ver rapporté des Indes sur les bâtiments de commerce, et qui se mettait tout simplement à ronger les piliers en bois qui servent de base aux habitations. Il semblait que la Providence eût choisi tout exprès l'instrument le plus obscur pour humilier dans son orgueil une des reines du commerce. On ne peut se faire une idée des ravages produits par le terrible insecte. J'ai vu des blocs de bois d'un pied de circonférence qui ressemblaient à des éponges tant ils étaient criblés de trous de toutes parts. Un cri d'épouvante

s'éleva dans la ville quand tout à coup on découvrit quel effroyable passe-temps le vermisseau des Indes avait choisi, et comme il pullulait, et comme il s'en allait transpercer chaque poutre et chaque pilier. L'air, l'eau, le climat d'Amsterdam firent enfin périr cette race funeste, les bons bourgeois se remirent de leur frayeur, et les banquiers comptèrent en sécurité leurs capitaux.

Quelques années après, la capitale du commerce hollandais s'aperçut qu'elle était exposée à un autre péril presque aussi redoutable que le premier. L'Y charriait sans cesse dans son port des masses de sable. Le Zuyderzée, qui rejoint Amsterdam à la mer du Nord, devenait de plus en plus difficile à traverser. Ses bancs de sable semblaient chaque année s'agrandir; en certains endroits, on ne pouvait les franchir qu'à l'aide d'énormes et dispendieuses machines appelées *chameaux*. Après avoir longtemps délibéré sur les moyens de remédier à un état de choses qui devenait de plus en plus alarmant, on s'est mis à l'œuvre, et quand les Hollandais se mettent à l'œuvre, soyez sûr qu'ils achèveront leur entreprise. On a d'abord préservé les bassins de l'encombrement des sables par une grande digue qui défend en même temps la ville contre les inondations de l'Y; puis on a creusé un canal qui va jusqu'à la mer du Nord. Ce canal, qui s'étend sur un espace d'environ vingt-cinq lieues, a trente-six pieds de largeur et vingt-deux pieds de profondeur. Il n'y en a pas un aussi large dans toute l'Europe, pas un dans le monde entier qui ait des écluses si fortes et qui soit creusé si bas. A certains endroits, à Buiksloot, par exemple, la surface de l'eau qu'il renferme est à dix pieds au-dessous du niveau de la mer. Maintenant les navires de commerce, et même les bâtiments de guerre qui vont dans la mer du Nord ou qui en viennent, ne passent plus par le Zuyderzée. Quinze ou dix-huit che-

vaux les remorquent le long du canal, l'armateur paye 1 fr. 60 cent. par cheval et par lieue, plus les droits d'écluse, et l'on calcule que le trajet d'un navire de la mer du Nord dans le bassin d'Amsterdam revient à 1000 ou 1200 francs. Mais le trajet peut se faire avec le bon ou le mauvais vent, et en dix-huit heures, tandis qu'autrefois un bâtiment devait attendre, pour partir, un vent favorable, et pouvait être encore retenu deux ou trois semaines sur le Zuyderzée. Qu'on dise encore que le peuple hollandais n'est pas poétique! J'avoue qu'il ne rêve pas comme les Allemands, qu'il ne chante pas comme les Italiens, qu'il n'enfante pas chaque année quelque charmant poëme comme les Anglais; mais cette persévérance à vaincre tous les obstacles, cette force de volonté qui maîtrise la nature, ne pourraient-elles pas être considérées comme une vraie et grande poésie?

Je conseillerais à ceux qui viennent en Hollande pour la première fois de faire un détour et d'y arriver par le Rhin, non pas que le Rhin ait ici un aspect aussi riant qu'aux rives de Bingen, ou aussi pittoresque qu'au pied du Drachenfels. Hélas! tant s'en faut. Ce fleuve, si souvent chanté par les poëtes et dessiné par les peintres, ce noble et majestueux enfant des montagnes de la Suisse, qui baigne tant de ruines romantiques, et semble porter sur ses flots l'esprit des vieilles légendes, tombe du haut de ses rocs escarpés, de ses coteaux chargés de vignes, dans une plaine monotone, puis s'écoule en silence et s'en va mourir tristement dans les sables de Katwik. Mais, en arrivant par là, on entre immédiatement dans le domaine de l'histoire hollandaise. C'est d'abord Nimègue, que nul Français ne verra sans se rappeler les conquêtes de Louis XIV et le glorieux traité de 1679; puis le château de Loevesten, d'où Grotius s'échappa, caché dans une caisse de livres; puis Gorcum, l'une des premières villes

prises sur les Espagnols par les gueux de mer[1]; Dordrecht, célèbre par son synode, et tout à coup l'on arrive devant la magnifique rade de Rotterdam.

La plupart des villes de Hollande semblent bâties sur un même modèle, dont Amsterdam et Rotterdan sont les types les plus éclatants ; mais chacune d'elles a quelque particularité remarquable ou quelque souvenir historique curieux à étudier. Delft renferme les tombeaux des vieux stathouders et ceux de plusieurs autres hommes célèbres. La Haye est depuis plus de deux cents ans le théâtre principal de la politique hollandaise. C'était jadis la résidence des stathouders, c'est aujourd'hui celle de la famille royale, des hauts fonctionnaires, du corps diplomatique, et le séjour de prédilection de la plupart des étrangers qui visitent la Hollande. C'est de toutes les villes celle qui a le plus subi l'influence française. Il y a là un théâtre français, des salons français, un journal français, et quand on entre dans les magasins, ou quand on passe sur les places publiques, on n'entend parler que français. Ses rues sont larges et élégantes, ses environs charmants. C'est le Bois (*de Boosch*), l'une des plus magnifiques promenades qui existent. C'est une longue ligne de maisons de campagne toutes plus riantes et plus coquettes les unes que les autres. Ce sont de larges enceintes de verdures entourées d'arbres majestueux, des parcs où les cerfs bondissent, des allées de tilleuls où la foule accourt en été; puis, à un quart de lieue de là, les collines de sable arides et solitaires, les dunes qui protégent les cabanes des pêcheurs de Scheveningen, et la mer sillonnée par quelques bateaux, la grande mer du Nord mélancolique et sombre.

1. La première fut Brielle. Les soldats hollandais, heureux de cette victoire, la célébrèrent aussitôt par un calembourg intraduisible :

« Den eerste van April
« Verloor duc d'Albe syne Bril. »

Bril est le nom de la ville, et signifie *lunettes*.

Leyde est, comme on sait, une des villes classiques de la philosophie et de l'érudition. Ici les glorieux souvenirs de l'histoire s'allient à ceux de la science. Ici vécurent Grotius, Descartes, Scaliger, Boërhaave, et c'est ici que, pendant le siége de 1574, l'inflexible bourguemestre Van der Werf, cerné dans sa demeure par une foule de citoyens irrités qui lui demandaient du pain, s'avança au-devant d'eux, et leur dit : « Je n'ai point de pain à vous donner; mais prenez mon corps, et partagez-le entre vous. » Ces paroles énergiques ranimèrent le courage du peuple; il se défendit avec une nouvelle vigueur, et les Espagnols furent forcés de lever le siége. L'université de Leyde n'a plus autant de splendeur qu'au temps où on aimait à l'interroger sur les Grecs et sur les Romains, et le nombre des élèves n'est plus aussi considérable. Cependant l'esprit de l'école n'a pas changé. Les professeurs maintiennent autour d'eux les anciennes traditions avec un zèle et une sincérité vraiment exemplaires. J'ose affirmer que nulle part les muses d'Athènes et de Rome ne sont aussi pieusement honorées qu'à Leyde, et que nulle part les étudiants ne mettent tant de ferveur à parler latin. J'ai vu un jeune licencié ès-lettres qui avait fait une thèse sur un ancien poëme hollandais, et qui devait la soutenir en latin. A chaque instant, le pauvre candidat au grade de docteur était arrêté dans son argumentation par quelque vieille expression néerlandaise qu'il ne pouvait rendre dans la langue des Romains que d'une manière imparfaite, et en faisant de longues périphrases. C'était pitié de le voir se débattre sous la loi qui lui était imposée, et traduire confusément dans un autre idiome ce qui eût été très-clair et très-net dans le sien. N'importe pourtant, il allait, il allait, les règlements académiques l'ordonnant ainsi, et le latin devant être le moyen d'appréciation de toutes les capacités.

Les tulipes de Harlem ne se cotent plus comme des bons sur le trésor à la bourse d'Amsterdam. Le temps n'est plus où un amateur donnait pour une seule de ces fleurs adorées des Hollandais deux voitures de froment, quatre voitures d'orge, quatre bœufs gras, douze brebis, deux mesures de vin, quatre tonnes de bière, deux tonnes de beurre, mille livres de fromage, un vêtement d'homme complet et une coupe d'argent. Hélas! toutes les gloires de ce monde sont de courte durée, même la gloire des fleurs, ces charmantes filles de la rosée du ciel et des baisers du jour. Le superbe oignon qu'un jardinier enthousiaste avait nommé *l'amiral Enkhuyzen*, est descendu du palais des princes dans le modeste salon du bourgeois ; le *Liefkenshoek* ne tente plus que de vulgaires ambitions, et l'on peut avoir aujourd'hui, le dirai-je? pour 50 florins, le *Semper Augustus*, dont le prix s'est élevé une fois jusqu'à 13 000 florins. Malgré cette effroyable dépréciation des fleurs, les habitants de Harlem n'ont pas renoncé à une culture qui leur rapporte encore régulièrement un assez joli bénéfice. En allant du côté du pavillon, ancienne résidence d'été du roi Louis, on passe entre une double rangée de maisons, dont les petites portes soigneusement fermées et les fenêtres gardées par des jalousies ont un air mystérieux et recueilli. C'est là le domaine de Flore. C'est là que le jardinier habile donne des leçons à la nature, développe les grâces de l'œillet, embellit le dahlia et perfectionne la tulipe. Harlem a une autre curiosité dont les bourgeois sont assez fiers, et à juste titre. C'est un orgue de huit mille tuyaux, le plus grand orgue qui existe au monde. Que si jamais vous allez dans cette ville, n'oubliez pas qu'un jour naquit en ce lieu un homme auquel on donna le nom de Laurent, et qui se fit un surnom de son titre de sacristain (*koster*) ; que cet homme inventa, en l'an de grâce 1423, l'art d'imprimer en caractères mobiles : tâchez de ne

pas détourner la tête quand vous rencontrerez le lourd monument qu'on lui a élevé sur la place de la cathédrale, et, dans le parc, le tableau du pavillon qui le représente au moment où il vient de faire sa découverte, la médaille frappée en son honneur ; tachez enfin, si vous voulez passer aux yeux des habitants de Harlem pour un voyageur un peu lettré, de ne pas trop parler de Guttemberg.

Il n'y a qu'une petite distance de Harlem à Saardam, où chaque touriste se croit obligé d'aller voir la prétendue cabane de Pierre le Grand. Le fait est que Pierre le Grand n'a jamais passé plus de trois jours dans cette ville, et que, fatigué de la curiosité dont il était l'objet, il se retira à Amsterdam, où il pouvait plus facilement garder l'incognito.

De Saardam, un bateau porte le voyageur au milieu des cités mélancoliques et des riches pâturages de la Nordholland, puis il faut passer le Zuyderzée, et nous voilà dans la province la plus curieuse de tout le royaume, dans la Frise. Là il y a une langue à part, une poésie naïve et originale, des traditions anciennes et des mœurs qui ont un caractère primitif. Ce peuple raconte qu'il vient de l'Inde. Il sait que ses ancêtres ont occupé jadis de vastes domaines, et, quoique privé de leur pouvoir, il a pourtant conservé leur esprit d'indépendance et de fierté. Les hommes sont généralement grands et forts. Les femmes ont la taille élancée, les cheveux blonds et abondants, les yeux d'un bleu limpide. Dans toute la Hollande elles sont renommées pour leur beauté. Elles portent une courte mantille qui dessine élégamment leur taille; un léger bonnet couvre le sommet de leur tête, retombe sur leur cou, et deux larges lames d'or leur ceignent les tempes. Les plus riches y ajoutent un diadème en perles ou en diamants. Il y a de simples paysannes qui, le dimanche, portent ainsi à l'église une parure de 1800 à 2000 fr. Les

plus pauvres tiennent beaucoup à porter aussi cette parure. On m'a raconté que des servantes faisaient pendant plusieurs années des économies sur leurs gages dans le but d'acheter d'abord un bandeau en argent, puis de l'échanger plus tard contre un bandeau en or. A voir toute cette belle race de la Frise, ces hommes avec leur mâle figure et leurs formes robustes, ces femmes avec leur démarche à la fois noble et gracieuse, et leur diadème au front, on comprend qu'il y ait en eux un profond sentiment d'orgueil national, et on lit avec plus d'intérêt la légende qui raconte leur origine.

Environ trois cents ans avant Jésus-Christ, il y avait, dit cette légende, dans l'Inde, sur les rives du Gange, un royaume florissant, dont la richesse, la prospérité étaient célébrées au loin, et qu'on appelait le royaume de Frisia. Il était gouverné par Adel, descendant de Sem, fils de Noé. Un homme nommé Agrammos, d'une extraction obscure, mais ambitieux et hardi, excita parmi le peuple une révolte contre son souverain légitime, le tua et s'empara de son trône. Adel avait trois fils : Friso, Saxo et Bruno, qui furent bannis du royaume et se retirèrent en Grèce. Les uns disent que, dépouillés de leur héritage, ils s'en allèrent philosophiquement chercher celui de la science, et qu'on les vit suivre avec assiduité les leçons de Platon. D'autres rapportent qu'ils se rendirent auprès d'Alexandre, et l'accompagnèrent dans ses expéditions. Friso gagna par sa bravoure la faveur du jeune conquérant, et s'en alla avec lui guerroyer dans l'Inde. Après la mort d'Alexandre, les trois frères firent la paix avec l'usurpateur du trône de leur père, et rentrèrent dans leur patrie ; mais ils s'aperçurent bientôt qu'ils avaient perdu la faveur dont ils avaient joui autrefois, et que le peuple ne pouvait leur pardonner d'avoir porté les armes contre la race indienne. Ils résolurent alors d'émigrer de nouveau.

Ils avaient entendu parler d'une certaine contrée du Nord qu'on appelait la Germanie. Ce fut de ce côté qu'ils se dirigèrent. Ils partirent avec une flotte de vingt-quatre bâtiments, et après sept années de navigation, de haltes, de détours, ils arrivèrent sur le sol néerlandais en l'année 312 avant Jésus-Christ. (Les chroniques frisonnes sont très-précises et donnent scrupuleusement les chiffres.) La terre sur laquelle Friso venait d'aborder était en grande partie couverte d'eau et déjà occupée par une tribu des Suèves. L'intrépide navigateur, à peine débarqué, leur livra une bataille, et les soumit à son pouvoir; puis, après s'être ainsi emparé du pays, il lui donna son nom, éleva des digues, bâtit des villes, entre autres celle de Stavoren, qui existe encore, et qui était consacrée au dieu Stavo. Peu à peu, il porta ses armes victorieuses plus loin, il subjugua d'autres tribus, et soumit à sa domination tout le sud de la Hollande. Cependant l'accroissement de la population le força d'éloigner de lui ses deux frères et une partie de ses sujets. Saxo se retira en Saxe, et Bruno dans le pays de Brunswick. Quant à Friso, il régna encore plus de soixante ans, et lorsqu'il mourut, on célébra ses funérailles à la manière des Perses.

Des sept grands districts qui formaient autrefois le pays des Frisons, il ne reste que la province de Frise, dont Leeuwarden est la capitale. C'est une ville de dix-huit mille âmes, régulière, élégante, bien bâtie. Sa prison a plus d'une fois excité l'attention des hommes qui s'occupent de systèmes pénitentiaires[1]. Il n'est personne, je crois, qui n'admire la sagesse de ses règlements, les heureux résultats obtenus par l'habileté des directeurs, la classification des détenus, et personne

1. M. Ramon de la Sagra, dans son livre sur la Hollande, en a donné une description exacte et détaillée.

sans doute qui ne soit sorti de là avec un profond sentiment de pitié pour ces malheureux entassés dans des dortoirs trop étroits, comme des nègres dans les flancs du négrier. Que le gouvernement hollandais restreigne autant que possible les dépenses de cette prison ; qu'il en soit venu, je ne sais comment, à nourrir pour 12 florins par an, dans un pays où toutes les denrées sont fort chères, des hommes qui travaillent tout le jour, cela peut bien être admis; mais qu'au moins il élargisse l'édifice dans lequel sept cents prisonniers sont enfermés, qu'il ne leur refuse pas un peu d'espace pour respirer l'air qui ne coûte rien, l'air qui est la vie! Tant que la prison de Leeuwarden restera telle qu'elle est, les détenus les plus heureux seront certainement les plus coupables, ceux que l'on garde avec des chaînes dans une cellule, car ceux-là ont du moins trois à quatre pieds autour d'eux pour se mouvoir.

A dix lieues de Leeuwarden est Groningue, fondée, dit-on, cent cinquante ans avant Jésus-Christ, conquise par les Romains, ravagée à différentes reprises par les Danois, puis soumise à la domination des évêques d'Utrecht, et maintenant chef-lieu d'une province. C'est la ville la plus considérable du nord de la Hollande. Elle a une université, un bon port, et fait un commerce considérable avec l'Allemagne.

Presque au sortir de Groningue, on entre dans la province de Drenthe, la plus triste, la plus aride de toutes les provinces de la Hollande. A droite, à gauche de la route, on n'aperçoit que des bruyères incultes ou des marais, une terre bourbeuse coupée par un canal où coule une eau noire, où l'on voit de temps à autre passer un bateau chargé de tourbe, qu'un homme ou une femme, et quelquefois un enfant attelé à cette cargaison comme un cheval, traîne lentement et péniblement. La tourbe et le produit de quelques bestiaux, voilà les seuls produits de cette malheureuse province,

qui, du reste, est à peine peuplée. Assen, qui en est la capitale, ressemble à un village, et de loin en loin on ne rencontre que de pauvres cabanes où l'on ne distingue même plus aucune trace de la propreté hollandaise. Ce sol si ingrat, si humide, a cependant été mis en culture. Une société de bienfaisance, fondée en 1816 par le général Van der Bosch, a établi dans ce sombre district des colonies de pauvres, qui ont déjà produit les résultats les plus satisfaisants. Chaque pauvre en état de travailler peut entrer dans ces colonies. La société lui confie la culture de trois journaux de terre, une vache, un petit porc et quelques brebis. On lui donne en outre chaque jour une livre de pain, chaque semaine un boisseau de pommes de terre et une dizaine de sous, non pas en monnaie ordinaire, mais en petites cartes qui sont acceptées pour une valeur déterminée dans les magasins de la colonie, en sorte qu'il ne peut les dépenser ailleurs, et les employer à un mauvais usage. Le colon doit payer peu à peu, soit par son travail, soit par une partie de sa récolte, ou du produit de ses bestiaux, les avances faites par la société. Il faut qu'il lui remette en outre dix pour cent de ce qu'il gagne pour l'administration de la colonie, plus l'intérêt annuel du capital employé à l'achat de la petite propriété qu'il cultive. S'il parvient à se libérer ainsi des engagements qu'il a contractés, sa situation change complétement, il fait un bail avec la société, et traite avec elle, non plus comme colon, mais comme fermier. Les femmes qui ne peuvent travailler dans les champs filent de la laine. Les enfants vont à l'école, et filent aussi de la laine dans leurs moments de loisir. Les colons occupent de petites maisons en briques bâties l'une en face de l'autre, de chaque côté de la route, et presque toutes entourées d'arbres fruitiers. Ils sont groupés en familles. Cent familles forment une sous-direction, qui est divisée en sections et subdivisée en-

core en demi-section. Il doit y avoir dans chaque sous-direction un médecin, un apothicaire, deux charpentiers, deux maçons, un forgeron, un chapelier ; et dans chaque section, un cordonnier, un tailleur, un tisserand et cinq à six femmes occupées à coudre et à tricoter.

Tous les colons travaillent sous la surveillance de leurs chefs de section. Ceux qui se laissent aller à la paresse sont envoyés dans un autre établissement, où on les traite avec beaucoup plus de rigueur. Il y a maintenant dans les quatre colonies fondées par la société de bienfaisance près de neuf mille personnes. Quelle admirable institution que celle qui arrache tant de familles à la misère, au vagabondage, pour leur donner un refuge, une existence ; qui emploie à des travaux utiles tant de bras oisifs, et élève une foule de pauvres enfants !

De cet asile des malheureux on passe dans la contrée la plus riante, la plus peuplée, la plus riche. D'Arnheim à Utrecht, et d'Utrecht à Amsterdam, la route est bordée de chaque côté par des carrés de fleurs, des allées de tilleuls, des enclos chargés de fruits, des maisons de campagne élégantes et somptueuses. On dirait un immense jardin de banquiers millionnaires. Il y a même çà et là dans cette splendide province de la Gueldre, quelques collines, et sur chaque colline une villa qui semble regarder avec une profonde pitié les habitations construites dans la plaine.

Les villes de Hollande sont très-rapprochées l'une de l'autre, et les moyens de communication très-multipliés. Plusieurs fois par jour de larges diligences, où les voyageurs s'entassent comme dans nos omnibus, et des barques traînées par un cheval circulent dans toutes les directions. Le voyage en barque est lent et monotone ; mais il est peu coûteux, sans secousse, et plaît beaucoup au peuple hollandais. La diligence va

plus vite; les chevaux sont bons, les routes unies et fermes, et l'on ne s'arrête qu'à tous les deux relais pour prendre un petit verre d'eau-de-vie et manger des œufs durs ou une tranche de veau. L'administration des messageries hollandaises, l'unique de son espèce, traite vraiment avec une sorte d'affection les voyageurs qu'elle transporte d'un lieu à un autre, et a pour eux toutes sortes de petites attentions délicates; seulement elle ne peut faire pour eux un contrat avec l'atmosphère, comme avec les relayeurs et les aubergistes, et j'avoue que, depuis le jour où j'ai posé le pied sur le sol néerlandais jusqu'à celui où je suis rentré en France, j'ai très-peu vu le soleil.

Dans les diverses provinces que j'ai parcourues, on ne trouve plus qu'en bien peu d'endroits ces avenues de charmilles, avec leur forme symétrique et leurs branches tordues, taillées, contournées de manière à représenter une bergère de Théocrite, un dieu de la fable, ou un grave bourgmestre. Les Hollandais s'en moquaient eux-mêmes dès le siècle dernier, comme on peut le voir par un roman de mœurs, l'*Histoire de Willem Leevend*, qui eut un grand succès. Depuis une trentaine d'années, les jardins de Hollande ont subi une grande transformation. Les petits abbés en terre cuite, les belles dames à falbalas et à paniers qui ornaient les avenues, et qui, du bout de leurs doigts mignards, présentaient des fleurs aux passants, ont été arrachés de leurs siéges de pierre et relégués dans la basse-cour ou dans le grenier. Pendant que nos grands mots de liberté et d'égalité retentissaient dans le monde, que les peuples et les rois s'ébranlaient au mouvement de notre révolution, les arbres du potager hollandais ont profité de l'émancipation du genre humain. Longtemps comprimés dans de rudes entraves, élagués et taillés à chaque instant par l'active serpette du jardinier, un beau jour ils ont été délivrés de la surveillance du

maître, occupé alors de soins plus graves, et ont pris la liberté de grandir et de se développer selon les simples lois de la nature. Puis est venue la guerre, l'impitoyable guerre, qui s'est emparée des naïades en bronze assises au bord des jets d'eau et des tritons boursouflés pour en faire des balles et des baguettes de fusils, puis l'industrie, qui a transformé en un champ de navets les larges avenues et les allées inutiles.

L'intérieur des maisons de campagne a été aussi modifié selon notre goût actuel. Les festons de fleurs ont fait place à la légère ciselure. Les meubles sont devenus à la fois plus simples et plus confortables. Cependant la Hollande conserve toujours un genre de luxe qu'on ne retrouve nulle part au même degré ; ce sont les riches tapis, les laques et les vases de la Chine, les fines tasses en porcelaine que la maîtresse de maison lave et essuie elle-même dès qu'on s'en est servi, de peur que la main maladroite d'une servante ne vienne à les briser. La maison de campagne est la joie, l'orgueil du négociant hollandais. Il aime à la placer au bord des routes fréquentées, à la montrer coquette et reluisante de propreté au milieu d'une belle pelouse verte. Il ne l'entoure pas d'une barrière jalouse qui en déroberait l'aspect aux voyageurs. Il trace seulement un fossé autour de son domaine, et met sur la porte, en grosses lettres, une inscription qui caractérise l'amour qu'il porte à son habitation : c'est *mon repos*, *ma satisfaction*, *plaisir de la campagne*, *vue de la mer*, et toutes sortes d'autres attributs non moins tendres et non moins poétiques. C'est là que sa famille se retire en été, et c'est là qu'il va chaque dimanche se reposer des travaux et des calculs de la semaine. Sa journée se passe là, comme à la ville, au milieu des siens, et quelquefois dans un très-petit cercle d'amis. On ne connaît pas en Hollande le besoin d'avoir sans cesse du monde autour de soi, de faire ou de recevoir des visi-

tes, et de s'entendre annoncer le soir dans deux ou trois salons. A part la Haye, où les habitudes françaises ont un certain empire, je ne crois pas qu'il y ait dans tout le royaume une ville où un honnête dandy puisse s'en aller, quand bon lui semble, faire parade de l'éclat de son gilet et de l'irréprochable netteté de ses gants jaunes. La maison hollandaise n'est ouverte qu'aux parents, aux amis intimes, aux gens d'affaires. Deux ou trois fois dans l'hiver le riche propriétaire, le banquier donne un grand bal ou un dîner. Ce jour-là on ouvre les grands appartements, on étale toutes les magnificences amassées depuis des siècles dans la maison, on prodigue aux convives les productions de l'Orient et les vins de toute sorte. Puis, le lendemain, la housse retombe sur les meubles de soie et en damas, les porcelaines et les cristaux sont remis dans l'armoire, le grand salon est fermé, la famille redescend dans ses petits appartements et rentre dans son repos. Tout le jour les femmes sont occupées du soin de leur ménage, le soir elles restent avec leurs enfants, les hommes vont au club se délasser des calculs de la journée. L'art, la science, l'industrie, l'opinion sont représentés par des clubs. A Amsterdam, par exemple, il y en a un où l'on amasse des livres, des tableaux, des sculptures, où l'on donne des concerts; un autre où l'on reçoit les journaux politiques et étrangers: un troisième où l'on trouve une ménagerie et un cabinet d'histoire naturelle; un quatrième qui s'est formé pour avoir seulement trois ou quatre bals et quatre soupers par hiver; un cinquième, qui est le club des patriciens, où l'on trouve peu de journaux, mais plusieurs tables de jeu. Quelques-uns de ces clubs sont très-anciens et fort riches. Presque tous ont une maison à eux et un mobilier considérable. Chaque membre a le droit d'amener là au bal ou au concert sa femme ou sa fille, et d'y introduire pour deux ou trois semaines un étranger.

Quant aux habitants de la ville qui ne font pas partie du club, l'entrée leur en est absolument interdite. On n'est admis dans ces sociétés que par voie d'élection, à la pluralité des suffrages. Chaque membre peut même déballotter un candidat, sans en dire le motif et sans se nommer, en déposant tout simplement dans l'urne une pièce de dix florins. Cette grossière coutume révolte, je dois le dire, beaucoup de Hollandais, et sera probablement abolie.

Les bourgeois qui n'ont pas les moyens d'entrer dans ces clubs où la cotisation annuelle est toujours assez élevée, s'en vont le soir avec leur femme et leurs enfants dans des établissements publics, où un orchestre presque aussi bruyant que celui de Musard exécute avec une rare naïveté les nouveaux opéras, et où une troupe d'acteurs jouent en hollandais les vaudevilles de Scribe. Toute la salle est pleine de petites tables rangées symétriquement. D'un côté est le théâtre, et de l'autre on voit, ô bénédiction! le buffet du restaurateur et du limonadier, la théière fumante, les larges tranches de veau ou de jambon, dont l'aspect seul amène sur les lèvres des Hollandais un indicible sourire de bonheur. On paye pour entrer dans ce paradis des joies humaines 1 fr. ou 1 fr. 50 c.; et voyez quel comble de félicité! pour cette même rétribution qui donne droit à tant de jouissances intellectuelles, on peut avoir en outre à son choix une grande tasse de thé, du punch ou du genièvre. L'honnête père de famille s'assoit avec les siens à une table, prend comme un nabab, des mains du garçon, la longue pipe en terre qui se donne partout gratis dans les plus beaux cafés comme dans les dernières tavernes; puis il commence son souper, il regarde, il écoute, il boit, il fume, et dans ce moment de repos ineffable sans doute, il remercie au fond du cœur le bon Dieu, qui a donné à l'homme l'arome du genièvre et de l'eau-de-vie, la

musique de M. Aubert et les couplets de M. Scribe. Le lazzarone couché au soleil sur un des quais de Naples, l'ouvrier de Paris enchanté un dimanche par le marchand de vins de la barrière, ne sont certainement pas plus heureux que ce digne bourgeois d'Amsterdam entouré d'un nuage de fumée et savourant goutte à goutte la liqueur qu'il s'est fait servir.

L'habitude que les Hollandais ont toujours eue de tenir leur porte close, de ne recevoir les personnes de leur connaissance qu'à certains jours de l'année, et de se retrancher à leurs heures de loisir dans l'enceinte d'un club, peut bien passer pour de l'insociabilité. Eux-mêmes le reconnaissent, et ne cherchent pas à s'en corriger. Ils pourraient cependant alléguer comme cause de cette insociabilité plusieurs raisons qui, tout en ne l'excusant pas entièrement, tempèrent du moins ce qu'elle aurait de choquant si on la regardait comme un vice de caractère ou une boutade. D'abord, le Hollandais est de sa nature réservé et taciturne. Son éducation, son esprit ne le portent pas à rechercher les dehors brillants, à s'exercer à cette joute vive et capricieuse qu'on appelle le langage du monde, et à convoiter le suffrage des salons. Il aime son travail, ses affaires, l'intérieur de la maison, la vie de famille. La visite d'un étranger dérange nécessairement la régularité systématique de ses habitudes, et apporte de la surprise, du trouble. Avant de l'introduire dans son cercle domestique, le Hollandais veut voir son hôte en particulier; il est froid et contenu avec lui; puis une fois qu'il le connaît et l'apprécie, il l'accueille avec abandon et cordialité; car il traite les relations du monde avec la même prudence et les mêmes qualités honnêtes que les affaires. Qu'on aille proposer une spéculation à un négociant hollandais, il ne se laissera pas surprendre de prime abord par tout ce qu'elle pourrait offrir de séduisant; il voudra l'étudier à l'écart, la

retourner sous toutes ses faces, l'approfondir; mais quand il aura promis de s'y hasarder, dût toute sa fortune s'y engloutir, il tiendra sa parole. C'est une remarque que j'ai entendu souvent faire à des négociants de notre pays. Nous entrons difficilement en rapport, me disaient-ils, avec les Hollandais; mais, une fois que nos relations sont établies, nous en sommes sûrs.

Une autre cause de l'extrême réserve avec laquelle les Hollandais ouvrent leur maison tient à leur économie. Comme on ne se réunit pas seulement dans ce pays pour se grouper autour d'une cheminée, pour causer et échanger les nouvelles du jour; comme lorsque une demi-douzaine de personnes se trouvent ensemble, il faut que les dieux de l'abondance y soient aussi, il en résulte que toute réunion est assez coûteuse, et que le Hollandais sacrifie volontiers cette distraction d'un moment à la vertu de ses pères, à l'économie.

Dès leur bas âge, les enfants apprennent à respecter et à pratiquer l'économie. Chaque année, au lieu de leur donner le 1er janvier de fragiles étrennes, leur père leur remet une petite somme d'argent qu'on leur reprend quelques jours après pour la déposer dans une caisse d'épargne. Bientôt ils ont la joie d'administrer eux-mêmes leur capital, d'en toucher les intérêts, de les replacer, et de voir ainsi de mois en mois leur trésor s'accroître. Lorsque, après avoir goûté pendant dix ou quinze ans ces joies du calcul, ils entrent dans les affaires, on peut croire qu'ils connaissent la valeur d'un florin et qu'ils ne feront pas de folie. Certes il est facile d'écrire d'excellentes plaisanteries sur cette façon d'inoculer l'amour de l'or dans le cœur d'un enfant et sur la vie parcimonieuse des plus riches banquiers; mais voici un autre côté de la question. La Hollande est une contrée toute maritime, où l'on ne trouve pas même la matière première d'un navire : le bois, le fer,

le chanvre[1]. Elle ne subsiste que par son commerce, et la prospérité de son commerce repose en partie sur son économie; c'est par l'économie que ce petit pays a fait tant de grandes choses; c'est par là qu'il peut soutenir les charges énormes qui lui sont imposées aujourd'hui. Ajoutons à ceci que tous les calculs d'économie si chers aux Hollandais sont mis de côté dès qu'il s'agit d'une question d'utilité publique ou de charité. Je ne crois pas qu'il y ait dans aucun pays autant de beaux et de vastes établissements de bienfaisance, de maisons de refuge pour les pauvres et les orphelins, et d'écoles gratuites, qu'il y en a Hollande; et tous ces établissements ont été fondés et sont entretenus par les particuliers. La religion exerce à cet égard sur eux une grande influence. Le peuple hollandais est très-attaché à ses croyances, et il ne se contente pas de vénérer les maximes de la Bible et de l'Évangile, il les met en pratique. Chaque hiver, de nouvelles listes de souscriptions pour les pauvres sont répandues de toutes parts, et il n'est pas un bourgeois, pas un ouvrier même, qui ne se cotise largement et de bon cœur pour secourir ceux qui souffrent. Chaque fois qu'une digue se rompt, qu'un malheur afflige une partie du pays, on fait un appel à la charité des Hollandais, et toujours ils répondent à cet appel par des dons considérables. Il y a quelques années qu'une des provinces du sud ayant été dévastée par une inondation, on demanda de tous côtés des secours pour les victimes de ce désastre. Un jour la souscription fut envoyée chez un négociant de Rotterdam, riche mais parcimonieux, qui habitait une

1. A Amsterdam, cette capitale du commerce, cette grande ville où tant de bâtiments viennent chaque jour prendre leur cargaison et faire leurs approvisionnements, il n'y a pas même de l'eau potable. On la fait venir d'Utrecht, dans des bateaux, et l'hiver, quand les sources et les canaux sont gelés, elle coûte fort cher. L'eau de Seltz est à meilleur marché.

petite maison obscure et se montrait toujours mal vêtu : ce négociant fit remettre aux commissaires 50000 francs.

Ces mêmes hommes qui oublient si facilement leurs principes d'économie pour secourir les pauvres, ne craindront pas non plus d'outre-passer leur budget ordinaire, s'il s'agit d'acheter une œuvre d'art ou un livre précieux. La Hollande est le pays des collections. Il y a peu de familles aisées chez lesquelles on ne trouve des meubles, des tableaux, des bijoux d'un autre temps amassés avec soin et conservés avec un respect religieux. Quelques riches particuliers ont des collections qui feraient honneur à des princes. Une partie leur a été léguée par leurs aïeux; le reste, ils l'ont recueilli eux-mêmes à force de recherches et d'argent. Telle est, par exemple, à Amsterdam, la collection de MM. Six, Van Brienen et Van der Hoop; à la Haye, la collection d'elzevirs et d'impressions du xve siècle de M. le baron Westreenen; à Leyde, la collection de M. Siebold, à laquelle on a donné le nom de Musée japonais, et qui est un véritable musée de toutes sortes d'objets d'arts, d'ustensiles et de productions de l'Inde. Les collections des villes ont même été en grande partie formées par des particuliers. C'est à un seul homme, par exemple, au savant naturaliste Temmink, que l'université de Leyde doit la prodigieuse quantité d'oiseaux qui est une des principales richesses de son célèbre cabinet d'histoire naturelle. C'est par des négociants, des fonctionnaires, que les cabinets de raretés d'Utrecht, de Groningue et des autres villes se sont successivement agrandis. Il est à regretter que toutes ces collections, formées ainsi de dons gratuits, ne soient pas gratuitement ouvertes au public. Nul musée, nul édifice curieux ne s'ouvre sans une rétribution. Passé l'heure de l'office, les églises mêmes sont fermées, et s'il y a là une colonne, un tombeau qui vous intéresse, vous n'y arriverez qu'en payant un tribut au sacristain. La question

d'argent se mêle ici à toutes les relations de la vie et se représente à chaque instant sous toutes les formes. Tantôt elle vous apparaît dans les rues sous la figure d'une vieille femme juive qui vous prend par le collet pour vous forcer à voir son étalage de fruits ou de vaisselle, tantôt sous celle d'un colporteur de loterie qui vous poursuit pour vous faire prendre un billet, quelquefois sous la physionomie timide et respectueusement obséquieuse d'un officieux qui s'offre à vous montrer la digue ou à vous indiquer la rue que vous cherchez, et quand vous sortez le soir d'une maison où l'on vous a honnêtement prié à dîner, vous la voyez couverte d'une livrée, portant une bougie pour vous éclairer et attendant un florin. En vérité, la France peut, à bon droit, s'appeler une nation libérale; tous ses trésors d'art et de science sont livrés sans réserve à la curiosité de l'étranger; il peut passer des années entières dans la plus riche bibliothèque du monde sans qu'on lui demande seulement qui il est, et pour entrer au Louvre il n'a qu'à montrer son passe-port.

Les paysans de la Hollande sont, comme les habitants des villes, remarquables par leur esprit d'ordre, de travail, et les habitudes d'économie. Ils ont de plus un fonds de moralité que l'on chercherait vainement dans plus d'une maison de la Haye ou d'Amsterdam. Le luxe et la paresse n'ont pas encore corrompu le cœur de leurs filles; c'est dans l'intérieur des villes que le vice recrute ses victimes, et sous ce rapport la statistique d'Amsterdam n'est pas moins triste que celle de Paris. Ce qui sert surtout de sauvegarde aux paysans contre les tentations de la cité, c'est un sentiment religieux si intime, si ferme, que nulle part peut-être, dans ces temps de doute et d'incrédulité, on n'en trouverait un semblable. Tous savent lire, et de préférence ils lisent la Bible, les Psaumes et d'autres livres de piété. Beaucoup d'entre eux ne se contentent pas de

graver dans leur mémoire le texte de l'Écriture sainte, l'enseignement des apôtres : ils discutent ce texte comme des théologiens, ils se posent des questions de controverse comme au temps des conciles. Souvent le dimanche, au retour de l'église, on peut les voir assis devant une table, la pipe à la main, analysant le sermon du prêtre, pesant ses paroles, indiquant son côté faible. Il y a en Hollande un traité de théologie en quatre énormes volumes in-quarto qui épouvanterait le plus intrépide cénobite. On vient de le réimprimer pour la vingt-deuxième fois. Tous les paysans veulent avoir cet ouvrage chez eux ; presque tous l'ont lu, relu et commenté. De cet esprit d'examen et de discussion résultent nécessairement de vives dissidences entre les habitants d'une même communauté, et dans un pays où tout prend un caractère sérieux et une forme durable, ces dissidences enfantent des sectes. La Hollande est l'une des contrées où il y a le plus de sectes religieuses, mais elles vivent l'une à côté de l'autre dans un accord parfait. Personne ne craint d'avouer sa croyance, car toutes les croyances sont admises par le gouvernement et respectées par les individus.

Le sentiment de l'art, l'amour du chant et de la mélodie n'enchante point les villages de la Hollande comme ceux de l'Allemagne. Que de fois, sur les bords de l'Elbe ou de la Sprée, au pied du Thuringerwald, aux rives charmantes du Danube, je me suis arrêté surpris et charmé tout à coup par la voix harmonieuse de quelques compagnons ouvriers qui se reposaient le long de leur route et chantaient en chœur un de leurs refrains chéris. Le paysan hollandais ne chante pas. A ces foires annuelles, qui sont les vraies fêtes du peuple, à ces *kermesse* tant aimées, on le voit se promener gravement de boutique en boutique avec sa femme ou sa fiancée, puis il entre dans une taverne, il allume sa pipe, se fait servir son verre de bière ou de genièvre ;

s'il est riche, sa bouteille de vin; et alors, pour peu que le lieu lui plaise, que sa femme ne cherche pas trop à l'entraîner dehors ou que de bons voisins le retiennent, il court grand risque d'oublier le proverbe que son père lui a appris et qu'il apprendra lui-même un autre jour à ses enfants :

Als de vièn is in der man,
Dan is de wièsheid in de kan.

« Quand le vin est dans l'homme, la sagesse est dans le flacon. »

C'est, du reste, une chose curieuse que ces kermesse avec leurs petites boutiques en plein air, leurs voitures de charlatans, et tout ce monde endimanché qui accourt des environs; chaque ville a la sienne, et même chaque village un peu important. Les fourneaux des marchands de gauffres, les petites échoppes ambulantes où l'on vend des liqueurs, en sont un des éléments essentiels. A Amsterdam, la kermesse dure un mois, et, du matin au soir, sur les places publiques, la graisse fondue petille dans la chaudière, les crêpes s'amoncellent sur le plateau d'étain, et le violon crie dans les tavernes. Heureuse, oh! bienheureuse alors la jeune servante qui a, de par la ville, un cousin ou un fiancé pour lui donner le bras, la promener en grande toilette à travers les magnificences du Kalverstraat, les délices culinaires du Botermarkt, et lui faire savourer le soir le rosbeef du *nachthuys*[1]. Quant à celles que la Providence n'a pas encore gratifiées d'un cousin ou d'un fiancé, hélas! dans ces jours de joie universelle, elles sont bien délaissées, et l'on en a vu plus d'une réduite alors à payer un homme pour la conduire de rue en rue, tant par jour et tant par heure, comme un cabriolet. Si cet homme a une bonne mine, s'il est ha-

1. *Nachthuys* (maisons de nuit), cabarets qui ne s'ouvrent qu'à dix heures du soir et ne se ferment qu'à cinq heures du matin.

billé à neuf, s'il porte une épingle en or à sa chemise, des gants de castor et un chapeau de feutre, si de plus il est propriétaire d'un parapluie, il ne loue son bras et son savoir-vivre qu'à un prix énorme, et la pauvre fille dépense parfois, en quelques promenades de kermesse, toutes ses économies de l'année.

Mais revenons au paysan. C'est une charmante chose que sa petite maison en briques, avec son enclos, sa plantation d'arbres, son canal au bord duquel est amarrée une barque, et ses nids de chaume et de rameaux, où chaque année la cigogne revient, hôte chéri, annoncer le printemps. Tout, dans cette demeure, est rangé avec soin, et entretenu avec une minutieuse propreté; les fenêtres sont lavées chaque semaine, les meubles essuyés et frottés chaque jour. Pour plus de propreté, on ne fait pas la cuisine dans le corps de logis habité par la famille, mais dans un petit bâtiment à part. La principale pièce de la métairie est celle qui renferme les richesses du paysan, c'est-à-dire la crème, le beurre, le fromage. Les femmes traient les vaches dans des vases en cuivre étincelants comme l'or; le beurre se fait dans une tonne, au moyen d'une mécanique mise en mouvement par un cheval. Le fromage se vend par milliers de pièces dans les villes voisines, et par centaines de milliers dans les pays étrangers.

Dans ces habitations de paysans, la forme des vêtements, les habitudes ont peu changé. Là toutes les occupations de la vie sont indiquées et pour ainsi dire fixées par la tradition; chaque jour a son emploi, chaque saison ses fêtes et ses travaux. En été, le paysan se récrée le dimanche à faire trotter ses chevaux, ou à exercer son adresse au jeu de quilles près de l'auberge. En hiver, il patine sur les étangs et les rivières. Les fêtes de famille se célèbrent toujours avec une grande pompe; on voit encore, dans beaucoup de maisons, une porte d'entrée qui ne s'ouvre que pour les trois

grandes solennités de la vie : pour l'enfant que l'on va baptiser à l'église, le jeune homme qui mène sa fiancée à l'autel, et le mort que l'on porte dans sa dernière demeure. Si la fermière devient veuve, ordinairement elle épouse son premier valet de ferme. La proposition de mariage se fait ainsi : le jour où les gages des domestiques doivent être payés, la fermière appelle le valet à l'écart, et lui donne ce qui lui est dû; le valet refuse, la femme insiste; si enfin elle le force d'accepter ses gages, c'est un signe qu'elle ne veut pas de lui, et alors il abandonne la maison; sinon il reste et prend la direction des affaires. Mais plus d'une famille de paysans a, comme en Norvége, une longue généalogie dont elle est toute fière, et ne voudrait pas s'allier à une famille moins ancienne. Dans quelques provinces, les jeunes gens qui font la cour aux jeunes filles vont encore, comme dans la Suède, passer la nuit avec elles sans qu'il en résulte aucune cause de scandale.

Dans certaines villes, on trouve aussi plusieurs usages anciens qui ont résisté à toutes les révolutions. A Harlem, par exemple, lorsqu'une femme accouche, on place sur la porte de sa demeure une rosace en dentelle, toute rose si elle a mis au monde un garçon, rose et blanche si elle est mère d'une fille. Autrefois, cette rosace arrêtait la loi elle-même; le juge et l'archer ne pouvaient pénétrer dans une maison, tant qu'ils voyaient sur la porte ce symbole des joies et des souffrances maternelles. Aujourd'hui, la rosace n'a pas tant de pouvoir, mais elle révèle encore au passant l'événement qui occupe toute une famille, et l'invite à ne pas troubler, par un vain bruit, la demeure d'une femme qui a besoin de repos. Dans cette même ville, à un certain jour de l'année, les habitants ont coutume de manger un lapin et des pois, en mémoire d'une journée consacrée par les priviléges du moyen âge, où

les bourgeois avaient le droit de chasser, vingt-quatre heures durant, sur les terres de leurs seigneurs. A Leyde, au temps où cette ville s'enrichissait chaque jour par le produit de ses manufactures, il y avait un marché aux cuirs, célèbre dans toute la Hollande et dans plusieurs autres contrées; chaque matin, à quatre heures, la cloche de l'église appelait les bourgeois à ce marché. Maintenant, les manufactures de Leyde ont été écrasées par celles d'Angleterre et de Belgique, la ville se dépeuple, le marché aux cuirs n'existe plus; mais chaque jour, la cloche qui l'annonçait sonne comme autrefois, à quatre heures du matin, et chaque année, dans la même ville, on célèbre l'anniversaire de cette fête mémorable où les Espagnols, qui assiégeaient les remparts, s'enfuirent en désordre. Il en est de même dans les autres provinces pour tout événement heureux; partout les Hollandais veulent conserver le souvenir de ce qui a jadis occupé ou ému leurs pères, et de ce qui a fait la joie, la gloire, la prospérité de leur pays.

Qu'importe donc la singularité de certaines habitudes, et la roideur peut-être trop apparente de certaines formes dans un pays où l'on trouve tant de vertus essentielles : le sentiment religieux, l'amour de la famille, la probité dans ses relations, l'ordre et la persévérance ? Les Hollandais n'ont jamais eu, que je sache, la prétention de passer pour un peuple brillant et chevaleresque. Ils ont été puissants sans forfanterie, et quand nous en viendrons à raconter leurs premières expéditions maritimes, nous verrons qu'ils ont eu quelquefois, avec la plus parfaite simplicité du monde, un héroïque courage. Ne nous obstinons donc pas à chercher en eux les qualités qui ne sont pas dans leur nature, et sachons apprécier celles qu'ils ont de temps immémorial. C'est un peuple pratique et raisonnable, deux qualités qui ont bien quelque valeur au temps où

nous vivons. C'est, si l'on veut, une grande maison de commerce, intelligente, laborieuse, loyale qui maîtrise la fortune par son travail, l'assujettit par sa ténacité, et peut inscrire en tête de ses monuments cette devise du passé :

Concordia res parvæ crescunt.

II

LE HELDER.

L'une des provinces les plus intéressantes, les plus variées du royaume actuel de Hollande est celle qui porte le nom de Noord-Holland (Hollande septentrionale). C'est là que l'on trouve les sites les plus frais, les contrastes les plus saillants. Ici une longue plaine parsemée de splendides jardins, couverte de fruits et de moissons, et un peu plus loin les sables arides des dunes ; ici les larges et belles rues de Harlem avec son hôtel de ville, témoin de grands événements, son carillon joyeux, qui de loin égaye et édifie en même temps le voyageur, et à deux lieues de là le pauvre hameau de Zandvoort, avec ses frêles cabanes en planches qui me rappelaient celles de Norvége ou celles d'Islande, et ces longues grèves nues où l'on n'entend que le mugissement des vagues et les soupirs de la brise ; ici le luxe des grands seigneurs de la banque, dont la signature s'escompte dans le monde entier ; là l'indigence du batelier, qui s'en va à travers les vagues et l'orage poursuivre une proie incertaine, et se jette jusqu'à la ceinture dans l'eau salée pour rapporter dans sa demeure le panier de poisson qu'il a péniblement pêché. Dans cette province, le peuple est remarquable par sa force et son air d'indépendance ; il a cette mâle

fierté que donne l'habitude du danger, le voisinage de la mer, de la mer faite pour l'homme libre, *made for the free*, comme a dit Thomas Moore. Dans les jours de travail, vous seriez attendris de voir ces habitants des côtes, couverts de misérables vêtements, trempés d'eau de la tête aux pieds, haletant sous le poids de leurs filets, de leurs harpons, rentrer sous le misérable toit qu'ils appellent leur maison, et s'asseoir au milieu d'une demi-douzaine d'enfants déguenillés, dont les regards avides suivent les progrès d'une marmite de pommes de terre qui cuisent lentement sur un petit feu de tourbe. Mais revenez le dimanche et regardez ce même manœuvre quand il a revêtu le costume de ses pères, la longue jaquette bleue à bouton de métal, le gilet de laine épais qui couvre comme une cuirasse sa large poitrine, et le chapeau à larges bords d'où s'échappent des touffes de cheveux épais. Ce n'est plus le même homme ; c'est le descendant des vieux républicains bataves; c'est le propriétaire d'une barque avec laquelle il a maintes fois sillonné les flots soulevés par le vent, et qui ne courbe point la tête devant le propriétaire de l'immense domaine qui récolte sans fatigue et s'enrichit sans effort. Ce jour-là il contemple la mer avec un singulier sentiment de dédain. Va, va, pauvre mer, lui dit-il, embrasse dans ton étreinte passionnée mon cher bateau ; brise-toi, folle que tu es, au pied de la dune; appelle-moi par tes soupirs sur tes nappes d'écume : aujourd'hui tes plaintes sont inutiles, aujourd'hui je mène ma femme à l'église, je m'assois avec mes enfants à la table de mon aïeul, qui te connaît bien aussi ; je bois paisiblement mon verre de genièvre, je fume ma pipe à mon foyer, comme un directeur de la compagnie des Indes, et j'entonne avec mes compagnons le chant hollandais.

Wien Neerlands bloed door de aders vloeit.

Ainsi se passe la journée du pêcheur, et le lendemain

il secoue bravement les douces chaînes de ses joies hebdomadaires, et retourne à ses courses aventureuses. Une autre classe non moins fortement caractérisée est celle des paysans. Ceux-ci ont la même fierté, avec plus de calme, et des habitudes plus régulières. Leur devise est comme celle des paysans de la Suède : *Ni maîtres, ni esclaves.* Ils cultivent de père en fils depuis plusieurs générations la même ferme, et les habitudes de stabilité hollandaise leur donnent une sorte de quiétude à laquelle un contrat de propriété ne saurait presque rien ajouter. Il y a là de vieilles coutumes protégées par un respect héréditaire, des traditions que l'on recueille, et que Van Lannep nous racontera un jour dans ses romans, Bogaers dans ses poëmes. A quelques lieues de Harlem est l'ancien château d'Egmont, ce héros de la Hollande, ce martyr de l'inquisition espagnole. Sa demeure seigneuriale, jadis resplendissante de tant d'éclat, et animée par tant de nobles fêtes, tombe en ruine; cependant le Hollandais en montre encore avec vénération les tours lézardées au voyageur, en racontant la gloire et la mort du vainqueur de Gravelines dans un langage moins élevé, mais plus dramatique peut-être que celui de Gœthe.

Cette province de Noord-Holland est l'une de celle où le génie industrieux et patient du peuple hollandais s'est le plus opiniâtrément exercé dans sa lutte contre l'eau des marais et les flots de la mer. Les digues de Petten sont un chef-d'œuvre d'audace et de persévérance; le canal étonne tous ceux qui en ont mesuré l'étendue, et sur plusieurs autres points de ce long district on trouve des travaux d'une hardiesse étonnante. Il y a quelques siècles, disent les chroniqueurs, que le sol où s'élève Alkmaar était inondé par quarante-trois lacs. Aujourd'hui, à la place de ces eaux funestes, on aperçoit de vertes prairies traversées par de longues allées d'arbres, parsemées de riantes maisons de cam-

pagne, et une ville de dix mille âmes, élégante, animée, enrichie par un commerce actif. C'est dans cette ville d'Alkmaar que chaque semaine, de tous les villages, de tous les hameaux de la province, arrivent les produits agricoles qui doivent être répandus par les canaux dans le reste du royaume ou transportés en pays étrangers. A chaque marché il se vend là plus de deux cent mille livres de fromage, et du beurre en proportion.

D'Alkmaar, un *treckschuit* part chaque matin pour le Helder. Le treckschuit est le véhicule favori des Hollandais, et il y a longtemps que j'ai envie de le décrire. Comment faire, ô Muses!... Mais n'ést-ce pas une nouvelle profanation que d'appeler ici les Muses au secours de ma faiblesse pour parler d'une espèce de navire qui n'était connu, j'ose le croire, ni des Grecs, ni des Romains? Laissons donc les doctes déités dans la région classique où elles dorment si paisiblement sur un monticule d'épopées et de tragédies soporifiques qui augmentent singulièrement la hauteur de l'Olympe, et tâchons de dire sans périphrase ce que nous avons vu sur un des nombreux canaux du pays batave. Le treckschuit est une barque couverte, divisée en deux compartiments. Dans celui qui est près de la proue sont les bagages, les tonnes de beurre et de harengs, et les voyageurs pauvres qui, pour quelques *dobbelltie*, s'en vont, moitié dormant, moitié fumant, d'une ville à l'autre; dans le second, qui porte le titre de *roem*, est la gent aristocratique, qui ne craint pas de payer un tiers de plus et un pourboire. Ici est le gouvernail, le pilote, c'est-à-dire l'âme et l'intelligence du navire ambulant. A l'extrémité du treckschuit est attachée une longue corde tirée par un maigre cheval qui porte sur ses flancs desséchés par la fatigue un petit bonhomme avec une trompette de fer-blanc en forme de cor de chasse. Il est bien convenu que cette naïve embarcation fera au moins une lieue et demie à

l'heure. Elle affligerait profondément les flegmatiques Hollandais si elle se permettait un tel excès de vitesse. Elle s'arrête donc avec une aimable gravité à toutes les écluses, à tous les ponts, à tous les cabarets élevés prudemment de distance en distance sur la route. A chaque relais, le pilote a quelque grave devoir qui le rappelle dans le monde terrestre. Il fait une enjambée qui le transporte sur le rivage et disparaît. Les voyageurs, inquiets de ne pas le voir revenir, s'en vont aux enquêtes. Le premier édifice qui frappe leurs regards est l'auberge du lieu, l'auberge avec ses flacons de genièvre, son enseigne peinte par quelque Téniers moderne, et ses bancs rangés sous la charmille, qui semblent dire aux passants, avec une charité chrétienne: Venez, vous qui êtes las, ici est le repos; entrez, vous qui avez faim et soif, ici est le pain qui nourrit et l'eau qui désaltère. Impossible de résister à une invitation aussi touchante. On entre, on boit sur le comptoir un verre d'eau-de-vie, on échange quelques paroles avec la maîtresse de l'auberge, qui est toujours jeune et blonde avec des yeux bleus et des lèvres roses; on jette un regard sur les colonnes du journal d'Amsterdam, après quoi le pilote se montre tout à coup, cherchant ses voyageurs, et les engageant doucement à reprendre leur route. Il résulte de toutes ces excursions, de toutes ces haltes, qu'en voguant sur le treckschuit, on fait un peu moins de chemin en un jour que si l'on cheminait tout simplement à pied. Il en résulte aussi que lorsqu'on en vient le soir, à établir son budget, il faut l'élargir d'un assez grand nombre de dépenses imprévues. Mais qu'importe, le treckschuit n'en est pas moins un admirable moyen de transport, au dire des Hollandais. J'oubliais d'ajouter, à la gloire de cette précieuse embarcation, que son nom n'est point aussi dur qu'il en a l'air. On prononce *treckseut.* Heureuse euphonie! Moi qui ne demandais qu'à connaître les merveilles et

les curiosités de la Hollande, après avoir déjà fait connaissance avec le bateau à vapeur de Nimègue, la diligence de Rotterdam, le chemin de fer de Harlem, je me réjouis de voyager avec le treckschuit, et pour le voir sous son plus beau point de vue, je demandai fièrement une place dans le roem.

A six heures du matin, je me lève avec l'empressement d'un homme qui va tenter dans la vie nomade une nouvelle expérience. Je prononce à haute voix un mot hollandais qui est la traduction littéraire de *garçon*. J'y mets un certain accent batave dont je me sens fort satisfait, et je vois arriver la maîtresse de l'auberge. « Que demande monsieur ? — Je voudrais que le garçon vînt prendre ma malle. » Elle s'éloigne et appelle Jan. J'avais oublié qu'en Hollande tous les garçons d'auberge et de café s'appellent Jan. C'est pourtant bien commode.

Jan s'avance à pas mesurés, prend mon bagage de voyageur, le porte dans la seconde cabine, et comme il n'y a là qu'un banc fort étroit, j'ai l'agrément de voir un respectable paysan s'asseoir sur ma malle, une femme prendre mon sac de nuit pour tabouret, et un enfant battre le tambour sur mon carton à chapeau. J'entre dans le roem ; j'y trouve trois Hollandais armés déjà d'une longue pipe, et un commis-voyageur belge. Les Hollandais fumaient comme trois fournaises ; le Belge venait de prononcer six paroles qui renfermaient autant de barbarismes. J'ouvris la porte et j'allai me réfugier près du pilote « A quelle heure, pilote, arriverons-nous au Helder ? » C'était, selon moi une adroite manière d'entrer en conversation ; mais ce peu de mots décelaient ma sotte nature d'étranger. Est-ce que jamais un Hollandais demande à quelle heure il arrivera quelque part ? Le digne nocher me fit bien sentir l'inconvenance de ma question : il me jeta un regard qui exprimait une profonde pitié et mâcha tranquille-

ment son rouleau de tabac. J'essayai de réparer mon imprudence en vantant la vitesse de son bateau. Cet homme comprit peut-être l'indigne fausseté que je commettais en ce moment, et pour m'en punir, ne répondit rien. Enfin, après mainte tentative, mainte digression qu'il n'accueillait que par un froid mutisme ou quelque sec monosyllabe, je crus que j'allais en venir à vaincre sa taciturnité et à obtenir de lui les renseignements de l'homme pratique, bien préférables souvent à ceux de l'érudit. Je venais de parler de la mer du Nord ; cette mer me conduisit à la Méditerranée ; je prononçai le nom de Marseille, et il se trouva que mon silencieux pilote, dans le cours de ses excursions, avait vu la Canebière. « Oh ! Marseille ! s'écria-t-il, *de goed vijn !* Oh ! le bon vin ! » Quel bonheur, me dis-je que le vin de Marseille lui ait semblé doux ; voilà sa langue déliée, et à l'aide de quelques transitions, de là-bas je le ramènerai bien ici. Mais quand je repris l'entretien, il répéta de nouveau son enthousiaste exclamation de buveur, *de goed vijn !* et ce fut fini. Mes courageux efforts n'en tirèrent pas une parole de plus. Las de lutter vainement contre un tel silence, je m'appuyai sur le bord de la barque et je me mis à regarder le pays.

C'est bien par là que j'aurais commencé si j'avais été dans mon cher pays de Suède, et il est probable que là, au milieu des belles plaines parsemées de lacs, des montagnes pittoresques, des forêts imposantes, je n'aurais pas cherché avec tant d'avidité l'entretien d'un batelier. Mais que le lecteur daigne se représenter ma situation. Je suis seul avec cet inflexible pilote, à l'extrémité d'une lente embarcation, au milieu d'une contrée plate dont j'ai déjà depuis longtemps observé et dont j'observerai pendant plusieurs semaines encore l'aspect uniforme et le ton vert ou grisâtre. Le canal qui nous porte débonnairement sur son onde pacifique est, à vrai dire, une œuvre fort louable. Il enrichit le

commerce d'Amsterdam, il fait la joie des Hollandais, l'orgueil du souverain qui en a ordonné la construction et des ingénieurs qui l'ont exécuté. J'ai lu dans mainte consciencieuse statistique tout ce qu'il a fallu vaincre d'obstacles pour mener à bonne fin cette entreprise industrielle et tout ce qu'elle a coûté; mais je me souviens des cascades écumantes de la Finlande, des beaux fleuves d'Allemagne, des ruisseaux argentés de la Suisse, et, le dirai-je? je préférerais le plus humble filet d'eau tombant d'une pointe de rocher, la plus petite source gazouillant dans son lit de mousse, à cette onde impassible qui n'a ni colère ni murmure. A droite et à gauche de ce canal, très-précieux du reste, j'aperçois une terre humide et marécageuse, des maisons en briques couvertes de jonc, isolées l'une de l'autre, enfermées pour la plupart dans une enceinte de petits fossés ou de petits canaux. Le jour, on jette une planche sur le fossé pour communiquer avec les voisins; le soir, on retire ce pont mobile, et voilà l'habitation gardée comme une forteresse; et l'on s'en va ainsi d'écluse en écluse, et le lieu que l'on va voir ressemble à celui que l'on quitte, et rien ne rompt l'uniformité du tableau, si ce n'est, de temps à autre, l'apparition d'un gros navire qui s'en revient le ventre plein de tonnes de sucre, de clous de girofle et de tabac. Le lourd édifice occupe le tiers de la largeur du canal et se prélasse sur l'eau comme un serviteur de bonne maison qui rapporte une fortune à ses maîtres. Pour peu qu'il y ait entre ciel et terre un souffle de bon vent, on met toutes les voiles dehors; mais ce n'est là qu'un moyen très-faible d'avancer sur une eau sans mouvement, et quinze ou vingt chevaux attelés au gaillard d'avant traînent à pas comptés le riche navire, comme un parvenu qui, après avoir bravé courageusement les hasards de la fortune et surmonté les périls d'une vie aventureuse, prétend achever à son aise le cours

de son pèlerinage en ce monde. Les matelots, appuyés contre les bastingages ou perchés comme des mouettes sur les enfléchures, attachent sur nous un regard où se trahit une touchante émotion. Ils ont fait le voyage des Indes, et il y a longtemps qu'ils n'ont vu le treckschuit national, l'embarcation bien-aimée qui les portait d'un village à l'autre dans leur première jeunesse. L'un d'eux nous hèle du haut d'une tonne; il vient de reconnaître dans notre pilote un enfant de son hameau, et il lui demande avec anxiété des nouvelles de ceux qu'il a quittés il y a près d'un an, et auxquels il a maintes fois pensé. Le pilote monte sur un banc et lui crie : « Ta femme et tes enfants vont bien, ton père a bu avec moi à la dernière kermesse, et l'on t'attend pour la noce de ta sœur. » La figure du matelot s'épanouit à ces paroles, et il répond par un cri expressif, par un remercîment qui vient du fond du cœur. O agitations et bonheur de la vie de marin, ceux qui ne vous connaissent pas peuvent-ils vous comprendre, et ceux qui vous connaissent peuvent-ils vous dépeindre?

Pendant que je fais ces observations, le brouillard hollandais, qui depuis le matin couvre le ciel et enveloppe l'horizon, devient de plus en plus noir et épais, et se résout en une pluie froide et pénétrante. Le pilote revêt son caban et se plonge la tête dans un lourd capuchon. Moi qui n'ai pas la même ressource, je suis forcé de rentrer dans la cabine. Les trois Hollandais tirent toujours de longues bouffées de leurs pipes en terre. Le Belge, qui affecte des airs plus civilisés, tient délicatement du bout de ses doigts un mauvais cigare. La chambre est noire comme un four, et la conversation tourne au sentiment. Le Belge, dans son humeur sarcastique, avait blessé au vif le cœur de ses compagnons de voyage. Il avait mis en doute les facultés affectueuses des Hollandais, et ceux-ci lui répondaient naïvement et gravement par des histoires dont ils

avaient été eux-mêmes ou les témoins, ou les héros. « Oui, monsieur, disait l'un d'eux que je voyais très-imparfaitement à travers la fumée, mais qui avait une bonne et honnête physionomie, oui, c'est un fait singulier, et je puis vous le raconter. — Eh bien ! voyons, » dit le Belge en croisant ses jambes et en se redressant de l'air d'un homme qui se pose en critique, et qui voit arriver une victime.

Le Hollandais nettoya sa pipe, la remplit de tabac, et commença ainsi : « Il y aura bientôt vingt ans, qu'un jour d'octobre j'arrivais à Utrecht pour y faire des études en droit. J'étais le cadet d'une famille nombreuse, et mon père ne pouvait me donner chaque mois qu'une somme très-modique. Je m'installai dans un des quartiers les plus modestes de la ville, je me mis en pension avec quelques étudiants pauvres comme moi, et je cherchai dans le travail, dans l'accomplissement rigoureux de mes devoirs, la satisfaction que les étudiants riches ou insouciants s'en allaient chercher dans le monde et les fêtes. Malgré toutes mes précautions, malgré mes sévères calculs d'économie, j'avais bien de la peine, avec mon humble revenu, à joindre, comme on dit, les deux bouts. Plus d'une fois je m'assis pensif dans ma chambre, n'ayant pour tout dîner qu'un morceau de pain et pour me réchauffer au cœur de l'hiver qu'un dernier quartier de tourbe auprès duquel je grelottais, tandis que mes compagnons d'étude passaient dans la rue, riant, chantant, courant au théâtre et au cabaret. Mais alors je songeais à mon pauvre père qui s'imposait lui-même de rudes privations pour pouvoir me donner mon modique traitement; et plutôt que d'ajouter à ses sacrifices, j'étais bien décidé à souffrir la faim et le froid. L'hiver se passa ainsi, et je voyais arriver le printemps avec la joie des malheureux qui, par un beau jour de soleil, sortant de leur retraite obscure et s'en allant errer à

travers les prés en fleurs, se croient riches de toute la richesse que la nature étale autour d'eux. Un événement inattendu, un hasard, vint tout à coup mettre fin aux inquiétudes matérielles qui m'attristaient souvent. Pour m'en aller de ma demeure aux cours de l'Université, je passais régulièrement deux fois par jour dans une petite rue assez sombre, et habitée par des ouvriers ou des marchands de troisième ordre. J'avais vu plus d'une fois une femme déjà âgée qui occupait un magasin de porcelaines chinoises, ou pour mieux dire de bric-à-brac, et qui, chaque fois que je passais, se trouvait debout sur sa porte et fixait sur moi un regard attentif. Pendant assez longtemps, je remarquai les apparitions régulières de cette femme sur le seuil de son magasin sans y attacher aucune importance, sans qu'il s'ensuivît dans mon esprit aucune réflexion. Cependant mes amis avaient fait la même remarque, et ils me la communiquèrent. Peu à peu elle me préoccupa, et en détournant de temps à autre la tête à distance, j'observai que cette femme, immobile et attentive, me suivait constamment de l'œil, et ne rentrait dans son magasin que lorsqu'elle ne pouvait plus me voir. Inutile de dire que, lorsque la sympathie de la marchande de bric-à-brac fut ainsi constatée et les témoignages à l'appui reconnus et répétés par tous mes camarades, il en résulta à la table où nous nous réunissions chaque soir pour prendre notre modeste repas des éclats de rire et des plaisanteries assez grotesques. La bonne dame n'était plus jeune. A travers l'étoffe légère de sa coiffure, on ne voyait que des cheveux blancs, et les rides de son visage annonçaient bien soixante ans. Son nom ajoutait encore une autre singularité aux rêves romanesques que nous lui supposions. Elle s'appelait Elvina Teederhart (cœur tendre). Parfois, quand mes amis me voyaient le front soucieux, l'esprit préoccupé de quelque ennui : « Console-

toi, me disaient-ils, le ciel t'accorde un cœur tendre dont soixante ans n'ont pu refroidir l'ardeur. » Il y avait en moi je ne sais quel sentiment confus qui protestait contre ces plaisanteries ; peu à peu cependant, soit par faiblesse, soit par entraînement, je m'y laissais aller, et je riais franchement de ce qu'on appelait alors ma bonne fortune. Mais un jour que je me trouvais à quelques pas de distance de mes camarades dans la rue de la marchande, la bonne femme étant déjà sur sa porte, l'un d'eux me cria, en parodiant une de nos élégies : « Accours, accours, ô trop tardif amant, ta jeune beauté t'attend ; » puis il lança un regard sardonique sur la marchande, et s'éloigna en poussant un éclat de rire répété par ses compagnons. Au même instant j'arrivais devant la boutique. Je vis la pauvre femme rougir et pâlir. Elle jeta sur moi un regard d'une douceur et d'une tristesse inexprimables, puis elle s'enfuit au fond de son magasin. Je m'éloignai en silence, la tête baissée, mécontent de mes amis, mécontent de moi, poursuivi par je ne sais quelle vague inquiétude qui ressemblait à un remords. Comment ai-je pu, me disais-je, permettre que cette femme devînt le jouet de mes amis? Qu'a-t-elle fait pour mériter un tel affront? et comment me suis-je associé moi-même à d'indignes plaisanteries?

Cette fois-là, il me sembla que la leçon de notre professeur était bien longue. J'essayai en vain d'y prêter quelque attention, et dès qu'elle fut achevée, je me hâtai d'accourir dans la rue de Mme Teederhart; de loin, mon regard la cherchait avec une secrète sollicitude sur le seuil de sa porte, mais elle n'y était pas. En approchant de sa demeure, je m'arrêtai comme un flâneur devant les vitres des magasins, je passai devant le sien lentement, et un peu plus loin je m'arrêtai de nouveau et tournai la tête de côté ; attente inutile. Elle ne parut pas. Le lendemain et le surlendemain,

je refis plusieurs fois et avec plus de lenteur encore la même promenade, sans être plus heureux. La porte de son magasin était ouverte, mais il semblait désert ; je n'y vis qu'un gros chat bien fourré, à moitié endormi entre deux vases de Chine, qui m'observait du coin de l'œil, et semblait réfléchir dans son demi-sommeil à mes allées et venues. Cette disparition subite d'une pauvre femme qui paraissait prendre plaisir à me voir, et que je croyais avoir offensée, augmenta mes regrets et mes perplexités. Je m'exagérais tout à la fois, et le sentiment d'intérêt mystérieux que j'avais pu lui inspirer, et la faute commise envers elle ; puis je voyais toujours ce regard si triste et si doux, qu'elle avait laissé tomber sur moi, au moment où mes camarades la tournait en dérision, et j'éprouvais une tristesse toute nouvelle, une tristesse mêlée de repentir, que j'essayais en vain de surmonter ; et quiconque m'eût vu alors, marchant d'un pas rêveur dans la rue, le front soucieux, l'œil inquiet, m'aurait pris pour quelque amant langoureux. Rien n'est plus uniforme que l'expression de nos émotions : celle du remords est souvent triste comme celle de l'amour, et les soupirs de la douleur ressemblent aux accents de la joie. Enfin, le troisième jour, je revins devant le magasin de Mme Teederhart, et, ne la voyant pas apparaître, je résolus de mettre fin à mon anxiété, d'entrer chez elle, et de lui demander pardon de la scène cruelle qu'elle avait subie malgré moi, et que je me reprochais pourtant comme si j'en avais été coupable. Je m'approche avec une émotion singulière, j'hésite, je m'éloigne, je reviens ; j'avais une timidité d'enfant. Je franchis le seuil de la porte, et je m'arrête encore, et je regarde, comme si j'avais peur que des voisins n'observassent sur mon front, dans mes yeux, dans ma démarche, la pensée qui m'agitait, comme si cette pensée si pure et si candide pouvait donner lieu à quel-

que fâcheuse interprétation. Admirable ingénuité de la jeunesse. J'ai lu depuis quelques romans, et j'ai retrouvé dans le récit et la description d'un sentiment d'amour tout ce que j'éprouvais alors dans l'émotion d'une pensée reconnaissante, craintive, et presque filiale. Au moment où j'étais là, immobile, incertain, ne sachant si je devais faire un pas de plus en avant, ou rétrograder, celle que je cherchais avec tant d'agitation ouvre tout à coup une porte vitrée à travers laquelle elle m'observait, s'avance et me salue avec un doux sourire. « Pardon, madame, lui dis-je en me sentant rougir et en balbutiant. — Oh ! je sais ce que vous voulez me dire, s'écria-t-elle en posant sa main sur mon bras pour mieux m'interrompre, j'ai été fort affligée des paroles de vos amis, mais je suis sûre que vous êtes parfaitement innocent de cette grossière et sotte injustice; j'ai suivi depuis trois jours, sans que vous m'ayez vue, vos mouvements et votre inquiétude; je vois que vous êtes bon, et je me réjouis d'une circonstance qui achève de me révéler ce que j'avais déjà pressenti. Asseyez-vous. »

Je m'assis sur un vieux fauteuil en chêne sculpté qui était là, entre toutes les raretés de son magasin. Elle resta un instant debout devant moi, silencieuse et me regardant d'un regard qui m'étonnait et me troublait; puis elle s'assit à côté de moi, et, me prenant la main : « Comment vous appelez-vous? me dit-elle. — Charles. — Charles! s'écria-t-elle, est-ce vrai? O mon Dieu! quelle singulière chose! Est-ce que vous vous appelez Charles? Dites; ne me trompez-vous pas? Mais pourquoi me tromperiez-vous? quelle méchante idée! Vous vous appelez donc Charles, Charles? » Et sa voix était très-émue, et son regard petillait en se fixant sur le mien; elle s'arrêta un instant et reprit le cours de ses questions : « Quel âge avez-vous? — Vingt ans. — Vingt ans ! c'est bien cela !... Allons, allons, mais je

suis une folle; que devez-vous penser de moi? Et pourtant!... » Elle s'arrêta encore, mit sa main dans la mienne, et me dit d'une voix affectueuse : « Écoutez, monsieur Charles; voulez-vous bien faire un grand plaisir à une pauvre solitaire que vous ne connaissez pas? voulez-vous venir dîner ici dimanche prochain, et non-seulement ce dimanche-là, mais tous ceux qui suivront; quand vous n'aurez toutefois point d'invitation plus agréable? Car moi, je ne suis qu'une vieille femme, une marchande de bric-à-brac, et vous êtes un étudiant à l'Université, et vous avez vingt ans! — Oh! je viendrai, m'écriai-je avec une assurance subite dont je me sentis étonné; et rien ne m'empêchera de me rendre à votre invitation. — Eh bien! merci, merci, me dit-elle; retournez maintenant dans votre petite chambre, car je sais que vous avez une petite chambre avec toutes sortes de livres très-savants, et que vous êtes fort studieux; allez, je vous attends dimanche. » A ces mots, elle me tendit encore la main, puis se retira; et moi, je sortis en proie à une émotion étrange, ne sachant ce que je devais penser de cette entrevue, de ces paroles affectueuses, de ces regards si vifs, et me réjouissant pourtant de tout cela comme d'un événement heureux. A quelques pas de distance, je me retournai, et je vis Mme Teederhart qui penchait la tête hors de sa boutique pour me suivre du regard, et je me dis comme elle : quelle singulière chose! Mais il me semblait que j'avais la conscience soulagée d'un lourd fardeau.

En rentrant dans la maison où je demeurais, je trouvai mes amis assemblés dans le corridor, et causant d'un air de mystère à voix basse. L'un d'eux, m'ayant vu entrer chez la marchande, était venu en toute hâte le raconter aux autres, et là-dessus des commentaires, quels commentaires! et, lorsque j'arrivai, des plaisanteries, des paroles amères et froissantes.

« C'est une folle, me disait l'un ; je le sais d'un de ses voisins qui la voit, depuis plusieurs années, vivre de la façon la plus bizarre, ne sortant pas, ne rendant aucune visite et ne parlant à personne. — C'est une vieille avare, disait un autre, qui s'enferme pour rogner des écus et compter ses pièces d'or cousues dans des lambeaux d'étoffe. — Bah! disait un troisième, c'est tout simplement une de ces bonnes créatures qui ont une prédilection toute particulière pour les promesses du diable, et qui voudraient retrouver à soixante ans ce qui les charmait à vingt. — C'est une femme excellente! m'écriai-je avec colère, une femme dont je ne souffrirai pas que l'on parle mal devant moi ; » et je rentrai dans ma chambre, laissant mes officieux conseillers fort étonnés de ma vive réponse.

Le surlendemain de ce jour était un dimanche. A l'heure du dîner, je rentrai chez Mme Teederhart. J'avais mis, pour me rendre à son invitation, mon plus bel habit, ma cravate brodée par une de mes sœurs, mon gilet à fleurs, don d'une marraine généreuse, et, en me regardant dans mon petit miroir d'étudiant, je dois dire que je ne me trouvai pas trop mal. J'arrive dans une jolie chambre située au fond du magasin. Quelques meubles simples, mais de bon goût, la décoraient. Un tableau couvert d'un crêpe noir et suspendu à la muraille en faisait le principal ornement. Des vases de fleurs garnissaient la cheminée, et la table, placée sur un tapis tout neuf, portait une nappe damassée et de très-beaux couverts en argent. La marchande, occupée encore comme une bonne maîtresse de maison hollandaise à surveiller le dîner, suspendit sa tâche pour venir au-devant de moi et me remercia avec effusion d'avoir tenu ma promesse. Une jeune servante rangea les assiettes, disposa dans un ordre symétrique les verres et les bouteilles, et nous nous mîmes à table. De ma vie je n'avais vu, même

aux jours de fête de ma famille, un dîner aussi splendide, et cependant Mme Teederhart le trouvait encore trop mesquin. Elle grondait sa servante de n'avoir pas servi un poisson plus rare, des poulets plus gras. Elle me versait dans une coupe de verre de Venise du vieux vin de Bordeaux et s'excusait de me recevoir si mal, et, me regardant boire et manger, semblait elle-même ne prendre aucun goût à tout ce qui était devant elle. Vers la fin du dîner, elle m'adressa quelques questions sur ma famille, sur mon pays, sur mes projets, et chacune de mes réponses était accueillie par elle avec l'expression d'une touchante sympathie. Après deux ou trois heures d'un entretien pendant lequel elle m'avait plus d'une fois ému par ses témoignages d'intérêt, comme je me disposais à sortir, elle me tira à l'écart et me dit : « Vous m'avez accordé une faveur dont je suis reconnaissante, en me donnant ces doux moments enlevés à votre dimanche ; accordez-m'en une autre. Tenez, je sais que vous n'êtes pas riche, vous me l'avez avoué à moi-même, et seul dans cette ville, avec vos faibles ressources, vous devez éprouver bien des privations. Permettez-moi de remettre entre vos mains un peu de mon superflu. En vous faisant cette offre, j'obéis, j'en suis sûre, à la volonté de la Providence, qui m'a dotée au delà de mes besoins, sans doute pour que je puisse aussi à mon tour doter de quelque don ceux qui en sont dignes. Prenez, dit-elle en me mettant une pièce d'or dans la main ; et voyant que je m'éloignais par un brusque mouvement : Oh ! je vous en conjure, ne refusez pas cette modique offrande, songez que c'est une obole que je n'enlève à personne, dont je puis librement disposer et que vous me rendrez un jour.... oui, un jour, quand vous serez riche et heureux comme vous méritez de l'être. » Et en parlant ainsi, elle attachait sur moi un regard tendre et suppliant; puis, glissant une pièce d'or entre

mes doigts, elle me serra la main et disparut en me criant : « A dimanche ! Allez, et que Dieu vous bénisse. »

Plusieurs dimanches se passèrent de la sorte, moi toujours empressé de revenir m'asseoir dans sa demeure, elle toujours plus heureuse de me voir, me choyant, m'entourant de soins délicats, m'interrogeant avec une sollicitude toute maternelle sur mes études, sur mes besoins, sur mes rêves de jeune homme. Tantôt elle souriait de mes récits ingénus, tantôt elle m'encourageait dans mes travaux, elle applaudissait à mes projets d'avenir, et quand parfois il se trouvait dans mes paroles quelque chose de répréhensible, elle m'adressait des reproches avec une douce et caressante autorité.

J'aurais bien voulu pénétrer aussi dans l'histoire de sa vie, interroger ses souvenirs. Il y avait dans l'expression habituelle de son regard, dans la lente accentuation de sa voix, un caractère de tristesse qui m'intéressait et que je ne savais comment expliquer. A voir sa physionomie ouverte et prévenante, ses grands yeux bleus dont l'âge n'avait pu éteindre l'éclat, ses lèvres qu'entr'ouvrait à certains moments un doux sourire, ce visage d'une coupe fine et gracieuse, on se disait qu'elle avait dû être belle, et je me demandais si le mystère répandu sur sa vie ne cachait pas une de ces passions mal assoupies dont la beauté est souvent le jouet, si sa tristesse n'était pas née d'une de ces amères déceptions du cœur, d'un de ces souvenirs opiniâtres et profonds que le temps efface si lentement, si jamais il les efface. Mais chaque fois que j'avais tenté de la ramener aux jours de sa jeunesse, je l'avais vue devenir tout à coup si sérieuse et fixer sur moi un regard si douloureux, que je m'étais amèrement repenti de mon indiscrétion. J'aurais pu, à l'aide de mes amis, faire interroger les voisins, mais j'aurais eu honte d'employer un tel moyen pour apprendre ce que ma bienfaitrice ne voulait pas

me dire elle-même. Que m'importait d'ailleurs cette histoire mystérieuse du passé? Que m'importait ce qu'il y avait d'étrange, d'inexplicable, dans son affection pour moi? N'étais-je pas heureux de cette affection? n'avais-je pas pour cette femme, près de laquelle le hasard m'avait amené, un respect, un attachement filial, et n'était-elle pas pour moi indulgente et tendre comme une mère? Chaque fois que je revenais la voir, mon cœur s'ouvrait à elle avec plus d'abandon. Nous restions seuls après dîner dans son petit salon, et nous passions là des heures entières à causer comme si nous nous connaissions depuis longtemps. Chaque dimanche, son ingénieuse sollicitude lui faisait trouver quelque nouveau moyen de m'enrichir en ménageant ma délicatesse, et quand j'hésitais à accepter ses dons : « Prenez, prenez, me disait-elle; je vous dois une illusion qui est un bonheur. C'est Dieu lui-même qui vous a amené près de moi pour nous donner à tous deux ce dont nous avions besoin, à vous une tutelle généreuse, à moi un peu de joie mensongère dans mes regrets. »

Un jour que je refusais plus opiniâtrément encore que de coutume d'accepter tout ce qu'elle m'offrait, elle me dit d'un ton moitié riant et moitié sérieux : « Je ne suis pas si désintéressée que vous le croyez; j'ai une grâce à vous demander.... puis s'interrompant tout à coup : Oh! non, je n'oserais pas; c'est une chose folle que vous ne comprendriez pas et qui me rendrait peut-être bien ridicule à vos yeux. — Non, parlez, lui dis-je, parlez, je respecte aveuglément toutes vos volontés, et je ne donnerai jamais à tout ce qui viendra de vous qu'une noble et sérieuse interprétation. — Eh bien! je voudrais.... mais en vérité, c'est un enfantillage qui va vous paraître étrange; je voudrais vous voir venir un jour chez moi revêtu d'un habit vert avec des boutons de métal et un gilet de pluche bleu. Ce vêtement-là n'est plus de mode, et vous n'oseriez vous

montrer ainsi devant vos camarades; mais voulez-vous bien le porter une fois, une seule fois pour votre vieille amie? — Oui, m'écriai-je avec le même accent d'enthousiasme que j'aurais mis à formuler une résolution héroïque; je viendrai chez vous ainsi vêtu, et non pas une fois, mais toujours si vous le désirez. »

En la quittant, je courus chez le tailleur, qui trouva fort étrange que je voulusse être habillé comme il y a vingt ans; mais ses objections ne pouvaient m'émouvoir, et il se mit à l'œuvre.

Le dimanche suivant, j'entre chez Mme Teederhart, avec mon habit à larges basques tombant au-dessous du jarret, et mon gilet descendant jusqu'au milieu du ventre. Les passants s'arrêtaient pour me voir dans la rue, et si nous avions été au temps du carnaval, on aurait pris ce costume suranné pour une mascarade. Mais je me souciais peu des remarques que l'on pouvait faire, je ne songeais qu'au bonheur de remplir le désir de ma bienfaitrice, bien que ce désir me parût, à vrai dire, une fantaisie un peu étrange. En me voyant, Mme Teederhart pousse un cri, puis s'approche et me regarde en silence des pieds à la tête, et joint les mains, et me regarde encore avec une expression étonnante de joie et de surprise. Puis me conduisant au fond de son salon « : Attendez, me dit-elle, il manque encore quelque chose à votre toilette. » Elle s'approche d'une armoire, en tire une longue cravate blanche brodée, la met à la place de mon col de satin, me regarde et s'écrie : « O mon Dieu! mon dieu! » et me prenant les mains dans les siennes, elle me contemple l'œil ému, le cœur agité, sans pouvoir proférer une parole. Tandis que nous étions là debout tous deux, elle muette, et moi cherchant à deviner le secret de son émotion, tout à coup entre une de ses amies, qui me regarde et s'écrie : « *Herr Jesus!* c'est M. Charles ! » A ce nom magique, Mme Teederhart met ses mains sur

son visage, pousse une exclamation de douleur, et s'enfuit dans une autre chambre. « C'est M. Charles, répète son amie, » et m'observant encore de plus près : « Vraiment ! vraiment ! a-t-on jamais vu une ressemblance pareille ! — Mais, qui donc, m'écriai-je, est ce M. Charles que vous connaissez ? — Quoi ! vous ne le savez pas ? le fils de mon amie, le fils adoré qu'elle pleure toujours. » Et s'approchant du grand tableau voilé que j'avais remarqué le premier jour de mon arrivée chez Mme Teederhart, elle ôte le crêpe qui le recouvre, et je vois un jeune homme de mon âge, vêtu comme je l'étais en ce moment, et si semblable à moi, qu'un peintre n'aurait pu faire mon portrait avec plus d'exactitude, qu'un miroir n'aurait pu mieux refléter les traits de mon visage. « Oh ! pauvre femme, m'écriai-je ! pauvre malheureuse mère ! A présent, je comprends tout ce qu'elle a souffert, toutes les joies menteuses et les cruels regrets qu'elle a dû éprouver en me voyant. »

Au même instant, Mme Teederhart parut. Elle était pâle et défaite, et l'on voyait à ses yeux rouges, qu'elle venait de pleurer. « Chère Thérèse, dit-elle à son amie, revenez me voir bientôt, et maintenant, laissez-moi tout entière à mes souvenirs. » Son amie lui serra la main en silence, et s'éloigna. La pauvre mère, abattue et oppressée, s'assit ; puis, me prenant la main et jetant un regard sur le portrait dégagé de son voile : « Vous savez tout, à présent, me dit-elle ; vous savez pourquoi j'ai été si vivement émue en vous voyant par hasard passer un jour devant ma demeure, pourquoi j'ai cherché à vous voir plus souvent, et pourquoi je vous ai aimé. Pardonnez-moi si l'affection que je vous ai témoignée s'adressait moins à vous qu'à un souvenir. Je n'ai cherché d'abord en vous, je dois l'avouer, qu'une ressemblance ; mais, après avoir trouvé celle de la physionomie, qui aurait bien pu ne produire dans mon

esprit qu'une impression passagère, j'ai trouvé celle de l'âme et du caractère, qui m'a de plus en plus inspiré je ne sais quel indicible sentiment de tendresse et de reconnaissance, comme si vous aviez vous-même préparé cette ressemblance pour me donner un bonheur illusoire, un doux mensonge, un rêve. Hélas! celui dont vous voyez ici le portrait, celui qui vous ressemble tant et dont, par une singulière fatalité, vous portez le nom, il était comme vous, jeune, bon, honnête. Malheureusement il n'était pas si raisonnable que vous, il aimait les entreprises hardies, les rêves aventureux. Ce salon, où vous trouvez du luxe, lui semblait trop pauvre, cette ville trop obscure, ce pays trop étroit; il voulait s'élancer dans l'espace, tenter les grandes choses. Les voyages les plus lointains, les projets les plus périlleux étaient ceux qui souriaient le plus à sa vive et ardente imagination. Je pouvais lui laisser une fortune assez considérable, car, quoique je ne sois qu'une marchande de bric-à-brac, je ne compte point parmi les plus pauvres d'Utrecht. Mais la fortune ne lui suffisait pas, il voulait la gloire, la gloire des dangers, des explorations hasardeuses, des succès incertains, la gloire des Houtman, des Heemskerk, ces vaillants voyageurs de la Hollande. Que de fois, le voyant si désireux de s'élancer sur les flots de l'Océan, ne lui ai-je pas dit, comme la pauvre mère dont parle le poëte de la Frise, Gijsbert Japick : « Charles, Charles, pourquoi « veux-tu partir? la ville qui t'a vu naître est-elle donc si « petite, la maison qui t'a abrité est-elle si triste, le cœur « de ta mère est-il si pauvre, que tu ne puisses trouver « dans l'aspect de cette ville, dans les joies du foyer pa- « ternel, dans la tendresse sans bornes qui a veillé sur « ton enfance, un aliment suffisant pour ton âme et ton « imagination? » Mais son père, dont l'autorité aurait soutenu la mienne, était mort : mes vœux et mes prières furent inutiles. Cet enfant bien-aimé, ce fils unique

partit. Il y a aujourd'hui vingt ans que je lui disais adieu sur la rade d'Amsterdam ; il y a aujourd'hui vingt ans que je le voyais pour la dernière fois. Il périt dans un naufrage, et depuis le jour où j'ai appris cette affreuse nouvelle, je n'ai pas connu une pensée de joie jusqu'au moment où je vous ai remarqué, où, me livrant à une folle erreur, j'ai tâché de confondre l'image gravée dans ma mémoire avec celle qui vivait devant mes yeux. Mais votre présence m'affligeait en me consolant, et je ne pouvais vous parler de ce fils dont vous me rendiez le souvenir plus vif et plus saisissant. Vous avez dû me trouver parfois bien bizarre, n'est-ce pas ? Maintenant vous savez tout ; maintenant que vous voyez combien j'ai souffert, aimez-moi encore un peu, si ce n'est par reconnaissance, au moins par pitié. » Et comme par l'effet même de mon émotion, je tardais un instant à lui répondre : « Oh ! dites-moi, s'écria-t-elle, dites-moi du moins que je ne cesserai pas de vous voir, que vous ne vous en irez pas comme mon malheureux Charles, tenter les hasards d'une périlleuse navigation. Je vous le demande, non-seulement pour moi, qui ne suis que votre vieille amie, mais pour votre mère. Hélas ! si vous saviez ce qu'il en coûte au cœur des pauvres mères, de voir leurs fils partir pour les pays lointains et de les sentir errants sur les vagues quand le vent gronde et que le ciel est sombre. — Non, lui répondis-je, je n'ai point ces idées aventureuses qui nous portent à quitter le sol natal et à nous en aller au loin chercher le vague bonheur qui nous est apparu dans nos rêves. Je resterai ici, près de vous, près de mes parents ; je deviendrai un honnête magistrat, un pacifique citoyen d'Utrecht, un bon père de famille, m'en allant chaque jour régulièrement au tribunal, et le soir fumant paresseusement ma pipe en prenant une tasse de thé. Voilà mon avenir, et je n'en désire pas d'autre. — C'est bien, c'est bien, me dit

la pauvre mère. Ah! pourquoi mon fils n'a-t-il pas eu ces idées de calme et de vie bourgeoise! je le verrais encore là, et je serais la plus heureuse des mères. Mais vous me restez du moins, vous qui êtes son image, vous qui trompez parfois mon cœur par votre ressemblance avec lui, vous me restez, et je remercie le ciel, qui dans mon malheur, me donne, comme un dernier rayon de joie, cette dernière illusion.

Dès ce moment, les liens qui s'étaient établis entre madame Teederhart et moi se resserrèrent de plus en plus. Je revins d'abord la voir chaque jour, et puis plusieurs fois par jour. Depuis que j'avais pénétré dans le secret de sa douleur, je comprenais tout le charme de son illusion, et j'éprouvais un vif sentiment de joie à penser que ma présence pouvait adoucir ou suspendre l'amertume de ses regrets. Chaque jour aussi la pauvre femme redoublait envers moi de soins et de tendresse. Il n'était sorte de moyens ingénieux qu'elle n'imaginât pour deviner un de mes désirs ou pour satisfaire une de mes fantaisies. On eût dit que, comme je tenais la place de son fils, elle avait peur de me voir partir ainsi que lui, et toutes ses prévenances, tous ses dons, toutes ses paroles affectueuses, étaient autant de pieux artifices pour me retenir plus fortement près d'elle.

Quelques années se passèrent ainsi. Ceux qui d'abord ne l'avaient regardée que comme une femme bizarre furent vivement émus en apprenant ce qu'elle avait souffert, et mes amis, qui s'étaient moqués de ses prévenances envers moi, vinrent l'un après l'autre lui demander pardon de la scène qui l'avait effrayée. Mon cours de droit était fini, mais je restai à Utrecht, poursuivant en dehors des leçons universitaires quelques études spéciales. Mon père et ma mère vinrent me voir. Je les conduisis chez elle. « Laissez-moi votre Charles, leur dit-elle, j'aurai bien soin de lui; c'est mon fils

adoptif. Je ne veux pas l'obliger à changer de nom, je ne veux pas le dérober à votre affection. Encore quelque temps, et il vous reviendra tout entier, et si je ne fais pas, selon la coutume, un contrat par-devant notaire pour lui donner son titre d'adoption, c'est que le meilleur de tous les contrats est là, » ajouta-t-elle en mettant la main sur le cœur.

Elle mourut en me donnant sa bénédiction, et je la pleurai comme une mère. Son testament m'instituait son héritier absolu. « Je n'ai point d'autres parents, écrivait-elle à la fin de ses dispositions, qu'une vieille cousine fort riche. Si Charles veut lui offrir une portion de ma fortune, je le lui permets, mais je le prie en grâce, et c'est le dernier vœu d'une mourante, d'en conserver la plus grande part. » Elle instituait de plus une rente de cent florins, à perpétuité, pour la femme de quelque pauvre marin qui aurait perdu un fils dans un naufrage. J'acquittai ce legs pieusement, j'allai trouver la cousine, qui ne voulut rien recevoir de l'héritage dont je lui offrais une part, et je restai maître d'une fortune inespérée. L'année suivante, je me mariai; je devins juge à Utrecht; mon fils aîné s'appelle Charles, ma fille porte le nom de ma bienfaitrice, et ma femme, mes enfants et moi, nous prions chaque jour pour elle. »

Le Hollandais, ayant achevé son récit, détourna la tête, et je le vis passer la main sur ses yeux comme pour essuyer une larme. Son compagnon, qui était un gros et gras personnage dont les membres un peu lourds avaient été évidemment fortifiés par une ample consommation de rosbif, et les joues colorées par l'usage du genièvre, prit la parole et dit : « Voilà une histoire qui prouve bien que les Hollandais ne sont pas comme certains voyageurs malavisés se plaisent à les représenter, des êtres absorbés par la matière; moi j'en sais une encore.... Mais voilà que nous arrivons à

Niewdiep. » En disant ces mots, il se leva, nous fit un léger salut et sortit. Une jeune femme l'attendait sur le quai, et se jeta dans ses bras avec une joie touchante; deux petits enfants aux joues rondes et roses comme des pommes de Normandie se suspendirent à sa redingote: l'heureux voyageur s'éloigna avec son doux fardeau. C'était peut-être là l'histoire qu'il voulait nous raconter.

J'avais quitté en même temps que lui notre *roem* enfumé, et je regardais avec surprise le tableau qui se déroulait à mes yeux. A la place des plaines marécageuses, des landes arides, des cabanes isolées, dont l'aspect monotone fatigue les yeux à partir d'Alkmaar, tout à coup j'aperçois de larges et beaux édifices, des magasins de marine et une population animée. J'entends l'officier qui commande une manœuvre sur une frégate, les matelots qui hèlent les cordages, le tambour militaire qui bat dans les rues, et le clairon qui sonne à la porte d'une caserne. Des bâtiments de commerce entrent dans le port, des barques glissent le long des canaux, des portefaix s'en vont le dos courbé sous des sacs de riz ou de café. Nous sommes dans l'entrepôt de la mer du Nord, dans l'un des ports militaires de la Hollande.

Il y a quarante ans qu'à la place de ces édifices, de ces chantiers, on ne voyait encore qu'une pauvre maison de paysan. La création du canal du Nord a fait en peu de temps une ville animée d'une plaine déserte. C'est ici que les navires d'Amsterdam s'arrêtent en revenant des Indes et en y allant; c'est ici que l'on a entassé tout le matériel et l'armement des bâtiments de guerre. Quand un de ces bâtiments part pour quelque contrée étrangère, il vient prendre à Niewdiep ses canons et ses boulets; puis, au retour, il quitte son appareil militaire. On lui enlève ses armes, ses munitions, on lui enlève la plus grande partie de ses voiles, quelquefois

même ses mâts, et il entre dans les bassins d'Amsterdam comme un pacifique bourgeois incapable d'offenser qui que ce soit. J'ai vu une fois une magnifique frégate suivre ainsi sa route, le pont vide, les écoutilles fermées, les hunes abattues. Hélas ! c'était grande pitié. Vingt-quatre chevaux la traînaient paisiblement le long du canal. On eût dit d'un roi vaillant et courageux dépouillé de son armure et enchaîné au paresseux attelage de ces rois fainéants dont parlent nos vieilles chroniques. Comment les compatriotes de Tromp et de Ruyter peuvent-ils se résoudre par je ne sais quel calcul d'intérêt matériel, à humilier ainsi plusieurs fois dans l'année leurs plus beaux bâtiments? Avoir vu la frégate fière et joyeuse s'élancer hors du port, le pavillon au vent, les matelots sur les vergues et la mitraille sur les flancs, aux acclamations enthousiastes de la foule, au bruit des cordages qui roulent sur leurs poulies, des porte-voix qui ordonnent la manœuvre, des sifflets d'argent qui marquent la mesure, des voiles que le vent déroule avec fureur comme s'il allait les déchirer; l'avoir vu bondir sur sa route comme un coursier audacieux, fendre les vagues, braver l'orage, disparaître dans le lointoin comme si elle s'élançait à la conquête d'un nouveau monde, et la voir revenir ensuite si nue, si morne, si lente, hélas! encore une fois, il y a de quoi faire saigner le cœur de quiconque a jamais posé le pied sur un navire.

A Niewdiep, nous prîmes un passager, qui, me voyant contempler avec la curiosité d'un étranger le spectacle offert à mes yeux, m'aborda avec ce sentiment d'hospitalité que l'on trouve toujours aux dernières limites de chaque contrée, et me dit : « Je suis un habitant du Helder, je demeure au bord de notre grande digue, venez ce soir chez moi, vous verrez la mer tout à votre aise. » Il me donna sa carte, et j'acceptai son offre avec joie. Nous glissions de nouveau lentement

sur le canal, qui a encore une lieue d'étendue. Sur toute sa longueur s'étend une ligne de petites maisons peintes en rouge, posées au bord de l'eau, suivant ses circuits. On dirait un collier de corail. Chacune de ces petites demeures a un aspect riant et paisible qui plaît aux regards. Celle-ci porte sur ses fenêtres badigeonnées des vases de fleurs. Celle-là, plus ambitieuse, s'abrite derrière un arbre aux longs et verts ramaux déployés comme un éventail. L'une est la tente chérie ou le marin revient, au retour de ses longs voyages, goûter le charme du repos et les joies de la famille. L'autre est le cabaret où il retrouve, avec un surcroît de bonheur, sa longue pipe de terre et le genièvre dont les vins de France et les liqueurs du Portugal n'ont pu lui faire oublier l'ardeur enivrante. A chaque pas on rencontre un de ces honnêtes marins qui s'en va mollement goûter les douceurs du *far niente*, en attendant l'heure de repartir, et des enfants qui, à peine débarrassés de leurs lisières, courent dans une barque comme des canards courent à l'eau. Il y a là une population de six mille âmes, dont la mer est le premier élément, et qui ne pourrait adorer que Neptune et Thétis, si elle n'adorait fort pieusement le Christ.

Le Helder est une petite ville élégamment bâtie, jeune et coquette, qui, dans son mouvement ambitieux, s'allonge en droite ligne, et s'allongerait bien plus encore si la mer n'était là pour l'arrêter. Il y a là un singulier mélange de population, des bourgeois, des marchands, des fonctionnaires, des soldats, des navigateurs qui arrivent, d'autres qui partent. C'est le dernier coin de terre hollandaise que le marin salue en s'éloignant, et le premier qu'il aperçoit à son retour. C'est là qu'on vient lui dire adieu, et là qu'on vient l'attendre. Que de vœux échangés sur cette grève entre ceux qui s'en vont et ceux qui restent ! Que de larmes versées par de beaux yeux, et quelquefois si vite es-

suyées! Et la mer est là qui continue à battre le pied de ses remparts, et semble se moquer, dans son éternel soupir, de toutes ces tristesses trompeuses, de tous ces regrets d'une heure.

Auprès de cette petite cité du Helder, s'élève une vaste et puissante forteresse, commencée par Napoléon, et finie par Guillaume Ier. Napoléon avait de grandes vues sur cette côte de Hollande. J'en ferai, disait-il, le Gibraltar du Nord; et il était venu lui-même en reconnaître la situation, et il s'était embarqué sur un simple batelet de pêcheur pour voir de plus près les contours du Texel, et établir sa ligne de défense. Des deux forts dont il avait arrêté le plan, l'un portait le nom de Lasalle ; on l'appelle aujourd'hui le Prince-Héréditaire. L'autre, que l'on nommait le Roi de Rome, a vu son royal titre s'en aller, à la chute de l'empire, avec les autres titres de celui qui lui-même devait bientôt s'en aller mourir dans une ville autrichienne. Le peuple des villages voisins n'a cependant pas oublié l'auguste nom qui décorait la forteresse naissante du Helder, et plus d'un paysan de la Noord-Holland parle encore avec un singulier sentiment d'enthousiasme de cet homme au regard profond, que l'on voyait passer comme un météore, et qui, de distance en distance, laissait sur ses traces un champ de mort ou une œuvre de géant.

L'idée que Napoléon avait conçue en voyant ici la mer du Nord resserrée entre le rivage de Hollande et celui du Texel, comme la mer Baltique au détroit du Sund entre la côte de Danemark et celle de Suède, a été lentement mais scrupuleusement réalisée. Il y a là trois bastions étendus, casematés, construits de manière à renfermer facilement une nombreuse garnison, qui peuvent envoyer des boulets tout près du Texel, empêcher un bâtiment de franchir le détroit, et défendre ainsi l'entrée du pays. La côte est d'ailleurs

protégée à une assez longue distance par des bancs de sable, des brisants et des rochers qui en interdisent l'approche aux bâtiments. Puis, la digue, garnie de canons, serait encore, en cas d'attaque, un rempart redoutable. Cette digue a près de deux lieues de longueur. Elle s'élève à quarante pieds au-dessus du niveau de la mer, et descend à deux cents pieds de profondeur dans les vagues, sous un angle de quarante degrés. Elle est construite tout entière avec des blocs de pierre arrachés aux montagnes de la Norvége; soutenue à sa base par des quartiers de roc, couverte de terre et de gazon à sa sommité, elle sert de route aux charrettes et de promenade aux bons bourgeois. C'est certainement l'une des œuvres les plus colossales, les plus admirables du génie moderne. Quand on mesure du regard l'étendue et la profondeur de cette muraille de roc, il semble que les habitants de la Noord-Holland doivent n'avoir désormais plus rien à redouter des inondations, et cependant bien peu d'années se passent sans jeter dans leurs cœurs le doute sinistre et l'épouvante. La vague impétueuse, infatigable, monte, grossit sans cesse, et sans cesse vient se briser contre la barrière qui l'arrête. Plus le rempart est ferme, et plus elle semble inflexible dans sa colère, implacable dans ses efforts. Dieu lui a jeté sur certaines rives un grain de sable pour limite; mais quand l'homme entasse pierre sur pierre, et vient aussi lui dire : Tu n'iras pas plus loin; on dirait que l'élément terrible s'indigne à cette voix d'esclave qui parodie la voix du maître, et alors la mer s'élance de toute sa hauteur, et retombe de tout son poids contre l'édifice de l'homme.

Assis au bord du chemin, sur l'un des points les plus élevés de la digue du Helder, je ne me lassais pas de voir cette grande mer du Nord, cette mer qui déjà m'avait emporté au loin et qui semblait encore m'appeler. C'était le soir. A la lueur mobile de la lune, qui

tantôt se montrait dans tout son éclat, et tantôt disparaissait sous un nuage, je distinguais d'un côté la grève sablonneuse du Texel, de l'autre des collines arides parsemées çà et là de quelques joncs, traversées seulement par le sentier solitaire du pêcheur, et dans le lointain l'onde immense qui touche à la fois aux froides plages du Nord et aux rives embaumées de l'Orient. Je promenais tour à tour mes regards d'un point à un autre, d'un navire qui voguait dans l'espace à une barque qui rentrait au port, et alors je me sentais de nouveau saisi par cette magie des flots que les anciens personnifiaient dans les sirènes, et je me disais avec je ne sais quel vague désir mêlé de tristesse : Oh! oui, quiconque s'est une fois livré à tes caprices, ô mer terrible et charmante, voudra s'y livrer toujours! et quiconque, du haut d'un navire, a dans ses rêveries prêté l'oreille à ton murmure, croira toujours entendre, dans le soupir du vent, dans le choc de tes flots, une voix mystérieuse qui l'attire et lui parle des pays lointains.

Quand j'arrivai dans la maison de M. E.... qui m'avait invité à passer la soirée chez lui, la table était mise, l'eau bouillonnante sifflait dans la théière, et la servante achevait de l'entourer de tartines de beurre, de tranches de bœuf fumé, de harengs et de fromage, c'est-à-dire de tous les éléments d'un très-confortable souper hollandais. M. E.... me prit par la main en me reprochant doucement d'arriver si tard, puis me présenta à sa femme, à ses filles et à un négociant de ses amis qui avait déjà fait plusieurs fois le voyage des Indes. Entre les personnes réunies chez M. E..., il n'y avait qu'une légère différence d'âge, mais cette différence représentait un siècle pour l'intelligence. La maîtresse de la maison, née en Frise, portait encore la riche et ambitieuse coiffure de sa province, les deux lames d'or sur les tempes, le diadème en brillants sur le front. Elle ne parlait que le hollandais, et ce qu'elle

eût bien préféré encore, c'eût été de parler le dialecte de sa province, de sa chère province qu'elle n'avait quittée qu'une fois pour faire un voyage à Amsterdam, et plus tard pour venir au Helder. Les deux jeunes filles au contraire, douces et naïves créatures à l'œil bleu, au visage candide, portaient, selon le dernier numéro du *Journal des Modes*, les cheveux en bandeau et les manches plates. Elles gazouillaient avec un embarras ingénu quelques mots de français, lisaient, sans le secours d'aucune traduction, *Jocelyn* et *les Orientales*, et parlaient du plaisir qu'elles auraient à venir à Paris, pour parcourir les boulevards, disait l'une, pour aller au spectacle, disait l'autre, et pour assister aux séances de la Chambre des députés, ajoutait le père. C'était un homme modeste et instruit qui avait voyagé, étudié, et qui s'intéressait à la fois aux grandes questions d'art, de politique, de science et d'industrie. Il faisait, par sa causerie instructive et variée, un singulier contraste avec son ami, qui aurait fort aimé qu'on ne dît rien ou qu'on jetât de temps à autre, entre deux bouffées de tabac, un mot sur le prix des denrées coloniales. Mais, telle qu'elle était, avec ses différences de goût et de caractère, cette petite réunion me plaisait beaucoup par son air de franchise et de simplicité, et j'étais d'ailleurs reconnaissant de la cordialité avec laquelle on me recevait dans une maison où j'entrais pour la première fois. M. E.... me serrait les mains et me remerciait d'être venu. Sa femme, dans un excès de politesse qui pouvait devenir embarrassant s'il avait continué, remplissait de morceaux de sucre ma tasse de thé et couvrait mon assiette de tranches de bœuf. Une de ses filles, je crois en vérité que c'était la plus jolie, se leva et vint m'offrir gracieusement une longue pipe de terre garnie d'un excellent tabac. Je me rappelai l'histoire de ce philosophique paysan d'Allemagne qui s'était jeté à l'eau pour sauver le caniche débile de la dame châ-

telaine de son village. Quand il monta au castel trempé de la tête aux pieds et portant délicatement sur ses bras le roquet sain et sauf : « Parle, lui dit le seigneur dans le mouvement enthousiaste de sa reconnaissance : que veux-tu que je te donne pour te récompenser de ton courage? veux-tu de l'argent, veux-tu un de mes plus beaux bœufs, veux-tu le champ qui est près de ta ferme? — Non, dit l'honnête paysan, je n'ai pas besoin de tout cela; mais il y a une chose qui me ferait grand plaisir.... Si j'osais la demander, je me jetterais bien à l'eau une seconde fois pour l'obtenir. — Voyons, demande. — Monsieur le baron ne se fâchera pas! — Non. — Dam! c'est que c'est bien hardi de la part du pauvre Franz. — Allons, parleras-tu? — Eh bien! je voudrais que Mme la baronne remplît de tabac la belle pipe de monseigneur et me la donnât à fumer. » Le baron fronça le sourcil et serra les dents comme lorsqu'il allait avoir un accès de colère; mais la baronne, qui était douce et bonne autant que belle, apaisa d'un regard son redoutable maître, prit la pipe, la remplit avec ses jolis doigts roses d'un tabac parfumé, et la remit en souriant à Franz, qui s'assit sur la pelouse et fuma délicieusement; et s'il y a jamais eu au monde un être complétement heureux, c'est sans aucun doute Franz, depuis la première jusqu'à la dernière bouffée de fumée qu'il exhala lentement. Plus heureux que Franz, je n'avais pas eu besoin de plonger dans la rivière, de sauver un caniche, pour recevoir des mains d'une charmante jeune fille une pipe choisie, et si je n'ai pas chanté ce narguilé hollandais, c'est que, je vous l'assure, les Muses n'ont pas voulu me seconder dans mes intentions poétiques.

Quand nous eûmes satisfait amplement aux vœux hospitaliers de Mme E..., qui ne se lassait pas de nous servir du thé, la conversation devint plus animée, le marchand lui-même devint assez causeur;

et de quoi pouvions-nous parler, si ce n'est de l'élément qui est le perpétuel sujet d'entretien des habitants du Helder, de cette mer que nous entendions gémir au pied de la digue, et dont nous voyions à travers la fenêtre les vagues assombries çà et là, au passage d'une nuée obscure, et argentées en d'autres endroits par la clarté de la lune? Les deux jeunes filles racontaient avec une émotion naïve les terreurs qu'elles éprouvaient parfois en entendant, dans les longues nuits d'hiver, le fracas des flots impétueux qui se brisaient au pied de leur demeure, comme au pied d'un navire. Leur père vantait, à juste titre, le génie, la persévérance des Hollandais qui ne se lassaient pas de lutter contre l'Océan, et le marchand peignait sans s'en douter, en style poétique, la beauté sereine des mers du sud, la phosphorescence des vagues dorées par le soleil, et la tiède haleine des vents alizés. Puis il se mit à parler des croyances superstitieuses des marins hollandais, et je l'écoutai avec un surcroît d'attention.

« On ne saurait se figurer, nous disait-il, jusqu'où va la crédulité traditionnelle et l'esprit subtil, rêveur et souvent poétique, de ces bonnes gens qui ont l'apparence si matérielle. Les physiciens nous donnent, Dieu sait, chaque année et chaque jour assez d'explications sur l'influence des saisons, le mouvement des vents, la force des courants; mais le matelot ne veut point entendre parler de tous ces calculs de la science. Il a sa science à lui, la science que ses anciens camarades lui ont enseignée dans les causeries du soir sur le gaillard d'avant, ou dans les heures de repos passées à la taverne. « Bah! me disait une fois l'un « d'entre eux, à la suite d'un violent orage, avec vos « vents d'équinoxe, tout cela est bel et bon, il n'en est « pas moins vrai que, si chacun de nous avait bien payé « ses dettes en partant, nous ne serions pas là à *bourlain-* « *guer* sur cette vilaine mer, comme nous le faisons de-

« puis huit jours. » Et c'est ainsi qu'ils expliquent la plupart des phénomènes dont leur intelligence ne comprend pas la cause; ils attribuent les retards qu'ils éprouvent, les heures de calme et de tempête, non-seulement à la présence de certain passager qui aura sur la conscience quelque péché trop gros à porter, mais à des objets inanimés, à un meuble nouveau, à un bout de câble, à une voile, quelquefois à un trait de la physionomie, à une barbe, à un regard de travers. Ils ont la superstition des joueurs, et de plus ils croient à je ne sais quelles puissances mystérieuses, tantôt funestes et tantôt bienfaisantes, à des expiations forcées, à des apparitions merveilleuses. Par exemple, ajouta le marchand en se tournant de mon côté, vous avez bien entendu parler du grand voltigeur hollandais? — Oui, sans doute, répondis-je; mais je ne l'ai jamais vu; ni vous non plus, je suppose? — Non; et pourtant, je vous avoue que je me suis demandé plus d'une fois si ce que ma raison s'obstinait à ne considérer que comme un conte grossier, n'était pas une terrible réalité, tant je connais d'honnêtes marins qui en parlent comme d'un fait avéré ; et la gravité sombre avec laquelle ils racontent ordinairement les apparitions de ce fantôme a je ne sais quoi de saisissant. Vous savez que c'est un grand vaisseau de guerre, sans mâts et sans voiles, que l'on aperçoit de loin, comme une baleine monstrueuse, à l'horizon, et que les jeunes matelots, encore peu expérimentés, prennent facilement pour une langue de terre. Ce vaisseau navigue contre vent et marée, sans qu'on puisse voir seulement s'il y a une main au gouvernail; il ne bondit point sur les vagues comme un bâtiment ordinaire, il se trace un large et profond chemin et glisse sans secousse; la mer semble s'affaisser sous lui avec terreur. Tout à coup il s'élance, il tombe comme un oiseau de proie à quelques encablures de distance du navire

qui passe, et alors on aperçoit des hommes, ou plutôt des squelettes, au visage pâle et cadavéreux, qui se dressent sur ses bastingages, grimpent dans ses enfléchures, et courent dans ses hunes. On entend des voix plaintives et lamentables qui demandent des nouvelles d'une ville anéantie depuis des siècles, et prient les matelots de vouloir bien venir chercher quelques lettres et les remettre à leur adresse. Mais malheur à celui qui oserait se charger de ces lettres, car chacune d'elles est plus lourde à porter que des milliers de quintaux, et ferait couler bas le navire. Demandez maintenant à nos matelots ce qu'ils pensent de ce vaisseau fantastique : ils vous répondront qu'il porte dans ses flancs des hommes coupables d'un grand crime, et condamnés pour ce crime à errer sur les flots jusqu'à la fin du monde, comme le chasseur noir des ballades allemandes, qui doit sans cesse courir à travers les bois et les montagnes, avec ses chiens et ses piqueurs. Si c'est une chose terrible de les entendre raconter ces légendes d'expiation, vous aimeriez à les écouter le soir lorsqu'à la lueur des étoiles, assis sur une caronade, ou debout contre un mât, ils commencent à parler du merveilleux navire où l'on goûte toutes les joies de la vie de marin, sans en ressentir jamais les fatigues ou les déceptions. Ce navire est si grand, que personne n'a jamais pu en mesurer la longueur. Mais un fait qui peut donner une idée de son étendue, c'est qu'il met un an à virer de bord. Des officiers, des contre-maîtres, des matelots, forment de distance en distance un équipage à part. Le capitaine se tient au haut de la dunette, et quand il donne un ordre, on expédie aussitôt une estafette à cheval, qui court au grand galop le transmettre au poste voisin, lequel le fait parvenir de la même manière à un autre, et ainsi de suite. Les mâts sont si hauts, que l'on cite comme de grands voyageurs les gabiers qui ont été

deux fois jusqu'aux barres de perroquet. A chaque hune, il y a une auberge où le matelot s'arrête plusieurs jours pour se reposer de ses fatigues, et plus d'un qui est parti de l'entrepont jeune et dispos, et qui est monté seulement jusqu'au petit hunier, s'en est revenu avec des cheveux blancs, tant le trajet est long. Mais quelle douce vie on passe à bord de cet admirable bâtiment! Là, le matelot n'est pas tenu de vivre dans un triste veuvage, il peut avoir auprès de lui sa femme et ses enfants; son hamac est suspendu à deux arbres chargés de fruits, son fourniment ne se ternit point par l'humidité, et le fourbissage se fait avec une plume de paon que l'on promène tout simplement sur le cuivre des canons et des boussoles. L'entrepont est un vaste jardin semé de salade toujours verte, de persil, de cresson, et la cale ressemble à une de ces belles grottes de roc où coule une eau fraîche et limpide. De plus, la ration est illimitée, la solde se paye chaque semaine en pièces d'or, et il n'y a point de commissaire. Les voiles, qui ont plusieurs lieues d'étendue, sont d'une étoffe de soie si légère, qu'il suffit de les presser du bout du doigt pour les carguer; les câbles sont forts comme des chaînes de fer, et souples comme des fils d'araignée. Un enfant en porterait d'une seule main un rouleau de plusieurs milliers de toises. Je vous laisse à penser la joie que les mousses doivent éprouver quand ils entendent faire un de ces merveilleux récits, et il y a, je vous le jure de vieux matelots intimement convaincus qu'ils iront un jour habiter ce paradis flottant de la marine, quand ils auront assez halé la bouline et viré le cabestan dans ce monde.... Mais je vous fais là des contes d'enfant, et j'oublie que demain au point du jour, si la brise se soutient, nous mettrons à la voile, et que j'ai encore plusieurs affaires à régler ce soir. — Et de quel côté, lui dis-je, vous dirigerez-vous donc demain? — Nous allons à Batavia.

C'est un long voyage, mais l'année prochaine j'espère être de retour. »

A ces mots, le digne marchand se leva, dit adieu d'une voix émue à notre hôte, à sa femme, à ses enfants, me serra la main affectueusement, puis s'éloigna accompagné de nos vœux. Je devais partir aussi le lendemain. Je quittai à regret l'aimable et honnête famille que le hasard m'avait fait connaître; j'allai sur la digue saluer encore cette mer du Nord que je ne reverrai peut-être plus, et en m'en retournant rêveur du côté de mon hôtel, je ne songeais qu'à ces dernières paroles du marchand : « Nous allons à Batavia ! » Il y a donc de par le monde des gens assez heureux pour pouvoir aller à Batavia ?

III

ANCIENNE LITTÉRATURE.

Diverses tribus ont passé sur le sol des Pays-Bas; trois races principales l'ont peuplé : celle des Saxons, des Francs et des Frisons. Les Saxons, dit un historien allemand, forcés de quitter leur patrie, donnèrent à la province qu'ils envahirent le nom de Flandre, dérivation de l'épithète de flamands (fugitifs), qui exprimait leur situation. D'autres Saxons se répandirent dans les districts de Drenthe et de l'Overyssel, qui forment aujourd'hui deux provinces du royaume de Hollande. Les Francs se fixèrent d'abord dans le Brabant, et, au VIIIe et au IXe siècle, étendirent leur domination sur une partie du sol conquis par les Frisons, qui furent alors refoulés sur les côtes de la mer du Nord[1]. La fusion

1. Mone, *Niederlandsche Volkslitteratur*.

des idiomes de ces trois peuples forma l'ancien néerlandais, et de ce dialecte primitif, grossier, dont on n'a pas de monument écrit, mais qui subsiste encore parmi le bas peuple de quelques provinces, surgit peu à peu la langue littéraire, la langue écrite, que l'on divise encore en deux dialectes, le hollandais et le flamand. Le hollandais est resté plus près de la source, le flamand a été altéré par l'influence de la France. Ces deux dialectes ne diffèrent cependant entre eux que par certaines locutions et par des terminaisons de mots; leurs racines sont restées les mêmes, leur syntaxe est aussi la même, et qui comprend l'un comprend l'autre sans difficulté. Les nuances légères qui les séparent sont du reste assez récentes; au moyen âge, elles n'existaient pas encore. Les œuvres écrites à cette époque à Gand ou à Amsterdam sont rangées dans la même catégorie. Maerlandt, né en Flandre, et Melis Stoke, né en Hollande, sont inscrits l'un comme l'autre dans les rangs d'une littérature que nous ne connaissons que sous le nom de littérature hollandaise.

Cette littérature a beaucoup imité et peu inventé. Placée entre le génie de deux grands peuples qui devaient nécessairement la dominer, trop faible pour se développer et s'affermir d'elle-même, pour surmonter les circonstances qui pouvaient arrêter ses progrès, elle a été tour à tour sous l'influence de la France et de l'Allemagne, plus souvent cependant sous celle de la France, et par contre-coup sous celle de l'Espagne et de l'Italie, comme un habile écrivain l'a tout récemment démontré[1].

Dès ses premières tentatives, et pour ainsi dire à son point de départ même, la littérature hollandaise fut

1. Declercq, *Verhandeling ter beantwoorting der vraag welken invloed*, etc., 2e édit., Amsterdam, 1826.

entravée par le morcellement des Pays-Bas, par leur division en comtés et en petites principautés, chacun de ces petits États s'isolant des autres et se formant un dialecte et une littérature à part. En 1383, les diverses provinces furent réunies sous une même domination ; mais cette domination était celle des ducs de Bourgogne. Ce fut pour la littérature de Hollande un malheur plus grand encore. L'élément germanique, l'esprit national de cette littérature, fut alors violemment comprimé par l'autorité française. La langue du souverain devint en peu de temps celle des principaux fonctionnaires et des classes élevées. C'était dans cette langue que le prince rendait ses arrêts et que toutes les affaires du pays étaient traitées. Du domaine de la politique, elle passa peu à peu dans les habitudes de la vie privée, et la langue hollandaise, vaincue et refoulée par cette puissante rivale, ne trouva de refuge qu'au sein du peuple et des classes intermédiaires.

Quand Maximilien Ier devint maître des Pays-Bas par son mariage avec Marie de Bourgogne, il essaya vainement de rendre quelque autorité à la langue primitive de ces provinces. Pour la relever de l'espèce d'asservissement où l'avait jetée dans le cours d'un siècle la domination bourguignonne, il eût fallu lui prêter un appui énergique et soutenu. Charles Quint, successeur de Maximilien, n'eut sans doute jamais l'idée d'entreprendre une pareille tâche. Dans sa jeunesse, il ne savait pas lui-même l'allemand, et Philippe II, qui devint souverain des Pays-Bas, s'inquiétait fort peu du langage usité dans cette partie lointaine de ses États, pourvu que ce langage fût soumis et orthodoxe. Cependant, sous son règne rigoureux, une ère nouvelle se prépare ; la réformation, qui depuis plusieurs années gagnait sourdement et peu à peu l'esprit du peuple, éclate tout à coup, et les mesures de violence employées pour en

comprimer les progrès ne font que lui donner plus de force. En 1579, les cinq provinces de Seelande, Utrecht, Gueldre, Frise et Hollande se déclarent, par le traité d'Utrecht[1], indépendantes de l'Espagne; en 1580, la province d'Overyssel, et en 1594, celle de Groningue, s'associent au même traité. De cette époque date tout à la fois l'affranchissement religieux, politique et littéraire de la partie septentrionale des Pays-Bas; de cette époque date aussi la formation de la république, à laquelle la province la plus étendue, la plus riche, la province de Hollande, donna son nom. Quant aux provinces méridionales, on sait qu'elles restèrent sous la domination de l'Espagne, et l'action continue du français enfanta, dans quelques-uns de ces districts, le dialecte bâtard qu'on appelle wallon.

Toute l'ancienne littérature de la Hollande se compose d'imitations ou de traductions. Tous les anciens romans de chevalerie se retrouvent là, en vers ou en prose : les romans du cycle d'Arthur et du cycle de Charlemagne, les épopées naïves où les héros antiques figurent sous un vêtement de baronnet, les contes facétieux de France et les mélancoliques légendes d'Allemagne, tout a été consciencieusement reproduit en hollandais. Et à voir ce pays mettre ainsi en tête de sa littérature le catalogue de tous ces poëmes et romans populaires du moyen âge, on pourrait le croire très-romantique. Tant s'en faut hélas! et je le dis à regret, la Hollande n'est nullement romantique.

Que ceux dont l'esprit se tourne de préférence vers les merveilleuses inventions de la poésie populaire, ne

1. L'original de ce traité, qui occupe une place si importante dans l'histoire des Pays-Bas, se trouve maintenant dans les archives de la Haye. C'est un long et large parchemin, où il y a seulement une clause de quelques lignes; tout le reste est couvert de signatures. Le savant M. de Jonge est parvenu à déchiffrer toutes ces signatures, et en a publié un fac-simile très-curieux.

s'attendent pas à trouver ici ces légions de fées, de sylphes, de génies terrestres et aériens qui peuplent les vastes contrées de l'Orient et les mélancoliques solitudes du Nord. Il est vrai, comme l'a dit un écrivain, que sur les bords de l'Escaut, on a cru aux elfes qui dansent le soir dans les prairies, aux nixes, habitants des eaux, qui entraînent les jeunes filles dans leurs grottes de cristal. Mais ces créations fabuleuses ont disparu bien vite devant l'austère réalité. Le merveilleux enfanté par l'imagination de l'homme ne subsiste pas long-temps, s'il n'est soutenu par l'événement irrégulier que l'ignorance appelle un phénomène, ou par l'aspect d'une nature étrange et mystérieuse. Placez en face d'une telle nature l'homme simple et impressionnable qui ne connaît encore ni les lois de la physique ni celles de l'astronomie, et qui pourtant veut se rendre compte des choses singulières qu'il observe : soudain vous allez voir les symboles fantastiques de l'antiquité et du moyen âge. Le volcan s'allume, la terre s'ébranle : ce sont les Titans enfermés dans le sein des montagnes qui se tournent sur le flanc et cherchent à respirer. Le tonnerre gronde : c'est le dieu Thor qui se promène sur son char d'airain attelé de deux boucs. Les Pyrénées étonnent, par leurs longues ondulations et leur cime imposante, le regard du voyageur ; c'est Hercule qui a entassé l'une sur l'autre ces masses de terre pour faire le tombeau de sa bien-aimée Pyrène. En Allemagne, la petite crevasse noire qui s'ouvre dans l'intérieur des montagnes conduit à une route profonde où habitent les nains gardiens des trésors ; en Suède, les lacs cachent dans leur enceinte des villes englouties pour leurs péchés ; en Norvége, les longues et sombres forêts de sapins sont peuplées d'une foule de petits êtres dangereux à rencontrer. Ici un roc fourchu apparaît sur la crête d'une montagne, et le peuple raconte que Roland, dans sa colère, l'a fendu de son

épée. Là on distingue sur une dalle une empreinte pareille à celle d'un pied de cheval : c'est le coursier de saint Olaf qui a laissé cette trace de son passage. Le bruit du Rhin, au détour de Lurley, c'est le soupir d'amour d'une magicienne. Les blocs ératiques disséminés dans les plaines de la Scanie sont les pierres que les géants se jetaient à la tête dans leurs jeux et dans leurs luttes, et les nuages flottants sur les collines de l'Écosse cachent dans leurs replis la grande ombre de Fingal.

Mais en Hollande il n'y a ni rochers, ni forêts, ni montagnes, rien qui étonne l'imagination, rien qui jette dans l'esprit cette mystérieuse terreur d'où naissent le conte fantastique et la légende populaire. Là, l'homme a lui-même coupé, desséché et pour ainsi dire formé le sol qu'il occupe ; il en connaît la surface et le fond, et il sait bien qu'il n'y a là ni sylphes ni fées; il sait comment il a été lui-même l'unique magicien de cette terre difficile à cultiver, comment il l'a épurée par des canaux et préservée de l'inondation par des digues. Chaque jour encore il est obligé d'y travailler, et ce travail matériel, continu, ne lui permet guère de rêver. Les romans féeriques, les poëmes chevaleresques traduits du français et de l'allemand, firent, il est vrai, pendant deux ou trois siècles, les délices de la noblesse hollandaise ; mais à côté de cette classe riche et galante qui aimait les récits de batailles et de tournois, les descriptions vraies ou fictives des cours étrangères et les aventures de voyage ou d'amour, il y en avait une autre plus nombreuse, et dont la fortune, l'influence, allait toujours en augmentant : c'était la bourgeoisie. Dès le XIII[e] siècle, le commerce et l'industrie lui avaient donné un ascendant qu'elle était loin encore d'avoir dans les autres pays. Bruges était un vaste entrepôt de toutes sortes de denrées; Gand avait le langage haut et fier, et quand on parlait de la province de

Hollande, on l'appelait Hollande la Riche[1]. Or, tous ces bons bourgeois, tous ces honnêtes merciers et tisserands dont la grande affaire était de fabriquer de bonnes marchandises et de les vendre au meilleur prix possible, comprenaient fort peu le bonheur de s'en aller sur les grandes routes chercher les aventures, les batailles contre les dragons et les enchanteurs, les pérégrinations à travers le monde, pour retrouver une belle inconnue, et toutes les autres charmantes fictions des romans de chevalerie. Quand ils avaient fermé leur comptoir et tiré le verrou sur leur porte, si le soir, assis au milieu des leurs, la fantaisie leur venait de lire, il leur fallait des ouvrages plus positifs. De son côté le clergé ne lisait guère, ou du moins ne devait décemment lire que des livres de piété, des légendes de saints, et quant au bas peuple, il était trop ignorant pour s'enquérir des manuscrits.

La littérature chevaleresque et galante, ou, pour nous exprimer plus nettement, la littérature romantique, n'était donc acceptée que par la noblesse. Ce n'était pas assez pour lui donner une existence durable. De bonne heure il se forma une littérature anti-romantique dont Maerlant fut le chef. C'était un honnête greffier de la petite ville de Damme, qui vivait vers le milieu du XIIIe siècle. Il se prit d'une vertueuse indignation contre les poëmes fabuleux que l'on traduisait alors en hollandais. A chaque instant il y revient, il les attaque, il les signale au mépris ou à l'animadversion de ses lecteurs. En même temps il s'efforce de rame-

1. Dans l'épitaphe de Jean II de Valenciennes, qui mourut en 1306, il est dit :

CHY GIST LE GENTIL JEAN DE PARIS,
JADIS EUST DESSOUS LUI COMPRIS
QUATRE PAYS DE GRANDE NOBLESSE ;
C'EST HAYNAU, COME BIEN APRIS,
ZEELANDE ET FRISE, QUE MOULT PRIS,
ET HOLLANDE PLEIN DE RICHESSE.

ner par ses ouvrages la littérature dans une autre voie. Il traduit sous le titre de *Riimbible* (*Bible rimée*) la *Historia scolastica* de Pierre Comestor; sous le titre de *Bestiaris*, le *Liber rerum*, attribué à Albert le Grand, la *Vie de Saint-François*, et le *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais. Les ouvrages de Maerlant eurent une grande vogue parmi les graves familles marchandes des Pays-Bas, et on le surnomma le père de la poésie. A la même époque vivait, dans les États du comte Florens V, un clerc nommé Melis Stoke, qui écrivait une chronique rimée de Hollande. Dès ce jour, les œuvres romantiques des trouvères et des *minnesingers* furent moins lues encore que par le passé. La Hollande venait de trouver, dans les œuvres de Stoke et de Maerlant, les éléments de sa poésie future, poésie sèche, mesurée, didactique, qui s'appuie sur la Bible et sur les livres de morale, et se distrait de son enseignement dogmatique par quelques pages d'histoire naturelle, ou quelques innocentes descriptions de paysage.

Toute cette première époque de la littérature hollandaise n'est intéressante à étudier que sous le rapport philosophique, car elle ne présente, comme nous venons de le voir, que des traductions ou des imitations. Cependant il y a là deux poëmes dont on n'a pas encore trouvé les originaux, et dont on peut, jusqu'à nouvelle information, faire honneur à la Hollande; l'un a pour titre *Élégast et Charlemagne;* l'autre est un roman du *Renard* qui ne ressemble pas aux nôtres.

Le poëme d'*Élégast* est le récit d'une de ces mille aventures attribuées à Charlemagne par les chroniqueurs et les légendaires du moyen âge. L'archevêque Turpin a, comme on le sait, conté d'étranges choses sur l'illustre empereur; les poëtes franco-normands l'ont fait voyager en Palestine[1], les poëtes allemands le

1. *Travels of Charlemagne*, publiés par M. F. Michel.

font revivre dans l'une des grottes du Wunderberg, et Pétrarque, le doux et mélodieux Pétrarque, a employé deux pages de son élégant latin à écrire l'histoire de l'anneau merveilleux qui enchaînait Charlemagne près du cadavre d'une femme chérie. Mais jusqu'à présent, on ne nous avait pas dit que ce héros des nobles épopées, ce chef des douze pairs, ce roi de la chevalerie, se fût fait voleur, et qui plus est, voleur de grands chemins. Or, voilà précisément ce que nous raconte le poëte hollandais. Dès le premier vers, l'auteur dit que c'est une véritable histoire[1]; ainsi, il ne s'agit pas de plaisanter.

C'est le soir : Charlemagne vient de s'endormir, quand tout à coup il est réveillé par la voix d'un ange, qui lui crie : « Lève-toi, noble Charles, prends tes vêtements, tes armes, et va-t'en voler cette nuit; c'est Dieu qui te l'ordonne par ma bouche, et si tu ne m'obéis pas, tu es mort. — Tiens, dit l'empereur, quel étrange rêve je viens de faire ! » Et là-dessus, il se tourne de l'autre côté et se rendort de nouveau ; mais voilà que l'ange l'appelle une seconde fois, plus haut encore que la première, et lui ordonne impérieusement de se lever et d'aller voler. — Moi, voler ! répond le bon Charlemagne, mais il n'y a pas sur la terre un roi ou un comte plus riche que moi; depuis Cologne jusqu'à Rome, tout appartient à l'empereur; je règne sur les rives sauvages du Danube, sur la Galice et sur l'Espagne. Qu'ai-je donc fait, malheureux homme que je suis, pour que Dieu me commande de voler? »

Là-dessus il essaie encore de fermer les yeux, mais l'ange qui veut remplir sa mission ne le quitte pas, et insiste si vivement, qu'à la fin Charles désespéré s'écrie :

1. Een vraie historie ende al waer
Mach ic u tellen.

Et plus loin :

Hoort hier wonder ende waerhede.

Eh bien! soit; je suivrai l'ordre de Dieu et je me ferai voleur, dussé-je être pendu par la gorge[1]! Il se lève, s'habille, prend ses armes qui étaient toujours posées près de son lit, passe au milieu de ses gens qui dorment d'un profond sommeil, descend à l'écurie, selle son cheval et se dirige vers la forêt, la tête baissée, le cœur désolé de l'ordre fatal auquel il doit obéir. Chemin faisant, il se rappelle qu'il a banni de sa présence, pour une faute de peu d'importance, le chevalier Élégast, et s'apitoie sur son sort. Élégast attend les passants sur la grande route, et respecte le pèlerin, le marchand, mais il ne ménage ni les évêques, ni les chanoines, ni les abbés, ni le pape; tout ce qu'il peut leur prendre, il le prend sans pitié.

Ainsi rêvant et soupirant, Charles s'avance dans la forêt, et tout à coup il aperçoit un chevalier couvert d'une armure noire, portant un casque noir. Ce chevalier l'arrête et lui dit d'une voix impérieuse : « Qui es-tu? Où vas-tu? Comment se nomme ton père? » A ces mots Charlemagne reprend sa fierté d'empereur: « Jamais personne, s'écrie-t-il, ne m'a contraint de faire ce qui ne me plaisait point! Je ne te dirai pas qui je suis, mais nous combattrons l'un contre l'autre, et le vainqueur dictera ses conditions au vaincu. » Le défi est accepté ; les deux champions font reculer leurs chevaux, puis fondent l'un sur l'autre avec impétuosité. Après une lutte violente, le chevalier noir est vaincu; il avoue alors son nom et sa profession de voleur, c'est Élégast; puis il invite son adversaire à montrer la même franchise, et l'empereur répond naïvement : « Moi, j'ai coutume aussi de voler, je vole les églises et les cloîtres, les grands et les petits. Il n'est si pauvre homme au monde de qui je ne tire quelque chose, et dont je

1. Al soud ic hanghen bi der kele.

ne puisse prendre le bien plutôt que de lui donner le mien. Mais à présent, si vous m'en croyez, nous irons prendre le plus riche trésor qui existe. — Lequel? demande Élégast. — Celui de l'empereur. — Non pas! s'écrie le vertueux voleur; quoique l'empereur m'ait enlevé ce que je possédais, quoiqu'il ait été injuste et cruel envers moi, je n'en suis pas moins son fidèle sujet, et j'aurais honte de lui nuire. Allons plutôt dans la demeure d'Eggerich, le beau-frère de Charles; c'est un méchant homme qui a déjà commis de nombreuses trahisons et qui ne mérite pas de vivre ; nous pouvons sans scrupule lui enlever son trésor. »

Charles accepte et suit son étrange compagnon, touché de sa fidélité de sujet et déplorant son sort de voleur. Ils arrivent au milieu de la nuit à la porte d'Eggerich; Élégast place Charlemagne en sentinelle, et franchit l'enceinte de l'habitation. En passant, il arrache une plante qu'il porte à sa bouche, et c'est une de ces plantes merveilleuses qui font comprendre à l'homme le langage des animaux. Élégast entend les coqs qui crient, les chiens qui aboient et qui racontent, *dans leur latin* (dit le poëte), que Charlemagne est à la porte. Il accourt tout effaré annoncer cette nouvelle à Charlemagne lui-même qui le raille de sa vaine frayeur. Élégast rentre dans la demeure qu'il veut piller, il pénètre jusque dans la chambre d'Eggerich, et il entend le chevalier félon qui dit à sa femme le projet qu'il a formé de tuer l'empereur, et lui nomme les hommes choisis pour commettre ce régicide. Sa femme, à cet aveu, pousse un cri d'horreur, et Eggerich la frappe si rudement au visage, que le sang en jaillit jusque sur les mains d'Élégast.

Élégast sort, emportant la selle et l'épée du perfide Eggerich, puis il s'en va conter avec douleur à Charlemagne l'affreux secret qu'il vient d'entendre. « Allez trouver demain matin l'empereur, lui dit Charlemagne;

apprenez-lui ce que vous avez découvert ; il sera touché de votre fidélité, et, s'il en doutait encore, je serais là pour l'attester. » Élegast promet de suivre ce conseil, quoiqu'il redoute de braver la colère de son souverain et de reparaître devant lui. Charlemagne le quitte, rentre dans son palais, fait réveiller ses gens, ordonne qu'on range dans la grande salle une troupe de *Vransoys* et de *Bollonoys*. Vers le matin arrive Eggerich avec une suite nombreuse; on l'arrête, on fouille l'un après l'autre chacun de ceux qui l'accompagnent, et on trouve sous leurs vêtements des poignards et des hallebardes. Eggerich, accusé de trahison, cherche en vain à se disculper. Élégast paraît, le défie au combat, le terrasse, lui fend la tête. Les compagnons du traître sont mis à mort; Élégast rentre en grâce, et, pour prix de sa fidélité, épouse la veuve de celui dont il a découvert le complot.

Ainsi finit cette étrange histoire dont nulle traduction ne peut rendre le style naif. La tradition populaire d'après laquelle le poëme a été composé, est, à ce qu'il semble, très-ancienne, et a été répandue au loin, car on la retrouve en Danemark, et la bibliothèque d'Arras possède un manuscrit sur ce sujet. Quant à l'espèce d'épopée aventureuse que nous venons d'analyser, on ne la connaît que d'après deux exemplaires de deux éditions différentes dont l'un existe à la bibliothèque de la Haye, et l'autre à celle de Berlin. M. Hoffmann de Fallersleben l'a réimprimée récemment dans ses *Horæ belgicæ*.

Le second poëme, dont les Hollandais prétendent avoir eux-mêmes inventé la forme et les principaux détails, est une charmante variante du roman du *Renard*, l'une des traditions les plus populaires du moyen âge. Pas une contrée qui n'ait été occupée de cette tradition, pas une langue européenne dans laquelle elle n'ait été reproduite. Les trouvères de France et les scaldes du

Nord l'ont racontée longuement[1]; les savants en ont retrouvé les traces dans les fables de l'Orient[2]; Goethe lui a prêté le charme de ses beaux vers, et dans plusieurs de nos provinces, dans les plaines de l'Alsace, et dans les chalets de la Franche-Comté, je me rappelle bien avoir entendu conter plus d'une fois, par les bonnes gens du peuple, les méchants tours du renard et la grosse niaiserie de l'ours et du loup vorace, ses ennemis. Pour que rien ne manquât à la gloire de cette histoire populaire, elle est entourée de nuages comme les plus grandes gloires de ce monde. On ne sait d'où elle vient, quand elle est née, comme elle a grandi; quatre à cinq pays se disputent son origine, comme les villes de la Grèce se sont disputé l'honneur d'avoir donné le jour à Homère, et les érudits en sont encore à demander si cette Iliade de l'Ulysse rusé des animaux a été enfantée par le génie d'un seul homme, si elle est venue au monde d'un seul jet, ou si elle a été peu à peu composée de divers épisodes par plusieurs écrivains. Les uns, tels que M. Saint-Marc Girardin, qui a publié à ce sujet une éloquente dissertation, pensent que cette épopée cache sous son vêtement d'emprunt un fait historique; d'autres la regardent tout simplement comme une spirituelle fiction. A Dieu ne plaise que nous osions, nous humble narrateur, tenter de résoudre une question qui n'a pas encore été résolue par des hommes comme MM. Jacob Grimm, Mone, Raynouard, Willems. Nous nous bornons à exposer les pièces de la plaidoirie. Les débats du procès sont assez amusants pour que le public ne soit pas pressé de le voir finir.

1. Le roman du *Renard* a été réimprimé plusieurs fois en Suède et en Danemark; il a été aussi traduit en islandais.

2. Dans un savant ouvrage sur *le Renard*, Grimm a démontré les rapports de cette tradition avec les fables orientales, grecques et latines.

Dans le poëme hollandais que nous connaissons maintenant en entier, grâce à l'excellente édition qui en a été publiée par M. Willems[1], il y a bien çà et là quelques mots français qui pourraient faire douter de sa parfaite originalité. Le château du Renard s'appelle Malpertuis (Maupertuis, mauvais trou), le coq Cante-claer (Chante-Clair), le petit chien Courtois, l'ours Brun, le lièvre Cuwaert (Couard); et quand le Renard fait devant son oncle son hypocrite confession, il prononce le mot de plaisir, sur quoi l'oncle s'écrie : Pourquoi parler français? parlez flamand, si vous voulez que je vous comprenne. Mais ce ne sont là que de légères couches d'un vernis étranger qui pouvaient bien provenir du contact perpétuel des Pays-Bas avec la France. Le fait est que ni les diverses branches du roman du *Renard* recueillies par Méon, ni le supplément publié par M. Chabaille, ni *Renard-le-Bétourné* de Rutebœuf, ni *le Nouveau Renard* de Jacquemard Gielée, ni *le Couronnement du Renard* de Marie de France, ne peuvent être regardés comme les originaux du poëme hollandais. La première partie de ce poëme est antérieure au plus ancien ouvrage français que nous connaissions sur ce sujet : celui de Perrot de Saint-Cloud. M. Willems a cherché à démontrer, et, ce nous semble, par de très-bonnes raisons, qu'elle date de la seconde moitié du XIIe siècle. Tous les événements racontés par le poëte se passent en Flandre, et quelques-uns dans des lieux dont on connaît très-bien l'histoire. Le récit est beaucoup plus dramatique, plus serré, que celui de nos anciens poëtes, beaucoup moins licencieux, et l'ouvrage entier est empreint, comme l'a dit Jacob Grimm, d'une couleur toute flamande. La première partie est celle où il y a le plus de faits et de mouvement. La se-

1. *Reinaert de Vos episch fabeldicht van der twaelfde en dertiends ceuw*, 1 vol. in-8, Gand, 1836.

conde, qui est beaucoup moins ancienne, tombe un peu dans le domaine de la poésie moralisante et didactique. Mais c'est chose curieuse de voir où en était déjà le langage de la morale aux jours lointains du moyen âge, et tout ce que l'on osait dire à une époque dont nous avons tant de peine à saisir le véritable caractère et que nous regardons tantôt avec enthousiasme comme l'âge d'or des vertus chevaleresques, tantôt avec horreur comme une ère de barbarie.

Comme ce poëme est encore peu connu, peut-être nous saura-t-on gré d'en donner ici une analyse. Le premier livre commence par un de ces petits tableaux champêtres que les poëtes du moyen âge, et surtout les minnesingers amoureux de la nature, aimaient à entremêler à leurs récits. C'était un jour de Pentecôte; les forêts et les champs étaient couverts de feuillage et de verdure; une foule d'oiseaux chantaient gaiement dans les haies et dans les bois; les plantes et les fleurs embaumées s'épanouissaient çà et là; le ciel était bleu et clair. Noble, roi des animaux, avait fait proclamer partout qu'il tiendrait ce jour-là cour plénière. Tous les animaux se hâtent de s'y rendre. Renard seul se tient prudemment renfermé chez lui; il a sur la conscience certains méfaits qui lui ont valu auprès du roi plus d'une mauvaise note, et il n'a garde de comparaître. A peine la cour est-elle réunie que de toutes parts des clameurs violentes s'élèvent contre le perfide habitant de Malpertuis. C'est d'abord le loup Isengrim, qui s'avance devant le trône du souverain et raconte comment Renard lui a fait tant de mal, que, si tout le drap que l'on fabrique à Gand était transformé en parchemin, il ne suffirait pas pour raconter les trahisons de la méchante bête et les souffrances du pauvre loup sa victime; puis vient le petit chien Courtois, qui conte ses doléances en

français[1] et accuse Renard de l'avoir volé ; puis le pauvre Couard le lièvre, à qui Renard faisait épeler le *Credo* pour lui tordre pieusement le col au beau milieu de son oraison. Le malheureux, condamné devant le tribunal du roi par tant de voix, n'est défendu que par Tibert le chat et Grimbert le blaireau, qui le représentent comme un saint homme de Dieu, fuyant le monde et le péché et ne vivant que d'abstinences et de mortifications. Au moment où Grimbert termine son apothéose, on voit descendre du haut de la montagne Chante-Clair qui amène sur un brancard les restes de Coppe, sa poule chérie, que Renard a traîtreusement égorgée, ainsi que dix de ses enfants. Le roi ému ordonne de chanter les vigiles ; ensuite on porte Coppe en terre, on lui élève au milieu de l'herbe un tombeau de marbre, sur lequel on place cette inscription : *Ici est enterrée Coppe, qui savait si bien gratter la terre et que le cruel Renard a tuée avec sa race.*

La colère des ennemis de Renard puise dans cet incident une nouvelle énergie, et le roi, irrité enfin de tous ces méfaits, ordonne qu'on somme le coupable de paraître à sa cour. C'est Brun qui se charge de remplir cette mission, Brun l'ours, qui s'en va niaisement tomber dans le piége de son habile adversaire. Renard le reçoit avec empressement, lui fait toutes sortes de protestations affectueuses, et, sous prétexte de lui livrer de magnifiques rayons de miel, le conduit en un endroit où le malheureux ours se trouve tout à coup la tête prise dans un tronc d'arbre; puis il va sonner l'alarme dans le village, et tous les habitants accourent avec des pelles, des fourches, des pieux, frappant sur l'ours et le rouant de coups, tant qu'à la fin l'infortuné, voyant qu'il y va de sa vie, fait un effort désespéré, s'arrache la peau de la tête et se sauve sai-

1. Ende clagede den conine in fransois.

gnant, boitant, dans une rivière où ses ennemis furieux ne peuvent l'atteindre. Pendant ce temps, compère Renard avait trouvé moyen d'attraper une poule et s'en revenait l'esprit joyeux, le corps dispos, songeant que son ennemi Brun était mort, quand tout à coup, au détour de la colline, il l'aperçoit, couché sur le bord de la rivière, les flancs meurtris, la tête et les pattes pelées et toutes rouges de sang. « Oh! maudits villageois, s'écrie-t-il, qui avez laissé si sottement échapper la victime que je vous livrais! » Puis il s'approche de lui en riant et se dandinant, et lui dit : Seigneur prêtre, que Dieu vous soit en aide? Connaissez-vous Renard le ribaud? Si vous voulez le regarder, le voilà ce manant à la peau rouge, ce larron cruel. Mais dites-moi, digne prêtre, mon bel ami, quelle est la confrérie où vous servez? dans quel ordre voulez-vous entrer, pour avoir ainsi ce chaperon rouge? Êtes-vous donc abbé ou prieur? Il a été bien près de vos oreilles, celui qui vous a taillé cette couronne. Vous avez perdu votre toupet, vous avez ôté vos gants. Vous allez, je suppose, chanter les complies ou dire votre bréviaire.

Hors d'état de se venger des trahisons de Renard, et ne pouvant supporter cette froide raillerie, Brun se jeta de nouveau dans la rivière, regagna la terre à quelque distance, et s'en alla rejoindre la cour, tantôt en posant péniblement une patte devant l'autre, tantôt en glissant sur sa queue ou en roulant sur lui-même.

Toute cette scène est vraiment une charmante comédie.

L'arrivée de Brun à la cour, l'état piteux où on le voyait reparaître, lui qui était parti si sûr de lui-même, excita une nouvelle tempête contre Renard. Le roi jura par ses grands dieux que Renard serait puni, et chargea le chat Tibert d'aller le sommer de venir. Le chat, moins présomptueux que Brun, n'accepta qu'avec peine cette dangereuse mission. Il connaissait les ruses de son

cousin Renard, et n'aimait guère à entrer en lutte avec lui. Mais le roi le voulait : Tibert partit, l'esprit tout préoccupé de sombres pressentiments. Le long du chemin, il rencontra une corneille, et lui dit de voler à sa droite. La corneille prit la gauche. Ce fut pour le craintif Tibert un triste présage de plus. Ses sombres pensées ne devaient que trop tôt se réaliser. Il se laissa conduire par Renard dans le piége le plus cruel, et faillit y perdre la vie. Ces deux funestes tentatives avaient profondément exaspéré le roi. Cependant il résolut d'en faire encore une nouvelle, et cette fois il chargea Grimbert le blaireau d'aller porter ses derniers ordres à Renard. Grimbert était son ami dévoué, son neveu ; il l'avait toujours fidèlement défendu à la cour. Aussi Renard ne cherche-t-il pas à lui jouer un méchant tour ; il l'accueille comme un bon parent, il le présente à sa femme et à ses enfants, puis se met en route avec lui pour s'en aller comparaître devant le roi. Chemin faisant, Renard se met à sonder sa conscience et se sent effrayé de tous les méfaits qu'il a déjà commis : « Cher neveu, dit-il, il faut que je me confesse à toi ; quand j'aurai avoué tous mes péchés, mon âme sera soulagée. » Et il se confesse avec toutes les formules du catholicisme ; dans cette scène et dans plusieurs autres, on dirait que l'auteur du poëme a pris à tâche de tourner en ridicule les pratiques et les enseignements les plus graves de l'Église.

La confession faite, l'absolution reçue. Renard continue sa route, fort repentant en paroles, très-peu en réalité, cherchant toujours de l'œil le poulailler, et s'arrêtant avec un appétit sanguinaire en face d'une basse-cour de nonnes, où il voit passer les plus belles oies du monde. Enfin il arrive devant le roi, un peu inquiet au fond de l'âme, mais comptant cependant sur son esprit et son habileté. Il arrive, il va se placer en face de son souverain et lui adresse une magnifique

protestation de respect et de dévouement. « C'est bon, c'est bon, s'écrie le roi ; nous connaissons la souplesse de votre langage, mon maître, et nous n'en serons plus dupe. »

Les ennemis de Renard, déconcertés d'abord par sa présence et sa harangue, reprennent leur audace à ces paroles du roi, et crient, et se lamentent, et s'emportent plus fort que jamais. Le roi assemble ses hauts barons, en appelle à leur jugement, et tous, d'une voix unanime, condamnent le traître à être pendu. «Eh bien ! soit, s'écrie Renard en courbant la tête d'un air résigné ; j'ai péché, j'en conviens, et la mort n'est peut-être qu'une faible expiation pour tous mes crimes. Allez donc, vous qui voulez me voir périr, allez préparer la potence. Portez la corde et le poteau ; je suis prêt. »

Là-dessus ses ennemis s'éloignent, croyant l'arrêt sans appel et la mort du scélérat inévitable. Ils s'en vont faire les apprêts de son supplice ; lui les regarde avec un rire sardonique, puis à peine ont-ils disparu, qu'il commence une autre harangue. Il raconte au roi comment il était né bon et vertueux, aimant la vie simple et honnête, la douce et riante nature ; comment une première faute l'a entraîné dans une autre faute ; comment en prenant ainsi peu à peu goût au mal, il a fini par devenir un grand coupable, par s'habituer au crime et par s'y complaire ; puis il laisse comme par hasard tomber dans son discours un mot sur ses trésors immenses. A ce mot, le roi et la reine l'arrêtent, l'interrogent avec bienveillance. Renard leur dit qu'il a découvert une conspiration tramée par son père, par le Loup et l'Ours, pour détrôner le roi ; qu'il a trouvé le trésor d'Ermenric, dont son père s'était emparé, et qui devait être employé au succès de la conspiration ; qu'en enlevant ce trésor, il a déjoué tous les complots.

Il n'en fallait pas tant pour éblouir l'âme cupide du roi et la vanité de la reine. Renard obtient sa grâce, à la condition de révéler l'endroit mystérieux où il a caché son trésor. Il indique une forêt sauvage, appelle en témoignage Couard le lièvre, qui fait en tremblant sa déclaration. Le roi n'a plus de doute ; Renard triomphe, et quand ses ennemis viennent réclamer l'exécution de l'arrêt, ils sont garrottés et jetés dans un cachot, comme des traîtres et des imposteurs. Ainsi va le monde : le pouvoir est au plus habile, et l'intérêt se revêt du nom de justice.

Cependant le roi voudrait que Renard le conduisît lui-même auprès de son trésor. A cette demande, le rusé diplomate répond par une pieuse lamentation ; il est excommunié par le pape, non pas pour tous les crimes qu'il a commis, mais pour avoir empêché le loup, qui s'était fait moine, de rester dans son couvent. Il faut qu'il aille à Rome, en pèlerinage, chercher l'absolution et gagner des indulgences. Le roi a l'esprit trop orthodoxe pour ne pas approuver une telle raison. Renard ira à Rome, et avant de partir il se fait donner, pour faire un sac de pèlerin, un large morceau de la peau de l'ours, et pour faire des souliers, la peau des pieds du loup et de la louve.

L'hypocrite regardait déchiqueter ses ennemis et disait à la louve : « Ma tante, ma chère tante, combien de désagréments vous avez éprouvés par ma faute ! Je me repens de tous les autres, mais celui-ci me plaît, et je vous dirai pourquoi : vous êtes de mes parentes la plus chère, et Dieu sait que je porterai vos souliers pour votre bien. Vous aurez part aux grandes indulgences et à tous les pardons, chère tante, que j'irai chercher avec vos souliers au-delà des mers. »

Ainsi réhabilité à la cour du roi, vengé de ses ennemis, Renard se fait donner en grande pompe la besace et le bourdon par le chapelain de la cour, puis il se

hâte de partir, car il tremble à tout instant qu'on ne vienne à découvrir sa dernière supercherie. Il emmène avec lui, en leur adressant de belles paroles d'affection, le lièvre et le bélier. A peine arrivé dans son château, il égorge le premier, lui coupe la tête; la met dans la besace et confie le tout au bélier, en lui disant que c'est une dépêche de la plus grande importance qu'il faut porter au roi.

Ici se termine le premier poëme du *Renard*, qui se compose de trois mille et quelques cents vers. Environ un siècle plus tard, c'est-à-dire vers l'année 1250, si l'on s'en rapporte à l'opinion de M. Willems, un poëte voulut y ajouter une seconde partie et imita les principaux événements de la première. Dans ce nouveau roman, comme dans celui que nous venons d'analyser, le roi tient sa cour plénière; les animaux accusent Renard de toutes sortes de crimes. Renard sommé de comparaître devant le tribunal suprême, quitte encore sa retraite avec son neveu Grimbert, et se confesse encore à lui le long de la route. Il fait de nouveau un long et hypocrite plaidoyer; il trompe de nouveau le roi, en le leurrant par l'espoir de retrouver trois joyaux précieux qu'il prétend lui avoir envoyés. Condamné à se battre en champ clos contre le loup, il parvient, par un tour d'adresse, à le terrasser. Cette victoire est regardée comme le jugement de Dieu, et Renard devient le favori du roi. Le poëme se termine par cette vive et mordante satire, qui semble avoir été écrite au XIIIe siècle pour le XIXe

« Ceux qui ont les ruses de Renard sont chéris partout, et partout on les croit sur parole. Dans l'état ecclésiastique et dans le monde, on s'en rapporte aux conseils de Renard. On suit les détours de Renard, on marche sur ses traces. La réputation qu'il s'acquit dans le temps lui est toujours restée. Il a laissé une race nombreuse dont la fortune et la puissance s'augmen-

tent sans cesse. Celui qui ne pratique pas les ruses de Renard ne vaut rien pour ce monde et n'obtient de pouvoir dans aucun état; mais s'il peut tendre les mêmes filets, s'il a un écolier, il saura bien se faire un gîte. Il sait user des circonstances, il monte, et on le pousse en avant. Il y a une race de renards qui maintenant s'agrandit toujours : on trouve plus de renardeaux (sans barbe rousse, il est vrai) qu'on n'en vit jamais. La justice a disparu, la bonne foi et la vérité sont anéanties. A leur place, il nous est resté l'avarice, la méchanceté, la haine, l'envie. Tout est au pouvoir de ces vices. Avec leur seigneur maître Orgueil, ils règnent sur la terre. A la cour du pape comme à celle de l'empereur, chacun cherche à enlever à son prochain l'honneur et la réputation, à se mettre en faveur par la ruse ou par la simonie. A la cour on ne connaît que l'argent. L'argent est plus aimé que Dieu et a plus de pouvoir. Qui apporte de l'argent est le bienvenu, et ses désirs sont accomplis les premiers. Parmi les hommes et parmi les femmes, l'argent produit l'infidélité, enfante la honte et le faux témoignage. Le libertinage, la méchanceté, la luxure, ne sont qu'un jeu pour le clergé. Le pape et l'empereur de Rome sont entrés dans l'ordre de Renardie. En toute chose chacun ne pense qu'à soi. Je ne sais ce qui en arrivera. »

Ce second roman du *Renard* est en grande partie imité des poëmes français. Mais le premier est certainement une œuvre à part, une épopée complète, une comédie excellente écrite avec verve, avec une profonde connaissance des vices du temps et des subtilités du cœur humain. Jacob Grimm dit que cette satire de la société est, après *la Divine Comédie*, le meilleure poëme du moyen âge, et nous pouvons ajouter qu'elle a été beaucoup plus populaire et plus répandue que l'œuvre immortelle du poëte florentin.

Le roman du *Renard* et le petit conte d'*Élégast et*

Charlemagne sont, comme poëmes, les deux seules traces de compositions originales que nous connaissions dans l'ancienne littérature hollandaise. Mais si de l'épopée nous passons à la poésie lyrique, voici venir une riche moisson de chants naïfs et touchants, ceux-ci imités de l'Allemagne, ceux-là nés sur le sol même de la Hollande, tous curieux à étudier et tous populaires.

Ces poésies populaires datent déjà du XIIIe siècle; mais c'est au XVe surtout qu'on les trouve en abondance et avec un caractère marqué. Il en existe plusieurs recueils, et la bibliothèque de la Haye en possède encore un grand nombre manuscrits. Une portion considérable de ces recueils se compose de poésies religieuses très-intéressantes à consulter, car elles expriment l'esprit de l'époque et notamment le mysticisme du XIVe et du XVe siècle. On y trouve des idées étranges et un style singulier. C'est l'âme considérée comme jeune fille et qui aspire à Jésus-Christ, son fiancé ; c'est Jésus-Christ qui s'en va le soir de par le monde séduire avec son doux regard les âmes vierges, et le poëte emploie un incroyable mélange d'expressions et d'images profanes pour peindre l'amour divin. L'âme s'écrie : « Jésus, avec vos yeux noirs, vous me ravissez les sens. Je veux me plaindre à Marie de ce que vous me faites éprouver. » A quoi Jésus répond : « Oui, plaignez-vous à ma Mère, et je m'en vengerai. Je vous ferai aimer, et votre cœur se brisera [1]. » Alors l'âme soupire, elle languit comme la tourterelle qui a perdu son époux [2]; puis elle dit adieu au monde qui l'a trompée, pour se plonger tout entière dans l'amour de Jésus, et elle s'écrie : « L'amour repose, l'amour

1. Jesus met uwen brunen oghen
Ghi steelt mi minne sinne.

2. Ic mach der tortel duven wael leken
Die haren gaden verloren heeft.

parle, l'amour saute, l'amour appelle l'amour, l'amour dort, l'amour veille, l'amour peut tout imaginer[1]. »

Ce qui exprime encore très-bien le caractère de l'époque, c'est l'adoration de la Vierge, adoration ardente, passionnée, qui se manifesta surtout chez les peuples du Nord, et qui donna lieu à une multitude de chants religieux où toutes les expressions les plus éclatantes sont employées pour lui rendre hommage, où quelquefois même le Christ est représenté comme dépouillant auprès d'elle sa grandeur, et accourant à ses ordres dès qu'elle a besoin de lui[2].

Enfin, il existe encore un grand nombre de poésies populaires sur la naissance du Christ, l'arrivée des mages, la fuite en Égypte, etc. Tous les détails de la vie commune y sont dépeints avec une incroyable naïveté. Dans l'une, c'est l'enfant Jésus à qui sa Mère fait prendre un bain, et qui s'amuse à faire jaillir l'eau hors du bassin[3]; dans l'autre, c'est saint Joseph qui lui prépare un plat de bouillie[4]. Puis on nous montre Marie occupée à filer pour gagner sa vie, et saint Joseph faisant des ouvrages de menuiserie. Quelquefois aussi, dans ces poëmes dont il faut admirer la bonne foi et la simplicité, l'âne joue son rôle. Saint Joseph s'arrête pour cueillir des dattes et lui dit : Reste là, mon petit âne, ne bouge pas, il faut cueillir

1. Die minne staet, die minne gaet,
Die minne singhet, die mienne springhet.

Ces vers sont tirés d'un long poëme sur l'amour céleste, composé par une religieuse d'Utrecht nommé Bertha. (*Horæ belgicæ*, par Hoffmann de Fellersleben, II[e] volume, p. 14.)

2. On trouve quelquefois dans ces chansons des détails comme ceux-ci : « Jésus prend une corbeille et s'en va cueillir des fèves dont il a besoin; puis il prend une cruche, va chercher de l'eau, et « vient aider sa mère à éplucher les légumes : Hi nam een corf in sijn « hant, etc. »

3. « Die moeder die makenden den kinder een bat. »

4. La même idée se reproduit dans une chanson en allemand sur les trois mages : « Joseph nahm ein Pfannebier. »

ces fruits pour nous rafraîchir, car nous sommes très-las[1]. Ce sont des images à mettre à côté de ces anciens tableaux de l'école de Cologne, où l'on voit Jésus s'amusant avec les ducats qu'un des mages lui présente dans une coupe d'or.

L'un des chants religieux les plus célèbres du XVe siècle est celui qui a pour titre : *La Fille du Sultan*. On le retrouve aussi en Allemagne[2] en Suède et en Danemark, mais sous une forme concise. C'est un chant qui a toute l'allure naïve de la ballade, et qui, sous un voile symbolique, porte tout le mysticisme de cette époque. Quoiqu'il soit un peu long, nous ne craignons pas de le citer en entier; car il nous apparaît comme un monument curieux et sous le rapport de l'art, et sous le rapport des idées religieuses.

« Écoutez vous tous qui êtes pleins d'amour, mon esprit va chanter un chant d'amour et de concorde, un chant de grandes et belles choses. Une fille de sultan, élevée dans une terre païenne, s'en alla un jour, au lever de l'aurore, le long du parc et du jardin.

« Elle cueillit les fleurs de toutes sortes qui brillaient sous ses yeux, et elle se disait : Qui donc a pu faire ces fleurs et découper avec tant de grâce leurs jolies petites feuilles ? Oh ! je voudrais bien le voir !

« Je l'aime déjà du fond du cœur; si je savais où le trouver, je quitterais le royaume du ciel pour le suivre. — Et à minuit, voici Jésus qui arrive et qui s'écrie : Jeune fille, ouvrez ! — Elle se lève sur son lit et accourt en toute hâte.

« Elle ouvre la fenêtre, et aperçoit le bon Jésus resplendissant de beauté. Elle le regarde avec tendresse; puis, s'inclinant devant lui : — D'où venez-vous donc, dit-elle, ô mon noble et majestueux jeune homme ?

« Quel est le cœur qui pour vous ne s'enflammerait pas ? car vous êtes si beau ! Jamais, dans le royaume de mon père, je

1. « Och ! eselken, die moetste stille staen. » (Voy. les *Horæ belgicæ* de M. de Fallersleben et les *Volkszangen* de M. Lejeune.)

2. « Der sultan hatte ein techterlein. » (Wunderhorn, ersten band.)

n'ai trouvé votre pareil. — Et moi donc, jeune fille, je te connais, je connais ton amour; apprends donc qui je suis : C'est moi qui ai créé les fleurs.

« — Est-ce bien vous, mon puissant Seigneur, mon amour, mon bien-aimé? Combien de temps je vous ai cherché! et maintenant que vous voilà, il n'y a plus ni bien ni patrie qui m'arrête; avec vous je m'en irai. Que votre belle main me conduise là où il vous plaira.

« — Jeune fille, si vous voulez me suivre, il faut tout abandonner : votre père, vos richesses et votre beau palais. Votre beauté m'est plus précieuse que tout cela. C'est vous que j'ai choisie, c'est vous que j'aime. Il n'y a rien sur la terre d'aussi bien que vous.

« — Laissez-moi donc vous suivre où vous voudrez. Mon cœur m'ordonne de vous obéir, et je veux être à vous. — Il prit la jeune fille par la main. Elle quitta cette contrée païenne, et ils s'en allèrent ensemble à travers les champs et les prairies.

« Le long du chemin, ils s'entretenaient avec gaieté l'un l'autre, et la jeune fille lui demanda son nom. — Mon nom, dit-il, est merveilleux. Par sa puissance, il guérit le cœur malade; sur le trône élevé de mon père, tu pourras le lire.

« Donnez-moi votre amour, consacrez-moi vos sens et votre esprit. Mon nom est Jésus. Ceux qui m'aiment le connaissent bien. — Elle le regarda avec tendresse, et, se courbant à ses pieds, lui jura fidélité.

« — Comment, dit-elle, comment est votre père, ô mon beau fiancé? Pardonnez-moi cette question. — Mon père est très-riche; la terre et le ciel lui obéissent; l'homme, le soleil, les étoiles lui rendent hommage.

« Un million de beaux anges s'inclinent devant lui les yeux baissés. — Si votre père est si puissant et si élevé au-dessus de nous tous, mon bien-aimé, comment donc est votre mère?

« — Jamais il n'y eut dans le monde une femme aussi pure. Elle devint mère d'une façon miraculeuse, sans cesser d'être vierge. — Ah! si votre mère est si belle et si pure, de quelle contrée venez-vous donc?

« — Je viens du royaume de mon père, où tout est joie, beauté, vertu. Là, des milliers d'années se passent comme un jour; d'autres milliers d'années leur succèdent pleines de repos et de félicité.

« — Seigneur, que de prodiges vous m'offrez! Hâtons-nous

donc, ô mon roi, d'arriver à la demeure de votre père. — Restez pure et sincère, je vous donnerai mon royaume, et vous y vivrez éternellement.

« Ils continuèrent leur route à travers les champs et les prés, et ils arrivèrent près d'un couvent où Jésus voulait entrer. — Hélas ! voulez-vous donc me quitter? Si je n'entends plus votre douce voix, je languirai sans cesse.

« — Attendez-moi ici, dit-il avec grâce et bonté; il faut que j'entre dans cette maison. — Il entre, et elle reste à la porte pour l'attendre; mais, quand elle ne le voit plus, des larmes d'amour tombent sur ses joues.

« Le jour se passe, le soir arrive, elle attend encore;. mais son fiancé ne vient pas. Alors elle s'avance vers le couvent, et frappe, et crie : Ouvrez-moi la porte, mon bien-aimé est ici.

« Le portier ouvre, et regarde cette jeune fille si belle et si imposante. — Que voulez-vous? dit-il. Pourquoi venez-vous ici toute seule? Pourquoi ces larmes? Dites-moi, quel chagrin avez-vous?

« — Hélas! celui que j'aime si tendrement m'a quittée; il est entré dans cette maison, et je l'ai attendu longtemps. Pressez-le de sortir; dites-lui de venir me trouver avant que mon cœur se brise, car il est mon fiancé.

« — Jeune fille, celui qui vous a quittée n'est pas venu ici; j'ignore qui est votre bien-aimé, je ne l'ai pas vu. — Mon père, pourquoi voulez-vous me le cacher? mon bien-aimé est ici. En me quittant, il m'a dit : J'entre dans cette maison.

« — Mais apprenez-moi comment il s'appelle, je saurai si je le connais. — Hélas ! je ne puis le dire, j'ai oublié son nom. Mais c'est le fils d'un roi; son empire est large et profond; son vêtement est bleu de ciel et parsemé d'étoiles d'or.

« Son visage est blanc et rose, ses cheveux sont blonds comme l'or, et toute sa nature est si merveilleuse et si douce, que rien au monde ne lui ressemble. Il venait du royaume de son père; il voulait m'emmener avec lui; mais, hélas! il est parti.

« Son père tient le sceptre de la terre et du ciel; sa mère est une vierge très-belle et très-chaste. — Ah ! s'écria le portier, c'est Jésus, Notre-Seigneur ! — Oui, mon père, c'est lui que j'aime et que je cherche.

« — Bien, jeune fille; si c'est là votre fiancé, je veux vous le montrer. Venez, venez; vous êtes au bout de votre voyage. Entrez sous notre toit, ô jeune fiancée! et dites-moi, d'où venez-vous? Sans doute d'une terre étrangère?

« — Je suis la fille d'un roi; j'ai été élevée dans les grandeurs, et j'ai tout quitté pour celui que j'aime. — Vous retrouverez plus que vous n'avez quitté près de celui d'où les biens proviennent, près de Jésus, votre amour.

« Entrez donc, et suivez mon conseil. Je vous mènerai à Jésus; mais renoncez à toutes les grandeurs païennes, renoncez à la tendresse de votre père, oubliez votre pays de paganisme, car désormais vous devez être chrétienne.

« — Oui, mon père, je me rends à vos avis. Mon amour est ce que j'ai de plus cher, et nul sacrifice ne peut m'effrayer. — Et alors le religieux lui enseigne la vraie foi et la loi de Dieu. Il lui dit la vie de Jésus depuis sa naissance jusqu'à sa mort.

« La jeune fille dévoua son âme à Dieu; elle avait un grand désir de voir Jésus, son bien-aimé, et elle l'attendit longtemps. Mais quand elle fut près de mourir, Jésus lui apparut.

« Il la prit doucement par la main et l'emmena dans son beau royaume. Là, elle est devenue reine, elle goûte toutes les jouissances que son cœur peut désirer, et des milliers d'années passent pour elle comme un jour. »

On pourrait faire remonter très-haut l'origine de ce chant religieux; celui que nous venons de citer tel qu'il existe aujourd'hui dans divers recueils hollandais[1], n'est probablement qu'une amplification assez récente d'un chant très-simple et sans doute beaucoup plus court du xv[e] siècle. Il en est de même d'un grand nombre d'autres pièces, dont il faut reporter au xv[e] siècle, et quelquefois plus haut l'invention et la composition première. L'original s'est perdu, et nous ne le connaissons que par des imitations disséminées de distance en distance au xvi[e] ou xvii[e] siècle; mais il nous a paru plus convenable de les ramener toutes à leur point de départ; pour les resserrer en un même faisceau.

Après la série des chants religieux vient celle des chants profanes, chants de guerre et d'amour, ro-

1. Lejeune, *Neederlandsche Volkszangen*. — *De Nieuwe Oostindische Roozeboom* (*Horæ belgicæ*).

mances et ballades. La même naïveté poétique, la même effusion de cœur que l'on admire dans la première, se retrouvent dans celle-ci, mais quelquefois avec plus de chaleur. Les sujets de ces chants sont très-variés ; c'est tantôt une tradition populaire qui présente toutes les péripéties du drame comme celle du *Comte Floris*, tantôt un chant national comme celui de *Guillaume de Nassau*, tantôt un conte de géant comme dans *le Chasseur de la Grèce*. Les scènes d'amour surtout reviennent à tout instant ; l'amour occupe une grande place dans ces fraîches et chastes imaginations. Elles nous l'ont peint sous toutes les formes, avec la couronne de myrte sur la tête ou la branche de cyprès à la main, avec le sourire sur les lèvres ou les larmes dans les yeux, mais toujours tendre, religieux, dévoué. Ses chants de joie viennent du fond de l'âme, ses mots d'adieu font pleurer. Un chevalier revient d'une contrée lointaine ; il aperçoit la tour d'un château ; il se hâte, car il est impatient de revoir sa jeune femme. Il rencontre en chemin un autre chevalier qui lui dit : « Ta femme est infidèle ; tiens, regarde cet anneau que je porte au doigt. Ne le reconnais-tu pas pour le sien ? — Tu en as menti ! » dit le voyageur, et il tire son épée et le tue. Cependant, quand il a observé l'anneau, il croit aux paroles du chevalier ; il arrive plein de fureur et résolu de se venger. Sa femme vient au-devant de lui, et le salue du regard et de sa voix angélique ; à son doigt, elle porte l'anneau de fiançailles, l'anneau que son mari ne croyait plus revoir, et en la retrouvant avec ce gage de fidélité, il la presse dans ses bras, et se jette à genoux pour remercier le ciel.

Une jeune fille attend son amant qui demeure de l'autre côté du fleuve ; elle allume le flambeau qui doit lui servir de guide. Le flambeau s'éteint. Le jeune homme se met à la nage et se noie. Son amante va le

chercher avec un pêcheur, et, en retrouvant son corps, elle se jette sur lui, l'embrasse et meurt.

C'est quelquefois aussi une idée plutôt qu'un fait, une idée si simple, qu'il est en quelque sorte impossible de l'analyser, comme, par exemple, dans ce chant des *Trois jeunes filles* :

« Trois jeunes filles s'en allaient ensemble le long d'une forêt. Elles marchaient pieds nus sur la neige et la glace, et il faisait très-froid.

« L'une d'elles pleurait amèrement; les deux autres avaient l'humeur assez joyeuse, et elles lui demandèrent comment allait son amour.

« Pourquoi me faites-vous cette question? dit-elle; trois hommes à cheval ont égorgé celui que j'aimais.

« — Si trois cavaliers ont égorgé celui que tu aimais, il faut choisir un autre amant et vivre avec gaieté comme nous.

« — Comment pourrais-je choisir un autre amant, quand mon cœur est déchiré? Adieu, mon père et ma mère, vous ne me verrez plus.

« Adieu, mon père et ma mère, et toi, ma douce petite sœur; je veux aller sous les verts tilleuls où repose mon bien-aimé. »

Je citerai encore cet autre chant qui paraît être fort ancien :

« Une jeune fille se levait le matin de bonne heure, et s'en allait sous les tilleuls pour attendre son amant, et son amant ne venait pas.

« Un jour, un cavalier s'approche d'elle et lui dit : Mon enfant, que faites-vous ici toute seule? Venez-vous compter ces arbres verts ou cueillir ces fleurs?

« — Non, je ne viens pas compter ces arbres verts ni cueillir ces fleurs; j'ai perdu mon bien-aimé, et je ne peux en apprendre aucune nouvelle.

« — Si vous ne pouvez en apprendre aucune nouvelle, moi, je peux vous en dire. Il est dans la Zélande, et il aime plusieurs jolies femmes.

« — Si ce que vous dites est vrai, que le ciel répande ses bénédictions sur lui et sur toutes les jolies femmes qui l'entourent.

« Qu'est-ce que le chevalier tire de dessous son manteau? Une belle chaîne en or. — Voyez, dit-il, je vous la donnerai si vous ne voulez plus penser à votre amour.

« — Quand cette chaîne d'or serait assez grande pour pouvoir toucher à la fois la terre et le ciel, j'aimerais mieux ne jamais l'avoir que de songer à un autre amour.

« Le chevalier se sentit ému. — Ma douce enfant, dit-il, je veux vous épouser, et je n'aimerai pas une autre femme que vous. »

Le morceau allemand qui répond à celui-ci est peut-être moins simple, mais il est poétique, plus richement développé, et se termine d'une manière plus complète que le chant hollandais :

« — Je voulais seulement t'éprouver, dit le chevalier; si tu avais fait entendre un reproche ou une malédiction, à l'instant même je t'aurais quittée. »

Un de nos amis de Hollande, M. Bogaers, l'auteur des deux charmants poëmes, se propose de publier un nouveau recueil de traditions et de chants populaires hollandais. Nous avons vu quelques-unes des pièces qui doivent faire partie de ce recueil, entre autres une légende qui a pour titre : *les Pains de pierre*. C'est un récit des plus dramatiques et des plus touchants, la description terrible d'une famine à Leyde, la chronique pieuse d'une sainte femme qui se prive du nécessaire pour soulager les misères du pauvre, tandis qu'à côté d'elle sa sœur repousse impitoyablement ceux qui viennent implorer son secours. A la fin, Dieu récompense par des dons abondants la femme charitable, et punit sa sœur cruelle en changeant en pierres les pains qu'elle gardait sordidement chez elle. Ainsi, au XIVe, au XVe et au XVIe siècle, le peuple hollandais racontait en vers grossiers encore, mais pleins d'une douce émotion, l'événement qui l'avait frappé; et pour donner plus de force et de popularité à ses sympathies politiques ou à ses

principes de morale, il encadrait ses idées dans le récit d'un fait dramatique. Mais bientôt le langage étudié et prétentieux des *Chambres de rhétorique* l'emporta sur ces naïves compositions, et les ballades d'amour et les pieuses légendes, œuvres de sentiment, d'originalité, de candeur, disparurent sous le manteau brodé de la littérature académique.

IV

LITTÉRATURE MODERNE.

Je ne connais pas de pays où l'on ait autant mesuré d'hémistiches et façonné de rimes qu'en Hollande; pauvres et riches, gens de la ville et gens de la campagne, tout le monde rime. Si positif que l'on soit, il faut bien qu'à certaine heure un rayon d'or, un rêve, un son harmonieux ramène le cœur vers les vagues régions du monde idéal. La rime est ce son harmonieux qui vibre comme un accord du monde mystérieux des songes au milieu des occupations matérielles des Hollandais. La rime récrée le marchand à son comptoir et l'ouvrier à son labeur. Vous êtes assis le soir dans une honnête taverne d'Amsterdam avec trois ou quatre bons bourgeois de la cité, fumant de vrais cigares de la Havane, comme il convient à des gens qui ont une position recommandable, et faisant de la simple prose, de la prose comme M. Jourdain, quand tout à coup, après le plus pacifique entretien et le plus innocent verre de genièvre, voilà que l'imagination de vos interlocuteurs s'enflamme, que leur langue s'accentue, se scande, et qu'à la place de cette vulgaire prose, dont vous attendez encore naïvement les longues phrases, résonnent deux fortes rimes comme deux coups d'archet,

suivies bientôt de deux autres non moins éclatantes. Vous allez un matin visiter une de ces magnifiques maisons de campagne où les nababs de la finance étalent le luxe de l'Europe et des Indes, et sur la porte d'entrée vous voyez deux rimes solennelles peintes en bleu sur un fond blanc, deux rimes qui vous invitent, comme deux anges de paix, à vous livrer sans arrière-pensée au calme et au bonheur de la vie champêtre. La rime est inscrite aussi sur tous les monuments de pierre et de bronze : la rime mythologique embellit le piédestal de tous ces petits dieux si bien coloriés et si bien lavés qui ornent les allées de jardins; la rime flotte avec le *trekschuit* sur les canaux; elle orne l'enseigne des cabarets, la couverture des almanachs, la boutique ambulante des kermesses et la feuille d'annonces du journal. Un ancien voyageur raconte que l'hiver, dans le Nord, toutes les paroles que l'on prononce sont aussitôt gelées, tant il fait froid dans ces lointaines régions que nous avons encore la folie d'aimer. Au retour du printemps, l'air pénètre peu à peu dans cet amas de phrases interrompues, le soleil les dégage de leur enveloppe de givre, les paroles prisonnières reprennent leur essor et tourbillonnent, et résonnent dans l'air avec l'accent de joie ou de douleur qui leur fut donné. Je vous laisse à penser quelle singulière musique ce doit être, quel vacarme de mots et d'idées, de reproches qui n'ont déjà plus de sens, de promesses faites solennellement à la face du ciel et à jamais oubliées, de soupirs d'amour exhalés dans l'ombre, entre deux jeunes cœurs, qui viennent indiscrètement frapper l'oreille du passant! De même en Hollande, quand les saules de la prairie ont revêtu leur feuillage vert, quand le jardinier de Harlem voit poindre hors de leur étroit bourgeon les feuilles riantes de la tulipe, le voyageur entend sur les canaux, sur les grandes routes, au milieu des champs, au sein des

cités, un bourdonnement confus de paroles flottantes et accentuées. Ce sont autant de rimes auxquelles le soleil de mai, le vent frais des beaux jours, donne l'essor et le mouvement, et qui s'en vont de tous côtés chantant l'amour, la liberté et la morale. Alors vraiment plus d'un étranger, surpris par cette musique sonore, a bien pu se dire : La Hollande est l'un des pays les plus poétiques qui existent au monde. Il a pu se le dire encore en voyant dans les magasins des libraires, dans les bibliothèques, tous ces poëmes anciens et modernes dont la Hollande s'honore. On les compte par centaines, par milliers, et nulle part, ils n'ont été publiés avec tant de luxe. Mais la rime, si musicale qu'elle soit, ne constitue pas la poésie, et le poëme le plus élégant, le plus correct, peut bien n'être qu'une œuvre de labeur et de patience dénuée de verve et d'inspiration. Or, tel est souvent le cas en Hollande. La patience est l'une des qualités les plus caractéristiques des habitants de ce pays ; la nature même de leur sol la leur enseigne ; l'entretien de leurs digues, le desséchement de leurs marais, les forcent à la mettre sans cesse en pratique ; l'art dont ils se glorifient, l'art des Gérard Dow, des Mieris, des Berghem, en est la plus gracieuse, la plus idéale expression, et leurs poëmes épiques, leurs bergeries, leurs strophes didactiques, ont pour la plupart le même caractère d'élaboration calme, régulière, soutenue.

L'organisation sociale de la Hollande, la tendance pratique des esprits, tendance qui se manifeste déjà dans les plus anciennes annales de cette contrée, n'étaient pas de nature à donner un grand essor à l'imagination des poëtes. Tandis qu'en France, en Allemagne, les grands seigneurs appelaient la poésie dans leur château, dans leurs tournois, et lui donnaient pour ornement l'écharpe brodée par une main chérie, ou le blason conquis sur un champ de bataille; tandis

que la chevaleresque Espagne chantait sous les orangers de Grenade la grandeur des rois maures et le triomphe du Cid; tandis qu'en Italie Boiardo et Arioste faisaient revivre dans les merveilleux caprices de leur imagination les riantes et glorieuses traditions du moyen âge; tandis qu'en Angleterre, Spencer consacrait dans sa *Reine des Fées* les dogmes symboliques de la chevalerie, et que Shakespeare de sa main gracieuse et puissante broyait tour à tour sur sa palette immortelle les roses de l'Orient et les sombres couleurs du Nord, en Hollande, les grands seigneurs succombaient l'un après l'autre dans le désordre des guerres civiles. La féodalité était vaincue par le commerce, la noblesse par la bourgeoisie. De bonne heure les villes de Flandre et de Hollande s'élèvent et prospèrent par l'habileté de leurs calculs et les efforts de leur industrie; et s'il y a dans ces villes une corporation qui défend avec intrépidité ses priviléges, un Arteweld qui fait trembler Louis XI, il n'y a point de Médicis.

Cependant, comme il faut que la poésie, cette fleur du ciel, jette partout ses racines et germe sur les rocs sauvages du Nord comme dans les jardins embaumés de Sacountala, sous l'humble toit de l'ouvrier, comme sous les plafonds dorés des châteaux, la poésie éveilla l'attention des bourgeois de Hollande. Ils l'accueillirent avec une grave bienveillance, comme une ingénieuse distraction qui devait être soumise à certaines règles, et qui pouvait avoir ses agréments à certaines heures. Il se forma de côté et d'autre des sociétés littéraires qui faisaient profession de se dévouer au culte des Muses, de travailler aux progrès de la langue nationale et au perfectionnement de la poésie. Kops, qui a écrit une histoire de ces sociétés, fait remonter leur origine très-haut. Il y en avait une, dit-il, à Leyde avant l'année 1200, une autre à Diest, fondée en même temps que l'Académie des jeux floraux de Toulouse,

la plus ancienne académie de l'Europe. Cependant nous croyons que l'association des confrères de la passion et des clercs de la bazoche a servi de modèle à la plupart de ces sociétes. Elles prirent seulement à tâche de remplacer ce qu'il y avait de trop aventureux dans les œuvres de leurs confrères de France, de trop gai dans leurs allures, par une tenue décente et des lois respectables. La première avait pris le titre de *chambre de rhétorique*, toutes les autres suivirent son exemple. Ce mot de *rhétorique* n'était pas une expression abstraite. C'était le nom d'une belle et puissante reine qui avait dans son empire des princes renommés, tels que Démosthène et Ciceron, Homère et Virgile. On n'entrait point au service d'une si grande dame sans quelque préliminaire. A moins d'un mérite extraordinaire, on n'arrivait pas tout d'un coup au premier rang. Il fallait monter de grade en grade, gagner ses priviléges par ses services. Mais aussi quelle magnifique perspective s'ouvrait aux regards des fidèles sujets de leur reine *Rhétorique!* D'abord on était trouveur (trouvère), inventeur de nouveaux sujets et de nouveaux mots. De là on arrivait au grade de doyen qui exerçait déjà une sorte d'autorité magistrale sur les jeunes disciples des Muses. Puis on était promu à l'emploi de facteur, et chargé par là de composer les pièces officielles pour les solennités, de préparer les programmes des fêtes et des grandes réunions. De cette imposante dignité au titre de prince, il n'y avait qu'un pas. Pour une ode, pour une ballade rimée, on se trouvait un beau matin placé par la société au même rang que Démosthène et Virgile, ce qui ne laissait pas que d'être fort honorable; et en faisant encore un effort, on avait la chance d'être proclamé empereur, c'est-à-dire quelque chose de plus élevé que dame Rhétorique elle-même. L'histoire ne dit point combien d'heureux poëtes hollandais sont ar-

rivés à ce rang suprême, ni par quels chefs-d'œuvre il fut mérité.

Outre ces grades littéraires, les chambres de rhétorique avaient un porte-enseigne chargé de faire flotter leur bannière dans les grandes réunions, et un procureur fiscal qui enregistrait leurs faits et gestes. Elles avaient un nom symbolique, un blason des plus idylliques, et une devise très-morale et très-religieuse. Celle-ci porte dans ses armes une branche d'olivier, et a pour titre : *Ecce gratia* ; celle-là prend pour symbole l'églantine, et pour devise : « Nous fleurissons pour l'amour. » Une autre s'appelle le Buisson de Moïse, une quatrième la Vallée de Joie ; une quantité d'autres avaient des noms de fleurs ; Fleur de Blé, Fleur des Champs, Fleur de Lis. Celle d'Ypres, plus ambitieuse, s'appelait *l'Alpha et l'Oméga*, celle de Lichterwelde *les Voyageurs Pacifiques*. Quelques-unes se plaçaient sous le patronage des saints ; d'autres enfin, voyant le ciel et la terre envahis par leurs rivales, descendaient dans les réalités de la vie vulgaire. Une société de Louvain s'appelait tout simplement *le Persil*, une autre *le Boudin*. Les devises étaient d'ailleurs toujours une affaire importante à traiter, un grave objet d'examen et de discussion, si grave que quelquefois, pour en finir, il fallait le *deus ex machinâ*. On raconte qu'un jour les membres d'une nouvelle société de Bruges, qui prit le titre de *Saint-Esprit*, s'étant réunis pour aviser à la devise qu'ils adopteraient, virent tout à coup entrer par la fenêtre un pigeon qui leur apporta au bout de son bec ces mots : *Mon œuvre est céleste* (*mijn werk es hemmeliek*)[1]. De nos jours, on attend encore dans les grandes villes de Flandre et de Hollande les nouvelles des pigeons ; ils apportent la cote de la bourse, le taux des actions industrielles et les changements de ministères. C'est l'œuvre céleste de cette époque.

1. Kops, *Schets eener Geschiedenisse der Rederijkeen*, p. 222.

Toutes ces chambres jouissaient de certains priviléges qui donnaient à beaucoup d'honorables citoyens le désir de s'associer à elles. Les princes leur témoignaient aussi une faveur particulière. Le duc Jean de Brabant était inscrit parmi les membres de la société de Bruxelles. Charles-Quint donna lui-même un blason à celle d'Amsterdam, et Guillaume d'Orange s'honorait de faire partie de celle d'Anvers. Mais on n'était reçu dans ces glorieuses confréries qu'à la condition d'offrir certaines garanties prévues par les règlements. Plusieurs sociétés exigeaient de leurs candidats qu'ils fussent mariés depuis au moins un an et un jour. C'était le *sine quâ non* d'éligibilité dans ces temps de mœurs honnêtes; c'était la loi des chastes sœurs. Aujourd'hui elles sont moins sévères.

Le but des chambres de rhétorique hollandaises et flamandes était, comme nous l'avons déjà dit, de travailler au progrès de la langue et de la poésie; mais leur tendance était, à vrai dire, plus morale encore que littéraire. Elles mettaient au concours des questions de dogme et de charité publique qui ne pourraient occuper aujourd'hui que la Faculté de théologie de la Sorbonne, ou la commission du prix Montyon. Elles faisaient représenter, à la manière de nos anciennes confréries, des drames bibliques et des mystères. Pour récompense elles distribuaient aux lauréats des coupes d'argent ou d'étain, selon l'état de leur budget. Parfois, pourtant, elles abordaient des questions profanes, elles entraient, au grand scandale de quelques-uns de leurs membres, dans le domaine de la mythologie grecque, et mettaient sur la scène les dieux et les héros à la place des saints et des patriarches. En 1519, une des chambres de Gand représenta un drame qui avait pour titre: *L'Enlèvement de Proserpine par Pluton*. La pièce est précédée d'un long prologue composé d'une foule de maximes fort peu adaptées à un tel sujet, mais fort

édifiantes. Puis apparaît un gardien qui s'appelle Monsieur Sait-Tout, et qui chante un hymne à la beauté du printemps et de l'aurore. Un autre personnage symbolique se présente, qui loue, comme un mauvais sujet qu'il est, la volupté des ténèbres ; le sage Sait-Tout le réprimande de cette grossière licence de pensée, et l'invite à voir la pièce que l'on va jouer pour son instruction. Ici se termine le premier acte. Les acteurs se retirent. Le public réfléchit, et bientôt voici venir Jupiter, tenant la foudre à la main, Neptune appuyé sur son trident, chacun d'eux dépeignant en longs vers les charmes de son empire. Tout à coup leur dialogue dithyrambique est interrompu par Pluton, qui entre en fureur, le visage noir, les mains noires, gesticulant et criant que ses deux frères ont pris la meilleure part de l'héritage paternel, et qu'il bouleversera le ciel et les ondes, si on ne lui fait justice, « Mais que veux-tu donc? dit Neptune inquiet déjà sans doute d'avoir à prononcer le *quos ego*. — Je veux une femme, s'écrie Pluton en se redressant de l'air d'un lion dont le vent du désert enfle les naseaux. — Allons, allons, mon cher frère, dit le galant Jupiter d'un air assez fat, tu es par trop noir pour rêver une telle conquête. » L'impertinente remarque de l'amant de Léda jette Pluton dans un nouveau transport de fureur, et les deux frères, craignant sa vengeance, promettent enfin de le seconder dans ses vœux et de l'aider à enlever Proserpine. Ils appellent à leur secours Phébus, Pan, l'Aurore, Zéphyre, Cybèle et Vénus. L'amoureux Pluton les suit près de la tour de fer où est enfermée Proserpine. Vénus s'avance au milieu des arbres printaniers que l'on nomme : Désir charnel, Plaisir mondain, Tentation ennemie ; elle séduit par ses chants perfides l'innocente prisonnière, qui, ne sachant point à quel piége elle est exposée, franchit d'un pied léger le seuil de sa retraite. A l'instant même, Pluton se précipite sur elle, en lui

criant d'une voix fort peu galante : « Malédiction sur toi, indigne hypocrite, pécheresse de Sodome ! je t'arrache à tes vains plaisirs, je t'emmène dans l'enfer ! » Là-dessus reparaît l'interprète moral du drame, qui prouve par ce qui vient de se passer que, lorsqu'une jeune fille a été enfermée par une mère prudente dans la tour de fer de la continence, elle ne doit point prêter l'oreille à la voix séduisante qui l'appelle, sous peine d'être emportée par le méchant esprit dans les ténèbres de l'enfer.

Parfois aussi les chambres de rhétorique d'une ville adressaient à celles des autres villes une question à résoudre, s'invitaient, se provoquaient au combat poétique, et alors c'étaient des réunions solennelles, des fêtes inscrites dans les annales de la contrée, des olympiades. Nous empruntons à un ancien historien des Pays-Bas, Emmanuel de Meterem, le récit d'une de ces réunions qui renferme de curieux traits de mœurs : « La chambre des *violiers* d'Anvers, comme ayant emporté le principal prix à Gand, envoya semblable carte aux villes circonvoysines, en l'an 1562, pour y comparoistre le premier d'aougst, et y apporter leur solution sur cette demande : « Que c'est qui invite l'homme le plus aux arts et aux sciences. » Il n'y avoit pas seulement des prix pour ceux qui donneroyent la meilleure solution, mais aussi pour ceux qui feroyent leur entrée avec le plus de triomphe, de magnificence, et avec le plus de gens, et qui pourroyent le mieux représenter et faire entendre par figure, ou autrement, comment on pourra s'assembler en amitié et départir amiablement. En quatriesme lieu, pour celui qui représenteroit le plus artistement sa devise. En cinquiesme lieu, pour celuy qui feroit la plus belle et solennelle entrée à l'église. En sixiesme lieu pour celuy qui feroit le plus beau feu de joye, soit sur l'eau en des batteaux, soit sur terre, à brusler des tonneaux de poix, à faire des

fusées, à allumer des torches, des lanternes, paelles à feu, etc. En septiesme lieu, pour celuy qui joueroit le mieux sa comédie. En huictiesme lieu, pour celuy qui, aux prologues de son jeu, pourroit le mieux dire : combien les marchands qui se comportent justement sont profitables aux hommes. Et finalement, pour celuy qui pourroit le plus innocemment ou gaillardement faire le fol, sans injure ou deshonnesteté. En quoy on proposa des choses merveilleusement subtiles, profondes et doctes, pleines de sens et de science, et plusieurs autres tels prix.

« Sur cest envoy comparurent en Anvers, le troisiesme d'aougst, quatorze chambres de rhétoriciens, lesquelles vindrent de diverses villes et seigneuries en Brabant. La chambre de la Guirlande de Marie de Bruxelles emporta le plus grand prix pour avoir faict la plus belle entrée, car ils firent leur entrée estant bien trois cent et quarante hommes à cheval, tous habillés en velours et en soye rouge cramoysie, avec de longues casacques à la polonnoise, bordées de passement d'argent, avec des chapeaux rouges, faicts à la façon des heaumes antiques : leurs pourpoincts, plumages et bottines estoyent blancs ; ils avoyent des ceintures de tocque d'argent, fort curieusement tissues de quatre couleurs, jaulne, rouge, bleu et blanc ; ils avoyent sept charriots faicts à l'antique qui estoyent fort gentiment équippés, avec divers personnages qui estoyent portés esdits charriots. Ils avoyent encore septante et huict charriots communs avec des torches ; esdits charriots estoyent couverts de drap rouge bordé de blanc ; tous les chartiers avoyent des manteaux rouges, et sur ces charriots il y avoit divers personnages représentant plusieurs belles figures antiques qui donnoyent à entendre comment on s'assemblera par amitié pour départir amiablement. De Malines vint la chambre appelée la Pione ; ils firent leur entrée avec trois cent et

vingt hommes à cheval, habillés de robe de fine estamine incarnate, bordées de passement d'or, avec des chapeaux rouges; les pourpoincts, les chausses et les plumages estoyent de couleur jaune, les cordons d'or et les bottines noires. Ceux-ci avoyent sept charriots de plaisance, faicts à l'antique, et fort bien enrichis et ornés de personnages. Ils avoyent encore seize autres beaux charriots quarrés par en haut et couverts de drap rouge, chasque charriot ayant huict beaux blasons, et deux de la confrairie assis dedans avec des torches, et derrière il y avait deux paelles à feu. En telle manière vindrent aussi les autres chambres, mais non en telle magnificence et avec tant de gens, et l'on employa quelques jours à faire des feux de joye, à jouer des comédies, des farces, à faire des choses pour rire, et en des banquets jusques à ce que les prix fussent départis. »

Kops, que nous avons déjà cité, parle aussi de cette réunion, et dit qu'on y vit arriver des députations de onze villes et près de quinze cents membres de différentes chambres de rhétorique, tous à cheval. Ceux de Berchem y arrivèrent suivis d'une belle jeune fille qui s'avançait gravement sous un dais porté par quatre hommes, et qui représentait la reine Rhétorique elle-même.

Les chambres de rhétorique se propagèrent dans toute la Hollande et la Belgique. Bientôt les villages mêmes voulurent en avoir une, et chaque ville en eut plusieurs. On en comptait trois à Amsterdam, quatre à Anvers, quatre à Bruxelles, trois à la Haye et à Harlem, quatre à Gand, six à Louvain; bref, vers le milieu du XVIe siècle il y avait dans les Pays-Bas près de deux cents chambres de rhétorique ayant leur devise, leur blason, leurs doyens et leurs poëtes. Les plus anciennes s'arrogeaient le droit de donner des statuts et des priviléges aux plus jeunes. C'étaient des métropoles litté-

raires autorisant des succursales. En 1493, l'archiduc Philippe, père de Charles-Quint, créa à Gand une chambre suprême de rhétorique, dont il donna la direction à un chapelain. Cette chambre s'appelait : *Le divin et révéré nom de Jésus avec la fleur de beaume.* Elle devait se composer de quinze membres et de quinze jeunes gens qui seraient tenus d'apprendre l'art de poésie. En outre, il fut décidé que pour honorer Notre Seigneur Jésus-Christ et la Vierge Marie, on admettrait dans cette religieuse association quinze femmes en mémoire des quinze joies de la sainte Vierge. C'était ainsi que le pieux moyen âge se dévouait à l'étude des lettres. Il choisissait un prêtre pour président d'une académie, il plaçait la poésie sur l'autel, la couronne de lauréat dans l'église, et dans sa galanterie même envers la femme, il exprimait une pensée de dévotion, il songeait à la mère de Dieu.

Les guerres cruelles du XVIe siècle portèrent un coup funeste aux chambres de rhétorique. En Belgique, le duc d'Albe, croyant voir surgir dans leur sein des germes de protestantisme, les écrasait de sa main de fer. En Hollande, la nation entière, armée pour défendre sa liberté politique et religieuse, ne pouvait plus guère songer à ces naïves idylles d'autrefois. Les unes devinrent tout simplement d'honnêtes confréries de paroisse qui conservèrent un privilége de préséance dans les processions et le droit d'assister en grande pompe aux fêtes de l'Église. D'autres servirent à former de nouvelles associations plus sérieuses et plus utiles, notamment celle qui en 1766, prit le titre de *Société de littérature néerlandaise*, et qui subsiste encore. D'autres enfin se transformèrent en clubs et en sociétés de lecture. Leurs membres se réunissent chaque soir avec une ponctualité hollandaise dans une salle inondée de journaux. Au lieu de représenter comme autrefois les drames bibliques, ils assistent par la pensée au grand

drame des révolutions financières et politiques ; au lieu de se donner des questions dogmatiques à traiter, ils se passent mutuellement les contrefaçons belges de nos romanciers, et dans leurs plus longues heures de liberté ils jouent au whist.

Cependant, avant de déchoir ainsi de leur ancienne grandeur, les chambres de rhétorique servirent encore de modèles aux sociétés qui s'établirent en Allemagne aux XVI[e] et XVII[e] siècles sous le titre de *Sociétés de linguistique* (*Sprach-gesellschaften*), avec les mêmes recherches prétentieuses de symboles, de devises, de blasons.

Le but littéraire que ces sociétés s'étaient proposé, elles ne l'ont jamais atteint. Elles n'ont laissé que des œuvres fades, incorrectes et de mauvais goût, où l'on ne retrouve pas même ces éclairs d'esprit et ces élans de verve qui font supporter les longueurs de nos anciennes poésies. Loin de pouvoir constituer une littérature, elles ne furent pas même en état de maintenir l'entière indépendance de leur langue, de la soustraire aux envahissements de l'influence étrangère. La France les dominait, la France leur imposait ses bergeries, ses ridicules personnifications de vices et de vertus enseignées par le roman de *la Rose* et reproduites dans tant de mystères; elle leur fait accepter ses tours de phrase, ses expressions, ses images allégoriques. En vain les partisans zélés de la langue hollandaise s'écriaient en vers et en prose : « Conservons la pureté de notre idiome, éloignons-en les mots empruntés à un autre pays; » en écrivant cette exhortation patriotique, ils trahissaient eux-mêmes leurs errements philologiques, ils proclamaient avec des mots étrangers qu'on ne devait pas faire d'emprunts à ces dialectes étrangers[1].

1. Bastaer woorden vreemt,
Uitlands niet neemt.
(Kops, pag. 289.)

Ypey, dans son *Histoire de la langue néerlandaise*, cite un passage

Au xvi[e] siècle, l'étude ardente de l'antiquité contribua beaucoup encore à entraver le développement de la langue hollandaise. Les savants s'éprirent d'un tel amour pour le latin, que non contents de lui sacrifier la langue dans laquelle ils avaient reçu les premières leçons de leur mère, ils se laissèrent aller au vain plaisir de travestir leur honnête nom de famille, dans l'espoir de ressembler un peu plus à leurs chers maîtres du siècle d'Auguste. Le caustique et mordant auteur de *la Folie* eut lui-même cette folie classique. Il s'appelait Gherard Gherardts, et devint Desiderius Erasmus. Son précepteur lui avait déjà donné l'exemple de cette mascarade philosophique. On ne le connaissait à Rotterdam que sous le nom de Hermanzoon; il prit celui d'Aurelius. Un autre savant, Jean Oudewater, signa fièrement Johannes Palaeonydorus. Le célèbre Groot fut plus raisonnable, il s'appela Grotius. Mais que dire du renégat Jean de Gorp, qui, après avoir écrit tout un livre pour prouver que la langue du paradis terrestre, la langue dans laquelle Adam adressait son cantique d'amour à Ève et son

curieux d'un poëte du xvi[e] siècle qui avait le titre de facteur dans une chambre de rhétorique. Il parle de l'histoire de Pirame et Thisbé, et compare la mort de Thisbé à la passion du Christ :

Om te *concluderen* van onze begriipt,
Dees *historie moraliseerende*
Is in den verstand wel *accordeerende*
Bij der *passie* van Christus ghebenedijt.

Dans ces quatre vers, il y a cinq mots français. Les suivants, cités par le même auteur, sont plus étranges encore. Je ne crois pas qu'on ait jamais poussé plus loin la bâtardise du langage.

Nu *ghepresupponneert* dat jemant is *eloquent*,
En dat hy in der *rhethoriïcke* is *xellent* (pour excellent),
Dat hy *philosopheliick* can *argumenteren*,
Dat hy de *harmonye musiken* kent,
Mitsgaders den loop weet van't *firmament*,
En dat hi alle hantwercken can *useren*, etc.

Dix mots hollandisés dans six vers! les naïfs disciples des chambres de rhétorique appelaient cela travailler aux progrès de leur langue!

cantique de reconnaissance à Dieu, était le hollandais, réprouve cette langue céleste comme indigne de lui, et s'appelle Goropius Becanus ?

Cette étude passionnée de l'antiquité eut sans doute un heureux résultat pour la Hollande ; elle illustra ses écoles, elle donna à ses savants une célébrité qu'ils n'auraient pas eue, s'ils avaient écrit dans l'idiome si peu répandu de leur pays natal ; elle produisit au sein des cités néerlandaises un grand nombre de poésies latines d'un goût pur et d'un style élégant ; mais c'était une confiscation de l'idiome national au profit d'une imitation étrangère et lointaine [1].

Enfin, vers les dernières années de ce siècle d'érudition, un homme apparut qui voulut bien faire servir ses études classiques au progrès de la littérature nationale. C'était Dick Coornhert, noble et courageux caractère, défenseur des idées de tolérance dans un siècle d'intolérance, cultivant avec amour les lettres au milieu des orages politiques, et chérissant son pays jusque dans ses persécutions. Jeune, il avait parcouru l'Espagne et le Portugal, il avait vu de près l'inquisition et ses cruautés, et il en avait éprouvé un tel sentiment d'horreur, que toute sa vie fut employée à défendre la liberté de conscience. Allié par sa femme à l'illustre maison de Brederode, il devint, dès le commencement de la lutte entre la Hollande et l'Espagne, l'un des plus zélés défenseurs de l'indépendance de son pays et de la réforme. Il fut tour à tour entraîné dans le conflit des questions religieuses et des intrigues politiques, poursuivi par les catholiques, puis par les calvinistes, honoré un jour comme homme de cœur et de talent, emprisonné le lendemain comme un schismatique, investi d'un haut emploi et banni de sa terre

1. On a publié récemment en Hollande une histoire très-intéressante de ces poëtes latins.

natale, puis rappelé par la clameur publique, et emprisonné de nouveau. On raconte que, lorsqu'il était dans son cachot, sa femme à laquelle il avait communiqué son énergie, allait dans un hôpital de pestiférés pour y prendre le germe contagieux et le lui rapporter afin de le soustraire à la honte de l'échafaud. Après toutes ces cruelles vicissitudes d'une existence qui avait un si noble but, Coornhert eut enfin la liberté de se retirer à Gouda, et mourut presque oublié.

Les œuvres de Coornhert sont l'expression fidèle des idées de dévouement et de liberté qui l'occupèrent toute sa vie. Elles se composent d'un traité de morale, d'un autre qui a pour titre : *Dialogue sur le bien suprême.* Il traduisit le *de Officiis* de Cicéron, et publia, avec le concours de la chambre de rhétorique d'Amsterdam, dont il était membre, une grammaire hollandaise. Vers le même temps, un typographe savant, originaire de la France et domicilié à Anvers, Plantin, imprima son *Thesaurus linguæ teutonicæ*, qui fut modifié, achevé pas son prote, Kilian, et publié sous le titre de *Vocabulaire étymologique et grammatical*, ouvrage excellent, que les érudits aiment encore à consulter. Ainsi, sur la fin du XVIe siècle, la Hollande avait du moins les deux éléments essentiels de sa philologie, la grammaire et le dictionnaire.

Le XVIIe siècle fut pour elle une époque éclatante. Son courage et son opiniâtreté avaient assuré son indépendance. Ses navires parcouraient toutes les mers. Ses amiraux écrasaient, dispersaient les flottes espagnoles ; ses hommes d'État ses Barneveld, ses Grotius, ses Jean de Witt, étaient célèbres dans l'Europe entière. Ses universités de Leyde, d'Utrecht, de Groningue, de Franeck, se signalaient par leur érudition[1].

1. Niebuhr, dit dans son *Histoire romaine :* « Après l'Italie et la Grèce, aucun lieu ne mérite plus la vénération de ceux qui aiment l'antiquité, que la salle de l'université de Leyde, où les portraits des

Ses Elzévir et ses Blauw se faisaient un nom classique dans les annales de l'imprimerie, et tandis que l'art exaltait le génie fécond de Rubens, la pensée mystérieuse de Rembrandt, la littérature, longtemps égarée dans de frivoles jeux de société, prit enfin son essor. Ce fut une de ces époques de gloire et de prospérité comme la Providence en donne, à quelques siècles de distance, une ou deux aux peuples pour les fortifier aux heures de désastres par le souvenir de ce qu'ils ont été et le sentiment de ce qu'ils peuvent être encore.

Au commencement du XVII[e] siècle, Hooft fit représenter la première pièce de théâtre à laquelle on pût sérieusement donner le nom de tragédie. Le sujet de cette pièce, qui avait pour titre *Gérard de Velzen*, était tiré d'une tradition hollandaise du moyen âge; la contexture des scènes, les détails, étaient empruntés à différents pays et à différentes époques. Il y avait là des chœurs comme dans le théâtre grec, des personnages allégoriques comme dans les représentations des clercs de la bazoche, et le style était parsemé d'une foule d'antithèses, de concetti, de tours de phrase galants, en un mot de toutes ces pointes de mauvais goût qui régnaient alors, et que Shakespeare et Calderon eux-mêmes ne surent pas éviter.

Dans sa jeunesse, Hooft avait voyagé en Italie. Il s'était passionné pour les bergeries qu'on écrivait alors dans le pays de Dante et le faux brillant de Marino. On sait ce que Boileau a dit à cet égard :

> Jadis de nos auteurs les pointes ignorées
> Furent de l'Italie en nos vers attirées;
> Le vulgaire, ébloui de leur faux agrément,
> A ce nouvel appât courut avidement.

Cette invasion littéraire dont Boileau déplorait les sui-

professeurs, depuis Scaliger jusqu'à Rhunkenius, sont rangés autour de celui de Guillaume I[er]..»

tes, la Hollande la subît comme l'Allemagne, comme l'Europe entière. Hooft s'en revint dans sa bonne ville de Muyden, l'esprit ravi de toutes ces jolies bergères aux robes de gaz, aux doigts de rose, qui parlaient si coquettement des flèches de Cupidon et de son sourire perfide. Son premier essai fut une imitation servile de l'*Aminte* du Tasse, et du *Pastor fido* de Guarini. Les deux pièces qu'il écrivit ensuite, *Gérard Velzen* et *Bato*, étaient encore entachées du même défaut; mais enfin il y avait dans ces compositions un talent de style, une harmonie de langage, et une certaine hardiesse de pensée dont on n'avait encore point eu d'exemple en Hollande : ce sont là les qualités qui assurent à Hooft un rang distingué parmi les écrivains de sa nation. Il publia en outre des poésies fugitives, des chansons érotiques qui eurent un grand succès, et qui sont passées de mode avec le mauvais goût qui les inspira. Comme prosateur, il s'est acquis une réputation plus sérieuse et moins contestée. Il écrivit une *Vie de Henri IV*, une histoire des calamités de Florence, qu'il attribuait à l'élévation des Médicis. Les dernières années de sa vie furent employées à retracer les graves événements de la Hollande, à partir de l'abdication de Charles-Quint (1535) jusqu'à l'assassinat de Guillaume I[er] (1584) Il aurait voulu continuer cette œuvre nationale jusqu'à l'année 1609, époque de la première trêve de la Hollande avec l'Espagne : la mort le surprit au milieu de ses travaux, et l'on ne trouva dans ses papiers que le récit du gouvernement de Leicester.

En se jetant dans cette nouvelle carrière, Hooft avait pris pour modèle Tacite. Il l'avait lu et relu avec amour plus de cinquante fois, dit un de ses biographes, et, pour mieux se familiariser avec son génie, il l'avait traduit. Tous ses livres d'histoire furent écrits sous l'impression de cette longue et ardente étude; souvent dans sa narration, comme dans les histoires de l'an-

tiquité, l'auteur s'efface. Les personnages entrent en scène; ils prennent la parole dans les conseils; ils haranguent les troupes sur les champs de bataille; l'action tient la place du récit. Si cette manière de dramatiser les événements ôte à l'histoire, du moins en apparence, cette vérité austère qui nous séduit par sa simplicité et nous rassure par sa monotonie, elle lui donne un mouvement, une vigueur qui peut produire de grands effets. Hooft avait de la verve, de l'éloquence. Il avait, d'ailleurs, longuement approfondi chacune des époques dont il retraçait les annales, et ses œuvres historiques furent dignement appréciées. Louis XIII, à qui il fit présenter par Grotius sa *Vie de Henri IV*, lui envoya, avec une reconnaissance filiale, l'ordre de Saint-Michel, une chaîne d'or et des lettres de noblesse. Ses compatriotes lui surent gré d'avoir consacré son génie et ses veilles au récit de leur lutte courageuse. Aujourd'hui encore ils aiment à relire son histoire, et l'on a très-justement observé que Schiller avait eu grand tort de ne pas la consulter pour écrire son livre sur la révolution des Pays-Bas.

Vondel, dont les premières œuvres datent aussi du commencement du XVIIe siècle, avait plus de génie poétique que Hooft et plus de goût. Élevé dans une condition obscure, il se développa de lui-même, et n'eut pas, comme son noble rival dans la carrière des lettres, l'occasion de se laisser séduire par des modèles brillants et trompeurs. A trente ans, il ne connaissait guère encore que sa langue maternelle; plus tard il apprit un peu de français et de latin [1], et dès qu'il put donner plus d'extension à ses études, il se tourna vers

1. La première de ses tragédies, *la Délivrance d'Israël*, publiée en 1612, est précédée d'une dédicace en vers français qui montre tous les efforts que le pauvre poëte avait faits pour apprendre notre langue. On voit à son style qu'il a surtout étudié du Bartas.

l'antiquité, cette immortelle source du vrai beau. A l'âge de cinquante ans, il apprit le grec, et publia, en 1639, une traduction de l'*Électre* de Sophocle. A prendre l'un après l'autre dans l'ordre chronologique chacun de ses drames, on y voit très-bien les transformations progressives qui s'opérèrent dans son esprit. Dans ses premiers essais, il hésite, il va sans savoir où, il est sous l'influence des écoles de rhétorique, les seules qu'il connût alors. Puis peu à peu il s'enhardit, il prend une marche déterminée, l'étude soutient son inspiration, et, s'il tombe encore dans la vulgarité et le mauvais goût, l'éclat de sa chute montre du moins à quelle hauteur il s'était élevé.

Ce qui le charmait dans les tragiques grecs, c'était leur ton solennel et imposant, leur tendance religieuse, l'intervention des dieux dans les événements de la vie humaine, et cette terrible loi du destin qui épouvantait l'Olympe même. Mais il comprenait ce que nous avons eu tant de peine à comprendre, que cette mythologie antique, à laquelle on ne croyait plus, ne pouvait plus produire qu'une émotion factice, qu'une autre société demandait d'autres symboles et d'autres traditions. Il essaya de satisfaire au sentiment chrétien de son époque : il remplaça l'inflexible destinée par la Providence que l'Évangile nous a révélée, par ce pouvoir mystérieux et invisible comme la fatalité des Grecs, mais paternel et indulgent. Au lieu des nymphes et des satyres, des furies vengeresses et des divinités pacifiques, il fit apparaître dans ses drames les anges et les démons, les bons et les mauvais génies du christianisme. La plupart de ses tragédies sont empruntées à l'histoire de la Bible. C'est *Saül*, c'est *Salomon*, c'est *David*, *Joseph*, *Jephté*, et enfin *Lucifer*, son chef-d'œuvre.

Les Hollandais, en parlant de cette pièce, ne manquent pas d'observer qu'elle a précédé de treize années

la publication du *Paradis perdu* de Milton[1]. S'ils veulent prouver par là que Vondel ne s'est pas mis à la remorque du poëte anglais, rien de mieux. S'ils prétendent au contraire insinuer que l'immortel chantre d'Éden aurait bien pu prendre la première idée de son épopée dans le drame de leur compatriote, il faudrait, pour plus de justice, remonter à quelque vingt ans de là, chercher le premier germe de cette idée dans le poëme de Grotius qui a pour titre *Adam exilé*, et plus loin encore probablement dans mainte œuvre ignorée. Toutes ces questions d'origine qui intéressent l'esprit méticuleux des bibliographies n'altèrent en rien la gloire des grands poëtes. Qu'importe que Shakespeare ait pris le sujet du *Roi Lear* dans une ballade anglaise, le sujet de *Roméo et Juliette* dans un conte italien, le sujet de *Hamlet* dans une page de Saxo le grammairien? Qu'importe que Molière se souvienne de Plaute ou de Térence, que Schiller construise tout un drame sur une chronique romanesque, et que Gœthe conçoive la mort de Werther en lisant le récit d'un suicide? La vraie gloire du poëte ne consiste pas tant à inventer l'embryon de son œuvre qu'à lui donner la vie, l'essor, l'espace, comme le sculpteur qui d'un bloc de marbre brut fait une Galathée.

Revenons à *Lucifer*. Cette pièce ne peut certes être comparée au *Paradis perdu*, ni pour la hardiesse de l'invention, ni pour la hauteur des pensées, ni pour la pompe du récit et la fraîcheur des descriptions; mais, en le plaçant au-dessous de l'épopée anglaise, le drame de Vondel n'en est pas moins une grande et belle œuvre qui suffirait à elle seule pour sauver la littérature hollandaise de l'injurieux oubli auquel nous l'avons si longtemps condamnée.

1. Le *Lucifer* de Vondel fut publié en 1654, *le Paradis perdu* en 1667.

Le premier acte commence par une exposition imposante. Lucifer a envoyé un de ses anges vers la terre récemment créée pour examiner la nouvelle race à laquelle Dieu vient de donner le jours. Le messager tarde à revenir, les esprits célestes s'impatientent, et Belzébuth se plaint, quand tout à coup Bélial s'écrie : « Voici venir Apollion, votre envoyé ; de sphère en sphère il s'élève à nos yeux, son vol est plus prompt que le vent, ses ailes effleurent ou écartent les nuages, et laissent partout un sillon de lumière. Il sent déjà l'air plus pur que nous respirons, il voit ce jour plus beau, ce soleil radieux dont les rayons se jouent dans un azur limpide. Les globes célestes le regardent étonnés de son essor gracieux, de son aspect divin. Ce n'est pas un ange qu'ils croient voir, mais un feu rapide. Nulle étoile ne file aussi vite. Le voilà qui s'approche un rameau d'or à la main ; il a heureusement terminé son voyage. »

Belzébuth accourt au-devant du messager aérien, l'interroge, et Apollion lui décrit avec enthousiasme les richesses de la terre, la saveur de ses fruits, l'éclat de ses pierres précieuses ; puis, quand il en vient à parler de l'homme, son langage exprime l'admiration et l'envie : « J'ai vu, dit-il, le lion ramper aux pieds de son maître et le caresser ; devant lui, le tigre cessait d'être cruel, le taureau baissait humblement ses cornes, et l'éléphant sa trompe ; le griffon et l'aigle s'approchaient pour écouter les accents de l'homme, et avec eux venaient aussi le dragon, le béhémoth et le léviathan. Je ne parle pas des louanges que les oiseaux des bois donnent à l'homme dans les modulations harmonieuses de leurs chants, tandis que les soupirs du vent dans le feuillage et du ruisseau dans son lit bordé de fleurs forment une musique que l'oreille ne se lasse pas d'entendre.

« Jamais un habitant des régions célestes n'enchanta

mes yeux comme les deux habitants de la terre. Dieu seul a pu joindre avec tant d'art l'âme et le corps et créer de doubles anges d'os et d'argile. La science du Créateur se révèle dans la noble attitude de l'homme et brille surtout sur son visage, miroir de l'âme. Si chaque partie de son corps étonnait mes regards, celle-ci avait pour moi un charme inexprimable, car elle réunit toutes les beautés. Un esprit céleste éclate dans les yeux de l'homme, et l'immortalité resplendit sur sa face. Tandis que les animaux, muets et privés de raison, penchent leur tête vers la terre, lui seul élève fièrement la sienne vers le ciel, vers Dieu qui lui a donné la vie, et dont il chante les louanges.

« Que pensez-vous, dit Belzébuth, de la femme sortie de ses flancs?

— Hélas! répondit Apollion, quand je l'ai vue conduite par Adam sous le feuillage des arbres, j'ai de mes deux ailes voilé mes yeux et mon visage pour comprimer ma pensée et vaincre mes désirs. De temps à autre, Adam s'arrêtait pour la contempler, et alors une flamme sainte s'allumait dans son cœur. Il embrassait son épouse, et tous deux célébraient leur hymen avec une ardeur et une félicité que vous pouvez deviner, mais que je ne puis dépeindre. Que la solitude est triste! Nous ne connaissons pas l'union des sexes, l'alliance de la vierge et de l'époux. Hélas! nous sommes mal partagés, nous ignorons les jouissances de l'hymen dans un ciel sans femmes! »

Apollion parle ensuite de la beauté de la femme avec un tel ravissement, que Belzébuth s'écrie : « On dirait que vous brûlez d'amour pour elle?

— Oui, reprend le malheureux messager, j'y ai brûlé mes ailes. Ce n'est pas sans peine que j'ai pu me résoudre à quitter la terre pour remonter dans les régions célestes. En m'éloignant des lieux habités par l'homme, je les regrettais, et j'ai détourné la tête plus

de trois fois pour les revoir encore. Non, dans toute l'étendue des sphères sublimes, il n'y a pas un séraphin que l'on puisse comparer à la femme. Ses cheveux dorés entourent sa tête comme une auréole et retombent sur ses flancs. Quand elle paraît, on dirait qu'elle sort du sein de la lumière et que sa présence donne au jour un nouvel éclat. La perle et la nacre sont l'image de la pureté, mais la femme est plus pure que la nacre et plus blanche que la perle. »

Les riantes images d'Éden, le récit du bonheur de l'homme, le tableau des hautes destinées que Dieu lui réserve, éveillent dans l'âme de Belzébuth une jalousie violente, qui bientôt s'empare aussi de Lucifer.

Au second acte, ce prince glorieux des anges apparaît pour donner des ordres aux cohortes qui lui sont soumises, et l'orgueil révolté, la colère, éclatent dans chacune de ses paroles. « Esprits rapides, s'écrie-t-il, arrêtez ici notre char. Déjà notre tête a porté assez haut l'étoile du matin. Il est temps que Lucifer courbe le front devant cette double constellation qui de là-bas s'élève vers les régions supérieures pour faire pâlir la lumière céleste. Ne brodez plus de couronnes dans mon manteau, n'entourez plus mon front d'une auréole d'étoiles et de rayons devant laquelle les archanges s'inclinent. Une autre clarté vient de naître, qui efface la nôtre, comme le soleil efface l'éclat des étoiles aux yeux des mortels. La nuit s'étend sur les anges et sur les soleils célestes. Les habitants du nouveau paradis ont gagné le cœur du maître ; l'homme est l'ami de Dieu ; notre esclavage commence. Allez, servez et honorez cette nouvelle race comme il convient à d'humbles sujets. L'homme est créé pour Dieu, et nous sommes créés pour l'homme. Le temps est venu où les habitants de la terre prendront le cou de l'ange pour marche-pied. Veillons sur eux, élevons-les sur nos bras et sur nos ailes vers les trônes éthérés. Notre hé-

ritage leur appartient; notre droit d'aînesse est aboli, et le fils du sixième jour, si semblable au père, porte la couronne. »

Bientôt la jalouse colère de Lucifer éclate sans contrainte. Excité par ses conseillers, séduit par les adulations des milliers d'anges soumis à ses ordres, il ne parle plus de courber le front devant Dieu et de remettre son sceptre aux mains de l'homme; il veut, dans l'exaltation de son orgueil, lever l'étendard de la révolte, écraser l'homme et régner dans le ciel. «Oui, dit-il, c'en est fait, je placerai mon trône au plus haut de la voûte céleste, entre les sphères éthérées et les astres étincelants. Mon palais sera dans l'empirée et l'arc-en-ciel sera mon siége; les constellations orneront ma demeure, la terre sera mon marchepied. Assis sur les nuages rapides, fendant les airs et la lumière, je veux, avec ce tonnerre, réduire en poudre tout ce qui s'opposera à nous, soit en haut, soit en bas, quand ce serait le chef lui-même. Oui, avant qu'on me voie céder, cette voûte d'azur dont les arches sont si solidement construites s'écroulera sous mes yeux, la terre ne sera plus qu'une masse informe, et le monde rentrera dans le chaos. »

La lutte est décidée. Les anges rebelles se rassemblent autour de Lucifer, les bons anges suivent l'étendard lumineux de Michel. Au moment où l'attaque va commencer, Raphaël s'avance un rameau d'or à la main, et tâche de prévenir cette lutte funeste; ses paroles de paix, de miséricorde, pénètrent dans le cœur de Lucifer et l'ébranlent. Un instant, le chef de la rébellion se sent ému, il hésite, il regarde en arrière: mais les cris de ses soldats et la voix de l'orgueil raniment sa résolution: il donne le signal du combat, et s'élance à la tête de ses troupes.

Au cinquième acte, Uriel vient raconter la bataille. Le récit de ce combat céleste ressemble à celui d'un

combat humain, mais il a cependant de la grandeur et de l'éclat. Trois fois Lucifer est revenu, avec le courage du désespoir, attaquer l'armée de Dieu, trois fois il a été repoussé. Après ces vains efforts, cerné, pressé, battu de tous les côtés, il abandonne le champ de bataille, il fuit, il se retire avec ses troupes éparses et meurtries dans une enceinte de nuages sombres, et là, pour se venger, il jure d'anéantir la félicité de l'homme. Bélial part pour accomplir ses ordres; Bélial va chercher le plus rusé des animaux, le serpent, et lui souffle son esprit satanique. Adam et Ève succombent, mais après leur chute on voit reparaître le chœur des anges, dont les regards plongent dans l'avenir, et le drame se termine par un chant d'espoir et de miséricorde: « Gloire à vous, Seigneur! un jour vous écraserez la tête du serpent, vous délivrerez le genre humain du péché héréditaire d'Adam, et une demeure splendide s'ouvrira dans le ciel pour les rejetons d'Ève. Nous compterons les siècles, les années, les jours, les heures, jusqu'à ce que votre grâce se manifeste, que votre bonté infinie ranime et glorifie la nature languissante dans les corps comme dans les âmes, et replace de nouveaux anges sur les trônes qui viennent d'être abandonnés. »

Vondel avait composé cette pièce pour le théâtre d'Amsterdam. Elle fut jouée deux fois; à la troisième, le clergé protestant, qui la trouvait peu orthodoxe, en fit interdire la représentation. Cette défense fut plus utile que nuisible au poëte. *Lucifer* est une de ces pièces qu'il est difficile de mettre sur la scène, et qu'il faut lire dans une sorte de recueillement pour en comprendre l'imposant ensemble et les grandes et vraies beautés.

La vie de Vondel est une page de plus à ajouter à la douloureuse légende des hommes de génie. Son père était chapelier à Anvers et faisait partie de la secte des

anabaptistes. Effrayé des rigueurs que les Espagnols exerçaient envers tous ceux qui ne professaient pas ouvertement le catholicisme, il quitta sa ville natale et se retira à Cologne. Ce fut là que naquit, en 1587, l'auteur de *Lucifer*. Quelques années après, la puissance de l'Espagne étant déjà contre-balancée par l'énergie des Hollandais, le chapelier d'Anvers crut pouvoir, sans trop de danger, retourner dans sa patrie. Il employa le peu d'argent qu'il possédait à louer une charrette pour porter son jeune enfant et son bagage. Lui-même marchait à pied avec sa femme, priant et récitant des versets de la Bible, et l'honnête charretier qui les conduisait, touché de leur douceur, de leur piété, du visage riant et candide de leur fils, les comparait naïvement à saint Joseph et à la Vierge emmenant l'enfant Jésus en Égypte[1].

De bonne heure, Vondel se distingua par ses dispositions littéraires. A l'âge de quinze ans, on le comptait déjà parmi les meilleurs poëtes de la Hollande. Il fut admis, peu de temps après, dans la chambre de rhétorique d'Amsterdam, puis se maria, et, tout en étudiant les auteurs latins et français, fit le commerce de la bonneterie. Sa première tragédie, intitulée *la Destruction de Jérusalem*, date de 1620. C'était un essai timide et informe où brillait çà et là une lueur de vrai talent. Quelques années après, il en composa une autre qui produisit dans toute la Hollande une violente rumeur. Elle portait le nom de *Palamède*. C'était, sous un titre supposé, l'histoire touchante de ce noble et vertueux Olden Barneveld qui mourut victime de son patriotisme et de l'ambition de Maurice, prince d'Orange. Les amis de Maurice intentèrent un procès au poëte. Il prit la fuite et s'en alla d'abord chercher un refuge chez son beau-père, qui, dans son effroi, refusa

1. *Vondels Leven*, van Brandt.

de le recevoir, puis chez d'autres parents, qui ne furent pas plus courageux. Enfin, il trouva un asile dans la demeure d'un de ses amis. Pendant ce temps, on agitait au tribunal la question de sa culpabilité. Un magistrat qui avait les mêmes opinions que lui, représenta que le drame de *Palamède* n'était autre chose qu'une histoire grecque à laquelle le poëte avait fait de légers changements. Vondel en fut quitte pour une amende de trois cents florins. La première édition de sa tragédie fut saisie, mais quinze jours après il en parut une seconde, et dans l'espace de quelques années, il s'en répandit en Hollande des milliers d'exemplaires.

En 1627, il fit un voyage en Danemark et en Suède, et fut accueilli avec distinction par Gustave-Adolphe. En 1638, il ouvrit le théâtre d'Amsterdam par une pièce nationale, *Gilbert d'Amstel*, que l'on joue encore chaque année une fois sur ce théâtre avec ce pieux respect que les Hollandais conservent aux traditions de leur contrée. Ses dernières années se passèrent dans d'amères sollicitudes. La mauvaise conduite de son fils le ruina. Affaibli par l'âge, épuisé par le travail, le poëte dont les œuvres étaient dans toutes les familles, et dont le nom jouissait d'une gloire incontestée, fut réduit à implorer un petit emploi au mont-de-piété. Sur la fin de sa vie, il se fit catholique comme Stolberg, comme Werner, comme tant d'autres hommes d'imagination dont le cœur s'est senti mal à l'aise dans la sécheresse dogmatique du protestantisme. Ce fut dans ces idées qu'il écrivit sa tragédie des *Vierges* et un poëme que l'on regarde comme une de ses meilleures productions, et qui a pour titre *Mystères de l'autel*. Au milieu de ses souffrances physiques et morales, le pauvre Vondel avait encore une crainte, une singulière crainte, celle de mourir. Sans doute, tandis que les heureux financiers d'Amsterdam le regardaient passer avec ses cheveux blancs, son front

ridé, et se disaient dans leur cruelle pitié : « Le malheureux! plaise au ciel de lui envoyer la mort pour le délivrer de sa misère; » sans doute il entendait encore vibrer confusément au fond de son cœur les sons harmonieux de sa lyre idéale, et mourir, c'était dire adieu à tous ces chants inachevés, à tous ces rêves poétiques dont il se promettait peut-être encore un rayon de gloire, ou une nouvelle sympathie.

Il mourut en 1679, et fut enterré dans l'église d'Amsterdam. Un siècle après, ses admirateurs lui firent ériger un monument avec cette plate épitaphe classique :

Vir Phœbo et musis gratus Vondelius hic est.

Soyez donc un poëte national et un poëte chrétien, pour que cent ans après votre mort les beaux esprits d'un institut, se rappelant un jour le mérite de vos œuvres, latinisent votre nom et le placent par arrêt académique sous le patronage des vieilles divinités olympiennes.

Cats, qui vivait dans le même temps que Hooft et Vondel, est de tous les poëtes hollandais celui qui est resté le plus populaire. Sa naissance, sa carrière brillante l'éloignaient cependant du peuple et de la bourgeoisie. Né en 1577, à Brouwershaven, d'une famille patricienne, il fut envoyé à Orléans pour y terminer ses études en droit, et devint successivement pensionnaire de Middlebourg, ambassadeur en Angleterre et grand pensionnaire de Hollande; mais dans l'exercice de ces hautes fonctions il conservait un sentiment poétique noble et touchant, et au sortir du conseil, après avoir traité avec les députés des provinces les affaires du pays, il écrivait une leçon de morale pour le peuple, une fable, un axiome plein de douce sagesse. A l'âge de soixante-quinze ans, il demanda à se démettre de ses emplois; lorsque le stathouder eut accédé à ses

vœux, il se jeta à genoux au milieu de l'assemblée des états et remercia le ciel de l'avoir soutenu pendant sa longue et laborieuse carrière. Quelques jours après, il était à sa maison de campagne, heureux d'avoir fait son devoir, lisant, rêvant et tirant de chacune de ses lectures et de chacun de ses rêves quelque réflexion utile.

Il mourut en 1660, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. L'admiration des Hollandais pour lui est un trait de mœurs caractéristique. Qu'on se figure deux volumes in-folio serrés et compactes, remplis de quatrains, de fables sentencieuses, de madrigaux, qui, sous un voile mythologique renferment un précepte moral, des descriptions souvent très-froides; çà et là, des vers latins, des inscriptions, des idylles : ce sont les œuvres de Cats. En France, le plus intrépide lecteur reculerait devant un tel déluge de vers, et si nous essayions d'en traduire des fragments, je crois qu'ils sembleraient bien fades au public qui a besoin de tant d'accents passionnés pour s'émouvoir. Mais les Hollandais aiment ces compositions didactiques et sérieuses, ces stances qui gravent dans leur souvenir une pensée utile, un dogme de la vie pratique. En Hollande, chacun lit les vers de Cats ; on les retrouve dans toutes les familles à côté de la Bible, on les apprend par cœur, et, lorsqu'on parle de lui, on ne l'appelle que le bon père Cats. Un écrivain hollandais a dit : « Les œuvres de Cats donnent la lumière à plus d'aveugles et font honte à plus de fous que celles de tous les poëtes réunis. » C'est pousser l'admiration un peu loin ; ce qu'on peut louer sans crainte d'être démenti, c'est le sentiment d'honnêteté, de vertu, qui éclate à chaque page dans ces œuvres, la douce et sage morale qu'elles expriment, le bien-être que l'on éprouve à rechercher aux jours de doute et de tristesse les pieux enseignements qu'elles renferment, et je le demande ; « y a-t-il une destinée de poëte plus tou-

chante que celle de l'homme qui, au bout de deux siècles, donne encore des consolations aux vieillards, des préceptes aux jeunes gens, et dont toute une nation ne parle qu'avec un sentiment de respect et d'amour filial? »

Au XVIIIe siècle, la Hollande retomba sous la domination de la France, Boileau fut son maître, Racine et Corneille ses idoles, et la littérature classique son idéal. Désormais, adieu toutes ces tentatives d'indépendance qui avaient fait la gloire de Hooft et de Vondel, et ce caractère national que Cats imprimait à ses œuvres. Les écrivains nouveaux s'étonnent de l'outrecuidance de leurs prédécesseurs et se replacent comme des écoliers dociles sous la férule de la France. On imite la France dans ses modes et ses constructions, dans ses fêtes et ses caprices. Les jardins sont divisés en losanges de fleurs, et les plates-bandes de gazon coupées comme des branches d'éventail; les arbres, taillés par le ciseau, s'arrondissent en voûte, s'élancent en pyramides, à la grande honte de la bonne nature, qui n'avait pas pensé à leur donner ces formes raffinées. Les nymphes et les muses ornent la façade de chaque maison, ou mirent leur visage de marbre dans l'eau trouble d'un étang. Cupidon apparaît au fond d'un bosquet, tenant son arc en main prêt à percer le cœur du premier bourgmestre qui passera par là, avec sa canne à pomme d'or et son habit à paillettes. Plus loin c'est la chaste Diane, dont les épaules nues grelottent huit mois de l'année sous un ciel pluvieux, et Vénus plus nue encore, dont le givre a flétri les traits, dont la gelée a disloqué les membres, et qui est devenue, par suite de ses malheurs, une divinité fort morale, car elle ôte à ceux qui la regardent l'envie de la suivre à Cythère. Toute la mythologie grecque, repoussée par le bon sens de Vondel, reparaît dans les livres, dans les peintures de plafonds, dans les

madrigaux qu'un amant envoie à sa maîtresse, dans les conseils qu'un père donne à son fils. Vondel lui-même est banni de la scène comme un ignorant, et ses drames religieux sont remplacés par des pièces d'une galanterie achevée.

Que de tragédies imitées ou copiées servilement du français! que d'épopées qui commencent par une invocation aux muses et se terminent par le triomphe d'un héros! que d'idylles langoureuses où les moutons soupirent auprès d'un berger qui soupire encore plus fort qu'eux pour une cruelle Philis! Pardonnez-moi, mes chers amis de Hollande, de traverser en toute hâte ce temps de froides et fausses contrefaçons. Je me sens saisi d'une indicible terreur, rien qu'à voir l'énorme in-4° qui contient à peine les douze chants de Hoogvliet sur le patriarche Abraham, rien qu'à voir les descriptions de Mme de Merken, les traductions de Jean Nomsz, et même les poésies fugitives de Mme de Lannoy. S'il y a dans ces œuvres, qui faisaient la joie de vos pères, une trace d'originalité, je me déclare coupable, et je vous demande de nouveau pardon.

Le poëte qui, à cette époque, avait incontestablement le plus de verve et d'esprit, était Langendyk. Il écrivit des comédies humoristiques dont quelques-unes peignent assez bien certains ridicules; mais il a peu d'invention, et il tombe souvent dans des détails de mœurs par trop grossiers.

Douze vers de Voltaire m'obligent à parler d'un autre écrivain du XVIIIe siècle, dont les productions sont aujourd'hui très-oubliées ou tout au moins très-négligées. Il s'appelait Guillaume Van Haren. Une partie de son temps fut employée à remplir des fonctions diplomatiques, une autre à écrire en vers fort durs un long poëme épique intitulé *Friso*. C'est le récit des aventures fabuleuses de ce héros batave dont nous avons parlé, qui des rives fleuries de l'Inde vint peupler les plaines

marécageuses de la Hollande. Quelques critiques néerlandais, dans une effusion de patriotisme, en vérité on ne peut plus touchant, ont eu la bonté de dire que cette épopée pourrait bien être placée non loin de l'Énéide. Je pense que, pour lui donner cet éloge, ils ne se seront pas crus obligés de la lire, et il est probable aussi que Voltaire s'était dispensé du même labeur de patience, lorsqu'il adressait cette flatteuse épître à l'auteur :

Démosthène au conseil et Pindare au Parnasse,
L'auguste vérité marche devant tes pas.
Tyrtée a dans ton sein répandu son audace,
Et tu tiens sa trompette organe des combats.
Je ne puis t'imiter, mais j'aime ton courage;
Né pour la liberté, tu penses en héros;
Mais qui naquit sujet ne doit penser qu'en sage,
Et vivre obscurément s'il veut vivre en repos.
Notre esprit est conforme aux lieux qui l'ont vu naître;
A Rome on est esclave, à Londres citoyen,
La grandeur d'un Batave est de vivre sans maître,
Et mon premier devoir est de servir le mien.

Guillaume Van Haren avait un frère, qui fit comme lui des poésies lyriques et une épopée. Celle-ci n'a point moins de vingt-quatre chants, divisés en octaves comme la *Jérusalem délivrée*. Le sujet en est emprunté à l'une des époques les plus mémorables de l'histoire de Hollande, au temps où une troupe de protestants zélés, portant avec orgueil le titre de *gueux* qui leur avait été donné par les seigneurs espagnols, engageaient énergiquement la lutte qui devait affranchir leur pays. Il y a dans ce poëme des scènes tracées avec fermeté, des incidents qui ont une certaine grandeur; mais, pour le sauver des ténèbres de la mort, des poëtes modernes en ont refait en grande partie le style, et il faudrait en faire autant pour l'épopée de *Friso*, qui éveilla la muse de Voltaire. O Voltaire, quel mensonge de plus à mettre sur votre conscience!

J'aimerais à citer Poot comme un homme de talent, si les critiques hollandais, par les éloges outrés qu'ils lui ont donnés, ne m'ôtaient la possibilité de lui assigner la place qu'il mérite. N'ont-ils pas été, dans leur enthousiasme, jusqu'à le mettre en parallèle avec Robert Burns? Comparer Poot à Burns, c'est comparer un de ces jolis arbrisseaux des jardins du XVIIIe siècle, façonnés à la main, tailladés et peignés, au chêne des montagnes qui grandit sans entraves, et dont les larges branches s'étendent sur l'eau des lacs. Burns et Poot ont été tous deux fermiers, voilà le point de ressemblance qui existe entre eux; mais le premier a chanté d'une voix pure et fraîche comme le souffle des vents, dans son vallon d'Écosse, les plus touchantes, les plus naïves émotions de l'âme, et le second a souvent noyé dans une vaine phraséologie des idées qui, pour avoir quelque charme, devraient être exprimées très-simplement.

Bellamy, enfant du peuple comme Poot, a plus de sentiment et d'animation; il naquit à Flessingue en 1757. Son père était boulanger, et voulait qu'il fût boulanger comme lui : mais le jeune poëte, sentant sa vocation, n'accomplissait qu'à regret la tâche qui lui était imposée, et, dès qu'il avait une heure de loisir, il lisait et s'essayait à faire des vers. Un chant qu'il composa pour une fête anniversaire de sa cité natale attira sur lui l'attention d'un homme généreux et éclairé qui l'enleva à son humble profession et lui fit faire ses études. Le talent dont la nature avait doué Bellamy acquit alors les qualités qui lui manquaient : la pureté d'expression, la grâce, l'harmonie. Malheureusement le poëte mourut au moment où il donnait le plus d'espérance, à l'âge de vingt-huit ans. Il a laissé quatre petits volumes de poésies lyriques, parmi lesquelles il y a plusieurs pièces touchantes, entre autres une qui a pour titre *Rosette*. C'est l'histoire d'une jeune fille qu'un

jeune homme emporte en riant au milieu des flots de la grève, et qui meurt dans ce jeu cruel. On cite aussi, comme un morceau plein d'une noble et ardente in-indignation, l'ode suivante, intitulée *le Traître à la Patrie :*

« Ce fut pendant la nuit que ta mère t'enfanta, pendant la nuit la plus sinistre ! Les esprits infernaux assistaient à ta naissance, l'oiseau des ténèbres fit entendre par trois fois son cri de fatal augure, la mer trembla, les flots mugirent. Une sombre rumeur pénétra jusque dans le chœur des anges. Ta mère te regarda, et la vie s'enfuit de son cœur désolé. Ton père gémit, te regarda de plus près et fut terrassé par la douleur ; car alors il entendit une voix qui résonnait dans sa demeure comme un coup de tonnerre, et cette voix disait : « Que chacun s'éloigne de ce « monstrueux enfant. Le ciel, dans sa colère, l'a mis au « monde pour le malheur du peuple. Le plus cruel démon de « l'abîme sera son guide sur la terre. Cet enfant trahira sa « patrie et frappera la liberté au cœur. L'or ne rassasiera pas « son âme avide de richesses. Toute sa vie, jouet de son am« bition, il sera l'ardent esclave des princes. Son cœur ne sera « que fausseté, sa bouche ne vomira que mensonges. Sans « crainte et sans pudeur, il s'écriera avec orgueil : « L'action « est à moi ! » En vain vous essayerez de détruire son œuvre, « en vain vous lui opposerez la force et les remparts. Il est né « pour le malheur de sa patrie, pour la calamité du peuple. » Traître, monstre maudit, honteuse création de la nature, que la colère de Dieu, qui t'épargne dans ce monde, te précipite un jour dans les flammes éternelles ! Mais non, il vaut mieux que tu comprennes la noirceur de ton crime. Que la foudre vengeresse ne t'atteigne pas, tu ne peux craindre la foudre. Non, il faut que ton âme se contracte, se tourmente elle-même dans le sentiment de son indignité, qu'elle éprouve dans sa torture le pouvoir de Dieu ; et, quand viendra le dernier jour, on lira sur ta tombe : « Ci-gît celui qui fut la malédiction de ses amis et de « ses proches, celui qui donna la mort à sa patrie ! »

Van Alphen, grand seigneur comme Cats, procureur général à la cour d'Utrecht, puis pensionnaire de Leyde, publia plusieurs recueils de poésies religieuses et morales, et des fables naïves, des contes pour les

enfants, qui sont très-souvent réimprimés et très-recherchés dans toute la Hollande; mais on ne saurait, à vrai dire, les compter parmi les œuvres d'art.

Feith, qui jouit encore en Hollande d'une grande réputation, essaya d'abord le théâtre et n'y réussit guère; il fut plus heureux dans ses poésies lyriques, dans quelques odes inspirées par un ardent patriotisme, comme celles qui ont pour titre : *Aux ennemis de la Néerlande, Hymne à la liberté, la Victoire de Doggersbank, l'Amiral de Ruyter*, et dans quelques élégies. C'est l'un des poëtes les plus mélancoliques que la Hollande ait jamais eus. Il aimait *les Nuits* d'Young, la tristesse de l'Allemagne et de l'Angleterre. Il écrivit un roman sentimental, *Ferdinand et Constancia*, qui parut une véritable hérésie aux yeux des positifs Hollandais. L'idée de la mort revient souvent dans ses œuvres; tantôt il la montre sous un voile funèbre, au milieu d'un chant d'amour; tantôt il s'exprime en quelques vers brefs et sentencieux, comme ceux-ci :

« La race humaine tombe comme les feuilles des arbres. Nous naissons et nous passons. Le berceau touche à la tombe. Entre ces deux limites, un rêve nous séduit, un drame se déroule dans le cœur. Notre existence va de l'affliction à la joie, et de la joie à l'affliction; le roi monte sur son trône, l'esclave se courbe devant lui, — la mort souffle sur le théâtre, et tous deux ont cessé d'être. »

Feith a écrit aussi un poëme en quatre chants, intitulé *les Tombeaux*, plus imposants que les *Méditations* d'Hervey, et d'une tendance d'idées plus générales que les *Sepolcri* d'Ugo Foscolo [1].

Helmers, né à Amsterdam en 1767, a consacré la plupart de ses chants à célébrer la gloire, ou à déplorer les malheurs de son pays. En 1793, il peignit, dans un

1. Ce poëme a été traduit en vers français par un écrivain de Maëstricht, M. Clavereau.

poëme intitulé *De Geest des Kwads* (le Génie du Mal), la révolution qui allait éclater en Hollande. Plus tard, il raconta en vers enthousiastes la lutte que les Hollandais ont soutenue contre la France en 1672 et 1678. Son œuvre capitale, *De Hollandsche Natie* (la Nation hollandaise), est une sorte de panégyrique en six chants, dans lequel l'auteur retrace les vertus caractéristiques, les actions d'éclat de ses compatriotes, et les époques les plus brillantes de leur histoire. La pensée de patriotisme qui l'inspira en a fait le succès. Ce poëme me rappelle une anecdote qui ajoute un trait assez curieux à tout ce que l'on a déjà raconté des susceptibilités de la police impériale. Dans le second chant, le poëte gémit sur la décadence de sa nation ; mais il espère que cet état de douleur et d'affaissement ne sera que de courte durée. L'ombre de Vondel se montre à ses yeux et lui présage l'apparition prochaine d'un astre réparateur. La censure impériale exigea que l'auteur joignît une note à ce passage, une petite note fort douce, où il était dit que l'astre réparateur annoncé par Vondel venait de luire, et que c'était Napoléon.

Ajoutons aux divers ouvrages que nous venons de citer une très-grande quantité de traductions d'ouvrages français, allemands, une longue histoire des Pays-Bas par M. Wagenaar, qui est, comme l'a dit un spirituel écrivain anglais, une sorte de procès-verbal de l'histoire rédigé par un clerc de notaire ; voilà, si je ne me trompe, tout ce qu'ont produit à peu près le XVIIIe siècle et le commencement du XIXe dans les silencieuses plaines de la Hollande.

L'époque actuelle est plus hardie et plus vivace ; le souffle du romantisme a pénétré au sein de ces cités où siégeaient autrefois, sur leur chaise curule ornée d'emblèmes ingénieux, les maîtres de rhétorique, et Bilderdyk a donné l'impulsion à plusieurs écrivains de talent ; Bilderdyk, l'un des hommes les plus prodigieux

qui aient jamais voué leurs veilles aux muses et pris le bonnet de docteur dans une université : poëte, jurisconsulte, médecin, historien, astronome, antiquaire, chimiste, dessinateur, philologue, ingénieur et critique, il semble qu'il ait été saisi par le démon de Faust, emporté de région en région dans les domaines de l'étude sans pouvoir jamais apaiser sa soif de science. Sa vie ne fut qu'une longue et infatigable exploration, une sorte de course au clocher à travers les broussailles les plus ardues de l'érudition et les précipices de l'erreur, pour arriver à découvrir tantôt les lois de l'organisme animal, tantôt les phénomènes de la végétation, aujourd'hui une nouvelle glose sur Homère, demain une interprétation ignorée d'une page de Cujas. Sa fortune fut comme son génie, incertaine, capricieuse, bizarre. A vingt ans, couronné avec éclat dans un concours, il abandonne soudain la poésie qui venait de lui faire si vite une si grande réputation : il se jette dans la politique ; il émigre avec le stathouder et donne des leçons de langue, de dessin, de jurisprudence, pour vivre. L'Angleterre l'ennuie, il va en Allemagne. Le romantisme allemand l'irrite, il retourne en Hollande. Le roi Louis l'appelle à sa cour, le reçoit avec distinction, lui donne un traitement considérable, un titre honorifique. Le voilà riche et heureux ; mais Louis quitte la Hollande, et Bilderdyk, qui était un peu comme la cigale, aimant mieux chanter que de songer aux mauvais jours, tombe dans la misère. Il sollicite une chaire à l'université de Leyde, et on la lui refuse. Enfin, le gouvernement lui accorde une pension, et, à l'aide de ce modique secours, il continue ses études, ses recherches, il écrit des vers, de la prose, des tragédies, des idylles, et, à l'âge de soixante-dix ans, peu de temps avant sa mort, il commençait un poëme épique sur la destruction du monde primitif. Ses œuvres se composent de plus de trente volumes

d'art, de science, de littérature : il a touché à toutes les questions, discuté toutes les théories et jeté au milieu des paradoxes parfois les plus étranges les éclairs les plus merveilleux. Pour oser apprécier dans leur ensemble tant de travaux si disparates, il faudrait des années d'étude, et les fragments que nous pourrions en extraire n'en donneraient qu'une idée faible. Force nous est donc de passer à côté de ce singulier écrivain comme on passe à côté d'un chêne séculaire, sans en compter les rameaux et sans en mesurer la hauteur. Dans sa vieillesse, il était fort préoccupé de pensées religieuses, de pensées mystiques, et il les a semées dans l'âme de plusieurs jeunes gens qui venaient, comme des disciples dévoués, interroger son expérience et recueillir ses entretiens. Sur d'autres il a agi par ses principes d'esthétique ou ses tendances politiques ; et ce qu'il n'a pu faire par la parole, il le fait chaque jour encore par ses œuvres ; il est le premier guide d'une foule de jeunes esprits studieux et entreprenants, il est le chef d'une nouvelle littérature.

Dans tout ce qui s'écrit aujourd'hui en Hollande, il y a bien plus de véritable sentiment de nationalité qu'il n'y en avait dans les œuvres élégantes du XVIIIe siècle. Les poëtes, les érudits, comprennent enfin que l'on a assez fait parader sur la scène les Alexandre et les Artaxerce, et qu'ils peuvent, sans se compromettre, en venir à une époque un peu moins éloignée, nous montrer d'autres héros et d'autres traditions. Une société de Leyde s'occupe avec zèle des questions de philologie et de littérature hollandaise. Un écrivain habile et érudit, M. de Clercq, a publié un excellent travail sur l'influence des diverses littératures étrangères en Hollande. M. de Jonghe, archiviste du royaume, écrit, après vingt années de recherches patientes et éclairées, une histoire complète de la marine hollandaise. C'est sans aucun doute l'un des livres les

plus consciencieux qu'on ait jamais faits. D'autres ouvrages, entrepris dans une même pensée de patriotisme, ont obtenu un légitime succès. Dans le nombre, je distingue l'*Histoire de la Poésie néerlandaise* de M. J. de Vrie; le *Dictionnaire biographique et anthologique* de M. Geysbeck; une *Histoire de la littérature hollandaise*, par M. Siegenbeck, et une autre en français, par M. s'Gravenwaert, qui joint à ses titres de critique et de philologue habile celui de poëte élégant; un très-bon travail de M. Van der Berg sur les traditions néerlandaises du moyen âge, et un recueil des anciens chants populaires, par M. Lejeune.

M. Van Lennep est un des écrivains actuels les plus féconds et les plus goûtés de la Hollande. Il n'a que quarante ans, et il a déjà publié quatre romans et neuf volumes de poésies. Né à Amsterdam, d'une famille patricienne qui s'est acquis un honorable renom dans la magistrature et l'enseignement, M. Van Lennep se trouva, dès sa première enfance, placé dans les conditions les plus favorables pour acquérir promptement une brillante et sérieuse instruction. La société éclairée au milieu de laquelle il vivait, les leçons de son père, professeur à l'athénée d'Amsterdam, littérateur érudit et poëte aimable, tout contribua à développer bien vite dans l'âme du futur romancier de la Hollande l'amour de l'étude et le sentiment de la poésie. Son premier ouvrage date de 1830; c'est un recueil plus remarquable par la netteté et la facilité du style que par la pensée. Mais le style a toujours été, pour les Hollandais, une question de la plus grande importance, et ce début du jeune écrivain fut accueilli avec faveur. Bientôt sa muse s'enhardit et s'élança vers un plus large espace; il se mit à étudier l'histoire de son pays et trouva dans les annales du moyen âge des pages héroïques, des faits mémorables qui souriaient tout à la fois à son patriotisme et à son imagination.

Le sujet de chacune de ses œuvres est emprunté à cette source féconde; ses poëmes sont des épopées en vers lyriques qui racontent les péripéties d'une guerre nationale, l'éclat d'une victoire et la renommée d'un héros. Ses romans peignent les sites illustrés par quelque événement traditionnel, et retracent avec une rare vérité les croyances, les mœurs des anciens Hollandais, et les costumes de certaines provinces[1]. On voit que, dans ces divers récits, il a essayé de faire pour la Hollande ce que Walter Scott a fait avec tant d'éclat pour l'Écosse, et, s'il est resté au-dessous de son modèle, il n'en a pas moins le mérite d'avoir frayé, dans la littérature de son pays, une nouvelle route et ravivé habilement des noms glorieux, des faits poétiques, des usages touchants, naguère encore méconnus ou ignorés.

M. Bogaers, né à Rotterdam à peu près à la même époque que M. Van Lennep, n'a écrit que quelques poëmes et un ouvrage en prose; mais ses ouvrages sont travaillés avec un soin extrême, et cités déjà comme des productions classiques. Dans le premier de ses poëmes, l'auteur raconte la dernière navigation et les dernières heures de Heemskerk, le noble amiral de Hollande, qui, après avoir exploré jusqu'à la Nouvelle-Zemble les mers polaires, s'en alla mourir à Gibraltar. Dans le second, il retrace avec grâce et sentiment l'histoire de Moïse sauvé des eaux du Nil. Son volume en prose est un traité sur la déclamation. Ces trois ouvrages ont été couronnés par des sociétés littéraires.

Dans cette même ville de Rotterdam, où M. Bogaers écrit ses vers si châtiés et si corrects, habite Tollens, le poëte le plus populaire de la Hollande. Tollens est né à Rotterdam en 1778. Il a publié des odes et des

1. Un des plus récents et des meilleurs romans de Van Lennep, *la Rose de Dékama*, a été traduit en allemand et en français.

chansons : les unes tendres et gracieuses, les autres empreintes d'un profond sentiment de patriotisme, presque toutes remarquables par la simplicité de la forme, et presque toutes chéries du peuple. C'est lui qui a composé le chant national hollandais qui est pour son pays ce qu'est le *Gode save the king* pour l'Angleterre, et que j'ai souvent entendu entonner en chœur dans les rues par les ouvriers, dans les écoles par des centaines d'enfants. Qu'on me permette d'en citer au moins quelques strophes, non-seulement comme œuvre poétique, mais comme expression d'une pensée populaire.

« Que celui dont les veines renferment un vrai sang hollandais pur de toute contagion étrangère, que celui dont le cœur palpite pour la patrie et pour le roi, unisse sa voix à la nôtre. Qu'il vienne à nous avec une âme libre, et chante le chant de fête qui plaît au ciel, le chant du prince et de la patrie?

« Frères, entonnez tous avec la même pensée ces accords entendus du Maître suprême. Il a aux yeux de Dieu une vertu de moins, celui qui oublie le prince et la patrie. Il n'a dans sa froide poitrine, nul amour pour ses frères, celui qui ne s'émeut pas à notre chant, à notre prière pour le prince et pour la patrie.

« Dieu, protége, garde le sol où nous vivons, le coin de terre où s'éleva notre berceau, où l'on creusera notre tombe. Nous t'adressons notre prière avec une âme émue; ô Dieu, conserve notre prince et notre patrie!

« Protége le roi sur son trône. Que sa puissance ait constamment pour base la justice. Qu'il se montre toujours à nos yeux moins brillant par l'or de sa couronne que par ses vertus! Soutiens et dirige le sceptre entre ses mains. Anime et défends le prince et la patrie.

« Dans un même vœu nos cœurs se confondent. Dans la joie et dans la douleur, nous n'avons qu'une même pensée : le prince et la patrie. Écoute, ce n'est pas un cri qui souffre un désaccord, c'est une parole d'amour, c'est un même chant pour le prince et pour la patrie. »

Parmi les poëtes dont la Hollande aime à prononcer

le nom, je dois citer M. Da Costa, disciple de Bilderdyk, écrivain austère et religieux dont l'âme s'attendrit sur les douleurs de la vie humaine, puis s'élance avec enthousiasme vers les régions éternelles; Beets, qui joint dans ses vers la mélancolie de la pensée allemande à la pureté du style classique; Withuys, à qui l'on doit plusieurs chants lyriques d'un ton très-ferme, entre autres un sur le pavillon de Hollande, qui est fort aimé de ses compatriotes.

Et maintenant, hélas! il faut le dire : cette poésie dont je tâche d'énumérer avec la plus rigoureuse impartialité les titres, dont j'essaye d'établir, comme un généalogiste, les preuves de noblesse, cette poésie n'entrera qu'une des dernières dans le grand chapitre des muses. Les critiques de Hollande ont beau lui mettre la couronne sur la tête, et lui élever avec une naïve piété des arcs de triomphe dans leurs journaux, l'honnête fille ne croit pas elle-même à sa souveraineté, et n'ose passer la frontière de peur de se voir contester son sceptre, son manteau, et traitée comme une vassale présomptueuse de la France et de l'Allemagne. Mais de même que le voyageur, après avoir traversé de larges et riches contrées, se réjouit, lorsqu'il arrive sur une terre moins féconde, de trouver encore une gerbe d'épis, un bouquet de fleurs; de même, quand des hautes régions où nous emporte le génie des grands poëtes anciens et modernes, nous redescendons dans les cités de Hollande, nous nous plaisons à découvrir çà et là, au milieu des entrepôts du commerce et des machines de l'industrie, une fleur de poésie, dût cette fleur ne pas avoir le même parfum ni le même éclat que celles de France ou d'Angleterre.

Ajoutons ici que la littérature hollandaise, à travers les différentes phases par lesquelles elle a passé, au milieu même de son penchant à l'imitation, a toujours conservé une physionomie distincte et des qualités sé-

rieuses qu'on ne retrouve pas ailleurs si durables et si continues, l'élégance dans le style et la moralité dans la pensée. Là les œuvres de l'imagination sont dominées par la raison. La littérature se traite un peu comme les affaires, avec calme et prudence. C'est une distraction agréable pour quelques-uns, un besoin plus impérieux pour quelques autres, mais un besoin auquel on ne sacrifie qu'une partie de son temps et de ses rêves. Là tous ceux qui écrivent ont une fortune indépendante ou une tâche régulière à remplir qui pourvoit aux be-besoins matériels de leur existence. L'étude des lettres est un titre honorifique, quelquefois un moyen d'avancement dans une carrière, jamais une profession. Vondel, comme nous l'avons dit, était bonnetier; Hooft était gouverneur de Muyden. De nos jours, les poëtes, les romanciers hollandais, cherchent également à se faire une position administrative, commerciale, pour pouvoir suivre avec plus de sécurité leur penchant littéraire. M. Van Lennep est procureur fiscal à Amsterdam, M. s'Gravenswaert conseiller d'État, M. Bogaers avocat, M. Beets pasteur dans un village, et M. Tollens est épicier à Rotterdam. Dans un tel état de choses et dans un pays où tout prend naturellement une attitude grave et contenue, la littérature ne peut avoir les capricieux élans, la fougue ardente et désordonnée qu'elle a souvent en Angleterre, en France et en Allemagne. Ces hommes qui vivent d'une vie si régulière, le jour assis à un bureau, le soir retirés dans leur famille, ne voudraient pas publier des œuvres qui seraient réprouvées par leurs sages parents, par leurs sages amis, et qui les compromettraient inutilement aux yeux de ceux dont ils attendent un appui. Ils s'appliquent donc à suivre les anciennes règles, et ils n'écrivent pas un livre dont la mère puisse défendre la lecture à sa fille. Il y a en Hollande quatre mille poëtes inscrits dans les fastes littéraires, et des milliers de poëmes imprimés sur grand

papier vélin, ornés de vignettes, cités avec éloge, avec enthousiasme même, par les critiques du pays, et l'on n'en noterait peut-être pas vingt dont la tendance ne soit essentiellement sérieuse, morale et pratique. Si cette austère physionomie d'une littérature est fort respectable, elle finit, il faut le dire, par devenir passablement monotone ; et, pour mon compte, j'avoue qu'en parcourant les œuvres en prose ou en vers que les Hollandais recommandaient le plus à mon admiration, j'ai souvent regretté de ne pas y trouver un de ces très-graves, mais charmants péchés de raison, comme on en voit dans Schiller, Byron et dans quelques-uns de nos poëtes modernes. Quoi qu'il en soit de ces lacunes, la littérature hollandaise, par cela même qu'elle n'a pas suivi le mouvement impétueux des autres, est importante à signaler, comme l'expression fidèle et constante de l'un des peuples les plus estimables qui existent.

1840.

UN VILLAGE DE FRANCE.

Le temps des pastorales est passé. Tant qu'il restera dans les occupations de l'esprit une place pour les études poétiques, on relira les idylles de Théocrite et les délicieuses bucoliques de Virgile. Ceux qui se laissent entraîner à la recherche des comparaisons littéraires, se plairont à suivre d'âge en âge les diverses imitations de l'églogue antique qui, comme un écho affaibli, s'est répercuté à travers toutes les nations de l'Europe. Mais des diverses fictions inventées par les poëtes, il n'en est pas une plus difficile à accepter que cette image des troupeaux ornés de guirlandes de fleurs, de ces bergers parés de rubans roses qui, en promenant leurs moutons dans le vert pâturage, composent des madrigaux et chantent de galants couplets. Ces tableaux champêtres touchent de trop près

à ce morne et vulgaire spectacle qui chaque jour se montre à nos yeux pour ne pas offenser notre raison par la façon dont ils le dénaturent.

L'idylle sentimentale de Florian, de Gessner et de leurs imitateurs, est également faite en dehors de la vie réelle. Quiconque a vécu à la campagne sait bien qu'il y chercherait vainement ces idéales figures décrites par l'aimable secrétaire du duc de Penthièvre, ou par le vénérable écrivain de Zurich. Quiconque a observé l'existence des laboureurs dans leur rude et constant travail, dans les accidents de toute sorte auxquels ils sont exposés, dans les fléaux qui, en un instant, anéantissent tout le fruit de leur travail, toutes leurs espérances de l'année ne peuvent même plus leur adresser la sentence proverbiale de Virgile :

> O fortunati nimium sua si bona norint
> Agricolæ....
>
> Oh! trop heureux les laboureurs
> S'ils connaissaient leur bonheur.

Par une brusque réaction, après avoir tant célébré l'innocence, la bonté de cœur et les vertus patriarcales du paysan, nous en sommes venus à lui dénier toutes ces qualités, et à le représenter comme un être rapace, rusé et malfaisant qui ne garde sa rusticité de force et de langage que pour mieux dissimuler ses instincts pervers. En agissant ainsi, nous nous glorifions d'échapper à une erreur, et nous tombons dans une autre erreur.

Les peintures de la vie champêtre qui charmaient l'imagination de nos pères n'étaient pas vraies; celles qui les remplacent aujourd'hui ne sont en général pas plus vraies et sont assurément beaucoup moins agréables. Des idylles de Gessner au *Paysan* de Balzac, il y a tout un abîme. La vérité est entre ces deux extrêmes : la vérité poétique est dans une œuvre comme l'*Her-*

mann et *Dorothée* de Goethe, ou dans les chants naïfs de Hebel; la vérité prosaïque est dans une appréciation impartiale de la situation du paysan, des fatigues et des soucis auxquels il est perpétuellement condamné, des efforts qu'il doit faire pour subvenir aux besoins de la vie matérielle, des obstacles qui s'opposent à son développement moral et intellectuel.

Je voudrais essayer de dépeindre tel que je l'ai vu pendant plusieurs années de suite, un village de France, un des plus pauvres, et par là même un des plus arriérés. Il est situé dans la province de Champagne, à quatre lieues de Mézières, et s'appelle Mériole.

Nulle rivière ne l'arrose de son eau féconde; nul chemin de fer ne lui imprime un mouvement industriel; nulle grande route même ne le traverse. Un chemin vicinal pareil à celui dont parle La Fontaine : chemin montant, sablonneux, malaisé, le réunit aux villages voisins.

A l'une de ses extrémités, un étang boueux, bordé de saules séculaires sert d'abreuvoir à ses bestiaux; à l'autre, un puits qui souvent en été se dessèche, et où vont tour à tour les femmes qui y remplissent péniblement leurs seaux.

Caché entre deux replis de terrain surmontés par une colline, voilé par un rideau de peupliers et par quelques massifs de pruniers et de pommiers, l'humble village ne se révèle aux regards que lorsqu'on en est très-rapproché. Plus d'un voyageur a passé près de là sans le voir, comme un chasseur qui erre en pleine campagne, sans découvrir les nids d'alouette enfermés dans les sillons.

Au haut de Mériole s'élève pourtant une grande et belle maison, noble monument d'un enfant de cet obscur village qui, par son intelligence, a conquis un rang élevé dans la science, qui, par son travail, a fait une honorable fortune, qui après avoir généreusement

aidé et patroné ses concitoyens, a confié en mourant le même devoir de charité à ses héritiers. Ses désirs paternels n'ont point été trompés. Sa fortune subsiste telle qu'il l'avait faite ; et comme ceux à qui il l'a léguée n'ont point failli à leur religieuse mission, ils offrent un fructueux travail aux ouvriers, prennent soin des vieillards, donnent un abri gratuit aux indigents, et entretiennent une salle d'asile pour les enfants. Si leur modestie ne les empêchait de confesser leurs bonnes œuvres, chacun d'eux pourrait, à la fin de l'année, dire comme Job : « J'ai été l'œil de l'aveugle et le pied du boiteux. »

Cette mission est pour les pauvres gens qui l'entourent un bienfait de chaque jour, une grâce providentielle.

Sans cette fidèle auxiliaire, la commune ne pourrait pas même faire quelques dépenses urgentes. Elle n'a d'autre ressource financière que le produit de l'enlèvement des boues et la location de deux parcelles de terre. Le tout lui donne, bon an, mal an, à peu près 50 fr. Avec un tel budget, on ne construit pas des arcs de triomphe et on ne tire pas des feux d'artifice. La petite somme est encaissée par le percepteur, et le conseil municipal délibère gravement sur l'emploi qu'il en fera, sachant bien d'avance qu'elle suffit à peine à faire réparer le lavoir, curer le puits, ou à solder quelques autres travaux de première nécessité.

L'église, une ancienne église humide et sombre n'a pour tout revenu que la location des bancs, et les quêtes du dimanche où l'on n'entend résonner ni la pièce d'argent, ni même le décime, mais les vieux liards depuis longtemps démonétisés.

Que s'il arrive un désastre, ou seulement un accident qui oblige la commune à une dépense imprévue, le minime budget annuel étant épuisé, il faut avoir recours à l'impôt extraordinaire, aux centimes addi-

tionnels, le fantôme du paysan. Mais alors la maison seigneuriale lui vient de nouveau en aide. Elle refait la toiture effondrée de l'école, elle remplace la cloche fêlée de l'église par une cloche neuve, elle achète la pompe à incendie si vivement désirée.

Cette maison possède à elle seule les plus belles parts des bois, des vergers, des prés attenant au village, et ses fermiers sont classés parmi les patriciens de la commune. Un autre notable patrimoine appartient à deux frères qui travaillent tout autant que les paysans les plus besogneux et vivent de la même vie parcimonieuse, mais on dit que chacun d'eux possède en bon bien une valeur de 40 000 fr.; le curé les traite avec une respectueuse considération, et le notaire du canton ne les nomme point familièrement par leur simple nom de famille. Il s'honore de les compter au nombre de ses clients, et ne manque pas de dire quand il vient au village : je vais voir MM. Branchu.

Le reste du territoire se divise par parties inégales, entre une cinquantaine de familles qui, selon l'étendue de leurs propriétés, forment diverses catégories. Ceux-là sont regardés comme des gens dignes d'envie qui possèdent une grange, une maison avec une *place*, c'est-à-dire une chambre à côté de la cuisine, deux champs assez vastes pour qu'ils en retirent la récolte de blé et de pommes de terre nécessaire à leur subsistance, et un coin de bois qui leur donne à chaque hiver leur *chauffe*. Les autres, et malheureusement c'est le plus grand nombre, n'ont qu'une chétive habitation grevée d'hypothèques et quelque étroit lambeau de terre qui pour produire une maigre moisson, exige un patient labeur. Il est humide et froid le sol qui entoure le triste village de Mériole. Çà et là, sur les pentes de la colline, on y signale des champs privilégiés qui, dans les années propices, rendent au laboureur sept ou huit fois la semence, mais plus bas, est

une plaine marécageuse souvent inondée par des eaux souterraines, et plus haut, ce sont les aspérités arides, rocailleuses, désignées sous le nom de *trios*. Ce nom leur vient d'un ancien usage local. On ne les cultivait autrefois qu'une fois tous les trois ans. On y semait de l'avoine, puis après qu'ils avaient subi tant bien que mal cette opération, les craintifs agronomes se croyaient obligés de les laisser reposer pendant deux ans, et pour les raviver dans leur langueur, y faisaient paître un troupeau de moutons. Mais tout cède aux lois impérieuses de la nécessité; de nouveaux besoins enfantent de nouvelles idées de productions, et les trios ne jouissent plus de leur période régulière de quiétude. Une bêche impitoyable les déchire chaque année, une main active y plante des pommes de terre. Quelquefois, pour stimuler leur inertie, on les condamne au supplice du sertage, on y fait des bûchers de broussailles et de mottes de gazon que l'on brûle jusqu'à ce que tout se convertisse en un amas de cendres et l'on a foi dans l'efficacité de cette cinération. Mieux vaudrait assurément quelques voitures d'engrais. Mais comment pourraient-ils se procurer de l'engrais, les pauvres gens qui ne possèdent pas un écu vaillant, et qui n'ont pour tout bétail qu'une chèvre ou une génisse. Quand ils passent devant la demeure d'un des MM. Branchu, ce qu'ils envient ce n'est point la façade nouvellement blanchie de sa maison, ni les persiennes vertes de ses fenêtres, ce sont les moyens de fructuation étalés pompeusement devant sa porte, les amas de fumiers qui choquent les regards du citadin, et révoltent les belles dames de Mézières.

Pour suppléer à l'insuffisance de leurs récoltes, les habitants de Mériole se livrent à toutes sortes de travaux. Les uns exercent ici et dans les villages voisins les métiers de maçons, de couvreurs ou de charbonniers. D'autres tiennent un cabaret et débitent à tout venant

une atroce boisson que l'on décore du nom de bière, et qui ressemble à la vraie bière de Flandres, à peu près autant qu'un vin bleu de la barrière peut ressembler aux bons crus de Bordeaux. La plupart sont cloutiers. Du matin au soir, dans toute l'étendue du village,on entend résonner le bruit du marteau, et longtemps après la fin du jour, on voit scintiller dans l'ombre les feux d'une trentaine de petites forges où de patients artisans, taillent, sur leur enclume, les pointes de Paris et façonnent les clous de charpente. Chaque lundi, un messager, qui est l'agent comptable de la communauté, va de maison en maison prendre les œuvres de la semaine, les charge sur une charrette, les livre à Charleville où il en perçoit le prix et rapporte une nouvelle provision de barres de fer qui se convertissent en quelques milliers de clous.

Telle est la tâche des hommes. Celle des femmes est bien autrement compliquée. Les pauvres braves femmes, comme elles travaillent! Ce sont elles qui d'abord habillent leurs enfants, préparent les repas de la journée, vont à l'eau, blanchissent le linge. Si elles ont un petit jardin, ce sont elles qui le cultivent. Si elles possèdent en outre un coin de terre, ce sont elles qui le plus souvent le bêchent, l'ensemencent et en font la récolte. L'hiver, dès qu'il leur reste un moment de loisir, elles s'assoient sur un escabeau, et la navette à la main, la poitrine penchée sur un métier, tissent des pièces de draps pour les fabriques de Sedan. L'été, elles se mettent au service des fermiers et des propriétaires pour travailler dans les champs, et lorsque les maîtres du château sont revenus, c'est un bonheur pour elles d'être employées à ratisser les allées du jardin, ou à porter quelque message. En automne, elles s'en vont dans les bois, tantôt avec une serpette, tantôt avec un drap. Un jour, elles vont ramasser les feuilles desséchées qui leur serviront de matelas; un autre

jour, les faînes des hêtres dont elles extraient l'huile qui alimentera leurs lampes et peut-être même leurs salades. Le plus souvent on les voit revenir comme les forêts ambulantes annoncées à Macbeth. Leurs têtes et leurs épaules disparaissent sous les énormes fagots de branches mortes qu'elles ont été recueillir pour alimenter leur foyer pendant le rude hiver.

Combien de gens à qui chaque saison nouvelle ne donne qu'un nouveau rêve de fêtes et de soirées, de mascarades ou de voyages! Mais ici, les diverses saisons ne sont marquées que par différents travaux. Et la plus belle de toutes, l'été, est la plus laborieuse.

Heureuse la femme de Mériole qui au commencement de l'été a une moisson à faire. Elle annonce cette nouvelle à ses amis, comme un prolétaire d'Allemagne annoncerait qu'il vient de gagner un terne à la loterie de Francfort, ou un joueur de bourse, qu'il a réalisé un bénéfice considérable dans des ventes d'actions. L'ouvrière qui fait une moisson reçoit pour prix de son labeur la douzième gerbe de la récolte. Mais pour obtenir une telle faveur, elle s'engage à travailler pour le propriétaire qui la lui accorde, chaque fois qu'il l'exigera, à raison de dix sols par jour, et à relever gratuitement ses avoines.

Il serait dans une singulière erreur celui qui, en visitant ce village, croirait y trouver des Chloé et des Amaryllis. Si les Chloé et les Amaryllis de la pauvre communauté ont eu dans leur bas âge l'œil vif, les joues roses, si on les a vues s'épanouir dans leurs misérables demeures comme des boutons d'églantine dans de rustiques hameaux, la fraîche beauté de leur enfance n'est pas de longue durée. De bonne heure, elles subissent la loi rigoureuse de la nécessité. Toutes jeunes, elles conduisent par le froid, par le chaud, par la pluie, la chèvre ou la génisse dans le pâturage. Puis elles vont au bois faire aussi des fagots, ramasser de

l'herbe dont on fera du fourrage pour l'hiver, ou cueillir des fraises qu'il ne leur est pas permis de manger, qui seront vendues au marché. Puis elles glanent dans des sillons où elles ne trouvent pas toujours un généreux Booz qui ordonne de laisser tomber des épis sous leurs mains. Plus tard, elles travaillent comme leurs mères, et lorsqu'elles arrivent à leur adolescence, à cet âge charmant, à ce printemps de la vie, elles sont hâlées par le soleil, fanées et ridées par les fatigues.

Avec tous ses efforts, l'active famille obtient à peine le moyen de satisfaire à ces désirs dont parle Goldsmith le poëte : « à ces calmes désirs qui demandent si peu de place[1], » on fait un très-faux calcul quand on suppute le budget annuel d'un ouvrier selon le salaire habituel de ses journées. De cette addition, il faut rayer les fêtes et les dimanches, et les jours où l'ouvrier est détourné de son travail par un devoir de famille, par une affaire imprévue, par un accident. Il faut remarquer en outre que le salaire ne s'accroît point en raison de l'accroissement du prix des denrées, que la cherté des grains, qui augmente le revenu de l'agriculteur, est une calamité pour l'artisan. Lorsque le prix du sac de blé, qui est ordinairement de 36 fr., s'élève, comme en 1857, à 72 fr., le cloutier de Mériole, qui a des enfants en bas âge, gagne à peine, par un travail sans relâche, son pain quotidien. Par bonheur, le pain est un des meilleurs éléments de subsistance, si, comme le disent les chimistes, il renferme 80 pour cent de parties nutritives, et les sobres ouvriers de Mériole se nourrissent de pain et de pommes de terre. Seulement ils y ajoutent du café, non pas du fin café de Moka ou de l'île Bourbon, préparé, torréfié et distillé selon les préceptes de Brillat-Savarin, mais la fève coloniale la plus commune, achetée au plus bas prix chez un épi-

1. Those calm desires that ask'd but little room.

cier, bouillie dans une marmite, servie dans de larges coupes en terre et adoucie avec de la mélasse. Quelquefois même, on remplace les grains de café par des grains d'orge grillés, moulus, dont on compose une âpre boisson qui ne peut tromper que les regards, par sa noire couleur.

Du reste, tous les habitants de Mériole, soit par une passion d'économie, soit par l'effet d'une passion héréditaire, observent à peu près le même régime. Chez aucun d'eux on ne verra briller une pièce de bœuf. La soupe le matin, la soupe à midi, la salade ou les pommes de terre le soir. Voilà toute l'ordonnance de leurs repas. Quelques-uns seulement servent le dimanche un chétif morceau de lard, et quelques-uns s'accordent, ce jour-là, un choppe de bière; mais nulle réunion de famille, nul banquet rustique et joyeux comme on en voit en d'autres provinces.

Une fois pourtant, une seule fois dans l'année, ils interrompent tout à coup d'une facon éclatante, leur perpétuel carême. C'est à leur fête patronale. Dans les huit jours qui précèdent cette fête, le château, si courtisé naguère, ne peut plus compter sur un ouvrier, et il lui serait très-difficile de se procurer dans le village une douzaine d'œufs ou une livre de beurre. Toutes les femmes sont occupées à frotter leur vaisselle, à nettoyer leurs meubles et leur plancher, ou à préparer leur toilette. Tous les hommes, armés d'un pot de couleur et d'une brosse, peignent les portes, les montants des fenêtres de leur maison et la balustrade de leur jardin. Tout ce qu'il y a de farine, d'œufs et de saindou dans chaque habitation est employé à pétrir d'énormes gâteaux, et des pâtés, et des espèces de brioches qu'on appelle des tournillos. De toutes les cheminées s'échappent des tourbillons de fumée, et l'atmosphère est inondée d'une odeur de graisse et de pâtisserie.

La veille du bienheureux jour, le village est dans un

émoi extraordinaire. A chaque instant de nouveaux cris de joie et de nouveaux événements. Ce sont des cohortes de parents et d'amis qui viennent de plusieurs lieues de distance s'associer aux joies de cette fête solennelle; c'est le boucher du chef-lieu de canton qu'on ne voit jamais qu'en cette circonstance et qui s'avance d'un air grave conduisant une ou deux belles vaches et plusieurs veaux qu'il va immoler. C'est la musique enfin, attendue avec impatience par les danseurs, une clarinette, un violon, et un cornet à piston, qui, toute l'année s'en vont de village en village, pour un minime tribut, jouer des valses et des pastourelles. Le soir même, cette active musique se met à l'œuvre. Des musiciens avec les garçons d'honneur vont à travers le village et donnent des aubades à chaque maison qui a le bonheur de posséder une jeune fille.

Le lendemain un dernier coup de cloche qui annonce la musique; elle entre dans l'église, s'installe dans le chœur et accompagne de ses symphonies la voix des chanteurs. Derrière elle, arrivent en une longue file les garçons avec leurs bouquets de giroflée, les jeunes filles avec des robes en soie neuves et des bonnets splendides, les étrangères dont on examine avec curiosité la toilette exotique. Si l'une d'elles porte un mantelet d'une nouvelle forme, une chaîne d'or à son col, une ombrelle à la main, quel sujet de digression; hélas! et souvent quel objet d'envie!

Après la messe, partout de grands dîners, des tables chargées de plats monstrueux, des cruches de bière et de cidre, peut-être même quelques bouteilles de vin et d'eau-de-vie, et des jattes de café, de vrai café.

Puis en face du cabaret choisi par les commissaires de la fête, la musique s'installe sous une charmille, les danseuses se réunissent sur la voie publique, nettoyée par quelques coups de balai. Les vieux parents s'asseyent de côté et d'autre sur les gerbes de paille ou des pou-

tres et forment la galerie. Les petits enfants se groupent autour d'un marchand de sucre d'orge ou de pain d'épices qui, pour un sou, leur fait tourner la roue d'une loterie magique. Puis voilà que tout à coup le violon donne le signal, et alors en avant les quadrilles et les rondes. On saute d'un pied ferme sur un sol raboteux, on tourbillonne dans des flots de poussière. « Plus vite! plus vite, » crie un alerte garçon au chef d'orchestre, et la musique précipite la mesure, et le lutrin du village enlève dans les airs ses danseuses haletantes.

Après chaque danse, les garçons entrent au cabaret et y font de longues stations; les jeunes filles se promènent bras dessus bras dessous, attendant le retour des déserteurs, et les vieilles gens remarquent en secouant la tête que, de leur temps, on buvait moins, et qu'on dansait mieux.

Le lendemain matin, nouvelle messe en musique, mais celle-ci est une messe de deuil consacrée à la mémoire des morts. Tout le monde se fait un pieux devoir d'y assister. Par cette religieuse coutume, tout le monde semble ainsi associer à ces journées de fête ceux qui naguère encore les animaient par leur présence.

Dans l'après-midi, les danses pourtant recommencent; mais cette fois en *purette*, c'est-à-dire que les jeunes filles ont dépouillé leurs vêtements de luxe de la veille, et s'unissent à leurs danseurs, en leur rustique déshabillé.

Puis les garçons vont, de maison en maison faire, une collecte de gâteaux, comme si on leur devait une récompense pour leurs prouesses chorégraphiques, et le butin qu'ils ont recueilli dans leur tournée, ils l'emportent au cabaret. Les pauvres filles restent encore à l'écart. Le mardi, les marchands ambulants enlèvent leurs tréteaux, la musique donne une dernière

aubade, et s'en va escortée jusqu'à une certaine distance par les commissaires. Puis peu à peu, les convives de la fête s'en vont aussi emportant comme un dernier souvenir de ces jours de gala une cargaison de tournillots. Le mercredi tout est fini, le cloutier retourne à sa forge, le laboureur à sa charrue. Chaque famille se remet à son rigide régime habituel, et il en est pour lesquelles un régime économique est plus nécessaire que jamais. Il en est qui doivent expier par de longues privations les prodigalités de cette semaine des prodigalités.

Dans leur isolement au fond de leurs fermes, dans l'exiguïté de leurs ressources, dans la continuité de leur travail manuel, les habitants de Mériole sont restés à peu près complétement étrangers à tout le luxe intellectuel des populations plus prospères, à toute idée d'art, de science, de littérature. Ils ne sont pas sots; en général, les paysans ne le sont guère, et sur plus d'un point, le moins habile d'entre eux pourrait en remontrer à plus d'un savant; mais ils n'ont appris dans leur enfance qu'à lire, à écrire tant bien que mal, à faire une addition, et peut-être à chanter au lutrin. Une fois qu'ils sont sortis de l'école, adieu les livres et les cahiers.

Il est des vocations intellectuelles qui éclatent dans les situations les plus difficiles, comme ces beaux arbres qui, par un phénomène de végétation, naissent et grandissent dans un arride terrain. D'un obscur atelier d'artisan est sorti Hans Sachs le fécond poëte d'Allemagne, Jacob Boehme le philosophe mystique, Quentin Metzis, Claude Lorrain, d'Alembert. De la misère du métier de pâtre est sorti Giotto, Sixte-Quint le grand pape, Valentin Duval l'aimable savant, Hogg le poëte écossais. Mais on cite ces apparitions comme des événements exceptionnels. Le fait est que pour se livrer à une étude sérieuse, il faut pouvoir y consacrer

de longues heures de liberté, et que la fortune, ou tout au moins *l'aurea mediocritas* est devenue, dans les conditions essentielles de la société, un des principaux auxiliaires du travail intellectuel. Les habitants de Mériole n'ont pas ces doux loisirs dont les mélodieux pâtres mis en scène par Virgile rendaient grâce aux dieux, ni cette *aurea mediocritas* chantée par son ami Horace. Il n'ont pas non plus ce sentiment de l'esprit qui parfois aiguillonne les natures les plus inertes dans les grands centres de population. Toute leur intelligence se concentre dans la pratique de leur profession journalière. Rien ne donne un autre essor à leurs pensées.

En les voyant dans cet état d'ignorance primitive, j'espérais trouver parmi eux quelques-unes de ces légendes traditionnelles, de ces poésies naïves qui se conservent au foyer de famille, dans plusieurs provinces de France, notamment en Bretagne et en Franche-Comté, qui charment en hiver les veillées du montagnard écossais ou du fermier suédois. Mais les paysans de Mériole ont à peine gardé quelques débris de ces trésors d'imagination. Dans la morne torpeur de leurs facultés morales, ils ont perdu la poésie de l'enfance des peuples sans acquérir l'instruction de leur âge mur.

Il leur reste seulement quelques anciennes superstitions difficiles à déraciner, et quelques contes qu'ils n'entendent pas narrer sans un certain émoi. Ainsi ils croient encore aux sorciers qui amassent les nuages, conjurent les tempêtes, jettent un sort sur les bestiaux. Ils croient aux revenants, et ils en ont peur. Le dimanche, quand ils se rendent à l'église, on peut les voir souvent s'agenouiller pieusement, la tête découverte, les mains jointes, sur la terre fraîche qui recouvre la tombe d'un de leurs parents ; mais, quand la nuit est venue, ils n'oseraient se hasarder à traverser un cimetière.

Plusieurs d'entre eux croient aussi que le seuil des maisons est hanté par de petits êtres invisibles qu'ils appellent des *sotais* et des *nuttons* qui, comme les *lutins* de l'Écosse, les *koboldes* de l'Allemagne, les *tomtegubbar* de la Suède, aident aux travaux du ménage, si l'on a pour eux quelques égards, si on leur offre quelques cuillerées de lait sans tache, et bouleversent tout dans leur colère dès qu'on les a offensés.

Les vapeurs lumineuses qui s'allument le soir dans l'hydrogène liquide des marais, on ne les observe pas non plus sans un certain effroi, on les appelle des *lumerottes*, et les anciens du village les regardent comme des créatures maudites qui enlacent les voyageurs dans leur cercle de feu et l'entraînent dans une fondrière.

A l'une des extrémités du village est un arbuste qui, par sa forme singulière aux lueurs douteuses du crépuscule, présente le simulacre d'un corps humain décapité. On dit que c'est l'image d'une religieuse qui fut tuée par des bandits et qui restera là jusqu'à ce que la communauté à laquelle ces bandits appartenaient ait effacé leur crime, par un assez grand nombre de bonnes œuvres.

Un peu plus loin, au bord du chemin qui conduit à la chapelle de Saint-Roger, une antique chapelle construite dans un frais vallon, au pied d'une source limpide, on voit un amas de pierres que nul paysan n'oserait tenter d'enlever. En montrant cet immuable monticule à l'étranger, on lui raconte cette légende : « Lorsque saint Roger pénétra comme un courageux pionnier dans cette contrée encore barbare, lorsqu'il eut bâti sa cellule dans la forêt d'Elan, il attira à lui par la vertu de sa prédication les habitants des hameaux voisins, il les convertit par ses miracles, et bientôt, à la place de son humble chapelle en bois, on vit s'élever une église où se pressait une nombreuse réunion de fervents néophytes. » Le diable ne pouvait apprendre

un tel événement sans en être très-irrité; ne pouvant toucher au saint apôtre, il résolut d'anéantir au moins son édifice. Un jour il se mit en route portant sur ses épaules un énorme rocher sous lequel il espérait ensevelir la nouvelle église; mais saint Roger, averti par la voix d'un ange de ces sinistres projets du diable, envoie à sa rencontre un religieux vêtu d'un grossier habit de paysan et portant sur ses épaules une hotte remplie de chaussures usées.

Le fidèle messager rencontra au haut d'une colline le démon des ténèbres, le front baigné de sueur, le corps ployé sous son lourd fardeau.

« Y a-t-il encore bien loin d'ici au monastère d'Élan? lui demanda le pauvre diable épuisé de fatigue.

— Bien loin! s'écrie, d'un air candide, le religieux. Tenez, vous allez en juger. Regardez ces sabots en bon bois de hêtre, et ces souliers taillés dans le cuir le plus épais : ils étaient neufs quand je suis parti d'Élan, et je les ai usés en venant en droite ligne jusqu'ici.

— Malédiction! » s'écria Satan trompé par ce naïf artifice; et, à ces mots, il lança avec fureur son rocher sur le sol, et le rocher brisé en mille morceaux a formé l'amas de pierres qui étonne encore les passants.

A leurs contes de sorcellerie, à leurs légendes religieuses, les gens de Mériole ajoutent quelquefois des plaisanteries qui, par un dialogue de conversation, occupent plusieurs personnages. En voici une entre autres qui amuse depuis longtemps les jeunes et les vieux. Un rapin l'appellerait, en style d'atelier, une *scie*. Un investigateur des œuvres de théâtre y trouverait peut-être un premier indice des compositions du peuple, comme dans les *lekars* de Suède, ou dans les naïves comédies des *haciendas* de l'Amérique du Sud. J'essaye de la reproduire dans sa rustique simplicité.

Deux hommes s'avancent au milieu d'un auditoire attentif, et l'un d'eux dit : « Bonjour Prudent.

— Je ne m'appelle pas Prudent, répond l'autre, puisque je me suis marié.

— Eh bien ! tant mieux !

— Non pas tant mieux, puisque j'ai épousé une méchante femme.

— Eh bien ! tant pis.

— Pas si tant pis, puisque ma femme m'a apporté trois quartauts d'orge.

— Eh bien ! tant mieux !

— Pas si tant mieux, puisque cette orge était gâtée.

— Eh bien ! tant pis.

— Pas si tant pis, puisque nous en avons engraissé deux bons porcs.

— Eh bien ! tant mieux !

— Pas si tant mieux, puisque les porcs se sont noyés.

— Eh bien ! tant pis.

— Pas si tant pis, puisqu'en voulant les repêcher, nous avons pris trois gros saumons.

— Eh bien ! tant mieux !

— Pas si tant mieux, puisqu'en faisant cuire les saumons, nous avons mis le feu à la maison.

— Eh bien ! tant pis.

— Pas si tant pis, puisque ma femme était dedans. »

Telles sont les récréations des cultivateurs et des artisans de Mériole. S'ils n'en ont pas de plus distinguées, est-ce leur faute ? Si leur intelligence n'a pas acquis plus de développement, qui pourrait leur en faire un reproche ? Avant tout, il s'agit pour eux de pourvoir à leur subsistance, et ils n'y parviennent que par un âpre et constant labeur. Mais il est bon de les voir, ces habitants de Mériole. S'ils ne comprennent point nos grands mots d'art et de science, s'ils ne s'associent pas au rapide mouvement qui entraîne la société dans un per-

pétuel désir de progrès, ils peuvent faire faire de sages réflexions à celui qui apporterait parmi eux de turbulentes fantaisies; ils peuvent lui donner un utile enseignement par l'humilité de leur situation, par la patience de leur travail, par la résignation à leur destinée.



SOUVENIRS DU TYROL.

L'ARLBERG EN HIVER.

Le Tyrol n'a pas encore vu s'abattre dans ses plaines, sur ses collines, les nuées de touristes que les sacristains des églises de Belgique, les aubergistes des bords du Rhin, les bateliers des lacs et les guides des montagnes de Suisse attendent chaque été, comme une volée d'oiseaux nomades. Les trains de plaisir n'ont point encore amené dans les défilés de l'Innthal et du Pusterthal ces dociles troupeaux de moutons voyageurs dont une société de commerce détermine les jours de marche et les heures de halte, fixe sur une même ligne les divergentes volontés, et règle à tant par tête les jouissances poétiques. Il repose encore à l'écart du tumulte des omnibus, du gémissement des locomotives, du tourbillon des bateaux à vapeur, ce beau pays du

Tyrol; il repose sous le dôme de son ciel, entre ses vertes collines, ses cimes de neige et ses couronnes de glaciers. Depuis sa dernière guerre nationale, depuis cette noble lutte où on l'a vu combattre si vaillamment contre les légions de la France et celles de la Bavière, il s'est retiré dans le silence de la vie domestique avec le digne sentiment de son courage et l'amour de son repos, avec la palme de Hofer et l'héroïque laurier de Speckbacher. Dans la tempête révolutionnaire qui, depuis vingt ans, a sans cesse, tour à tour, agité ou bouleversé la plupart des États de l'Europe, dans cette longue et douloureuse histoire de tant d'émeutes et de barricades, de tant de saccagements de palais et de renversements de constitutions, le Tyrol apparaît comme une de ces douces, attrayantes légendes où s'épanouit une pure pensée sous un rayon merveilleux. Cette légende, je n'ai fait que l'effleurer. J'aimerais à l'étudier longuement. Je n'ai été à Innspruck que deux fois. Je serais heureux d'y retourner encore.

Quelle charmante ville que cette capitale du Tyrol, avec la ceinture de montagnes qui l'étreint de si près, comme si elle la gardait avec amour, et la molle et limpide rivière qui la traverse si lentement, comme si elle s'en éloignait à regret! Quelle paisible et honnête ville, si fidèle à son ancien culte, à ses traditions, à ses jours de fête et de gloire, si docile à son gouvernement, si naïvement fière de ses églises, de son tombeau d'empereur, de son musée, de chaque noble phase de son histoire, de chaque homme qui a jeté sur elle le reflet d'une nouvelle illustration par le courage civique, par une œuvre d'art ou une œuvre de science.

Quand j'y suis revenu, il y avait dix ans que je ne l'avais vue. Dix ans! que de changements successifs, que de réformes radicales peuvent s'accomplir en une telle période! A plusieurs pays, il ne faut pas tant de mois, pas tant de semaines pour renverser un trône,

chasser une dynastie, réduire en un vain lambeau de papier une constitution sociale. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, si un État se maintient en paix pendant cet espace de temps, le cœur de l'homme, ce mobile élément de la vie, cet *arcanum* vacillant de l'amour et de la pensée, ne peut se maintenir tel qu'il fut. A partir d'un certain âge, nos meilleurs jours ne sont-ils point tous marqués par quelque regret? N'allons-nous point de station en station dans les sentiers du monde, comme dans un vaste cimetière ensevelissant à chaque pas une affection éteinte, ou une croyance déracinée? Les diverses phases de notre existence ne deviennent-elles pas comme des stalactiques dont nous sentirions goutte à goutte tomber sur nous les larmes de glace? Si à la fin d'une de ces époques qu'on appelle des lustres, nous nous retournons en arrière, ne nous arrive-t-il pas de ne pouvoir nous retrouver nous-mêmes, tant nous ressemblons peu à ce que nous étions? Le temps a imprimé sur notre front les traces de son passage, et les rides dont il a sillonné notre figure ne sont souvent qu'un faible indice de celles qu'il nous a creusées dans l'âme.

Après dix ans pourtant, je retournais à Innspruck, et cette ville m'apparaissait telle que je l'avais connue en un premier voyage, aussi dégagée de toute aventureuse idée d'innovation, aussi satisfaite de ses lois et de ses magistrats, aussi heureuse d'entendre chaque matin le carillon de ses cloches, de voir l'étranger errer dans ses rues, contempler ses montagnes, admirer son tombeau de Maximilien, cette triple épopée en bronze des fabuleuses chevaleries, des premiers temps historiques et des gloires du moyen âge. Nul nouveau journal n'est sorti de ses imprimeries, armé de pied en cap, ardent à la lutte, précédé d'un programme qui annonce ses merveilleux points de vue et tambourine ses futurs exploits. Nulle société humanitaire ne

s'est organisée sous un patriotique emblème pour démontrer à la population d'Innspruck dans quelle cécité elle a vécu jusqu'à ce jour, dans quelle erreur elle s'est assoupie en se confiant aux leçons surannées de ses prêtres, et quel bonheur lui est réservé si elle veut ouvrir l'oreille au salutaire enseignement de la liberté et de l'égalité.

Non, ces belles révélations n'ont point ému la placide capitale du Tyrol. Mais son musée national s'est enrichi de plusieurs offrandes précieuses, un de ses libraires vient de publier un intéressant recueil de légendes nationales, un de ses peintres vient de faire un tableau mémorable d'un de ses sites les plus aimés. Puis, voilà qu'un des principaux aubergistes de Munich fonde dans sa Neustadt un magnifique hôtel, et qu'en face de cet hôtel s'ouvre un magasin où l'on voit étalés les plus élégants produits de l'industrie parisienne et de l'industrie anglaise. Ce sont là ses événements, calmes et agréables événements dont le bourgmestre n'a point à s'occuper, dont la jeune fille se réjouit à l'heure de sa promenade, dont on s'entretient amicalement le soir à la veillée.

Quelque plaisir que j'éprouvasse à me retrouver dans la rassérénante atmosphère de cette honnête cité, je devais cependant partir, et ce n'était pas chose facile. C'était à la fin de l'hiver, au temps où les masses de neige dissoutes par l'air tiède s'écroulent du haut des montagnes, se précipitent dans la plaine, et laissent sur les routes qu'elles traversent des barrières infranchissables. L'avalanche, ou, pour me servir de l'expression locale, la *lawine*, est ici comme en Suisse, et plus qu'en Suisse, par la configuration particulière du Tyrol, par l'étroitesse de ses vallées, un péril de chaque année. On en distingue trois espèces, toutes trois fort redoutées : la *staublawine*, ou le tourbillon qui s'épand dans l'air en flocons serrés comme le sable

du désert au souffle du simoun, voile le ciel et l'espace, et trouble tellement le regard de l'homme et fatigue tellement ses efforts, qu'il n'est pas rare que des paysans saisis tout à coup par cet ouragan, abattus par sa violence, tombent et meurent à quelques pas de leur famille, sans avoir pu retrouver le seuil de leur demeure. La *schneelawine* est celle qui est formée par les nouvelles neiges ou par les neiges qui, au printemps, se détachent de leur base. Elle s'ébranle au sommet des monts, se grossit, en descendant, de tout ce qu'elle rencontre, mais glisse lentement sur sa pente. On la voit venir de loin, on peut se soustraire à sa chute ; et parfois même, il est arrivé que le passant surpris par elle, en s'asseyant courageusement sur cette couche ondulante, est parvenu, comme en un bon traîneau, jusqu'au sein de la vallée. La *windlawine*, la plus terrible de toutes, est celle qui est soulevée par un vent humide. Elle éclate en un instant avec un fracas pareil à celui de la foudre; elle se précipite du haut des montagnes avec l'impétuosité du torrent; elle mugit, elle bondit, elle emporte à la course arbres et rochers. Que si, par malheur, un village se trouve dans sa direction, elle le broie comme une molle argile; elle nivelle les murs, comme la herse du laboureur aplanit l'aspérité d'un sillon; elle a dès son premier mouvement, répandu au loin l'effroi; elle a sur tout son passage porté le deuil et la dévastation; elle ne s'arrête qu'au fond de la vallée, où elle s'engouffre et se refoule sur elle-même, comme une mer orageuse qui se brise avec fureur contre une digue infranchissable.

Une de ces lawines était tombée sur l'Arlberg, et, d'un de ses débris, coupait comme un rempart la route d'Innspruck à Bregenz. Chaque matin j'allais à la poste m'informer du passage des voitures sur cette route, chaque matin on me répondait que les courriers ne pouvaient franchir la barrière de neige, quoiqu'une

escouade de cantonniers travaillât du matin au soir à la démolir, et que les lettres n'arrivaient que péniblement et lentement, portées par des piétons.

Un jour enfin, le cor joyeux d'un postillon attirait à leur fenêtre tous les habitants de la Neustadt: la malle de Bregenz rentrait victorieusement à Innspruck, et une foule de curieux se pressaient autour du courrier pour apprendre, par lui, les derniers incidents d'un désastre, dont on est toujours très-frappé dans ce pays, bien qu'on doive s'attendre à le voir éclater chaque hiver.

Le lendemain, je partais avec un attelage de deux chevaux et une de ces bonnes voitures que l'administration du Tyrol met à un prix fort raisonnable à la disposition du voyageur.

Voyager en poste me semble une des plus délicieuses inventions d'un temps qui s'en va et dont nous n'aurons bientôt plus que la tradition. Je plains la génération qui s'élève actuellement à la vapeur des chemins de fer, qui de plus en plus sera désormais condamnée à l'incarcération du wagon, à l'entraînement effréné de la locomotive, et ne connaîtra pas le bonheur de parcourir une route pittoresque dans un chariot, dont on est le maître, dont on règle soi-même la marche avec un postillon qui part comme le vent, et s'arrête comme on le veut, en face d'un point de vue que l'on désire contempler à loisir, ou dans un village qui séduit la pensée. Le chemin de fer, c'est l'esclavage ; le chemin de fer, c'est la cellule pénitentiaire des États-Unis, courant à fond de train ; c'est l'image d'une des légendes d'expiation du moyen âge ; c'est le vol ardent, désordonné, de la cohue du féroce chasseur. Ceux-là étaient punis d'avoir profané le saint jour du dimanche, par ces nuits sans repos, par ces chasses éternelles. Les sociétés modernes sont punies de leur matérialisme par la griffe de ces machines de fer, par la chaleur de

ces chaudières, par le souffle haletant de ces gueules de dragon, qui les emportent sans repos à travers l'espace.

Le voyage en poste, c'est la plus parfaite combinaison des moyens de locomotion pour notre double nature humaine. C'est le comfort physique et la liberté intellectuelle. C'est la joie d'admirer, chemin faisant, à chaque pas, la grande œuvre de Dieu. C'est la fantaisie, cette fille aérienne de l'imagination.

Sur quelques-unes de nos routes de France, on peut voir encore l'ancien postillon, mais morne et abattu, attendant comme un phénomène, la voiture que le chemin de fer lui jette encore dédaigneusement de temps à autre, comme une dernière aumône, et voyant d'année en année les relais se resserrer autour de lui, comme la *Peau de Chagrin* du roman de Balzac.

Qu'il était vif et joyeux autrefois, preste et coquet avec son chapeau galonné, sa petite veste bleue à parements rouges, ses larges bottes ! Comme il montait lestement à cheval ! Comme il faisait claquer son fouet à ce mot du maître : « Trois francs de guides, enlevez! » Il avait alors, sous ses formes respectueuses, le sentiment de son importance. Il était un des mobiles essentiels de la machine gouvernementale, un des instruments du grand monde financier et aristocratique. Il suppléait au télégraphe, il écrasait la diligence. De sa rapidité dépendait le succès d'une dépêche ministérielle, le mouvement d'une élection, la combinaison d'un actif agent de change. Messager fidèle, serviteur modeste, il emportait avec la même philosophie, au galop de ses chevaux, les millions du banquier, les rêves du poëte, la loi d'une province, la félicité d'une famille.

Le postillon du Tyrol a, de plus que ceux de France, un cor de chasse qu'il fait harmonieusement retentir, quand il quitte la station à laquelle il appartient, et

quand il arrive près de la station voisine. C'est un usage qui m'avait déjà beaucoup plu dans d'autres parties de l'Allemagne. C'est un adieu musical à ceux dont on s'éloigne, un affectueux salut à ceux dont on s'approche. Je regrette de n'avoir pas pu noter plusieurs de ces fanfares tyroliennes. Il y en a qui mériteraient d'être mises en regard de la musique savante, comme une des naïves mélodies de la nature, inspirées par le murmure des eaux, le bruissement des bois, comme un bon vieux chant populaire, à côté d'un poëme académique.

Je monte en voiture aux sons du cor tyrolien; je passe devant le gothique et élégant édifice que le duc Frédéric construisit en 1425, et couvrit d'un toit d'or, pour faire voir sa fortune à ses ennemis qui l'avaient surnommé Frédéric *à la poche vide* (Friedrich mit der leeren Tasche). Je dis encore adieu du regard à cette admirable église des Franciscains, où, près du splendide sépulcre de Maximilien, s'élève le monument de Hofer, cet homme au cœur héroïque qui, dans sa haute et rapide fortune, conserva sa primitive simplicité; qui, dans le palais d'Innspruck, dans l'exercice d'une autorité souveraine, vivait de la même vie modeste que sous le toit de son auberge de Sand; qui, dans la plaine de Mantoue, mourut bravement comme il avait vécu, fidèle à son roi, fidèle à son Dieu [1].

Selon la coutume des habitants d'Innspruck, je n'oublie pas, en sortant de la ville, d'observer la physionomie de la *Frauhut*, prophétesse du temps. La Frauhut est une montagne d'une forme singulière à laquelle se

1. Gouverneur du pays, il ne quitta point le rustique costume qu'il portait dans sa vallée. Pendant un espace de six semaines, toutes ses dépenses au château ne s'élevèrent pas à plus de 500 florins. Chaque soir, après son repas, il récitait le rosaire, et les fonctionnaires qu'il avait invités à souper devaient le réciter avec lui : « Nous avons mangé ensemble, disait-il, nous devons prier ensemble. »

rattache une tradition d'une rare naïveté. Après le déluge, dit le peuple tyrolien, auquel on ne peut pas plus refuser qu'à tant d'autres le plaisir de commencer son histoire au déluge, un roi, une reine d'une race de géants, vinrent s'établir dans l'Innthal. Partis d'une lointaine région, peut-être des environs de l'Ararat, ils avaient parcouru une quantité de contrées, traversé des collines charmantes, des plaines superbes. Dans leur longue migration, rien ne leur avait autant plu que la vallée de l'Inn. Ils résolurent d'y fixer leur demeure, et le roi des géants y bâtit un palais splendide, un palais d'or et de marbre. Il avait un fils tout jeune encore, qui était son plus doux espoir, et que sa mère aimait jusqu'à l'idolâtrie. Un jour, en folâtrant à travers le vallon, l'enfant tomba dans un marais et retourna au palais tout en larmes, ayant sali ses beaux vêtements. Sa mère prit pour les essuyer du pain.... Du pain, ce produit du patient labeur, ce don de Dieu ! Soudain, en punition d'une telle profanation, son palais s'écroula, le roi et les géants furent engloutis sous ses décombres, et la reine coupable fut transformée en une montagne, pour être à tout jamais un témoignage de la colère du Ciel, contre ceux qui outragent la libéralité de la Providence et le travail du laboureur. Elle donne de plus en plus au peuple un autre enseignement ; elle annonce, par la forme des nuages qui couronnent sa tête, la sécheresse et la pluie, le calme et l'orage. Elle est le thermomètre colossal, le thermomètre invariable d'une nombreuse population. Elle remplace à plusieurs lieues à la ronde, sur sa base inébranlable, l'œuvre fragile des opticiens.

Tout ce pays est du reste rempli d'une foule de traditions mythiques, héroïques, ou simplement morales, traditions des esprits qui habitent sous les voûtes des grottes de cristal, des fées qui viennent en aide au pâtre égaré, ou au chasseur saisi par le vertige au bord

d'un précipice, traditions douloureuses du temps où la principauté du Tyrol était divisée entre plusieurs seigneurs qui se faisaient sans cesse la guerre, traditions consolantes des bons princes qui ont sagement gouverné cette contrée, puis les traditions religieuses que les Tyroliens ont, d'âge en âge, pieusement gardées, et qu'ils ont consacrées par des monuments. De tous côtés, apparaissent au bord des routes, sur la pente des collines, à la cime escarpée des montagnes, des oratoires élevés avec une pensée de reconnaissance, des chapelles où l'on vient de loin en pèlerinage, des églises où il s'est opéré une quantité de miracles [1]. Doux trésor d'un peuple, précieux héritage de la candide imagination et de la foi des ancêtres, véritable *Wunderhorn*, pour me servir de l'expression de M. Brentano, cor merveilleux qui, de génération en génération, a retenti au fond de tant de cœurs, animé tant de chastes réunions et apaisé tant de souffrances! Oh! puissent ceux qui ont le bonheur de le posséder encore dans son intégralité première, le défendre contre toute atteinte impie et le garder à jamais!

A deux lieues environ d'Innspruck est le Martinswand, illustré par une aventure dramatique. Maximilien Ier, ce chevaleresque empereur, ce héros du *Theuerdank*, avait pris en affection le Tyrol et se plaisait à y venir, à y demeurer avec son épouse chérie, la belle Marie de Bourgogne, pour laquelle il avait dans l'âme une si profonde affection, que, trente ans après l'avoir perdue, il ne pouvait encore parler d'elle sans être attendri jusqu'aux larmes. Un jour, dans une de ses chasses, il se laissa, loin de son escorte, entraîner à la poursuite d'un chamois, et tout à coup tomba sur une des aspérités de ce roc, dont le nom signifie mu-

1. M. V. Zingerle en a publié en prose et en vers un intéressant recueil : *Sagen aus Tyrol*, 1 vol. in-8, Innspruck, 1850.

raille, et qui, en effet, s'élève en droite ligne au-dessus de la vallée, comme une muraille. Il était là, appuyé sur un de ses derniers crampons, suspendu pour ainsi dire à cette surface plate à plus de cent pieds au-dessus du sol, sans aucun moyen de descendre dans la plaine, ni de remonter à l'endroit d'où il avait glissé. Ses compagnons l'ayant découvert, firent au loin retentir leurs lamentations : cris d'alarmes inutiles, car on n'entrevoyait aucune possibilité de lui venir en aide dans son péril. Déjà chacun le croyait perdu, et le curé de l'église voisine vint au pied du rocher, le saint ciboire à la main, pour l'engager à recommander son âme à Dieu et lui donner de loin l'absolution. Tout à coup un intrépide chasseur, nommé Zips, apparaît au haut de la montagne, et, voyant son souverain en un tel péril, se décide à exposer sa propre vie pour le sauver. Grâce à sa connaissance des lieux, à son agilité et à sa force, il arrive jusqu'à lui ; il lui donne de nouveaux crampons, il lui tend une main musculeuse et le ramène sain et sauf. Maximilien récompensa par un riche présent son libérateur et l'ennoblit. Si la savonnette à vilain s'égara souvent entre les mains des souverains, cette fois du moins elle s'appliquait à un vrai courage.

Au-dessus du Martinswand s'élance dans sa sublime majesté, à plus de 2000 pieds au-dessus du niveau de la mer, le Solstein, l'une des plus belles montagnes du Tyrol. Si escarpée que soit sa cime, plus d'un botaniste y va chercher des plantes rares, et plus d'un curieux se résout à la fatigue de cette ascension pour la poétique jouissance de planer là du regard comme un aigle sur l'espace, de contempler, du haut de ce mont aérien, l'immense panorama qui se déroule à ses yeux : horizons vaporeux, plaines et collines, villes et villages, et les forêts qui, à cette hauteur, apparaissent dans le lointain comme des champs de vertes bruyères, et les rivières qui scintillent comme des tresses d'argent. Mais on ne peut arriver à

un tel spectacle que dans les longs jours d'été, et l'hiver n'est pas fini. Le Solstein me regarde dédaigneusement du haut de sa grandeur, et semble me défier de monter seulement jusqu'à sa ceinture. D'épaisses couches de neige enveloppent ses flancs, et le même linceul de neige s'étend sur les contours de l'Innthal. La terre est endormie dans son sommeil de chaque année et les hommes qui l'habitent semblent dormir comme elle. Tout est morne et silencieux. Çà et là résonne la voix d'un pauvre oiseau perdu dans la froide solitude qui, sur l'arbre effeuillé où le printemps dernier il avait peut-être posé son nid, saute de branche en branche inquiet, éploré, tremblant sous son frêle duvet, et par son cri plaintif semble demander à tout venant un grain de blé et un abri. Personne dans les champs ; à peine, de loin en loin, quelques passants sur la grande route.

Les Tyroliens sont maintenant retirés sous leur toit, poursuivant autour de leur foyer leurs travaux d'hiver ; car, pour la plupart d'entre eux, l'hiver comme l'été, dès l'enfance jusqu'à la vieillesse, la vie est un continuel labeur. L'exiguïté de leur fortune, l'aridité de leur sol les obligent à suppléer, par leur industrie, à l'insuffisance de leur récolte. Ils ont généralement l'instinct des œuvres de mécanique et une conception naturelle des œuvres d'art qui, souvent loin de toute école, par l'effet seul de leur intelligence et de leur application, se développe parmi eux à un degré remarquable. Je n'ai plus retrouvé à Innspruck mon bon vieux Kleinhans, cet étonnant aveugle que j'ai vu ciseler en un instant deux têtes de Vierge d'une parfaite correction de dessin et d'une touchante expression. Il était mort à l'âge de quatre-vingts ans, ayant sculpté, dans sa longue cécité, plus de deux cents Christs pour des églises, pour des oratoires, et une quantité de figurines et de statuettes. Mais dans le Tyrol septentrional il n'est peut-être pas un village qui n'ait son artiste; et plus d'un

de ces artistes, né comme Giotto dans une pauvre maison de pâtre, et sans avoir eu comme Giotto un Cimabue pour maître, parvient à accomplir des œuvres que des musées de grandes villes s'honorent de posséder. Sur la route de Landeck, j'ai vu une église construite, décorée tout entière par les paysans de l'endroit. Un d'eux en avait tracé le plan et dessiné l'ornementation; un autre avait fait des chefs-d'œuvre de menuiserie; un troisième avait peint pour le maître-autel un tableau d'une imposante beauté, et il s'était trouvé encore dans cette champêtre communauté un musicien qui avait lui-même fabriqué un orgue et qui en joue aux jours de fête. Par ses dons volontaires, par sa propre intelligence, ce village a bâti, avec un sentiment paternel, son religieux édifice, comme on tresse en famille une guirlande de fleurs avec une même pensée d'affection.

Des rustiques maisons du Tyrol sortent des quantités d'objets de fantaisie, de petits ouvrages en bois façonnés et ciselés avec un goût exquis: chalets en miniature, figurines de pâtres et de chasseurs qu'on exporte au loin et que plus d'une élégante Parisienne se plaît à placer sur son étagère. De ces mêmes maisons sortent des colporteurs qui vont en différents pays vendre des cargaisons d'images, et des chœurs de musiciens qui ont fait admirer les mélodies du Tyrol dans toutes les grandes cités de l'Europe, depuis les rives de la Neva jusqu'à celles de la Tamise. L'homme qui est né sur une terre peu productive et qui est attaché à cette terre par les fatigues mêmes qu'il y a endurées, par les privations qu'il y a subies, par la souffrance, ce mystérieux lien du cœur, est ingénieux à se créer sur le sol sacré qu'il ne veut point quitter un indispensable moyen d'existence.

A Imst, au bord de l'Inn, au pied d'une froide chaîne de montagnes, on a vu naître et prospérer le plus joli, le

plus gracieux, le plus riant des négoces, le commerce des serins. On élevait là des serins comme ailleurs des vers à soie et des abeilles. Chaque famille avait sa cage, ou sa maisonnette toute pleine de ces chantres ailés. C'était la joie des enfants. C'était la dot des filles et le trésor des vieillards. De même que dans les Pampas on compte la fortune d'un propriétaire par tant de têtes de bétail, et en Russie celle du noble par tant de têtes de serfs, à Imst on la comptait par tant de têtes de serins. Peu à peu ce commerce avait pris une telle extension qu'il avait ses agents sur différents points, ses bureaux de placement, ses comptoirs maritimes. La petite bourgade tyrolienne expédiait ses caisses d'oiseaux par l'Adriatique, par la Méditerranée, comme l'Italie ses soies et la Crimée ses blés. Pour l'exploitation de cette charmante industrie, deux sociétés s'étaient partagé la carte de l'Europe, l'une avait pris les régions du Nord, l'autre celles du Sud; l'une répandait les essaims des mélodieux volatiles en Danemark, en Suède, en Russie, l'autre en Turquie et en Égypte. Il existe encore dans l'église d'Imst un tableau représentant un navire en danger et des groupes d'hommes à genoux devant une Madone. C'est un *ex-voto* d'une des anciennes corporations de la bourgade, déposé en grande pompe près de l'autel à la suite d'un ouragan sur la Méditerranée dans lequel elle avait failli perdre une de ses cargaisons. Les guerres de Napoléon, qui renversèrent tant de princes et bouleversèrent tant d'États, atteignirent jusque dans son innocent essor l'idyllique commerce de la vallée de l'Inn. Le pays était appauvri, le système continental resserrait l'espace naguère ouvert à l'exportation. Puis une autre musique que celle des doux oiseaux d'Imst résonnait alors de tous côtés, la terrible musique des coups de fusil et des coups de canon. Après la pacification de l'Europe, l'intéressante petite cité se remit avec ardeur à l'œuvre, et quoique elle y trouvât

plus de difficultés que par le passé, elle commençait cependant à réparer ses pertes, quand soudain elle fut ravagée, dévastée par un incendie, et malgré ses efforts elle n'a pu se relever de ce désastre.

A la fin de la journée où mes regards et ma pensée avaient été occupés, tantôt d'un agreste point de vue, tantôt d'un site grandiose, j'arrivai à Landeck. De la cloche de l'église tombaient lentement l'un après l'autre les sons mélancoliques de l'Angelus, cette évangélique commémoration de Nazareth qui, dans le monde entier, appelle tous les hommes d'une même foi à une même prière. L'ombre nocturne voilait déjà la plaine, mais un dernier rayon de soleil colorait encore d'une teinte rose la neige des montagnes et flamboyait aux vitres du vieux château. A voir au-dessus de la plaine obscure cette tour de l'antique forteresse avec ses jets lumineux et les cimes vaporeuses des collines avec leurs lames d'or et d'argent, on eût dit un phare allumé sur une sombre plage au bord des vagues ondulantes.

Le nom de Landek vient d'un repli de l'Innthal qui, en se dirigeant brusquement de l'ouest au sud-ouest, forme un angle rétréci ou coin de terre (Land Eck). La Sanna se réunit ici à l'Inn. Une partie des maisons du bourg sont bâties dans la vallée au confluent de ces deux rivières; d'autres étagées çà et là sur les flancs d'une enceinte de coteaux. A la sommité de cette enceinte s'élèvent deux châteaux : l'un qui a la physionomie fort débonnaire et qui a été converti en caserne; l'autre, perché comme une aire de vautour sur la pointe d'un roc, fut le berceau d'une noble famille, la demeure de plusieurs vaillants chevaliers. Avec sa féroce apparence, ses poternes d'un difficile accès, ses murailles où souvent retentit le cri de guerre, il a fini par devenir la demeure d'un pacifique paysan qui élève sa famille dans l'amour du travail, le respect du percepteur et la crainte des lois.

La population de Landeck, divisée par l'Inn en deux communautés se compose de 1500 âmes. Une grande partie du sol qu'elle occupe ne lui donne qu'une maigre récolte d'orge et de maïs, et il n'y a pas plus de quarante ans qu'elle s'est mise à cultiver la pomme de terre. Aux modiques produits de son agriculture, s'adjoignent ceux de la route dont elle est une des principales stations. De l'Italie on expédie en Allemagne, par cette route, des denrées coloniales, des soies, de l'huile ; de l'Allemagne reviennent des tissus de coton, des cuirs, des fers. Cinquante mille quintaux de marchandises passent ainsi annuellement par Landeck.

Cette active et industrieuse population s'honore de la fidélité qu'elle a toujours gardée envers ses légitimes souverains, et cet honneur remonte déjà à un temps lointain. Ce fut dans ce loyal bourg qu'au xve siècle, Frédéric *à la poche vide* trouva dans ses infortunes son premier refuge et son premier appui. L'aventureux Frédéric, fils de l'intrépide Léopold qui mourut si bravement à la bataille de Sempach, avait, en héritant d'une partie des domaines de son père, hérité aussi de son courage et de son ardeur pour les combats. Dès le commencement de son règne dans le Tyrol, il entra en lutte avec l'évêque de Coire, avec l'évêque de Trente, puis avec le canton d'Appenzell. Ces trois guerres étant à peine terminées, il se jeta dans une entreprise qui devait avoir pour lui de cruels résultats. Le concile de Constance était assemblé, ce mémorable concile qui condamna Jean Huss et déposa trois papes. Le pape Jean XXIII, qui y assistait, résolut de se soustraire par la fuite aux conséquences de l'acte d'abdication que l'assemblée des prélats avait exigé de lui. Ce fut Frédéric qui l'aida dans son évasion. Pour ce fait, il fut excommunié par le concile et mis au ban de l'Empire. Une armée impériale envahit ses domaines du Tyrol, tandis que les Bernois lui enlevaient le château

de Habsbourg, berceau de sa famille. Arrêté par l'ordre de Sigismond et enfermé à Constance, il parvint cependant à s'échapper de sa prison, mais sans auxiliaire et sans ressource. Comme un autre Ulysse échappé du naufrage, il se rendit à son Ithaque de Landeck, où nulle Pénélope ne l'attendait. Comme un *Minnesænger* ambulant, il raconta au peuple attendri ses douleurs et son abandon, et le peuple l'ayant reconnu sous son déguisement se serra avec enthousiasme autour de lui, jurant de combattre jusqu'à la mort pour le défendre et le venger. La nouvelle du retour de Frédéric et de la résolution prise par les gens de Landeck s'étant répandue dans le pays, éveilla de toutes parts une vive sympathie. Bientôt celui qui était rentré pauvre et seul dans sa principauté, s'y trouva à la tête d'une troupe d'hommes résolus. Bientôt il put se poser fièrement en face de ceux qui l'avaient outragé. Il attaqua dans leurs châteaux et subjugua successivement tous les seigneurs tyroliens qui, pendant son absence, s'étaient partagé ses domaines. Il obligea les uns à lui rendre les terres dont ils s'étaient illégalement emparés ; il obligea les autres à faire devant lui leur acte de vasselage ; il fit fléchir une oligarchie dont le peuple ne supportait le joug qu'en frémissant, et s'établit dans son duché en maître absolu.

Cet homme, que ses adversaires croyaient déshérité de toute fortune et dont ils signalaient la misère par un injurieux surnom, sut si bien administrer ses revenus, qu'après avoir employé des sommes considérables à des travaux d'utilité publique, à des édifices élégants, à des institutions scientifiques, il laissa encore à sa mort un royal trésor. Ce prince, proscrit par l'autorité religieuse et l'autorité temporelle, par une assemblée de plusieurs centaines de prélats et par l'empereur d'Allemagne, fut l'un des meilleurs souverains que le Tyrol ait jamais eus. Son nom s'est per-

pétué d'âge en âge dans le cœur du peuple, avec un idéal souvenir de son courage, de ses malheurs, de sa libéralité de caractère, de sa nature poétique, et les habitants de Landeck conservent avec bonheur le vase en or qu'il fit fondre avec les premiers deniers qui rentrèrent en sa possession et qu'il donna à leurs ancêtres comme un témoignage de sa gratitude.

En été, le pittoresque aspect du vieux château de Landeck, de ses vertes collines, de sa fraîche vallée, attirent là chaque jour des familles du Tyrol et des étrangers. En hiver, la charmante bourgade retombe dans un profond silence, comme nos brillants villages des Pyrénées. Ses auberges sont désertes, et ses truites renommées s'ébattent sans crainte du filet dans les limpides courants de l'Inn. Le maître d'hôtel de la poste, qui à tout instant, au mois de juillet, entend résonner à sa porte le coup de fouet du *vetturino*, parut fort surpris de mon arrivée, et plus surpris encore lorsque je lui dis que je me proposais de traverser le lendemain l'Arlberg. « Et la lawine! s'écria-t-il en hochant la tête; le soleil a déjà pris de la vigueur, la terre s'échauffe, c'est le temps où les lawines se détachent des montagnes et s'écroulent. » S'il m'adressait cette observation par un sentiment de charité chrétienne, ou s'il espérait, en me détournant de ma traversée de l'Arlberg, me garder plus longtemps dans sa maison vide, je ne sais. Le fait est, cependant, que lorsque je le quittai le lendemain matin, il me dit adieu de l'air d'un homme qui comptait me voir revenir de ma téméraire expédition avant le soir.

Jusqu'à une distance de plusieurs lieues, mes deux chevaux trottèrent si lestement que je commençais à croire qu'on s'était moqué de ma crédulité en me faisant un si triste tableau des difficultés et des périls de la route; mais tout à coup ils se mirent au pas, et, à partir de ce moment, mon impériale voiture de poste

ne devait plus cheminer que comme un lourd tombereau. J'avais atteint le premier mamelon de l'Arlberg. Au siècle dernier, on ne traversait cette montagne qu'à pied ou à dos de mulet par un rude sentier. Joseph II y fit tracer une route plus large, mais qui fut mal construite. Elle a été tracée de nouveau et achevée en 1824. Quoique l'habile ingénieur ait pris à tâche d'en ménager la pente par de nombreux contours, elle est encore en certains endroits très-escarpée, et, pour la monter, les fourgons de Milan suent et soufflent comme les six forts chevaux du coche de La Fontaine.

A gauche, à une vingtaine de pieds au-dessous de la route, se déroule un étroit vallon que je me rappelle avoir vu si riant et si fleuri que je ne pouvais en détacher mes yeux. Protégé contre les vents par les deux montagnes qui l'étreignent dans toute sa longueur, habité par une laborieuse communauté, il produit chaque année d'abondantes récoltes. Le maïs y prospère comme dans les plaines du Sud, et les arbres s'y couvrent de fruits. C'est la dernière limite de la végétation au sein de l'Arlberg. C'est le dernier sourire de la nature au milieu d'une terre sauvage. A son extrémité s'élance du sein de ses fertiles enclos une pyramide de roc sur laquelle un farouche gentilhomme éleva des bastions, construisit un château. Un jour, ce château et la vallée qui en dépendait devinrent par égale part l'héritage de deux frères qui s'étaient rendus redoutables à leurs voisins par l'impétuosité de leur caractère. L'un d'eux, lassé de sa vie tumultueuse, se retira dans un cloître de Suisse, à cette époque de poétique contraste, où l'on passait si vite sans transition de l'exercice de la puissance féodale à l'humilité du vœu monastique, et de l'ardeur des combats à l'austère silence de la cellule. L'autre continua sa joyeuse vie de châtelain et de soldat, et, s'emparant sans scru-

pule du patrimoine de son frère, acquit par là le moyen de banqueter plus largement.

Il se délectait dans la libre possession de ses domaines, lorsqu'un matin il vit venir à lui un religieux qui lui apprit que son frère était mort, et avait, en mourant, légué tous ses biens au cloître de Glaris. A cette nouvelle, le comte Randolphe se mit à rire : « Mon frère mort, s'écria-t-il, que venez-vous m'annoncer! Il y a longtemps qu'il est mort pour moi. Je ne puis me remettre à le pleurer. Quant aux legs dont vous me parlez, je n'en crois pas un mot, et je fais un trop bon usage des revenus qu'il m'a laissés pour les abandonner à une confrérie qui doit vivre dans la pauvreté. Que, s'il vous plaît, révérend père, de juger par vous-même avec quelle sagesse j'emploie ses revenus, entrez dans cette salle; mon déjeuner est servi, la venaison fume sur la table, et vous goûterez d'un vin du Rhin dont la chaleur ferait revivre un de vos saints dans sa châsse.

—Homme impie! répondit le religieux, crois-tu que je sois venu ici pour entendre tes blasphèmes et m'associer à tes débauches? Je te somme de rendre à qui de droit le bien que tu gardes injustement, sinon, redoute la colère de Dieu.

— Tout beau, répliqua le comte qui se souciait fort peu des menaces du prêtre; je ne vous ai jamais, que je sache, rencontré sur un champ de bataille; je n'ai jamais eu le plaisir d'ouvrir avec vous une généreuse tonne de vin; je ne vous connais pas, en vérité, je puis l'affirmer, et n'ai par conséquent nulle raison de m'en rapporter à votre parole, pas plus qu'à celle de vos confrères qui, pour la plupart, sont, si je ne me trompe, fort peu gentilshommes. Donc, ayez la bonté de m'amener ici mon frère, et s'il me déclare lui-même qu'il vous a fait une donation de ses biens, sur mon honneur, je vous les remets à l'instant.

— Eh bien! s'écria le religieux, je te l'amènerai.

— Très-bien, je vous attends. »

Le comte va rejoindre en éclatant de rire ses gais compagnons. Le religieux se dirige vers le tombeau fermé depuis plusieurs semaines. Là, il se prosterne à genoux, il invoque le Dieu de justice, puis, avec cette foi ardente qui peut transporter les montagnes, il frappe sur la pierre du sépulcre ; il appelle le chevalier converti à la vie religieuse, le chevalier enseveli avec son cilice.

Le mort se lève dans sa froide couche comme si la trompette du jugement dernier l'avait éveillé. Il se lève avec son blanc linceul, il se met en marche sur les pas de son guide.

La nuit enveloppait la terre quand ils arrivèrent près du château de Wiesberg. Le comte Randolphe était à table, buvant et chantant. Tout à coup, on entend les chiens hurler d'une façon lamentable ; des domestiques se précipitent dans la salle du banquet, la figure pâle, l'œil hagard, essayant de raconter ce qu'ils viennent de voir et ne pouvant, dans leur frayeur, balbutier que des paroles inintelligibles. Le comte s'élance vers la porte, furieux de cette agitation qu'il ne comprend pas, et devant lui apparaît le religieux qu'il a raillé, conduisant par la main celui dont il a rejeté la suprême volonté.

« Frère, dit le chevalier en dardant sur le comte un regard où dans une flamme surnaturelle éclate une expression de douleur profonde, frère, j'ai vraiment donné tous mes biens au monastère de Glaris. Rends le repos à mon âme en accomplissant mon dernier vœu.

— Grâce ! grâce ! s'écrie Randolphe en tombant la face contre terre. Je reconnais mes péchés, j'en demande pardon à Dieu. Prie pour moi, mon frère. »

Déjà le mort avait disparu. Comme une ombre blanche, on le vit glisser dans les ténèbres et retourner à son cimetière.

Randolphe était encore étendu sur le sol, immobile et muet, insensible aux rumeurs du château et à l'appel des compagnons. Lorsqu'enfin il se releva de son accablement, ce n'était plus le même homme.

Le lendemain, il congédia ses soldats, ses valets, fit appeler les pauvres du vallon pour leur distribuer ses trésors, puis, se dépouillant de son armure et prenant le plus modeste des vêtements, il se rendit à Glaris pour y passer le reste de ses jours dans la pénitence. Quelque temps après, on l'enterrait pieusement à côté de son frère.

Au delà du château de Wiesberg, la route côtoie les bords d'un précipice où mugit sur un lit de roc un torrent fougueux. Une simple balustrade en bois ne suffit pas pour écarter de l'esprit la pensée d'un mortel péril en ce lieu sinistre, et il est peu de voyageurs qui, en mesurant du haut d'une diligence l'abrupte déclivité du terrain et la profondeur de l'abîme, ne se sentent saisis d'une juste appréhension. Cependant, grâce à la prudence des cochers tyroliens, des centaines de voitures passent par là chaque année sans accident.

A une demi-lieue environ est Saint-Antoine, pauvre petit village composé d'une douzaine de maisons en bois, entassées, aplaties sur le sol comme des lits de roseaux courbés sous la tempête. La plupart de ses habitants gagnent leur vie en travaillant à l'entretien de la grande route. Ceux-là sont des patriciens qui possèdent quelques têtes de bétail et peuvent fournir des chevaux de renfort aux fourgons. Quant au produit des céréales, il n'en est pas question. Les longs hivers ne permettent point un tel luxe, et le paysan de Saint-Antoine s'estime heureux si, par suite d'un patient labeur, il parvient à récolter dans son jardin quelques tiges de choux et des pommes de terre.

J'avais le temps, chemin faisant, de promener de côté et d'autre mes regards, de causer avec mon pos-

tillon. Depuis plus de deux heures, mes deux chevaux tiraient de toute la force de leur poitrail ma voiture qui, si légère qu'elle fût, s'enfonçait et s'enrayait dans d'épaisses couches de neige. A Saint-Antoine, on me dit que je ne pouvais pas voyager plus longtemps de la sorte, et, en me prescrivant un autre mode de transport, le maître de poste n'osait pas même m'assurer que je parvinsse à traverser le sommet de la montagne. Quarante cantonniers étaient employés depuis plusieurs jours à déblayer le sol sur lequel s'était écroulée une de ces avalanches qui s'amoncellent parfois à une telle hauteur, qu'au lieu de les écarter de chaque côté de la route, on arrive plus vite à creuser sous leur cime un tunnel. L'active escouade de travailleurs venait enfin de rétablir entre Saint-Antoine et la station de poste voisine une voie de communication. Mais leur œuvre à peine finie sur un point, il fallait peut-être la recommencer ailleurs. D'un moment à l'autre, une nouvelle avalanche pouvait tomber et barrer encore le passage. A tout hasard, je voulus continuer mon trajet.

Les roues de la voiture furent détachées de leur essieu et liées sur des patins ; la caisse fut mise sur un autre traîneau; les chevaux furent attelés en arbalète, le chemin étant trop étroit pour qu'ils pussent y marcher de front, et quatre hommes me furent adjoints pour guider et soutenir mon véhicule. Deux d'entre eux se placèrent au timon, comme des pilotes au gouvernail d'une embarcation; deux autres devaient se cramponner tantôt à droite tantôt à gauche de la voiture pour l'empêcher de tomber dans ses oscillations. Si au premier abord ces précautions me parurent un peu exagérées, je ne tardai pas à reconnaître qu'elles étaient absolument nécessaires.

Sur le chemin escarpé, tortueux, inégal, les chevaux attelés à l'extrémité du timon ne pouvaient que le traî-

ner péniblement par saccades, et il ne fallait pas moins de deux hommes pour lui imprimer une juste direction. Tantôt ces chevaux, en déviant quelque peu de l'étroit sentier, s'enfonçaient dans un amas de neige, et on ne parvenait qu'avec peine à les tirer. Tantôt, sur un talus mal coupé, mon équipage vacillait comme une chaloupe sur une vague, et mes deux autres auxiliaires pouvaient seuls, par la force de leurs poignets, le remettre en équilibre.

Ces braves cantonniers de l'Arlberg! Je ne puis penser à eux sans une émotion de cœur. La poste ne leur accorde que 1 fr. 25 c. pour escorter ainsi le voyageur d'un relais à l'autre, et, pour ce modique salaire, ils accomplissent l'œuvre la plus pénible, ils exposent leur vie. Parfois le traîneau glisse entre deux collines de neige au milieu desquelles la route est creusée comme un fossé entre deux hauts remparts. Mais souvent il n'est protégé d'aucun côté, et à droite ou à gauche s'ouvre un gouffre effroyable. C'est là qu'ils doivent être le plus attentifs à leur tâche, c'est là qu'ils doivent se tenir debout, suspendus à la voiture, au risque d'être, par une de ses subites oscillations, précipités dans l'abîme. Aux moments les plus critiques, aux endroits les plus dangereux, je n'ai pas remarqué en eux une seule apparence de trouble ni d'hésitation. Alertes et joyeux, ils sautaient lestement chaque fois qu'il en était besoin d'un des bords à l'autre du chemin, et comme ils semblaient heureux des paroles d'encouragement que je leur adressais, et comme ils m'ont remercié, ces bons Tyroliens, des menues pièces de monnaie que je leur ai données en sus de la taxe! C'est une vraie joie que de se trouver en contact avec une telle race d'hommes, et une joie plus douce de pouvoir croire qu'on leur a fait en passant quelque bien.

Après plusieurs haltes nécessaires pour laisser respirer les hommes et les chevaux, et je ne sais combien

de violentes secousses, que j'appellerais des secousses dangereuses, si je ne craignais, en employant cette épithète, qu'on m'accusât de vouloir me donner un peu gratuitement une attitude de héros, après quatre longues heures de marche, nous arrivâmes enfin au sommet de l'Arlberg, à 6200 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Dans les magiques régions de l'Amérique centrale, à une hauteur de 12 000 pieds, s'élève une ville jadis très-florissante et maintenant encore assez considérable, la ville de Potosi. Dans notre froide Europe, à la misérable hauteur de 2000 mètres, il n'y a plus aucune trace de culture. La neige reste là obstinément jusqu'au mois de juin, et se hâte d'y retomber au mois de septembre. Dans cet intervalle de deux mois, tout ce que la pauvre terre dénudée peut faire, c'est de se couvrir d'un chétif gazon bientôt épuisé par quelques maigres vaches.

Il y a là un pauvre petit hameau qui porte le nom de Saint-Christophe, le symbole de la conversion du monde, le géant païen qui, après s'être humilié au pied de la croix et avoir fait pénitence de ses erreurs, eut là gloire de tenir dans ses bras le Rédempteur.

L'histoire de ce hameau est l'une des plus touchantes légendes qui existent. A la fin du XIIIe siècle, un enfant abandonné qui n'eut toute sa vie que son triste nom d'enfant trouvé (Findelkind), fut recueilli par un paysan appelé Meyer, qui avait lui-même déjà neuf enfants à sa charge. La misère de sa famille, l'insuffisance de son travail l'obligèrent à renoncer à l'œuvre charitable qu'il avait voulu faire, et Henri Findelkind entra dans la maison d'un propriétaire de la vallée de Stans. Il gardait ses troupeaux dans la semaine, il le suivait le dimanche à l'église portant son épée. Pour ce service de chaque jour, il recevait un salaire de deux florins par an.

Tandis qu'il était là, il entendait souvent raconter les orages de l'Arlberg, les souffrances et quelquefois la mort fatale de ceux qui se hasardaient à traverser cette montagne en hiver. Son cœur s'émut au récit de ces désastres. En conduisant ses vaches dans les champs tout seul du matin au soir, il y rêvait, et peu à peu la pensée lui vint qu'on pourrait bien remédier à de tels malheurs. Comme il avait l'âme pieuse, il levait les yeux au ciel, il invoquait le secours divin dans ses réflexions, et il lui semblait qu'une voix intérieure, une voix suprême l'encourageait à persister dans son idée. Il passa ainsi dix années toujours occupé d'un même sentiment de commisération et combinant en silence les moyens de fonder une religieuse institution. La solitude, dit un saint livre, n'est pas bonne à qui n'y vit pas avec Dieu, mais quel puissant refuge pour les nobles volontés! Pendant cet espace de temps, Findelkind avait, en vue de ses projets, économisé vingt florins. Il lui semblait que c'était une grosse somme, et un jour il annonça à son maître la résolution qu'il avait prise de s'en aller quêter en différents lieux et de revenir fonder une maison de secours sur l'Arlberg. En vain son maître, qui tenait à le conserver près de lui, essaya de lui représenter les obstacles, les difficultés, l'impossibilité même de son entreprise. Findelkind ne se laissa point ébranler dans sa décision. Il partit avec le courage que lui donnait sa foi; il traversa l'Allemagne, la Bohême, la Hongrie, la Pologne, partout racontant naïvement le but de son voyage, attendrissant ses auditeurs par ses simples paroles, et recevant leur aumône avec reconnaissance. A son retour, il était assez riche pour pouvoir construire à la cime de l'Arlberg une église qu'il dédia à saint Christophe et une auberge où les pauvres devaient être hébergés gratuitement. De plus, il installa dans cette demeure une demi-douzaine de braves gens qui, chaque jour, dans la rude saison,

matin et soir, devaient se mettre en marche au son de l'Angelus, s'en aller de côté et d'autre à la recherche des voyageurs égarés ou fatigués, les aider à continuer leur marche et les amener au Saint-Bernard du Tyrol. Pour pouvoir continuer son œuvre de charité, il forma une confrérie dont chaque membre s'engageait à remettre soit en argent, soit en nature, une offrande à l'église et à l'hospice de l'Arlberg. En 1414, cette société organisée par l'enfant trouvé comptait dans ses rangs 4 ducs d'Autriche, 29 prélats, 10 comtes, 36 chevaliers et plus de 800 tributaires de différentes classes. Elle subsista jusqu'au règne de Joseph II. La construction d'une route, l'organisation du travail des cantonniers rendaient inutiles les services de cette société. Il n'a pas fallu cependant moins de quatre siècles pour que l'œuvre d'un gouvernement remplaçât l'œuvre du pauvre petit pâtre de Stans. Mais nulle dépense impériale ne peut faire oublier celui qui le premier donna des guides au voyageur dans les ouragans de la montagne et leur ouvrit un asile dans le désert de neige. La tradition de Findelkind est gravée dans la mémoire de tous les habitants de l'Arlberg. La mère la raconte à ses enfants, le postillon la raconte à l'étranger, et lorsque dans une sombre nuit d'hiver on entend à travers le mugissement de la tempête vibrer la cloche de Saint-Christophe, plus d'une famille serrée autour de l'âtre se souvient sans doute dans sa prière du tendre et courageux Findelkind.

Descendre de la crête de l'Arlberg était une tentative plus difficile encore que d'y monter; plus difficile la manœuvre des deux guides attachés au timon, plus pénible le labeur de ceux qui devaient soutenir la caisse de la voiture. A tout instant les chevaux glissaient sur une pente rapide, et le passage frayé à grands renforts de bras était si étroit que si un autre traîneau se fût trouvé à la rencontre du mien, il eût fallu nécessaire-

ment jeter l'un des deux à l'écart dans un amas de neige. Nous passons par les débris d'une avalanche qui s'est abattue sur la route comme une colline, puis par une autre qui, dans sa pesanteur, entraînant tout ce qu'elle rencontrait, a fait un large espace vide sur un versant de la montagne, balayé les couches de neige qui gisaient là depuis plusieurs mois, creusé le sol, enlevé les rocs. Sa chute retentit avec le fracas de la foudre. Les habitations du voisinage en furent ébranlées.

Enfin nous voilà à la station de Stuben. Ici je n'ai plus en perspective qu'un difficile trajet de deux lieues. Au premier village, à Klosterle, je rentre dans la plaine, et l'on doit remettre ma voiture sur ses roues.

Pendant qu'on attelle les chevaux, je pénètre dans la maison qui est à la fois la poste et l'auberge du village. J'étais là collé contre un vaste poêle en terre dont je sentais avec délices la chaleur réchauffer peu à peu mes membres engourdis, quand je vis entrer un homme dont la pâle figure annonçait une grande fatigue. Par un mouvement machinal, je m'écartai de la place précieuse que j'avais prise. Il s'y mit avec empressement sans se douter de mon instinctive concession, et se fit servir un verre de vin avec un morceau de pain. A sa longue redingote noire boutonnée jusqu'au menton, à sa physionomie grave et recueillie, il me sembla voir en lui un prêtre, et je ne me trompais pas. Tandis qu'il se réconfortait avec cette modeste collation, de temps à autre il tournait vers moi un regard inquiet, comme s'il eût eu envie de me parler, et qu'il eût été retenu par l'embarras de s'adresser à un étranger qui ne pouvait pas comprendre l'allemand.

Je mis fin à son incertitude en engageant la conversation par une banalité.

« Vous êtes en route, lui dis-je, dans une bien mauvaise saison.

— Oui, monsieur, me répondit-il avec l'air de satisfaction d'un homme qui se sent tout à coup affranchi d'une sérieuse préoccupation; un devoir impérieux m'appelait sur la montagne, et je retourne à mon presbytère de Klosterle.

— Et vous êtes à pied!

— Oui, monsieur, à pied. » Puis, comme si ma question eût ouvert à sa timidité l'issue qu'il cherchait : « J'ai vu, ajouta-t-il, vos deux traîneaux à la porte, et comme on m'a dit que vous alliez aussi à Klosterle, je désirerais vous demander si vous voudriez bien me permettre de m'asseoir sur celui qui porte vos roues. »

Il est de ces actes d'humilité qui produisent en nous une étonnante commotion. Il est de ces paroles qui nous pénètrent jusqu'au fond de l'âme. A la vue de ce prêtre s'en allant à pied par les avalanches, je me sentis honteux de mes deux traîneaux, et sa craintive prière me toucha jusqu'aux larmes.

Je n'ai sans doute pas besoin de dire que je me hâtai de lui ouvrir la portière de ma voiture et de l'engager à s'asseoir à côté de moi. Il se serra dans un coin comme s'il avait peur de me gêner et je le voyais grelotter sous sa redingote. Par bonheur, il était du nombre de ces braves gens qui contribuent à la prospérité financière d'un État par la consommation du tabac; par bonheur il me restait une assez ample provision de cigares avec lesquels nous nous fîmes deux tourbillons de fumée équivalant à celle d'un tuyau de poêle. Peu à peu il s'enhardit, et comme je l'interrogeais sur sa situation, il me racontait sa rustique existence d'enfant dans les montagnes, puis ses années d'étude à Innspruck, et le bonheur qu'il avait eu à venir remplir ses fonctions de prêtre près de son village natal. Quelle pure et honnête destinée, si paisible dans son cours, si complète dans un cercle étroit! A chaque in-

cident du naïf récit de mon compagnon de voyage, il me semblait voir peu à peu surgir un idéal d'existence humaine épanoui à l'écart de nos folles agitations, comme une marguerite des champs à l'écart des poudreux sentiers. Quand je lui demandai quelle raison pouvait le déterminer à s'aventurer ainsi seul loin de sa demeure sur des chemins si dangereux :

« Mon devoir de prêtre, me répondit-il simplement. Je dois desservir un hameau situé à trois lieues de mon église. Il y a là plusieurs enfants qui se préparent à faire leur première communion à Pâques. Depuis près de six semaines, je n'ai pu les voir. J'ai profité d'une première apparence de beau temps pour me rendre près d'eux et leur faire une leçon de catéchisme. Mais les chemins sont encore très-mauvais, les avalanches en mouvement. J'ai été dans ma petite communauté au péril de ma vie, et par une grâce providentielle j'en reviens sain et sauf. »

En causant ainsi, nous arrivâmes à Klosterle. L'aspect du prêtre descendant de voiture produisit dans le village une émotion qui me faisait voir combien il était aimé de ses paroissiens. Les hommes le saluaient avec un joyeux empressement, les femmes accouraient près de lui en lui adressant d'affectueuses félicitations, et les petits enfants venaient avec respect lui baiser les mains. A le voir au milieu de ces différents groupes, on eût dit un père chéri rentrant dans sa famille après une douloureuse absence. Je lui serrai la main à la porte de sa demeure et lui dis adieu.

« Non, non, s'écria-t-il, je veux vous revoir encore, permettez-moi seulement d'entrer chez moi et je vais vous rejoindre à la poste. »

Je le vis en effet un instant après accourir à moi tout essoufflé. « J'avais peur, me dit-il, que vous ne fussiez déjà parti. Je voulais vous remercier de votre bonté et vous prier de garder cette gravure en souve-

nir de moi. » A ces mots, il me remit une image de la Vierge, au bas de laquelle il avait écrit :

Ex intimo corde, gratias agens.

Quelle expression de reconnaissance pour le misérable service que je lui avais rendu!

Je continuai ma route seul, pensant à lui, regrettant son entretien. Le soir, j'y pensais encore, et, en m'asseyant devant un large poêle dans l'auberge de Bludenz, je me disais : « Dieu soit loué! à présent le bon prêtre de Klosterle se repose à son foyer. »



LA FORÊT NOIRE.

Il y a longtemps. Je traversais pour la première fois le pays de Bade, et, en voyant par un beau jour d'été ces larges plaines épanouies entre les crêtes verdoyantes des Vosges et les cimes nuageuses de la forêt Noire, traversées par les flots majestueux du Rhin, arrosées par tant de sources limpides, parsemées de tant de jolis villages et de frais enclos, je me disais que, si j'avais un royaume à choisir entre les royaumes de ce monde, je prendrais volontiers celui-ci. J'étais jeune. Je me faisais à moi-même un conte de fées. Le temps et les révolutions ne m'avaient pas encore fait comprendre tout ce qu'il peut s'amasser de larmes dans les yeux des rois.

Mais il est une royauté plus facile à acquérir, plus

sûre et plus calme, c'est celle du voyageur dont parle Rückert :

Dem Wanderman Gehœrt die Welt;

« Le monde, dans toute son étendue, appartient au voyageur qui s'en va gaiement par monts et par vaux. »

C'est avec le sentiment de cette royauté que je suis revenu dans la riante contrée dont j'avais conservé un poétique souvenir; et, cette fois, j'allais visiter un de ses plus intéressants districts : j'allais parcourir la forêt Noire.

Il fut un temps où le nom de forêt Noire, comme celui de Monténégro, aurait semblé fait tout exprès pour éveiller dans la pensée quelque sombre conception de sorcellerie, et pour offrir un beau titre de livre à quelque romancier funèbre dans le genre de Mme Radcliffe. Nous sommes si éclairés, aujourd'hui, que nous ne pouvons plus guère nous laisser émouvoir par une de ces désignations qu'un grammairien appelle tout simplement l'association d'une épithète avec un substantif. Pour les noms d'hommes, le prestige qu'il nous a été si doux de conserver n'a-t-il pas dû s'effacer quand nous avons noté tant de ces noms naguère encore si purs et si glorieux (*untouched by time*, *unstained by crime*) que les révolutions emportaient dans leur explosion, roulaient dans leur torrent et rejetaient, couverts de boue et de fange, sur la plage. Pour les noms géographiques, les livres d'écoles et les journaux nous en disent au juste la valeur. Les statisticiens en mesurent exactement la portée; les Rothschild, dans leurs transactions financières, les pèsent comme des lingots dans leurs balances.

Dernièrement, nous avons vu le souverain de la romantique esplanade du Monténégro arriver à Paris, comme un simple bourgeois, avec sa femme, loger comme un simple particulier à l'hôtel du Louvre,

revêtir seulement ses habits de parade et ses ceintures chargées de yatagans pour se rendre aux Tuileries, et, du reste, parcourir les Champs-Élysées, visiter les théâtres, comme un brave provincial qui veut pouvoir raconter en détail dans son chef-lieu d'arrondissement toutes les merveilles de la capitale.

Quant à la forêt Noire, le moindre livre élémentaire de géographie nous enseigne que c'est tout simplement une chaîne de montagnes qui s'étend en partie dans le pays de Bade, en partie dans le Würtemberg sur un espace de cinquante lieues de longueur, et de dix à seize de largeur. Je voudrais pouvoir donner une idée imposante de ces montagnes, et je ne serais point fâché de laisser supposer à quelques bénévoles lecteurs qu'en les gravissant je m'aventurais à la poursuite du condor sur des Cimboraçao ou des Himalaya. La vérité, la cruelle vérité, m'oblige à déclarer que la plus haute des cimes de la forêt Noire, le Feldberg, n'a pas plus de 4650 pieds d'élévation, et les autres, tels que le Belchen et le Herzogenhorn, 4397 et 4300 pieds. La même impitoyable vérité nous force à ajouter qu'on ne court pas risque d'y être enlevé par les serres monstrueuses du *Rock* des *Mille et une Nuits*, ni arrêté par les crevasses terrifiantes d'une glacière, ni privé de la faculté de respirer, comme sur les crêtes des Andes, par la raréfaction de l'air, ni exposé, comme dans les républiques américaines, aux orages subits d'un patriotique pronunciamento, ni gelé en une belle nuit boréale, comme dans les plaines de neige de la Laponie, ni dévalisé, comme dans la chevaleresque Espagne ou la poétique Italie, par une société de brigands.

Il faut donc, quoi qu'il m'en coûte, me résigner à ne pas posséder la moindre auréole d'entreprise héroïque, et à raconter tout brièvement la plus pacifique excursion dans une région peu connue, très-pittoresque, et

si intéressante, que, lorsqu'une fois on a eu la joie de la voir, on serait bien affligé si l'on ne conservait l'espérance d'y retourner.

En face d'une des plus magnifiques plaines du Rhin, au pied d'un des escarpements de la forêt Noire, est la petite ville de Fribourg, ancienne capitale du Brisgau[1]. Quelle jolie ville! Depuis l'embouchure de la Seine jusqu'à celle de la Neva, depuis les rives de l'Adriatique jusqu'à celles de la mer du Nord, je n'en connais pas une plus jolie et plus proprette, plus attrayante et plus *freundliche*, comme disent les Allemands. Une grande rue, qui mérite bien de porter son noble nom de rue impériale, la traverse dans toute sa longueur. Elle est bordée de chaque côté par de blanches maisons, par des trottoirs en cailloutage de différentes couleurs comme des mosaïques, et arrosée par deux limpides ruisseaux qui courent et babillent comme s'ils allaient au-devant de l'étranger pour lui laver les pieds, selon les usages de l'hospitalité antique, et lui souhaiter la bienvenue. De çà, de là, s'ouvrent d'autres rues moins larges et moins brillantes, mais d'un aspect agréable. Ni dans les rues secondaires, ni dans les faubourgs, je n'ai vu une masure ou une habitation délabrée. On dirait que toute cette bonne petite cité est occupée par une population d'honnêtes rentiers qui l'entretient et la pare comme une mère de famille se plaît à parer la demeure où sont ses affections.

Il eut une heureuse idée, ce duc de Zæhringen qui, au XI[e] siècle, s'avisa d'élever cette cité sur ce terrain couvert d'épaisses forêts et occupé seulement par quelques cabanes de chasseurs. Il ne pouvait songer à en faire une grande cité commerciale, car la petite rivière de la Treisam qui la traverse ne peut porter

1. Gau est un vieux mot gothique qui signifie district. Il se retrouve encore dans plusieurs localités : Rheingau, Aargau, etc.

aucun bateau, et le Rhin est encore bien loin de là. Il ne pouvait guère non plus songer à en faire une forteresse redoutable, car, d'un côté une chaîne de coteaux la domine, et, de l'autre, elle s'ouvre à tous les bataillons. Il ne cherchait sans doute, dans sa fantaisie de prince, qu'à créer une résidence attrayante, et il en choisissait à merveille l'emplacement.

Elle ne pouvait cependant échapper aux rigoureuses conditions des destinées humaines, cette bonne ville de Fribourg. Elle a eu aussi ses jours d'orages et ses cruelles vicissitudes. Elle a été forcément entraînée dans les luttes des princes de Wurtemberg et du Palatinat, dans les guerres de l'Autriche et de la maison de Bourgogne. Weit Weber, le vieux poëte, la célèbre dans un de ses chants patriotiques[1]. Elle a été, au XVe siècle, saccagée par les hordes de paysans en révolte, ces cipayes de l'Allemagne oligarchique. Elle a été longtemps subjuguée par l'Autriche, envahie par les Bavarois et les Suédois, elle a même appartenu à la France. La poudre qui fut, dit-on, découverte par un Fribourgeois, par le franciscain Berthold Schwarz, elle en a connu les terribles effets, et, en élevant une statue à cette sombre célébrité, elle accomplit vraiment un singulier acte de vanité civique. Enfin, par le traité de Presbourg, elle a été incorporée dans le grand-duché de Bade, et, dès cette époque, elle a vécu d'une vie paisible, traversée seulement par le cataclysme de 1848, où l'on vit aussi les réformateurs de l'ordre social, les amis de l'humanité, promener pendant quelques mois dans cette riante contrée leurs folies carnavalesques et leur ivresse démagogique.

En 1744, les Français l'assiégèrent pour la troisième

1. Freiburg, du bist ein Kerne
In welchem Weisheit ist.

Ein Lied von 1475, dans le recueil des Eidgenœssische Lieder, Berne, 1835.

fois [1], et rasèrent ses remparts. Dans d'autres invasions elle a perdu des constructions plus précieuses. Mais elle a conservé son Munster, sa cathédrale, l'une des plus anciennes églises gothiques de l'Allemagne et l'une des plus achevées.

Elle n'a point la sublime élévation de celle de Strasbourg, dont la flèche apparaît de si loin aux regards étonnés, ni les gigantesques proportions du dôme inachevé de Cologne, ni les mystérieuses profondeurs de Saint-Étienne de Vienne, cette basilique des couronnements, cette catacombe des empereurs, ni la surabondance de richesses et la prodigalité de luxe de quelques autres églises privilégiées de France et d'Allemagne, ou d'Italie, comme on en voit sur le jardin de marbre du dôme de Milan, au portail de Reims, et à la façade de la chapelle de la Vierge à Nuremberg.

Mais quelle harmonie dans le plan de cette cathédrale, érigée en forme de croix, tournée vers l'Orient où brilla l'étoile des mages, où s'éleva la croix du Sauveur! Quel imposant aspect que celui de cette tour qui occupe à l'entrée du Munster toute la largeur de la grande nef, qui s'appuie sur sa base quadrangulaire, comme une pensée humaine sur une forte résolution, et de là monte majestueusement de degré en degré, puis tout à coup semble prendre son essor, comme un rêve longtemps contenu, et s'élance vers le ciel avec ses légères ramures semblables à celles d'un bouleau, et sa cime pyramidale comme celle d'un sapin, ce roi des forêts.

Les premiers travaux de cette église, commencés par Conrad de Zæhringen, datent du milieu du XIIe siècle. La nef, la tour et le portail ne furent achevés qu'un

1. Le maréchal de Créqui s'était emparé de la ville en 1677. Le maréchal de Villars la bloqua en 1713, mais elle se racheta pour une somme d'un million de francs. Pendant les guerres de notre Révolution, elle fut une quatrième fois envahie par nos troupes.

siècle plus tard. Regardons-là avec respect. Elle est l'un des monuments les plus splendides de cet âge que l'on peut considérer comme la verte enfance des sociétés modernes, âge énergique où l'Europe se dégageait des ombres obscures des siècles précédents, comme l'aurore des voiles de la nuit, avec son éclat lumineux et sa féconde rosée; âge laborieux où les corporations d'ouvriers acquéraient leur première organisation, et les communes leurs premières franchises; âge poétique, où les *minnesingers* d'Allemagne, les trouvères de France, répandaient dans les airs, comme des oiseaux harmonieux, leurs galantes ou pieuses chansons; âge chevaleresque où, pour croire à la parole de l'homme, il n'était pas besoin de l'inscrire dans un contrat, où l'on ne reconnaissait pas un plus grand bien en ce monde que l'honneur intact, pas une plus grande honte que la félonie; âge de naïves croyances où la légende miraculeuse, le conte féerique, les merveilleux récits de combats du romancero, les épopées du Cycle Carlovingien, de la Table Ronde et du Saint-Graal, les histoires de sorciers et d'enchanteurs, la mythologie des sylphes et des elfes, se transplantaient de contrée en contrée, comme ces germes d'arbustes que le vent enlève au sol où ils sont nés, transporte au loin sur ses ailes et sème en différents lieux; âge de ferveur religieuse et de curiosité intellectuelle où les nations s'enflammaient au nom de Jérusalem, et s'instruisaient par leurs croisades; âge de foi candide où un même sentiment unissait dans les mêmes tendances et ralliait à une même œuvre le prêtre et le laïque, le gentilhomme et le bourgeois, l'artiste et l'ouvrier.

Ils ne travaillaient point par l'appât d'une bonne traite sur un banquier, ces architectes qui ont dessiné le plan de ces cathédrales dont la grandeur nous émerveille, ces sculpteurs qui découpaient la pierre comme

une dentelle, la tordaient en spirales, la filaient en légers fuseaux. Ils n'aspiraient point à l'éclat d'une couronne académique ni à la faveur d'un feuilleton dans les journaux. Ils ne connaissaient point le bonheur d'être proclamés, à la majorité de quelques voix, membres d'un institut, ni celui de porter sur leur poitrine plusieurs de ces petits morceaux d'émail qu'on appelle des décorations. Ils travaillaient par un ardent amour de l'art, par la passion de l'idéal, par une religieuse pensée. La satisfaction de l'œuvre qu'ils avaient conçue leur suffisait. Ils ne songeaient pas même à y inscrire leur nom pour le faire louer par la postérité. Peut-être aussi qu'ils auraient cru profaner la sainteté de leur labeur s'ils en avaient attendu une récompense mondaine. Ils en faisaient une humble offrande à Dieu. Par l'effet de cette humilité, nous ne savons encore à qui nous devons la plupart des plus admirables constructions du moyen âge. Quelques artistes ont pourtant mis une image d'eux-mêmes dans leur édifice, mais alors ils ont eu grand soin de la cacher entre des colonnettes, ou sous des volutes, et de lui donner l'apparence la plus modeste. A la cathédrale de Strasbourg est la statue d'un ouvrier qui, le corps à demi penché, et une main sur les yeux, comme pour les garantir d'une trop grande clarté, semble regarder dans les airs jusqu'où il pourrait lancer ses pilastres et ses chapiteaux. On suppose que c'est la statue d'Erwin de Steinbach. A Nuremberg, Pierre Vischer, le merveilleux sculpteur, s'est représenté au bas du tombeau de saint Sébald avec sa bonne grosse figure allemande, son marteau à la main, et son tablier d'ouvrier. A Fribourg, le ciseleur de la chaire taillée dans un bloc de pierre n'a fait que modeler sa tête sortant d'une fenêtre gothique et se tournant vers le siége du prêtre, comme pour mieux entendre son sermon.

On entre, dans la cathédrale de Fribourg, par la

porte de la tour, une haute et large porte ogivale décorée de colonnes et de statues. On sait que les laborieux artistes ne ménageaient pas la pierre. Partout où il est possible de dessiner une figure, de découper une feuille d'acanthe, d'arrondir une rosace, ils n'y manquent guère. Que leur travail d'ornementation doive rester au niveau du rayon visuel, ou être posé à une élévation que le regard peut à peine atteindre, n'importe, ils y apporteront le même soin, ils l'achèveront avec la même patience. Si une chose les inquiète, c'est qu'ils aient seulement assez de matériaux à tailler au gré de leur fantaisie, assez d'espace pour mettre au grand jour toute leur conception, toutes leurs figures symboliques. Sous le portique de la tour de Fribourg, il n'y a pas moins de vingt-huit statues qui représentent un singulier assemblage d'idées. On y voit surgir sur deux lignes parallèles les images les plus vénérées de l'Ancien et du Nouveau Testament, et celles des sciences qui faisaient l'honneur des écoles du moyen âge : la grammaire, la rhétorique, la dialectique, la géométrie, la philosophie, la musique, l'astrologie. On y voit les vierges folles et les vierges sages. On y voit même deux vices : la volupté et la calomnie. Je ne puis croire que l'artiste ait réuni sans une intention sérieuse des images si disparates. Je pense qu'il a placé là les sciences mondaines pour rappeler au fidèle que toute science vient de Dieu et doit s'incliner devant Dieu ; les statues des saints et des apôtres, pour éveiller dans l'âme un pieux sentiment, et celles des deux vices, pour lui donner une salutaire pensée d'humilité par le souvenir des faiblesses.

Quand on a franchi le seuil de cette porte, on se trouve en face d'un magnifique vaisseau gothique : une nef de cent vingt-cinq mètres de longueur, bordée de chaque côté par six énormes piliers, deux nefs latérales, un chœur élevé de cinq marches au-dessus des

nefs et supporté par dix piliers, derrière ce chœur une chapelle semi-circulaire d'un aspect charmant. Dans cette large enceinte, dans l'abside, dans les chapelles, sur le pavé, sur les murs, sur les colonnes, tout un trésor d'œuvres d'art, tout un musée d'objets précieux qui datent de diverses époques et proviennent de différents pays ; des tableaux de Holbein, le grand peintre allemand du XVIe siècle, et de Baldung Grün, l'illustre enfant de la forêt Noire ; des tapisseries de Perse, et des orfèvreries byzantines, des ciselures du XIIIe siècle, et des ciselures modernes en bois d'une dimension gigantesque, d'une forme merveilleuse ; des vitraux anciens qni ont l'éclat et la solidité des plus belles mosaïques, et des vitraux récents d'un artiste du pays, M. Helmle, qui abrégea sa vie dans son ardeur à chercher par des procédés chimiques des combinaisons de couleurs d'où s'échappaient des miasmes délétères. Çà et là les monuments funèbres de ceux qui, après leurs jours de puissance en ce monde, n'aspirent plus qu'à être ensevelis dans les caveaux de l'église qu'ils ont protégée ou servie. Ceux qui trônaient dans leur château ou commandaient dans les batailles sont maintenant couchés sur les dalles où s'agenouillent les fidèles. Leur image apparaît à la surface de la nef comme pour rappeler à ceux qui la regardent le néant des grandeurs humaines, et leur nom est inscrit au bas de cette image comme pour invoquer le souvenir et la prière du passant. Il n'y a que l'Église chrétienne, l'Église catholique, pour donner à l'homme de telles leçons.

Deux de ces tombes entre autres ont attiré notre attention : celle de Berthold et celle de Conrad de Zæhringen. La physionomie de Berthold est grave et sérieuse ; celle de Conrad calme et sereine. Le premier a fondé la cité de Fribourg, le second la cathédrale. Celui qui crée une ville ne doit-il pas avoir l'appréhension

des diverses calamités qu'elle devra subir. Celui qui érige une église sait qu'il a fait un doux refuge.

Le Munster de Fribourg a été plusieurs fois réparé, et nous sommes heureux de constater un fait qui honore les vénérables prélats de cette cathédrale et la municipalité de la ville; ces réparations ont été faites avec une intelligence qu'on regrette souvent de ne pas retrouver dans d'autres monuments de même ordre. A l'extérieur, on n'a fait aucun changement. Les murs des nefs latérales, les arcs-boutants qui les rejoignent à la grande nef, les deux clochetons romains qui s'élèvent au-dessus du chœur sont noircis par le temps, et en partie revêtus d'une couche de mousse. Je voudrais qu'ils fussent toujours ainsi. Cette marque de vétusté donne aux édifices un aspect plus imposant, et surtout à l'église à laquelle se rattachent toutes les phases de notre existence. C'est dans l'église que le chrétien reçoit sa première consécration et son premier enseignement. C'est là qu'il célèbre son mariage et les joies de sa paternité; c'est là que ses amis lui adressent avec un suprême espoir un dernier adieu :

Vivos voco.
Mortuos plango.

C'est l'inscription des anciennes cloches qui s'ébranlent comme des âmes sensibles et résonnent dans les airs pour toutes les félicités et toutes les douleurs de la vie humaine. Plus une église est vieille, plus elle émeut la pensée. On ne peut la regarder sans songer à tout ce qu'elle a recueilli de larmes discrètes et de saintes émotions, à tout ce qu'elle a vu de générations tour à tour prier, chanter, pleurer et disparaître sous ses arceaux.

La grande place carrée sur laquelle s'élève le Munster contribue encore par la ligne régulière de ses constructions, par son aspect grave et calme, à rehausser la majesté de cet admirable monument. A

l'un des côtés de cette place est le palais archiépiscopal qui était autrefois celui des États de Brisgau. Près de là est la *Kaufhaus*, la maison des marchands, bâtie au commencement du XVIe siècle dans le style de quelques-unes des plus anciennes, des plus belles maisons d'Augsbourg et de Nuremberg. Sur les arcades en pierre qui décorent son rez-de-chaussée s'étend devant les fenêtres du premier étage une massive galerie. Entre les fenêtres s'élèvent les statues de Maximilien Ier, de son fils Philippe Ier, roi d'Espagne, de Charles V et de Ferdinand Ier. On dirait que ces quatre souverains debout sur leur piédestal, avec leur armure, sont posés là en face de la cathédrale, comme de royales sentinelles pour la garder.

Parmi les autres édifices de Fribourg, il faut noter encore une jolie église du XIIIe siècle, occupée aujourd'hui par les protestants, un hôtel de ville qui date de 1558, le séminaire catholique et l'université.

L'université de Fribourg fut fondée en 1456 par Albert VI, archiduc d'Autriche. Elle fut, en 1620, confiée aux jésuites, et, pendant la déplorable guerre de Trente Ans, à peu près complétement abandonnée. Après la paix de Nimègue, qui adjoignait Fribourg à la France, l'université fut transférée à Constance, puis à Rudolphszell et y resta jusqu'en 1698. Sous le règne de Joseph II, elle fut de nouveau abandonnée à un ordre religieux, aux bénédictins. Maintenant, elle est régie par le gouvernement, qui a augmenté ses revenus et le nombre de ses professeurs. Sa situation à l'une des extrémités de l'Allemagne; le voisinage des universités de Bâle, de Tubingue, de Heidelberg, ne peut manquer d'entraver son essor. Cependant on y compte environ six cents étudiants, et ses chaires ont été à diverses époques occupées par des hommes distingués.

Il existe encore à Fribourg plusieurs autres écoles parfaitement organisées, plusieurs établissements de

bienfaisance, notamment un institut d'aveugles qui, en Allemagne, a servi de modèle à plusieurs fondations du même genre. Enfin, je ne puis oublier de dire que dans cette petite ville de 15 000 âmes on ne trouve pas moins de trois belles librairies, et deux *antiquarische Buchhændlers* autrement dit : bouquinistes. Ceux qui connaissent les joies du bouquinage me sauront gré de cette remarque. Mais je dois déclarer, après la longue expérience que j'en ai faite, que le bouquinage allemand est cher et peu commode. Le plus agréable et le plus fructueux de tous est celui auquel on a le bonheur de se livrer à Paris, sur les quais, par un rayon de soleil qui illumine la profondeur des cases de Lainé.

Ce qui donne surtout un grand charme à Fribourg, ce qui fait que les étrangers s'installent si vite et si gaiement dans cette ville et ont tant de peine à la quitter, c'est la beauté de ses environs. Il faudrait être investi d'un triple airain plus difficile à dissoudre que l'*Æs triplex* d'Horace, d'un triple airain de spleen britannique pour ne pas sentir sa poitrine et sa pensée se dilater à l'aspect de tant de ravissants points de vue ouverts de tous côtés. A la porte même de Fribourg, des sentiers de sables serpentent le long des collines revêtues de vignes fécondes. Aux beaux jours de l'automne, au temps où le raisin mûri éclate en grappes de grenat sous son vert feuillage et semble provoquer le regard et la main du passant, nulle barrière ne s'élève le long de ces vignes, nul garde champêtre n'en défend l'approche. Le Fribourgeois est honnête et attribue la même honnêteté à ceux qui viennent visiter son sol. Loin d'empêcher la libre circulation sur ces riches coteaux, on appose à leur entrée des affiches qui annoncent que tel sentier conduit *à une belle vue* et à une bonne *wirthschaft*. Ceci nous rappellerait, si nous l'avions oublié, que nous sommes en Allemagne. La

wirthschaft, l'auberge, ou à défaut de l'auberge, le café, ou la brasserie, est en Allemagne un appendice nécessaire à la contemplation de la nature. L'Allemand aime à voir un beau paysage et s'abandonne aisément par un penchant inné à une rêverie poétique ; mais il a besoin d'entretenir sa rêverie par quelque libation, de la fortifier par une petite satisfaction gastronomique, par une tranche de jambon ou une côtelette, et d'y adjoindre la fumée d'une longue pipe. Aussi je ne sache pas qu'il existe dans les divers États de l'Allemagne un site pittoresque au bord d'une rivière ou au pied d'un vieux château sans qu'on y voie apparaître l'auberge avec son odeur de cuisine, ou le cabaret avec ses cliquetis de verres, et, dans les jours de grande réunion, l'orchestre avec ses clarinettes.

Donc la wirthschaft est perchée au haut des fraîches collines de Fribourg. Mais elle n'est ni importune ni exigeante ; elle n'appelle point les promeneurs à entrer dans une salle à manger et à combiner un menu ; elle leur ouvre généreusement ses jardins et ses terrasses, d'où le regard plane au loin sur la vallée du Rhin et les cimes bleuâtres des Vosges. Je n'ai demandé à cette honnête auberge qu'une tasse de lait. Elle m'a été apportée sur le banc rustique, où j'étais assis, par une modeste jeune fille. Je crois que, si j'avais ordonné qu'on me préparât un faisan doré et une bouteille de vin vieux de Johannisberg, je n'aurais pas été servi avec plus de politesse et d'empressement.

A quelque distance de Fribourg s'élèvent plusieurs points culminants au milieu du plus vaste, du plus admirable panorama ; le Schlossberg qui domine un immense espace, le Felsberg d'où l'on peut voir autour de soi toute la contrée de la forêt Noire, comme une carte en relief avec ses montagnes et ses vallées, ses forêts et ses chutes d'eau. Nous recommandons aussi une excursion au Jaeger-Haus et à la chapelle de Sainte-

Othilie, visitée non-seulement par les voyageurs, mais fréquentée pieusement par de nombreux pèlerins et illustrée par une poétique légende.

Othilie, fille d'un duc d'Alsace, avait été élevée dans un couvent et avait résolu de consacrer sa vie à Dieu. Quand elle fut en âge de se marier, son père la rappela auprès de lui. Comme elle était de grande naissance et très-belle, les prétendants ne pouvaient lui manquer. Il s'en présenta plusieurs qui sollicitèrent ardemment le bonheur de l'épouser. Le choix de son père se fixa sur un prince allemand doué de toutes les qualités qui peuvent séduire le cœur d'une jeune fille. Mais Othilie avait fait vœu de prendre le voile et voulait accomplir ce vœu. Longtemps son père essaya de vaincre sa détermination ; elle resta inébranlable. Enfin, comme il devenait plus impérieux et menaçait de la marier de force, elle prit la résolution de se soustraire par la fuite à la destinée mondaine à laquelle elle ne pouvait asservir sa religieuse pensée. Un soir, elle se dépouille de ses riches parures, revêt une robe de paysanne, s'échappe à la dérobée du château et traverse le Rhin. On ne tarda pas à s'apercevoir de son évasion; le duc se met à sa poursuite et rencontre le batelier qui l'avait transportée de l'autre côté du fleuve. Othilie, dans la crainte d'être découverte, avait gravi le sommet d'une colline, et se tenait cachée dans des massifs d'arbustes. Tout à coup elle entend résonner les pas précipités de plusieurs chevaux et la voix des cavaliers ; elle distingue la voix de son père. Il se dirige vers le lieu où elle s'est réfugiée, il approche. Elle frémit à l'idée d'être vaincue par cette volonté inflexible, condamnée au sort qui la ferait manquer à ses serments sacrés. Dans son anxiété, elle élève les bras au ciel, elle prie Dieu de lui venir en aide. Aussitôt un rocher contre lequel elle était appuyée s'entr'ouvre comme une grotte, et se referme sur elle comme une cellule.

Le duc arrive, cherche sa fille de tout côté et s'afflige de ne pas la voir.

« Mon père, dit Othilie, mon père, ayez pitié !

— Où donc es-tu? s'écrie le duc stupéfait; j'entends ta voix et je ne puis te découvrir. »

Othilie lui raconte le miracle qui vient de s'opérer. Le vieillard, frappé de ce témoignage de la volonté divine, lui promet de ne plus s'opposer à sa vocation. Alors le rocher s'entr'ouvre de nouveau, et, à la place que la sainte avait occupée, jaillit une source d'eau limpide où ceux qui sont affectés d'une maladie des yeux vont chercher un salutaire remède.

Une autre célébrité des environs de Fribourg est le val d'Enfer, le *Hœllenthal*. Il se trouve sur la route de Schaffouse et de Donaueschigen. Le maître d'hôtel du Zæhringen, avec son amabilité fribourgeoise, m'avait lui-même indiqué les principales stations de cette route, et m'avait procuré une agréable voiture conduite par un complaisant cocher à qui il me recommandait, comme s'il importait à la fortune de sa maison et à l'honneur de Fribourg que je fisse un heureux trajet.

Me voilà en route, par une belle matinée, dans une calèche dont la capote baissée n'interrompt mon regard d'aucun côté, avec un brave homme dont le dialecte allemanique m'embarrasse quelquefois, mais qui fait tout son possible pour le transformer en un pur allemand compréhensible. J'ai près de moi quelques livres de choix butinés çà et là, le calme dans le cœur, la perspective d'un riant voyage dans la pensée, six semaines encore de pleine liberté, et autant d'argent qu'un pauvre prolétaire peut en désirer pour traverser sans embarras une honnête contrée. Si l'on n'est pas heureux dans de telles conditions, il faut renoncer à toute idée de bonheur en ce monde trompeur. A quelques centaines de pas de moi mugit la locomotive du

chemin de fer qui va de Bâle à Kehl et signale son passage en versant un nuage de fumée sur les blanches maisons. Avec quel souverain mépris je regarde en ce moment du haut de mon indépendance cette cage brutale, cette prison mouvante qu'on appelle un wagon de chemin de fer!

En quittant Fribourg[1], on traverse d'abord une vaste prairie parsemée de champs labourés, de maisons rustiques et de fertiles enclos où les branches de poiriers et de pommiers s'affaissent sous le poids de leurs fruits et semblent, en se courbant sur le sol, prier le propriétaire de les délivrer promptement de leur fardeau. Quelle riche année! et qui ne s'en réjouirait en songeant à tout ce que les pauvres gens ont à souffrir dans les temps de disette, et à toutes les chances redoutables de la loterie du laboureur, de cette loterie où à chaque printemps il engage sa semence, son labeur, et qui si souvent trahit ses efforts, trompe son espoir.

Bientôt, à l'un des contours de cette prairie apparaissent des collines ondulantes qui peu à peu s'exhaussent, puis se déroulent de côté et d'autre comme des bastions, puis s'élèvent comme des tours gigantesques. Bientôt, à la place des frais vergers, des jaunes sillons et des guirlandes de vignes, on ne voit plus que de sombres murailles escarpées, des rocs noirs qui, sur leurs parois perpendiculaires, ne peuvent garder la moindre terre végétale. Seulement, par la puissance de vitalité dont on retrouve les traces jusque dans les lieux les plus arides, quelques touffes de pariétaires s'implantent dans les humides fissures de ces masses de pierre, et quelque arbuste opiniâtre s'enracine à leur sommité. Deux de ces rocs, pareils à deux pyramides aériennes, sont si rapprochés l'un de l'autre,

1. Je recommande à ceux qui voudraient entreprendre la même excursion le petit livre de M. Ad. Joanne : *Bade et la forêt Noire.* C'est un guide excellent.

qu'on dirait qu'ils se touchent. Sur leur front chauve plane le nuage orageux et l'oiseau de proie de mauvais augure. Sur leurs flancs se hérissent les noirs rameaux de sapins; à leur pied bondit le torrent. Pas d'autre bruit que le mugissement de cette onde impétueuse, ou celui des arbres qui s'entre-choquent, se froissent l'un contre l'autre quand le vent les agite.

C'est là le ténébreux passage où, à quelque distance, on n'aperçoit aucune issue; c'est là le Hœllenthal. Par ces Thermopyles, Moreau accomplit, en 1796, sa fameuse retraite; par ce sinistre chemin, Marie-Antoinette passa en 1770; c'est pour elle-même qu'il fut ouvert, pour lui rendre le trajet moins long entre le palais de Schœnbrunn et celui de Versailles. Pauvre fille des empereurs! Pauvre reine de France! Le val d'Enfer où on lui frayait une route entre les rocs effroyables, au bord des torrents, sur la pente des précipices, souriait peut-être à sa jeune imagination. Le véritable enfer, elle devait le trouver aux lieux où, dans l'innocence de son cœur, elle n'aspirait qu'à se faire aimer, et dans son pouvoir de princesse qu'à se faire bénir. Là était l'abîme, et la mort et l'exemple de votre résignation, ô sainte victime, et votre couronne de martyre que les plus ardentes calomnies n'ont pu ternir.

Quelle que soit la solennelle grandeur du Hœllenthal, que pas un guide n'oublie de signaler à l'admiration du voyageur, je dois dire qu'elle n'est pas plus imposante que celles de plusieurs vallées de la Franche-Comté, et très-inférieure à celle de la magnifique gorge qui, de la source de la Loue, descend vers Ornans par l'idéal village de Mouthier; et, puisque j'en suis venu à cette comparaison, j'ai grande envie de faire une sincère déclaration, c'est qu'il n'y a rien de plus beau dans le monde que les beaux sites de la Franche-Comté. Mais il faut que je le dise tout bas, de peur que les Anglais ne me fassent repentir de mon indiscré-

tion. Si l'un d'eux seulement m'entendait, bientôt peut-être mon cher pays serait envahi par une légion de touristes britanniques qui, comme des nuées de sauterelles, s'abattent chaque été dans les champs de la Suisse, sur les rives du Rhin. Car les Anglais sont, dans leur ennui ou leur curiosité, à la piste de toutes nouvelles explorations, comme les fourmis. Dès qu'une fourmi, par hasard, dans une promenade vagabonde, découvre un pot de confitures, elle se hâte de porter cette bonne nouvelle à son monticule solitaire. Aussitôt toute l'avide communauté se met en mouvement. Des milliers de petites bêtes noires trottinent à la file l'une de l'autre par le même sentier, montent par la même cloison et vont se loger dans le même buffet. Ainsi des touristes britanniques.

Passe encore si ces touristes étaient de la même race que celle qui jadis réjouissait par ses guinées les marchands et les aubergistes, race hautaine, mais distinguée et généreuse : des *milords anglais!* disait le postillon en faisant claquer son fouet et en ôtant son chapeau. Non, la nomade légion qui maintenant inonde périodiquement la plus belle partie de l'Europe continentale, ce n'est plus la nobility, ni même la gentry, c'est la *boutiquerie* ignorante, grossière, prétentieuse et parcimonieuse, les petits après les grands, les couteliers de Sheffield après les membres du parlement, les gouvernantes en retraite après les majestueuses ladies, les caricatures de la fashion, les singes de l'aristocratie ; les Bob et les Beddy de la famille Fudge, dont Thomas Moore a si plaisamment raconté les aventures. Dernièrement, un marchand d'objets d'art, établi à Bâle depuis une trentaine d'années, me disait : « Décidément, j'en ai assez des Anglais ; j'aime mieux les Américains. »

Préférer les Américains, quelle injure pour les Anglais !

S'il importe au bonheur de la France qu'elle reste alliée à la Grande-Bretagne, puisse l'entente cordiale subsister longtemps ; mais puissé-je aussi longtemps retourner dans ma bien-aimée Franche-Comté sans voir apparaître au pied de ses vertes forêts le *cockney* de la cité de Londres avec ses favoris roux et son mackintosh, ou la progéniture du tisserand de Manchester avec ses prétentions et ses drôleries. Voilà les simples vœux de mon patriotisme et de mon provincialisme.

Pendant que je m'abandonne, je ne sais pourquoi, à ces réflexions, mon cocher, qui n'a jamais été en Franche-Comté, le malheureux ! et qui ne connaît rien de plus beau que son canton de Fribourg, se retourne de temps à autre de mon côté comme pour s'assurer que j'admire suffisamment le Hœllenthal ; puis, au sortir de la vallée, m'indique à quelque distance, du bout de son fouet, l'hôtel *zum Stern*, l'hôtel de l'Étoile, renommé dans tout le pays et parfaitement digne de sa réputation. Il n'y a pas en Suisse une auberge mieux servie ; mais les nobles hôteliers de Genève, de Schaffouse, de Chamouny, regarderaient cette maison comme un établissement fort arriéré dans les voies de la civilisation, s'ils savaient à quel prix modique on y fait un excellent déjeuner.

Au delà de cette station isolée au sein d'une vaste prairie, égayée par un ruisseau de cristal, on commence à gravir un des plateaux de la forêt Noire. Les routes de ce pays sont entretenues avec soin, mais les ingénieurs qui les ont tracées avaient, à ce qu'il paraît, horreur des contours. Elles montent et descendent tout droit par monts et par vaux comme dans la vieille Norvége. On en est quitte pour prendre des chevaux de renfort à chaque escarpement, et le principe philosophique est maintenu : *Linea recta brevissima*. A mesure qu'on s'élève sur un des étages du *Hochfirst*, la contrée s'élargit de toutes parts et en même temps se

dépouille de la riante parure dont elle est revêtue à quelques lieues de distance. Ni clos verdoyants, ni forêts ombreuses. De côté et d'autre on ne voit plus que de vastes pâturages coupés par des barrières comme sur les crêtes du Doubs, dans les environs du Russey ; çà et là quelques chalets solitaires ; et de loin en loin une flèche de clocher, étendard catholique, signe de ralliement de toutes ces habitations éparses dans les heures de fête et dans les jours de deuil ; une teinte morne sur le sol, un ton grisâtre à l'horizon et un grand silence, interrompu seulement par le sifflement d'un pinson égaré, ou par le criaillement des roues d'un lourd wagon chargé de marchandises qui chemine lentement, traîné par huit fort chevaux.

A 2800 pieds d'élévation au-dessus du niveau de la mer, apparaît le lac de Tittisée, d'un doux et mélancolique aspect, comme les lacs de Suède :

Étoile de la terre et miroir d'un ciel pur.

Il a un quart de lieue de longueur, et l'on dit qu'il renferme une quantité de poissons ; mais il est si profond, que les pêcheurs ne réussissent guère à y jeter leurs filets. Je ne sais si, comme les lacs poétiques de la Suède, il renferme de joyeux musiciens, des Stromkarl, qui tiennent entre leurs mains une harpe d'argent avec laquelle ils jouent de merveilleuses mélodies. Mais on a tout lieu de croire qu'il y a dans les replis de ses ondes austères un génie vertueux qui ne permet pas qu'on les profane et qui a le pouvoir de punir les crimes qui l'offensent. Une tradition rapporte qu'un bûcheron de la forêt Noire, ayant commis un assassinat, crut pouvoir cacher son crime en traînant dans les flots de Tittisée l'homme qu'il avait égorgé. Mais, au moment même où il y jetait le cadavre sanglant, soudain le lac révolté se souleva en mugissant, se répandit sur la plage comme une marée impétueuse,

saisit dans sa fuite le coupable épouvanté, l'engloutit avec sa victime, puis, après cet acte de justice, rentra paisiblement dans son lit.

La forêt Noire est l'un des réservoirs aquatiques les plus considérables de l'Allemagne. Çà et là, sur des plateaux élevés, comme celui de Tittisée, l'eau des lacs miroite comme un pur cristal dans une coupe de granit; çà et là, à l'entrée d'une grotte voilée par des rameaux touffus, apparaît une de ces fontaines mystérieuses devant lesquelles jadis les païens du Nord et les fiers Teutons s'inclinaient avec un respect superstitieux. Du sol de la forêt Noire jaillissent ces quantités de bassins d'eaux minérales dont quelques-uns sont renommés dans toute l'Europe[1]. Par ses vallées s'écoulent plusieurs affluents du Rhin, des ruisseaux qui, dès leur point de départ, travaillent comme de loyaux ouvriers à faire tourner les roues et la scierie du moulin; qui, plus loin, se chargent d'énormes radeaux. Par ces mêmes vallées descend la source du Necker, qui va s'épancher au pied du vieux château de Heidelberg, et la source du Danube, ce grand fleuve qui traverse tant de diverses peuplades et qui, après ses nombreuses aventures, finit, dit le comte de Bonneval, par n'être même plus chrétien.

Nous espérons qu'il le redeviendra. Le sang des chrétiens que les Turcs y ont fait couler en leurs jours de féroces triomphes ne peut rester infructueux.

Du lac de Tittisée on monte encore pendant une longue heure une rampe escarpée, puis on arrive au village de Lenzkirk, un village de sept cents âmes, situé au milieu d'une vaste plaine où nulle forêt ne verdoie, où l'on ne récolte qu'avec peine une chétive

1. On en compte plus de cinquante, entre autres Badenweiler, Sulzburg, Sulzbach, Petersthal, Rippoldsau, Rothenfels, Wildbad, et le célèbre Baden-Baden, que le bourgeois de Paris a francisé et appelle Badin-Badin.

moisson. Sur ce terrain aride et froid s'élèvent pourtant de grandes et belles maisons à deux et trois étages, une église importante et un charmant presbytère. C'est l'industrie et le commercé qui ont enrichi cette intelligente et laborieuse communauté. Il y a là plusieurs marchands qui reçoivent dans de vastes magasins les denrées agricoles du canton, et répandent de côté et d'autre les produits les plus usuels des manufactures de France, de Suisse, d'Allemagne. Il y a là deux fabriques considérables : l'une d'horlogerie, l'autre de chapeaux de paille. Toutes deux m'intéressaient, et à peine avais-je exprimé le désir de les voir, que ceux à qui elles appartiennent ont aussitôt quitté leur comptoir pour me conduire avec une grâce parfaite dans leurs ateliers. La fabrique d'horlogerie expédie en Hollande, en Russie, une quantité de pendules. Tout est façonné par elle-même, rouages et cadrans. Seulement les caisses en bois lui viennent de divers villages de la forêt Noire, et les caisses en zinc ciselées lui viennent de Paris. Mais elles sont dorées à Lenzkirk par un procédé nouveau.

La fabrique de chapeaux de paille est une précieuse ressource pour les cultivateurs de la campagne, qui, sans elle, courraient parfois grand risque de ne tirer aucun bénéfice de leur labeur. Elle prévient les intempéries des saisons qui souvent paralysent la maturité des céréales; elle achète les moissons de seigle sur pied et les fait faucher dès qu'il a pris un certain développement. Grâce à cette coutume, le laboureur peut utiliser ses terrains les plus froids, et la fabrique acquiert une paille menue, malléable, délicate, facile à blanchir. D'habiles ouvrières en font des tresses pareilles à des rubans. J'ai vu là, dans d'immenses galeries, des amas de chapeaux de toute sorte, depuis le rustique chapeau destiné aux femmes de la campagne jusqu'au chapeau souple et léger, élégant et fin comme ceux d'Italie qui, en été, parera peut-être le front d'une

Parisienne. Mais la plupart de ces légères coiffures, nattées et cousues sur le sol de la forêt Noire, sont destinées à de plus longs voyages. On les expédie dans d'énormes cerceaux en bois par delà l'Atlantique. Il en est qui ont la valeur d'un voile de dentelle, qui coûtent jusqu'à 500 francs. L'aristocratie de la vieille Europe ne se laisse guère encore aller à un tel luxe. Il est réservé au pays où l'on professe le culte de l'égalité démocratique. Il ne paraît point trop dispendieux à la femme d'un ingénieux Yankee, qui a le talent de fonder avec une presse lithographique et quelques rames de papier une nouvelle banque, ou de vendre à une corporation de naïfs émigrants, des lots de terrain dans des régions inaccessibles.

La fabrique d'horlogerie de Lenzkirk emploie une centaine d'ouvriers qui, dès leur début, gagnent un franc par jour. Les fabriques de chapeaux de paille occupent une centaine de femmes et de jeunes filles.

Tous ces ouvriers résident dans le village. Ils se rendent le matin à leurs ateliers et rentrent le soir sous leur toit, rapportant régulièrement à leur foyer le fruit de leur labeur. Voilà une de ces industries que l'on aime à voir. Car elle n'enlève point les artisans à l'air salutaire des champs ni aux enseignements et aux liens de la famille. Elle ne les enferme point dans une atmosphère méphitique, elle ne les fait point travailler comme les nègres n'ont jamais travaillé, quoi qu'en dise la sensible mistress Beecher Stowe. Elle ne les épuise point comme une machine dont on use jusqu'au dernier ressort, et que l'on rejette ensuite comme un instrument inutile. Elle n'entrave en aucune façon leur développement moral et physique. Dès leur enfance, ces ouvriers ont été à l'école, ils ont appris à pratiquer leurs devoirs religieux. Plus tard, ils se marient, deviennent pères de famille, et sont bourgeois de Lenzkirk. Le soir, quand ils sortent de la manufac-

ture, ils ne voient point flamboyer devant eux les lustres d'une de ces maisons maudites de Manchester, où sur des comptoirs dorés coule un poison brûlant. Ils ne sont pas même tentés par l'appât moins dangereux d'une taverne. Cependant nul agent zélé des sociétés bibliques ne leur remet des liasses de ces petits traités qu'il appelle la bonne semence. Nul fougueux méthodiste ne les réunit dans des meetings, pour les faire gémir et les épouvanter par d'effroyables prédictions. Ils écoutent seulement avec une respectueuse déférence la voix de leurs parents et la leçon paternelle de leurs curés. Ils sont catholiques.

Les hommes qui ont fondé ces fructueuses industries, dans un pays auquel la terre et le ciel refusent les abondantes récoltes des régions méridionales, méritent qu'on conserve leur nom et qu'on honore leur mémoire. En ces temps de passion pour les bustes et les statues, c'est à de tels hommes qu'une cité reconnaissante devrait élever des statues, plutôt qu'à tant de généraux dont le triomphe est joint à tant de deuil, dont la gloire a fait verser tant de larmes.

C'est un bailli de la petite ville de Triberg, M. Huber, qui enseigna à ses administrés l'art de blanchir la paille, de diviser l'épi en fils menus comme des fils de soie, et d'en faire de longues nattes. Peu à peu ce travail s'est propagé dans les autres districts. Maintenant il est devenu, dans la forêt Noire, l'une des occupations habituelles de plus de trois mille femmes. En causant avec leurs voisines, en se rendant aux champs, en cheminant d'un village à l'autre, ces femmes ont constamment à la main leurs brins de paille, comme celles de Saxe leur tricot.

C'est un prêtre, l'abbé Paul, supérieur du couvent de Saint-Pierre[1], qui a doté le Brisgau d'une industrie

1. Ce cloître, fondé par le duc Berthold, à quatre lieues de Fribourg, sur la cime d'une colline, a été pendant longtemps en grande

d'où est née une autre industrie, répandue à présent dans tous les districts de la forêt Noire.

En 1583, l'abbé Paul établit sur les bords du Wildgutach une verrerie, qui d'abord approvisionna d'ustensiles de ménage tous les villages des environs, puis en vint à répandre au dehors l'excédant de ses produits. Des gens du pays commencèrent à les colporter en Alsace et dans les provinces voisines. Le bénéfice qu'ils retiraient de ces voyages engagea d'autres paysans à suivre leur exemple. Peu à peu le cercle de cette exportation s'élargit, et d'autres fabriques de verre s'établirent sur le modèle de celle de l'abbé Paul dans différents cantons de la forêt Noire. Puis une société de commerce s'organisa pour les exploiter, une société, qui, dans cette contrée primitive, par ses naïfs statuts, nous fait songer à celle qui, au siècle dernier, s'était constituée dans quelques villages du Tyrol pour la vente des canaris. Comme celle-ci, elle se divisait en plusieurs ramifications, qui toutes rayonnaient sur diverses régions. Elle avait des entrepôts en Allemagne et en France, et dans d'autres États. Elle avait des agents qui se faisaient une position honorable dans les cités étrangères où ils allaient s'établir et y acquéraient le droit de bourgeoisie. A certaines époques de l'année, les membres de cette compagnie se réunissaient à Triberg, à Steig, à Furtwangen, pour délibérer sur leurs affaires, régler leurs comptes et se partager leurs dividendes. Ils n'étaient point liés l'un à l'autre par un acte notarié. L'accord verbal leur servait de contrat, la tradition leur servait de loi. S'il s'élevait une dissidence, on invoquait pour y mettre fin la coutume du passé[1].

vénération dans le pays. Une école latine y était adjointe, il avait des professeurs distingués et une précieuse bibliothèque. Il n'existe plus comme cloître, mais il a du moins conservé son caractère religieux. L'État en a fait un séminaire catholique.

1. Das Grossherzogthem Baden von H. Schreiber, p. 22.

De ce commerce des verreries est née par hasard la fabrication de l'horlogerie, qui a fait un renom spécial à l'intelligente population de la forêt Noire. En 1655, un de ces marchands ambulants rapporta dans son village une horloge en bois, qui lui avait été remise en échange de quelques-unes de ses denrées par un négociant de Bohême. Cette œuvre nouvelle excita l'admiration de tous ceux qui la virent. Un menuisier, de la province de Saint-Maerger, et un paysan de Rœduk, après l'avoir attentivement examinée, déclarèrent pourtant qu'ils se croyaient en état d'en faire eux-mêmes une semblable, et ils y réussirent, et bientôt ils eurent de nombreux émules. Malheureusement l'industrie naissante fût paralysée par la guerre, ce terrible fléau des hommes et des idées bienfaisantes. Au commencement du XVIIIe siècle, un artisan de Schœnwald et un autre de Schollach lui donnèrent un nouvel essor. Ces premières horloges en bois étaient très-simples. Elles se composaient seulement de trois roues, de quelques ressorts, et servaient seulement à indiquer le cours des heures. Très-simple aussi était l'attirail d'instrument à l'aide desquels l'ouvrier les façonnait : une petite scie, un marteau, une vrille, un emporte-pièce. Il ne lui fallait rien de plus. Mais l'esprit industrieux des ouvriers de la forêt Noire ne pouvait s'en tenir longtemps à ce travail rudimentaire. En 1730, Antoine Ketterer de Schœnwald introduisit dans les horloges en bois un coucou qui, en agitant ses ailes, annonçait par ses cris sonores chaque heure. En même temps, un autre artisan, nommé Dilger, qui avait été finir son apprentissage à Paris, introduisait dans les horloges des figures mouvantes, et un autre façonnait des montres de poche en buis, où une corde tenait lieu de chaîne. Vers le milieu du XVIIIe siècle, les mouvements primitifs en bois furent remplacés par des mouvements en fer ou en cuivre, et bientôt on en vint à faire des

œuvres de mécanique très-compliquées, des pendules à musique, qui se vendaient jusqu'à deux et trois mille francs.

Maintenant, il n'est sorte de travail délicat d'horlogerie qui ne puisse être parfaitement achevé dans la forêt Noire. On compte dans cette province, sur une population de trois cent mille âmes, sept cents maîtres horlogers, et l'on estime à quinze millions de francs par an la valeur de leurs produits. Les principales fabriques sont à Furtwangen, à Neustadt, à Triberg, à Lenzkirk. Mais dans les plus petits villages, dans les maisons bâties à l'écart sur un froid plateau, on peut voir des ouvriers qui incrustent dans un cylindre les notes les plus harmonieuses de Rossini ou de Donizetti, qui disposent les ressorts d'une figure mouvante. On peut entendre résonner à tout instant le joyeux cri du coucou. Le vrai coucou, dont les enfants de la campagne interrogent le cri prophétique, ne chante qu'au retour de la belle saison, sur les rameaux des bois; mais celui des horlogeries de la forêt Noire chante toute l'année et partout. On dirait un printemps perpétuel.

Les habitants de la forêt Noire, comme ceux des montagnes de Franche-Comté et des montagnes de Norvége, sont doués, en général, d'une intelligence naturelle qui devance les leçons de l'école, et d'une aptitude particulière pour les œuvres d'art et de mécanique. Est-ce l'air plus vif, plus éthéré de leurs régions natales qui fait germer en eux ces facultés? Est-ce leur retraite dans des habitations éparses, leur isolement pendant les longues soirées d'hiver, qui leur donne l'habitude de la méditation, et en même temps développe dans leur esprit le goût et l'instinct des études sérieuses, des travaux de précision ou des conceptions idéales?

De plusieurs villages de la forêt Noire, dont les géographes les plus minutieux ne connaissent peut-être

pas même les noms, il est sorti des peintres, des sculpteurs, qui se sont fait par leurs œuvres une noble réputation. Dans un de ces villages, à Donaueschingen, j'ai trouvé un jeune homme vivant d'une vie modeste dans le silence de son atelier, et qui nous parlait avec une touchante expression de respect de nos grands artistes, d'Ingres et de Scheffer, dont il avait été le disciple. Dans un autre de ces villages, situé au pied de Feldberg, est né Winterhalter.

Gaiement j'ai commencé cette excursion, et gaiement je la continue au sein d'une population qui dès le premier jour m'a intéressé, à travers des coteaux et des ravins qui à chaque instant m'offrent un nouveau point de vue; tantôt on chemine au bord d'un ruisseau, le long d'une prairie si fraîche et si verte, qu'on voudrait y rester; là, les tilleuls séculaires répandent, en été, sur les pas du voyageur, les parfums de leurs fleurs odoriférantes; là, comme le vaste ombu de la Plata, le chêne abrite, pendant les grandes chaleurs, le troupeau assoupi sous ses légers rameaux. Là, comme dans la vallée de Lods, s'élèvent, sur plusieurs lignes parallèles, les plantations de cerisiers, une des richesses de la forêt Noire. Là, sur la pente d'une colline, en face d'un divin paysage, un des heureux enfants du canton, enrichi par son travail, par son négoce en différents pays, est venu construire sa demeure et se réjouit de s'être créé ce dernier gîte sur le sol que nulle contrée étrangère n'a pu lui faire oublier. Puis voilà que de cette riante enceinte, qu'un classique ne manquerait pas de comparer à la vallée de Tempé, on remonte sur un de ces plateaux où il n'y a plus ni bois ni trace de culture. Le paysage est triste comme un paysage d'Islande; de quelque côté que l'on tourne ses regards, on ne voit aucune habitation, et l'on se croirait dans un désert. Mais, à l'une des extrémités de l'horizon, se dessine la pointe d'une humble chapelle, qui indique que près de

là, dans les replis du terrain, sont cachées, comme des nids d'alouettes dans les sillons, les maisons d'une paroisse, et au bord du chemin s'élève un autre signe de communauté religieuse, une croix ou un oratoire. Ces *ex-voto* de quelque âme pieuse, ces rustiques monuments, sont une des prérogatives, un des bienfaits du catholicisme, et je dirais même un des ornements du paysage dans les pays catholiques, si je ne craignais d'abaisser par une considération profane une idée surhumaine. Ils décorent les flancs du roc aride, ils animent la solitude silencieuse. Sur le sol étranger, ces croix semblent tendre les bras à celui qui n'a sur ce sol ni parents ni amis. Ces images de vierges réveillent un sentiment d'espoir dans le cœur de celui qui souffre. Que de fois le voyageur fatigué s'est arrêté sur les marches d'un de ces oratoires, et y a pris, par l'efficacité d'un pieux recueillement, une nouvelle force! Que de fois une pauvre mère affligée s'est agenouillée là et a prié, pleuré, et s'est relevée consolée!

« Il y a, dit un écrivain populaire de la forêt Noire, une puissance profonde dans la manifestation du catholicisme. Partout où tu voyages, partout où tu t'arrêtes, les temples sont ouverts à ta foi, à tes espérances, à ton Dieu; partout la communauté s'incline avec les mêmes signes de dévotion, contemple les mêmes images, prononce les mêmes paroles; partout tu te trouves au milieu des frères et des fils du saint-père invisible de Rome. »

Çà et là aussi, dans la forêt Noire, à la pointe des montagnes, à la cime d'un roc escarpé, apparaissent des tours démantelées, des murailles en ruines, derniers débris d'anciens châteaux qui jadis dominaient ce pays. Les châteaux sont renversés, les fiers seigneurs qui asservissaient les villages à leur pouvoir et quelquefois les appauvrissaient par leurs exactions ou les révoltaient par leurs cruautés, sont morts. Il en est dont la race est complétement détruite. Il en est d'autres

dont les descendants occupent un rang modeste dans l'armée ou l'administration du duché de Bade, et n'aspirent qu'à obtenir, de degré en degré, un légitime avancement par la régularité de leurs services. Au pied de ces manoirs féodaux s'élève à présent le chalet solitaire du paysan, qui, pour utiliser dans toute son étendue le terrain qu'il occupe, doit accomplir tour à tour une tâche de laboureur, de peintre et de bûcheron. Ces chalets sont construits d'une façon toute primitive; la base en pierre, le reste en bois, un toit très-allongé, sous lequel s'étend une galerie comme dans les chalets suisses. La plus grande partie du bâtiment est réservée aux bestiaux et aux approvisionnements de bois et de fourrage. La famille réside dans une salle où s'élève un large poële entouré de bancs, comme les isbas russes. Le plafond de cette salle est noirci par la fumée des torches de bois, qui, dans les veillées d'hiver, remplacent le bec de gaz et la lampe Carcel. Les fenêtres, petites et basses, sont toujours constamment fermées. Un de leurs carreaux seulement s'en détache, glisse sur une coulisse, s'ouvre comme un *Was ist das*. C'est par là que de temps à autre l'air frais pénètre dans l'intérieur de cette habitation. C'est par là que, selon l'expression vulgaire, le père de famille ou l'un de ses enfants met la tête à la fenêtre. Les habitants de ces maisons isolées ont conservé plus fidèlement que ceux des villages le costume, les mœurs domestiques et les pratiques religieuses de l'ancien temps. Les femmes y tissent et y façonnent, comme autrefois, les vêtements de la famille, et une cloche suspendue au-dessus de la porte tinte régulièrement l'Angelus, appelle matin et soir la petite communauté à la prière. On se tromperait, du reste, si l'on jugeait de la fortune de ces gens de la forêt Noire par leur chétif mobilier et leur salle enfumée. Il est tel paysan qui passe là toute sa vie sans s'accorder un objet de luxe, sans se permettre une

fantaisie, et qui possède un domaine considérable, dont il dispose d'une façon absolue, c'est-à-dire qu'en vertu d'un usage qui a survécu au régime de la féodalité, il peut le donner à son fils aîné ou à son fils cadet, en accordant selon son bon vouloir une indemnité pécuniaire à ses autres enfants. Il est vrai que le gouvernement du duché de Bade ne fait que tolérer cet usage, et que, si les enfants demandent à la justice un partage plus équitable de leur patrimoine, la loi le leur accorde. Mais on dit que ces réclamations contre la décision paternelle ne portent point bonheur, et il est rare que les tribunaux en aient une à juger.

Par leur construction rustique, par leur position au fond d'une allée ou au penchant d'une colline, quelques-uns de ces chalets ont un aspect si pittoresque, qu'un paysagiste ne pourrait rien inventer de mieux pour compléter un de ses tableaux.

Mais la suprême beauté naturelle de la contrée que je ne me lasse point de parcourir, c'est cette étendue de forêts qui lui a donné son nom et qui occupe plus de la moitié de sa surface, forêt de chêne, de hêtres et surtout de sapins. Avec quel plaisir je les revois, ces sapins élancés et superbes, comme ceux dont j'ai contemplé dès mon enfance la sublime majesté! Dans le cours d'une existence un peu nomade, partout où j'ai retrouvé leur dôme imposant, j'ai éprouvé la même émotion. Au bord des fleuves du Nord, il m'a semblé qu'ils m'attendaient de la patrie lointaine. Il m'a semblé parfois qu'il y avait entre eux et moi je ne sais quel lien mystérieux, quelle affinité indéfinissable, peut-être une dryade invisible, qui, par un message porté sur les ailes du vent, me recommandait à ses sœurs de Suède, de Norvége, de Russie et du Canada. Mais, sans éprouver le charme d'un de ces souvenirs de jeunesse, qui ne les admirerait, ces beaux bois qui, par une des grâces de la Providence, s'élèvent si haut dans

les plus âpres régions et gardent leur verdure dans les plus froids hivers? Par comparaison avec l'Amérique, tout est petit dans notre vieille et orgueilleuse Europe, fleuves et montagnes, plaines et chutes d'eau. Qu'est-ce que notre chétif Mont-Blanc comparé aux cimes des Andes? Qu'est-ce que le cours du Rhin ou du Danube comparé à celui du Mississipi? Nos cascades le plus renommées n'apparaîtraient que comme de pauvres faibles jets d'eau à côté des cataractes du Niagara; le Rio de la Plata, l'Orénoque ou le Marahino absorberait dans son embouchure, sans qu'il y parut, nos plus belles rivières. Le golfe du Mexique, qui ne fait pas grand bruit dans le monde, a l'étendue d'une mer, d'une mer presque aussi vaste que la Méditerranée, qui a vu s'accomplir les destinées des Phéniciens, des Juifs, des Grecs, des Carthaginois, des Romains, et dont l'histoire occupe toutes les écoles et toutes les académies, depuis qu'il y a des écoles et des académies.

Mais, si l'on en excepte le Canada, on ne verra dans l'Amérique du Nord et dans l'Amérique du Sud rien de pareil au sapin; le sycomore n'est pas si grand, le palmier n'est pas si droit. Les forêts vierges, avec leurs entrelacements de lianes et leurs plantes touffues, ne produisent pas la même impression que les forêts profondes de sapins. Sur leur sol s'étend une mousse fraîche, molle, veloutée, ou de longues bandes d'une petite herbe verte à trois feuilles, qu'on appelle en Franche-Comté le pain des oiseaux. De ce tapis plus net et plus brillant que ceux qui parent les plus magnifiques salons, s'élèvent, comme des piliers de marbre, comme des monolithes tels que l'Égypte n'en a jamais fait, les tiges arrondies des sapins, avec leur écorce grise et leurs nœuds brisés, qui y font de distance en distance, comme un cercle de clous d'or. A leurs cimes aériennes, les pointes lancéolées de leurs rameaux forment un réseau dentelé, à travers lequel

la lumière scintille comme une parure de diamant. Là, quand tout se tait, on éprouve au sein de ces bois une émotion pareille à celle qui saisit le cœur dans l'enceinte d'un édifice religieux. Ces arbres ressemblent aux colonnes effilées d'une cathédrale gothique ; les rayons du soleil y brillent comme à travers des vitrages de couleur, la résine y répand une odeur d'encens, et, lorsque le vent souffle dans ces profondeurs, on croirait entendre le gémissement des grandes orgues.

Il y a dans la forêt de Levier, entre Salins et Pontarlier, des sapins de cent quarante pieds de hauteur, et de trois à quatre pieds de diamètre. Ceux de la forêt Noire n'ont pas la même grandeur, mais il en est qui s'élèvent jusqu'à cent vingt pieds.

Ces bois sont la principale richesse de cette province badoise, et jadis les possesseurs inexpérimentés de cette fortune en ont usé comme des enfants prodigues. Les Hollandais, en habiles négociants, venaient ici chercher des bois de construction, et les paysans, par l'appât des florins, taillaient à droite et à gauche étourdiment à travers la forêt. Plus tard, on a reconnu les funestes résultats de cette imprévoyance. Le prix des bois s'est accru, et, plus il s'accroît, plus on prend à tâche de les ménager. Maintenant, par suite de ces sages réflexions, il ne se fait là que des coupes régulières, pour les besoins des habitants du pays et pour les pays étrangers. Ce travail occupe au moins pendant plusieurs mois de l'année une grande partie de la population de la forêt Noire, des bûcherons et des charbonniers, des fabricants de résine et de potasse, des menuisiers et des ébénistes, des ateliers de charpenterie, de scierie, et des mariniers qui font flotter sur les rivières les bois que l'on exporte au loin et que l'on appelle encore, en mémoire de ceux qui les premiers sont venus le chercher, le bois hollandais (*Hollandisches Holz*).

Aussi les gens de la forêt Noire aiment ces bois, auxquels ils doivent en grande partie le bien-être matériel. Ils n'en font point l'objet d'un culte mystérieux, comme les anciens druides; ils ne leur offrent point de sacrifices, comme jadis les Slaves de la Poméranie; ils ne les interrogent point, ainsi que les Grecs, comme des oracles; ils les aiment comme on aime ce qui est beau, grand, utile, et, par une idée touchante, ils y ensevelissent leurs morts. Près de plusieurs villages, sur la lisière du bois, la communauté chrétienne établit son cimetière; elle l'entoure d'un mur, elle y plante une croix, elle y creuse des tombes. Le bûcheron qui a passé sa vie dans les forêts se complaît peut-être dans l'idée de reposer après sa mort sous leurs verts rameaux. Celui qui s'y rend chaque jour avec sa hache et sa charrette ne peut manquer, en passant, de songer à ceux qui dorment là près de lui, tandis qu'il continue son labeur, et de s'agenouiller sur la fosse de ceux qu'il a aimés.

Dans ces mêmes forêts, on célèbre aussi plus d'une fête joyeuse. J'ai vu là, par une belle matinée, défiler tout un cortége nuptial, et je me suis fait raconter les préliminaires du mariage. Ils ressemblent à ceux de la Bretagne. Voici, me disait un honnête paysan que j'interrogeais, voici comment s'est décidé le mariage qui vous occupe. A deux lieues d'ici, est un laboureur nommé Fahrmann, qui a un fils, un fort et grand garçon appelé Clément. Aux fêtes patronales et aux jours de foire, Clément a vu Gretle, la fille d'un des bons propriétaires de notre village; il sait qu'elle est sage et laborieuse, et qu'elle aura un jour un assez joli petit bien; il a résolu de l'épouser, et ses parents l'ont approuvé. Il s'agit alors d'obtenir l'assentiment du vieux Thiel, le père de Gretle. Chez vous, à ce que j'ai entendu dire, pareille chose se traite directement et promptement. Mais ici nous employons, depuis un

temps immémorial, d'autres procédés. Clément confie ses projets à deux hommes expérimentés, qui se chargent de plaider sa cause. Ces deux plénipotentiaires se rendent à la demeure de Thiel, frappent à la porte. Le vieillard, qui s'attend à cette visite, ouvre son *Was ist das* et leur demande ce qu'ils veulent. Les messagers se gardent bien de lui dire de prime abord le motif de leur démarche. Ils répondent qu'ils ont entendu parler d'un de ses chevaux, qui, à ce qu'il paraît, est superbe, et qu'en passant par hasard dans le village ils s'étaient proposé de voir ce magnifique animal. Le vieillard descend, les conduit dans son écurie; ils regardent attentivement le cheval, les bœufs, les vaches, font un pompeux éloge de ce bétail, et, pour les remercier de leur courtoisie, Thiel les invite à entrer dans sa maison et à prendre un verre de kirsch. Gretle apporte du pain, des verres, salue les étrangers sans la moindre apparence d'émotion, quoiqu'elle sache bien aussi quelle est leur mission.

Les trois hommes s'asseyent à table, allument leur pipe et se mettent à parler de toute espèce de choses, des nouvelles du canton, de la grêle qui est tombée il y a quelques jours, de la foudre qui a éclaté sur la cloche; pas le moindre mot qui se rapporte à une idée matrimoniale. La conversation se prolonge ainsi tant qu'il reste une goutte de vin ou de kirsch dans le flacon. Thiel attend que les messagers abordent la grande question; et ceux-ci, jaloux de conserver la dignité de leurs mandataires, ne veulent pas hasarder une proposition décisive sans s'être d'abord à peu près assurés qu'ils n'essuieront pas un refus. Enfin, on en vient à parler du produit des bestiaux, du prix des bois, de la valeur des récoltes. Alors Thiel dit tout ce qu'il a vendu au marché, et tout ce qui lui reste encore dans son étable et dans sa grange. Ensuite, comme s'il se plaisait tout simplement à montrer à des étrangers l'éten-

due de son domaine, il va chercher un rouleau de papier sur lequel sont enregistrés ses champs et ses pâturages. C'est là, enfin, le signe de bon vouloir désiré par les avocats de Clément. Le plus âgé des deux, après avoir contemplé et admiré la feuille du cadastre que le vieillard vient de lui présenter, s'écrie : « Ah ! voilà de belles et bonnes terres, mais j'en connais d'autres près d'ici qui ne valent pas moins, ce sont celles du père de Clément. Qu'en dites-vous? ajoute-t-il en frappant sur la table, comme s'il concevait une idée subite, si ces terres étaient jointes les unes aux autres, cela ne ferait-il pas un beau bien?

— Eh! eh! reprend Thiel en souriant et en rallumant sa pipe, on pourrait y songer. »

Puis alors il remarque que la bouteille est vide, appelle Gretle pour qu'elle en rapporte une autre.

Gretle revient, et le messager lui dit : « J'ai oublié de vous saluer de la part de Clément. C'est un brave garçon, Clément, voulez-vous boire à sa santé avec moi? »

Si la jeune fille prend le verre qui lui est offert et le porte à ses lèvres, le mariage est résolu. et le dimanche suivant les deux fiancés doivent dîner ensemble.

Quelques jours avant la noce, un char attelé de quatre chevaux, parés d'un harnais neuf, s'arrête à la porte de Thiel. C'est le char de Clément qui vient chercher le trousseau de Gretle. Les domestiques de la maison et les amis de Gretle y placent, en grande pompe, un large lit surmonté d'un baldaquin, des coffres dont on a soin d'ouvrir les couvercles, pour faire voir aux curieux tout le linge qu'ils renferment, des ustensiles de ménage, une quenouille chargée de lin et ornée de rubans, et un balai de rameaux blancs, indice de la propreté qui doit être entretenue dans la maison.

Le jour de la consécration nuptiale, dès le matin, les amies de Gretle se réunissent autour d'elle pour l'aider

dans sa toilette. Elles lui nattent les cheveux avec des tresses de coton rouge, elles lui enveloppent le col et la poitrine dans une gaze de soie, elles lui nouent à la ceinture un tablier en soie noire et un jupon qui tombe à larges plis sur des souliers à hauts talons. Enfin, elles lui mettent sur la tête une couronne ornée de paillettes et de grains de verre de différentes couleurs.

Puis, enfin, on se rend à l'église, et alors la fiancée, si heureuse qu'elle soit, doit un peu pleurer, car on dit que le mariage qui n'a point le premier jour cette consécration de larmes sera un malheureux mariage. En Finlande, les jeunes fiancés doivent se soumettre au même usage; mais je n'ai point retrouvé ici ces élégies naïves, ces strophes touchantes, que l'on adresse en Finlande aux mariés. La lointaine région du Nord est plus poétique que la forêt Noire.

Après la cérémonie religieuse, Gretle est montée sur le char à quatre chevaux, conduit par un postillon et précédé d'un courrier. Derrière elle est un autre char où s'assoit Clément, tenant à la main une bourse rouge pleine de petites pièces de monnaie, qu'il distribue aux passants. Au son des coups de fusil, des violons et des clarinettes, ce cortége se dirige vers la maison des jeunes époux. Là est préparé un grand banquet, auquel sont conviés tous les parents et les amis ; là, on danse jusqu'au milieu de la nuit. Puis, le lendemain, on va se promener dans les bois.

C'est à cette promenade que j'assistais avec curiosité. Mais ici il faut que je me décide à faire une triste, une pénible révélation, qui m'a plus d'une fois préoccupé dès le commencement de mon excursion, que je voudrais pouvoir supprimer de ce récit, et à laquelle pourtant l'amour de la vérité, l'un des devoirs du voyageur, me condamne. Cette révélation, la voici : les femmes et les filles de la forêt Noire sont laides ! Le grand mot est enfin lâché. Elles sont laides, réellement

laides. Hebel, l'aimable poëte, a chanté dans ses idylles, Richter a dessiné, Auerbach a décrit les seules jolies figures qu'ils aient connues ou rêvées dans ce pays ; et celles-là, je n'ai pas eu le bonheur de les rencontrer. Je n'ai vu que de gros traits irréguliers, bouffis, hâlés, sans expression. La laideur naturelle dont ces femmes sont affligées s'accroît encore par la façon dont elles s'habillent : des robes dont la taille leur monte jusqu'au milieu du dos, de telle sorte qu'elle les fait toutes paraître bossues, des mouchoirs épais qui leur enveloppent le col jusqu'aux oreilles, et des coiffures ! quelles coiffures ! Des chapeaux en paille de toute forme, mais tous également disgracieux ; les uns blanchis à la chaux et surchargés de grosses houppes noires en laine, d'autres, qui sont ronds comme des chapeaux d'hommes, peints en jaune, roides et durs comme s'ils étaient forgés avec des lames de tôle, et bordés de deux ailes plissées sur les côtés comme pour faire des rigoles à la pluie. Non, jamais, en aucun pays, je ne vis rien de si lourd, et, pour tout dire, de si hideux. L'artiste le plus intrépide se déciderait avec peine à prendre ses crayons, pour faire une exquisse de ces grotesques accoutrements, et je ne sache pas un poëte dont la pensée idéale ne s'affaisse en face de ces grossières rusticités. Il faut croire que ces femmes, qui ont si peu le sentiment des grâces extérieures, ont en revanche, par une compensation providentielle, les meilleures qualités de cœur, car elles sont estimées et aimées, et la chronique scandaleuse n'a que bien rarement quelques lignes furtives à glaner dans la vie domestique des vertueux habitants de la forêt Noire.

Les hommes, avec leurs chapeaux à larges bords, leur longue redingote qui leur tombe sur les talons, leur long gilet, orné d'une double ligne de boutons de métal, et leurs culottes en peau, ne sont guère plus agréables à voir. Mais quelles braves gens, intelligents,

hospitaliers, et d'une politesse parfaite envers l'étranger. Un grand nombre d'entre eux, par les relations que leur crée leur industrie, par leurs voyages en différentes contrées, ont acquis des connaissances qu'on est surpris de trouver parmi de simples paysans. Dans une auberge de village, j'ai trouvé cinq journaux littéraires d'Allemagne, et un piano avec quelques-unes des meilleures partitions de Meyerbeer. Dans une autre, une jolie bibliothèque, où était la traduction des œuvres de Shakespeare par Schlegel; la *Description de l'univers*, de Mayer; l'*Histoire des révolutions de l'Europe*, par Koch, les derniers romans de Gerstacker et de Hacklander. J'ai appris que cette collection appartenait à une association de paysans qui, ici, comme en Norvége, se cotisent pour acheter des livres, se choisissent un bibliothécaire, et vont tour à tour lui remettre fidèlement les ouvrages qu'ils ont lus et en reprendre d'autres.

Il y a des écrivains qui s'amusent encore à composer de superbes dissertations sur l'ignorance et la misère des populations catholiques. Voilà pourtant un pays à peu près entièrement catholique, très-instruit et très-prospère, qui s'est créé de lui-même plusieurs grandes industries, qui plaira à tous ceux qui le visiteront, par ses vertus primitives et son développement intellectuel. On y circule en pleine liberté, avec la certitude d'y trouver partout des gens complaisants et sensibles. On y fait des emplettes sans crainte d'être dupé par un avide marchand, et le long des routes on ne rencontre point de pauvres. Cependant la mendicité n'est point interdite par une corporation de riches municipaux, que le murmure d'une voix plaintive troublerait dans la jouissance de leur fortune et, l'on ne retranche point aux pauvres les derniers biens que Dieu leur laisse : la lumière du ciel et la liberté. On ne les enferme point dans des workhouses, pour les châtier de leur crime honteux, de leur crime de pauvreté.

La population de la Forêt-Noire est presque en entier disséminée dans des villages, des hameaux et des maisons éparses. Son unique cité un peu considérable est Fribourg. Après cette capitale, on ne trouve plus que de loin en loin quelques bourgades (Marktfleck) ou quelques petites villes de 1000 à 2000 âmes, telles que Stühlingen et Bonndorf, qui furent autrefois des chefs-lieux de comtés, Neustadt et Schœnwald, agrandies par leurs fabriques de chapeaux de paille et d'horlogerie.

Une de ces villes mérite une mention particulière. C'est Donaueschingen. Elle est bâtie sur un terrain plat, à une hauteur de plus de 2000 pieds au-dessus du niveau de la mer. L'irrégularité de ses constructions lui donne, au premier aspect, l'apparence d'un gros bourg plutôt que d'une ville. Mais il y a dans ses rues et ses maisons une propreté et une élégance, qui bientôt révèlent son caractère nobiliaire. En effet, ce n'est pas une cité marchande, une cité bourgeoise, mais une cité aristocratique, la résidence du prince de Fursternberg, l'un des plus riches princes médiatisés. Le berceau de cette famille est à quelques lieues de là, dans la petite ville de Furstemberg. A en juger par cette possession, sa fortune première devait être fort modeste ; mais d'âge en âge, par des alliances matrimoniales comme l'archiduché d'Autriche : *Felix Austria!* par des héritages, par divers contrats, les Furstemberg en sont venus à acquérir la plupart des anciennes seigneuries de la Forêt-Noire, à étendre leurs domaines dans toute cette province, depuis la vallée de la Kinzig jusqu'au lac de Constance. De plus, ils ont acquis de vastes terres en Bohême. On évalue les revenus de ces diverses propriétés à 1 200 000 fr., ce qui représente une des fortunes territoriales les plus notables de l'Europe.

Le prince actuel est un homme distingué, généreux, très-respecté et très-aimé de ceux qui, depuis l'acte de médiatisation, ne sont plus que ses tenanciers, mais qu'il

se plaît à considérer encore comme ses sujets. Il a, dans son ancienne capitale de Donaueschingen, un vaste château qu'il occupe une partie de l'année, à la grande joie des habitants de la ville, et en face de ce château un parc des plus vastes, des plus beaux, des mieux entretenus, où tout le monde circule librement.

Mais ce qui me déterminait surtout à m'arrêter à Donaueschingen, ce n'était point le plaisir de parcourir ce parc aux frais ombrages, ni celui de visiter la maison princière avec ses galeries de tableaux, ses serres, ses jardins. C'était, je le confesse, une petite curiosité particulière de voyageur, le désir de voir la source du fleuve sur lequel je m'embarquai il y a quelques années, dont j'ai suivi le cours majestueux depuis Linz jusqu'à la mer Noire.

Cette source est au pied du château, enfermée dans un bassin, entourée d'une balustrade en fer, à hauteur d'appui. De ses fenêtres, le prince plonge ses regards sur cette eau limpide qui de là va prendre un si rapide et si large accroissement, qui va devenir, entre tous les chemins qui marchent, comme dit Pascal, un des plus grands chemins du monde, un chemin ouvert à tant de peuplades différentes, marqué de tant de signes glorieux, ou de tant de traits sanglants, depuis les Romains et les Daces, jusqu'aux Turcs et aux valeureux soldats de Sobieski.

Il faut dire qu'à Donaueschingen se rejoignent deux rivières, la Brege qui descend des environs de Furtwangen, et la Brigach, qui sort de la colline de Saint-Georges. Ces deux rivières doivent être considérées comme les éléments essentiels du Danube, ainsi que le constate ce dicton populaire :

Brigach und Brege
Bringen die Donau zu weg[1]

1. La Brigach et la Brege mettent le Danube en marché.

Mais, pour maintenir l'honneur de la source première, nous devons dire qu'elle reste constamment à la même hauteur, tandis que, dans les jours de chaleur, ses deux rustiques rivales baissent peu à peu, et quelquefois se dessèchent comme le Mançanarez, ou le torrent de Cédron.

De Donaueschingen, une belle route conduit à l'ancienne cité de Willingen, qui a successivement été soumise à la maison de Zaehringen, à celle de Furstemberg, au royaume de Wurtemberg, et qui depuis 1806 appartient au duché de Bade. Elle a eu une certaine réputation de force belliqueuse, dont on ne se douterait guère aujourd'hui en voyant ses fragiles remparts. Mais le fait est que, pendant la guerre de la succession d'Espagne, elle fut assiégée par le maréchal de Tallard, et se défendit si vaillamment, qu'elle l'obligea à se retirer. Le fait est qu'elle conserve encore sur ses fortifications la statue colossale en pierre d'un de ses anciens soldats, nommé Romeias, qui, comme un autre Samson, enleva un jour la porte de la ville de Rothweil, avec laquelle les gens de Willingen étaient en guerre. La ville catholique, comme presque toutes les villes de la Forêt-Noire, renfermait jadis, dans son enceinte, six couvents et une commanderie de Malte.

De ces couvents, on a fait des écoles et des hôpitaux. De ces anciennes dotations, il en reste une que je ne puis omettre de signaler. Elle est employée à donner chaque été une fête aux enfants. Je regrette de n'avoir pas vu cette fête traditionnelle, mais j'espère bien qu'elle ne ressemble point à ces grotesques cérémonies que notre première République organisait pour les enfants, pour l'âge mûr et la vieillesse, dans le vertige de ses combinaisons, dans ses folles parodies de l'antiquité.

A deux lieues de là est une bourgade qui porte le nom catholique de Saint-Georges, qui a été fondée par

des prêtres catholiques, qui, au XIe siècle, grandissait autour d'un noble cloître de bénédictins et qui est devenue protestante. Cette bourgade, qui appartenait aux ducs de Zaehring, tomba au pouvoir des princes de Wurtemberg, et à l'époque de la Réformation, comme les fermes bénédictins refusaient d'accepter le dogme de Luther, le duc Ulrich les chassa du village qu'ils avaient illustré par leur savoir, édifié par leurs vertus, et fit raser leur couvent.

Je dois dire que cette communauté protestante est très-industrieuse. Elle a des fabriques d'horlogerie qui répandent au loin des quantités de pendules et de boîtes à musique; mais elle reste isolée au milieu d'un centre de populations catholiques qui conservent fidèlement les coutumes religieuses de leurs aïeux. Le jour où j'ai passé là, le chemin était rempli d'une foule de pèlerins, hommes et femmes, qui se rendaient à la chapelle de Triberg, les femmes récitant à haute voix le chapelet, et les hommes murmurant avec elles la même prière.

La chapelle de Triberg est vénérée dans toute la Forêt-Noire. Une légende rapporte que des soldats autrichiens, qui, en 1692, campaient près de cette ville, entendirent résonner sur la lisière d'une forêt, des vibrations mélodieuses, dont ils ne purent s'expliquer la cause, car ils n'apercevaient pas le moindre musicien. Frappés de ce phénomène, ils se mirent à chercher de côté et d'autre, et finirent par découvrir, près d'une petite source tombant des cavités d'un roc, une statuette en bois de la Vierge, posée dans le creux d'un vieux sapin. Ils la prirent avec respect, lui firent une châsse en plomb et lui érigèrent un petit oratoire. Mais bientôt la nouvelle de cette découverte attira une quantité de fidèles qui tous apportaient leurs offrandes à la Vierge des bois. Avec ces offrandes on bâtit une église où la sainte image fut placée en grande pompe au haut

d'un autel de marbre. Là des princes se sont fait un honneur de déposer le tribut de leur piété; là des miracles éclatants se sont accomplis. Depuis près de deux siècles, aux fêtes de la Vierge, de tous côtés des légions de pèlerins viennent se prosterner là. Quelle foule j'ai vue au 8 septembre en ce lieu vénéré : bourgeois et paysans, gens de toute condition et de tout âge, se pressant à la porte de l'église, s'agenouillant en masses serrées dans la nef trop étroite, faisant leurs dévotions, puis, après une première messe, attendant au dehors, sous les rameaux de sapins, que la cloche leur annonçât un autre office. En les voyant là, rangés en silence, dans la satisfaction de leur foi, avec leur calme et pieuse physionomie, je me rappelais ces mots du livre de l'*Internelle consolation* : « Bonnes simples gens qui ne pensent à nul mal sont bien heureux, car ils ont toujours paix du cœur. »

Si l'on ne fait point à Triberg un pèlerinage religieux, on pourrait bien, sans crainte de regretter le temps qu'on y emploiera, entreprendre du côté de ce même Triberg un pèlerinage poétique. Quelle charmante petite ville! Et quel ravissant chemin que celui par lequel on y arrive !

En quittant le village de Saint-Georges, on traverse d'abord un terrain plat et aride, égayé seulement par les méandres de la Brigach. Puis bientôt on entre dans de hautes forêts de sapins, on descend par une pente rapide dans la vallée de Nussbach, une vallée de plus de deux lieues de longueur, étroite, profonde, tortueuse, serpentant comme un ruban vert entre deux chaînes de montagnes, qui, de distance en distance, par un brusque contour, se resserrent dans ce frais bassin, de telle sorte qu'on n'entrevoit plus devant soi aucune issue, puis s'entr'ouvrent et déroulent aux regards une autre enceinte gigantesque, un autre amphithéâtre de rocs, de bois, au milieu desquels s'étendent

de vertes clairières et des pâturages couronnés par un chalet rustique.

Dans le fond de la vallée, creusé comme un abîme, voltige, bondit, écume, le plus brillant, le plus léger, le plus alerte, le plus joyeux des ruisseaux. Les montagnes de la Forêt-Noire renferment tant de sources d'eau, qu'elles les répandent de tous côtés. Près du village de Blomberg est la ligne de séparation des flots, dont les uns vont au nord et les autres à l'orient. Mais parfois, des flancs du même roc, du même réservoir aquatique, jaillit un flot impétueux, qui se divise en deux rameaux et s'en va par deux routes opposées, comme deux frères qui au sortir de la maison paternelle doivent avoir deux destinées différentes. Le Nussbach, qui se déroule comme un fil d'argent au pied de la route où nous cheminons avec tant de charme, est peut-être le frère d'un aventureux ruisseau qui va se jeter dans le Danube, visiter l'Autriche, la Hongrie, la Serbie et s'épancher dans la mer d'Orient. Plus modeste ou plus attaché au sol allemand, le Nussbach a d'autres idées de voyage. Il se dirige vers le Rhin, et, à le voir sautiller de roc en roc, on dirait qu'il est très-pressé d'y arriver. Mais il n'atteindra pas sitôt son but, l'agile et scintillant Nussbach. D'abord, les sinuosités des montagnes qui l'étreignent à droite et à gauche l'obligent à faire de longs détours; puis l'implacable industrie de l'homme l'attend à de certains endroits et le condamne à tourner la roue d'une scierie ou d'un moulin; puis, enfin, il est évident que ce gentil Nussbach a l'humeur capricieuse, folâtre et babillarde de la jeunesse. Car tantôt je le vois qui court comme un poulain effarouché, et tantôt il s'arrête tout à coup et se berce indolemment dans son lit, comme s'il ne songeait qu'à se dorloter au soleil; puis, parfois, il me semble aussi qu'il s'amuse à causer avec les enfants de meunier qui viennent jouer sur ses bords, avec la

bergeronnette qui l'effleure de son aile. Ce qu'il leur dit, je voudrais bien le savoir. Je pense qu'il leur raconte les plus jolis épisodes de son voyage. Je voudrais bien savoir aussi ce que dit la bergeronnette. Que ne puis-je, comme Sigurd, humecter mes lèvres du sang du dragon pour comprendre le langage des oiseaux !

Ce brillant ruisseau, cette vaste prairie qu'il sillonne, ces rocs sauvages qui le dominent, ces grandes forêts qui y répandent leur ombre mystérieuse, forment l'un des tableaux les plus variés, les plus saisissants qu'il soit possible d'imaginer. Si je n'ai pas, au gré des Fribourgeois, suffisamment admiré le Hœllenthal, en revanche, j'ai eu, plus que je ne puis le dire, les yeux et la pensée ravis par la vallée de Nussbach.

A travers les interstices de cette vallée, s'élève la ville de Triberg (Dreiberg), dont le nom n'indique qu'un de ses trois attributs. Trois grandes routes s'y rejoignent, l'une qui va vers le Rhin, l'autre vers la Suisse, la troisième vers Furtwangen ; trois ruisseaux s'y réunissent en un même ruisseau qu'on appelle le Gutach; trois montagnes, arrondies comme un arc, l'embrassent dans leur vaste circonférence; du fond de cette enceinte de montagnes, une cascade de six cents pieds de hauteur y chante été et hiver son chant sauvage. A voir, au pied de ces cimes merveilleuses, les maisons régulières de Triberg s'allongeant en deux lignes parallèles, on dirait qu'elles sont descendues des carrières de pierres voisines, aux sons d'une lyre magique, d'une lyre d'Amphyon, qui leur donnait leur forme symétrique. Le terrain qui environne cette ville n'est pas propice aux travaux agricoles. Sur les pentes de ces coteaux on ne voit que quelques faibles traces de culture et quelques pâturages. Elle n'existe que par son commerce et son industrie. Sur sa double rangée de maisons, on ne voit que des enseignes d'hôtels et d'auberges, d'ateliers d'horlogeries et de fabriques de

chapeaux de pailles, des boutiques, et des magasins. C'est un bazar et un caravansérail dans le désert des bois. C'est l'une des stations principales de la route de Kehl à Schaffouse, et un entrepôt de denrées européennes. De plus, elle a par an huit foires auxquelles se rendent de toutes parts marchands de céréales, et marchands de bestiaux, fermiers et propriétaires, et, pour loger, héberger tout ce monde, il faut un bon nombre de Wirthschaften et de brasseries. Dans la journée, c'est chose curieuse de voir le mouvement continuel de cette active cité, les horlogers assis près d'une large fenêtre, ceux-ci découpant un rouage, ceux-là ciselant une caisse de pendule ou émaillant un cadran; les femmes circulant de côté et d'autre avec leurs tresses de paille à la main; les charrettes montant ou descendant la grande rue; les paysans avec leurs variétés de costumes traditionnels, tirant une vache par le licol ou lançant au galop, sous les yeux d'un amateur, un de leurs robustes chevaux, et les marchands et les maîtres d'hôtels très-affairés.

Mais le soir, quand l'heure du repos est venue, quand l'atelier et la boutique sont fermés, quand toute cette population d'artisans, de spéculateurs et de manœuvres, est rentrée dans ses différents gîtes, quelle quiétude et quelles douces, mélancoliques promenades j'ai faites à cette heure nocturne sur la pente des montagnes! De toutes parts, l'ombre noire des bois; au sein de cette ombre mystérieuse, quelques façades de la ville, éclairées par un rayon de la lune, se dessinent dans les ténèbres comme des dômes de marbre; de toutes parts, un profond silence, et, dans ce silence, la voix plaintive de la cascade pleurant dans la solitude comme une âme perdue, comme l'*alma perdida*, ce poétique oiseau de l'Amérique du Sud, et le ruisseau d'une source voisine tombant en petites perles sonores dans un lit pierreux, et les rameaux d'arbres frissonnant au

souffle d'une légère brise. Oh! la magie du soir et de la retraite dans les grandes œuvres de la création! Oh! les montagnes! les chères montagnes!

My heart is in the highlands.

En allant de Triberg vers Offenbourg, on entre dans le Niederwasserthal, une vallée comme celle de Nussbach, aussi profonde, aussi étroite, parsemée de laborieuses scieries et de riants chalets, bordée de chaque côté par des masses de rochers pittoresques, ombragée par des arbres centenaires, un panorama d'une grâce et d'une grandeur indescriptibles, un enchantement perpétuel. A l'extrémité de cette vallée s'élève une colline surmontée d'un vieux château d'un aspect pittoresque comme ceux du Rhin. C'est le château de Hornberg, qui jadis, avec toutes ses dépendances, appartenait au riche cloître de Saint-Georges.

Ici commence le Gutachthal. Les deux chaînes de montagnes qui l'étreignent peu à peu s'écartent l'une de l'autre, s'abaissent graduellement, s'effacent à l'horizon et découvrent aux regards une vallée chargée de fruits et de moissons, qui se rejoint à la vallée de la Kinzig, plus belle encore et plus féconde. Sur un espace de quatre lieues, quel contraste! Toutes les zones diverses de végétation, tous les phénomènes de plusieurs latitudes lointaines. Là-bas, derrière moi, la nature sombre et austère, les terrains arides ou les maigres champs de seigle d'une contrée septentrionale, et ici les sillons fertiles, les arbres et la température des régions du Sud. D'abord aux noirs sapins succèdent les hêtres et les chênes, puis les châtaigniers et les pêchers, et les grappes des vignes, et les tiges de maïs. Ciel clair, atmosphère pure, jardins fleuris. Quel délicieux pays! Je m'arrête dans la jolie petite ville de Hausach, dans celle de Haslach. Je suis tenté de m'arrêter à chaque village, à chacune de ces riantes habi-

tations qui m'apparaissent comme de si douces retraites au milieu de leur vert enclos, Le chemin de fer d'Offenbourg me semble trop près.

Il faut pourtant que j'arrive au terme de cet heureux voyage, et le soir je rentrais en France, et la première parole qui frappe mon oreille à mon retour dans ma chère patrie est celle d'un gendarme qui me demande mon passe-port.



KASAN.

A Moscou, dans l'une des vastes salles du Kremlín, l'*Oroujeinia palata* (le palais des armes), on conserve les couronnes d'or et de perles des divers États que les tzars de Russie ont successivement adjoints à leur primitif empire.

Parmi ces diadèmes des royautés vaincues, il en est un qui plus que tout autre rappelle aux Russes des traditions à jamais mémorables; c'est celui de Kasan.

C'est dans cette cité de Kasan que les descendants du terrible Gengiskan avaient établi le siége de leur souveraineté. C'est là que, dans leur farouche orgueil, et leur sauvage brutalité, ils obligeaient les petits princes de Moscovie à venir leur rendre hommage, à leur apporter, comme d'humbles vassaux, un tribut annuel. C'est de là que les rapaces et cruels Tartares, les féroces lé-

gions de la horde d'or menaçaient à tout instant de leurs déprédations la contrée moscovite qu'ils avaient, dès le XIIIe siècle, plus d'une fois envahie, saccagée et terrifiée. C'était là l'aire de ces vautours avides de sang et de pillage. C'était la rade de ces pirates plus redoutables pour la faible Moscovie, divisée alors en une douzaine de petites principautés, que les Vikings du Nord pour les régions méridionales de l'Europe.

Pendant trois siècles, la citadelle construite par l'insatiable Baton Khan, le digne petit-fils de son aïeul Gengiskan, resta sur les rives du Volga comme un arsenal hostile, comme un nuage orageux à l'horizon de la Russie.

Au XIVe siècle, la horde d'or avait perdu l'unité de pouvoir et de direction qui avait fait sa force. Elle se scindait en plusieurs tribus, en même temps que les principautés de Moscovie tendaient au contraire à se rejoindre et à se fondre peu à peu en un seul État sous le gouvernement d'un seul chef, sous le régime absolu des *Velikii Knaes* qui préparaient le règne des tzars.

En 1380, Démétrius Donski, que l'Église russe a canonisé, remportait une éclatante victoire sur ces armées de Tartares, qui jusque là avaient semblé invincibles.

Dix-huit ans après, l'effroyable Tamerlan, cet autre fléau de Dieu, arrivait des régions de l'Asie avec l'impétuosité du Simoun et se précipitait comme un torrent jusque dans les plaines de Moscou. Là, tout à coup, il s'arrêtait en face de ceux qu'il avait fait trembler, se retournait vers les Tartares et les écrasait.

Malgré cet affaiblissement continu de ses forces, malgré ces désastres, Kasan conservait sa hautaine attitude et son aspect belliqueux. Plus d'une fois asservie par les Grands-Ducs de Moscovie, réduite à une sorte de vasselage par les descendants de ceux qu'elle avait jadis courbés sous son joug, l'indomptable cité se révol-

tait souvent contre ses suzerains, et parfois lançait sur leurs domaines ses audacieuses légions.

Enfin, le jour arrive où elle devait être à tout jamais vaincue et écrasée. Ce fut Ivan *Grosnoï*, Ivan le terrible, qui accomplit cette œuvre de vengeance. En 1552, après trois rudes et désastreuses campagnes, après un siége dont on ne peut lire sans une saisissante émotion les dramatiques péripéties dans l'œuvre de Karemsin[1], après une dernière lutte pareille à celle de Saragosse et de Constantine, Ivan entre dans les remparts ensanglantés de Kasan et s'empare de cette couronne du Khanat des Tartares, qui décore à présent le trésor du Kremlin. Partout la gloire militaire exerce sur le peuple une puissante fascination. Le peuple russe a oublié les cruautés d'Ivan, pour ne garder que le souvenir de ses glorieuses expéditions, et maintenant encore, dans toutes les provinces de l'immense empire russe, dans toutes les *isbas* des paysans, on célèbre, dans une quantité de légendes et de chants populaires, le nom d'Ivan le victorieux, et la conquête de Kasan[2].

Cette ville qui occupe une si grande place dans les annales de la Russie, qui est maintenant une de ses principales cités commerciales, et une de ses universités, est pourtant encore peu connue de l'Europe occidentale. La plupart des livres sur la Russie, publiés dans les derniers temps en si grand nombre, font à peine mention de cette capitale des hordes tartares. Les voyageurs s'arrêtent à Pétersbourg et à Moscou. Nous même nous devons nous accuser d'avoir borné là notre itinéraire. Il est vrai que c'était à notre grand regret. De Moscou à Kasan, il y a une distance de 824 werstes (206 lieues), qu'on ne franchit pas aisé-

1. *Istorii Gocoudarstva rossiiskago*, t. VIII, glava 4.

2. Plusieurs de ces chants ont été reproduits dans l'excellent recueil publié en 1841 à Saint-Pétersbourg sous le titre de : *Skazaniia rousskaya naroda*, traditions du peuple russe, 3 vol. in-8.

ment, soit qu'on s'aventure avec la *Tarantass* ou la *Telega* à parcourir une route qui ne ressemble guère à nos routes départementales, soit qu'on entreprenne de descendre le Volga.

Parmi les voyageurs qui ont fait une description de Kazan, d'après le studieux bibliothécaire Olearius, qui visita cette ville environ quatre-vingts ans après la victorieuse campagne d'Ivan[1], jusqu'à M. le baron de Haxthausen, à qui nous devons trois excellents volumes sur la Russie[2] ; il n'en est qu'un, à notre connaissance, qui ait fait un séjour prolongé dans cette lointaine cité : c'est un artiste anglais, M. Turnerilli[3].

Pas un étranger ne verra Kasan sans être frappé de son aspect, surtout s'il vient de cheminer pendant plusieurs jours, peut-être pendant plusieurs semaines, à travers de longues plaines monotones qui, des plages de la Baltique s'étendent jusqu'à l'Oural.

L'active, intelligente et populeuse cité, que Nicolas appelait la troisième capitale de son empire, occupe un vaste emplacement au bord de la Kanska[4] qui l'entoure comme une ceinture à une lieue du Volga, qui vient de parcourir un espace de plus de trois cents lieues, qui apparaît là dans toute sa majestueuse grandeur, et de là va se jeter dans la mer Caspienne par soixante-dix embranchements.

Le Kremlin, qui s'élève sur une hauteur, les larges fa

1. En 1636, *Voyage en Moscovie, en Tartarie et en Perse*, p. 420.

2. *Studien uber die inneren Zustaende des Volkleben in Russland* 3 vol. in-8, Berlin, 1847-1852.

3. Il a publié trois intéressants volumes : *Russia on the bonders of Asia*, la Russie sur les confins de l'Asie, Londres, 1854.

4. La tradition rapporte qu'avant de fonder la cité où il devait fixer sa résidence ; Batou-Kan faisait des parties de chasse dans cette plaine alors peuplée d'animaux sauvages. Un jour, un de ses gens laissa tomber dans la rivière le chaudron dans lequel il devait faire cuire la venaison. En mémoire de ce malheur gastronomique, Batou-Kan donna à la rivière le nom de Kanska (chaudron). De là l'origine grossière du glorieux nom du Kasan.

çades des bâtiments de l'université, du palais du gouverneur, de plusieurs habitations aristocratiques, rangées un peu plus bas, les maisons des marchands et des bourgeois qui remontent les pentes de la colline et descendent dans la plaine ; les flèches des églises chrétiennes, les croissants des mosquées tartares, les bâtiments de commerce, les barques de pêcheurs entassées dans les contours de la Kanska et sur les bords du Volga, offrent aux regards un panorama d'un caractère extraordinaire et d'un effet imposant.

Mais, pour résider dans cette ville d'une apparence si attrayante, il faut savoir se résigner aux désagréments d'un climat rigoureux et excessivement variable, et aux périls d'une terre malsaine.

Je me souviens avoir entendu dire dans le Canada, que Québec était à la fois le point le plus chaud et le plus froid du globe. Les habitants de Kasan pourraient à plus juste titre, si je ne me trompe, revendiquer pour eux ce malheureux honneur. Là, l'été, on souffre d'une chaleur étouffante, qui n'est point, comme à l'embouchure du Saint-Laurent, tempérée par la brise de mer et le voisinage des forêts. Là, au mois de décembre, le thermomètre descend à 30, parfois à 33 degrés Réaumur. Personne alors n'ose sortir de sa demeure ; les rues sont désertes, le théâtre est fermé, le mouvement de la vie sociale est paralysé.

Au printemps, à cette joyeuse époque de l'année chantée dans tous les pays par tous les poëtes, le Volga, dont la rive droite s'élève à cent et cent-cinquante pieds de hauteur, dont la rive gauche est au niveau des eaux, déborde par ce côté, roule au loin dans la plaine, et envahit les faubourgs et Kasan. A ce désastre périodique s'unit un autre fléau. Du sol que le fleuve a détrempé, des caves où il a séjourné ; des mares putrides qu'il a creusées de côté et d'autre, s'exha-

lent ces miasmes pestilentiels qui engendrent des fièvres et d'autres maladies dangereuses.

A ces calamités annuelles, il faut en ajouter une dont on ressent perpétuellement les funestes effets. Les citoyens de Kasan n'ont pas d'autre eau, pour leur boisson journalière, que celle qui croupit au fond de leurs citernes, ou celle qu'ils tirent du lac Kaban, sans cesse rempli de toutes sortes d'immondices et d'une foule d'animalcules qui s'y putréfient. Quant à celle de leur rivière, elle est tellement imprégnée de sulfate de chaux, qu'on ne peut même songer à en faire usage.

Chaque année, une partie de la population de Kasan, succombe à l'une ou l'autre des conditions de sa fatale situation. On compte dans cette ville deux cents médecins, qui tous ont assez à faire de soigner les fièvres, les catarrhes, les maladies aiguës de leurs clients, et l'on a calculé que dans l'espace de dix-neuf années, le nombre des morts excédait là de 7888 celui des naissances.

Comme si ce n'était pas assez des rigueurs du climat, des résultats continus d'une fatale position topographique, pour rendre le séjour de Kasan redoutable à tous ceux qui tiennent à prolonger autant que possible le cours de leur existence, cette ville envahie chaque printemps par les eaux semble destinée à être périodiquement ravagée par le feu.

Pendant qu'elle appartenait aux Tartares, elle fut plusieurs fois en grande partie incendiée. Depuis qu'elle appartient aux Russes, elle a subi la même catastrophe en 1595, en 1672, en 1694, en 1742, en 1749, en 1757, en 1774 et en 1815. A cette époque, elle était presque entièrement bâtie en bois. La plupart de ses maisons furent alors reconstruites en briques et en fer. Malgré cette précaution, elle fut encore presque entièrement anéantie en 1842, dans l'année même où,

sur les bords de l'Elbe, la moitié d'une autre riche cité, la vieille cité hanséatique de Hambourg, s'écroulait aussi dans les flammes. Mais telle est l'attraction d'un heureux négoce, la puissance de l'*auri sacra fames*, que la population de Kasan, décimée par les maladies, se reconstitue par de constantes immigrations, que les bâtiments publics, les maisons de la bourgeoisie, les magasins des marchands consumés par ces incendies sont promptement reconstruits.

Kasan est renommée au loin pour ses fabriques de cuirs et de savon. Kasan est l'entrepôt des productions de l'Oural, de la Sibérie, de la Chine, le point de jonction de la Russie d'Europe avec la Russie d'Asie. Kasan compte dans ses *gildes* des négociants qui, avec leurs millions, pourraient jouer un grand rôle à Londres ou à Paris, et qui préfèrent employer leur fortune à fonder quelque utile institution et à élever quelque monument sur le sol où ils se sont enrichis. L'un d'eux, nommé Kronpenikoff, fils d'un simple paysan, invité il y a quelques années à souscrire pour la construction d'une église, déclara qu'il se chargeait d'édifier cette église à ses frais, et y consacra plus de 300 000 fr.

Kasan est en outre le siége du gouvernement d'une vaste province.

Si, par sa situation près du Volga et par ses manufactures, l'active cité attire tant de marchands et d'ouvriers, si, par ses prérogatives officielles, elle est la résidence d'un grand nombre de fonctionnaires et de la principale aristocratie du pays, par ses établissements scientifiques, par les différentes races, par les divers idiomes qui se perpétuent dans son enceinte, ou dans ses faubourgs, elle est pour les ethnographes, pour les philologues, surtout pour les orientalistes, l'une des villes du monde les plus intéressantes.

Ici, près de la cathédrale grecque, s'élève la mosquée mahométane et le vieil autel païen. Ici, près

d'une société russe élégante, instruite, qui parle allemand, français, et recherche avec avidité nos œuvres littéraires et copie les modes de Paris, est une population tartare qui conserve fidèlement le dialecte et les mœurs de ses aïeux. Autour de ces descendants des anciens maîtres de la contrée, subsistent encore quatre autres peuplades dont on connaît à peine l'origine, dont on ne peut, sans une vive curiosité, observer la primitive nation. Ce sont les Tchouvaches, les Tcheremesses, les Mordvas, les Votiaks.

Kasan est, comme notre noble Alger, divisé en deux villes : la ville chrétienne et la ville musulmane; la ville des vainqueurs et la ville des vaincus. Jadis, avec quelle arrogance les chefs des États barbaresques imposaient leur tribut aux nations maritimes de l'Europe ! Jadis, à quelles avanies les kans mogols condamnaient les princes russes. Les chroniqueurs rapportent que lorsque le délégué d'un de ces kans se rendait à Vladimir ou à Moscou, le prince devait marcher à sa rencontre, étendre un tapis sous ses pieds, offrir à ce superbe envoyé une coupe d'hydromel, et recevoir à genoux la missive de son maître. Mais le temps a fait un pas, et les Tartares sont relégués dans un faubourg au bas de cette cité dont leurs ancêtres occupaient si fièrement la forteresse.

On n'en compte pas plus de sept mille, et d'année en année leur nombre diminue. Un jour leurs traces disparaîtront sur ce sol où jadis pullulaient leurs légions, comme celles des Indiens ont disparu sur les bords de la Delaware, de l'Ontario, et celles des Lapons dans les provinces méridionales de la Suède.

Le gouvernement russe traite les Tartares avec mansuétude. Il leur laisse la pratique de leurs anciennes institutions, le libre exercice de leur culte. Mais le peuple les regarde avec mépris et souvent les insulte. Cependant ils sont en général d'un caractère honnête, inof-

fensif, fidèles à leur parole, charitables et hospitaliers, très-sincèrement attachés à leur religion, et très-respectueux envers leur mollah, qui est à la fois leur prêtre, leur juge et leur instituteur. Quoiqu'ils soient moins habiles que les Russes, ils ont cependant l'esprit industrieux et l'intelligence du commerce. Quelques-uns d'entre eux sont fort riches. Quand ils ont fait leur fortune, ils construisent une maison en briques à deux étages, la meublent à la façon européenne, y plaçant toutefois, à l'endroit le plus apparent, le Coran. De temps à autre, ils donnent de pompeux banquets à leurs amis, et prodiguent à leurs femmes les objets de luxe.

Quand une de ces femmes sort de sa demeure la face voilée, selon la loi musulmane, et va d'une maison à l'autre faire ses visites, on dirait une boutique ambulante de soierie et de bijouterie. Le prix total des diverses pièces d'étoffes et des divers ornements dont se compose son costume ne s'élève pas à moins de 12 000 fr. Nos grandes dames de Paris n'en sont pas encore venues, dans leurs promenades de la journée, à ce degré de magnificence.

Les Tartares n'ont pas la prétention de se signaler dans les progrès de la civilisation, et ne se soucient pas le moins du monde de l'honneur qu'on peut acquérir par une découverte scientifique, ou par la publication d'un livre. Cependant ils ne sont point dépourvus d'une instruction élémentaire. Ils ont à Kasan quatre écoles dirigées par le mollah. Les enfants entrent dans ces écoles dès l'âge de cinq ans, et y restent jusqu'à dix ou douze ans. Une fois qu'ils sont installés là, ils n'en sortent que le dimanche. Le reste de la semaine, ils résident tous dans une même chambre, qui leur sert à la fois de réfectoire, de dortoir, de salle d'étude. Les plus âgés font à tour de rôle la cuisine. Le mollah vient chaque jour leur enseigner les

dogmes du Coran. Les autres maîtres leur donnent des leçons de lecture et d'écriture. Là se borne le programme de ces institutions scolastiques. Pour seconder cette éducation rudimentaire, les Tartares de Kasan ont établi, en 1802, une imprimerie qui, en peu de temps, a publié à des milliers d'exemplaires un abrégé du Coran, un Coran complet, un livre de lecture tartare et plusieurs autres ouvrages.

Si, sous le rapport de l'enseignement et du développement intellectuel, il y a une très-grande distance entre les Russes et les Tartares, il y en a une plus grande encore entre ces derniers et les tribus des Tchouvaches, des Tcheremesses, des Mordvas, des Votiaks qui habitent aux environs de Kasan.

Ces quatre peuplades, qui appartiennent évidemment à la même souche, à la race finnoise, bien qu'elles n'offrent plus aux regards de l'observateur la même identité, habitent depuis très-longtemps cette contrée. Car Nestor, le patriarche des historiens russes, Nestor, qui naquit vers le milieu du XIe siècle, les cite déjà dans sa chronique [1].

Mais depuis l'âge lointain où ces peuplades vinrent s'établir sur les rives du Volga, leur état primitif s'est peu modifié. Elles ont été successivement asservies par les Tartares, puis par les Russes, sans adopter ni les mœurs des Tartares, ni celles des Russes. Elles voient naître et grandir autour d'elles les œuvres du commerce, les créations de la science et de l'industrie, et n'en sont nullement émerveillées. Elles entendent prêcher le dogme vivifiant du christianisme et restent obstinément attachées à leur grossière idolâtrie.

1. Les deux meilleurs manuscrits de cette chronique ont péri en 1812, dans l'incendie de Moscou. La bibliothèque impériale de Pétersbourg en possède un qui date du XIVe siècle. Le savant Schlœzer a consacré quarante ans de sa vie à faire une révision complète de ces précieuses annales, à les traduire, et à les annoter. 5 vol. in-8, Gattingen, 1802-1809.

Bien loin de se laisser séduire par le mouvement progressif des villes et des comptoirs russes, elles s'en écartent au contraire le plus qu'elles peuvent. Elles s'éloignent des grandes voies de communication, elles se dispersent par petits groupes, dans les bois, dans les montagnes et y construisent leurs cabanes.

Chacune de ces cabanes forme elle-même une retraite isolée au milieu d'une grande cour, séparée des autres par des granges, des écuries et par une clôture. Père, mère, enfants, toute une famille réside là dans une seule chambre noircie par la fumée. Car la maison n'a point de cheminée, et à côté de la porte d'entrée, pas d'autre ouverture qu'une petite fenêtre.

Le mobilier de cet unique appartement se compose d'une table, de quelques vulgaires ustensiles de cuisine, de quelques chaises, et de plusieurs bancs rangés contre le mur qui servent de siéges dans le jour et de couchettes pour la nuit.

Une telle séquestration pendant toute la durée de l'hiver, c'est-à-dire pendant près de huit mois ne peut manquer d'avoir au moral comme au physique un pernicieux effet.

Dans ces quatre peuplades qui diffèrent entre elles par quelques traits de mœurs, mais qui se ressemblent par les côtés essentiels, la plupart des individus ont la taille petite, le visage pâle, les membres grêles. L'air méphitique qu'ils respirent dans leur étroite habitation affaiblit leurs organes, engourdit leur intelligence; la fumée continue de leurs foyers rougit leurs paupières et souvent leur occasionne des ophthalmies; leur oisiveté les porte à l'abus des spiritueux; leur isolement les rend craintifs, leur ignorance les rend superstitieux.

Vienne le printemps, ils retournent pourtant avec prestesse à leurs travaux. Ils ont des pâturages où ils élèvent un assez grand nombre de bestiaux; ils ont des champs qu'ils ensemencent avec soin et dont ils tirent

de bonnes récoltes. Économes et prudents, ils savent mettre en réserve, pour les mauvaises années, la moisson des étés de prospérité. Comme ils n'ont aucune habitude de luxe, et qu'ils vivent très-frugalement, sauf les jours où ils s'abandonnent à la terrible fascination de la *Vodka*, c'est-à-dire, des boissons distillées, ils convertissent en écus sonores une grande partie des produits de leurs domaines. Ils aiment l'argent, ils se plaisent à l'entasser. Souvent, comme les Lapons, ils l'enfouissent mystérieusement, et il en est qui, même à leur dernière heure, refusent de révéler à leurs femmes ou à leurs enfants l'endroit où ils ont enseveli leurs trésors.

Nous devons dire sinon pour justifier, au moins pour expliquer cette opiniâtreté dans l'avarice, que comme les anciens Wendes et les anciens Finnois, ils croient qu'après leur mort ils vont dans un autre monde où, de même que dans celui-ci, ils auront besoin de vêtements pour se protéger contre les rigueurs du froid, et d'écus monnayés pour acheter des provisions de première nécessité.

Dans leur parcimonie, ils sont cependant humains et charitables, dans leur communauté on ne voit point de mendiants. Le riche assiste libéralement le pauvre, et riches et pauvres habitent en réalité à peu près les mêmes *isbas* enfumées, et se nourrissent des mêmes rustiques aliments. C'est l'égalité pratique, sans la moindre idée des théories républicaines.

Le gouvernement russe a des ménagements particuliers pour cette race honnête, timide et inoffensive. Cependant il l'a soumise à la loi du recrutement et c'est là pour elle la plus cruelle des rigueurs; chaque fois qu'on fait une nouvelle levée d'hommes, ceux qui doivent y entrer ont recours à toutes sortes de moyens pour échapper à ce sort qui les épouvante. Les uns ont recours à de prétendus sorciers qui leur vendent fort

cher une absurde consultation ; d'autres s'imposent pendant des mois entiers un jeûne formidable, afin de paraître par leur débilité hors d'état de porter les armes. Il en est qui se mutilent.

On comprend qu'avec cette pusillanimité de caractère, ces gens doivent vivre pacifiquement entre eux. Il est rare en effet qu'une rixe violente éclate dans leurs diverses communautés, surtout dans celles des Tchouvaches, la plus craintive de ces peuplades. Cependant si l'un d'eux a été gravement offensé, et s'il veut se venger, il sacrifie sa vengeance à sa propre vie. Il ne s'éventre pas d'un coup de poignard comme le Japonais. Mais il va la nuit se pendre dans le jardin de celui qui l'a outragé: car il sait que par là il attirera sur son ennemi les enquêtes, les investigations de la justice, et rien n'afflige plus les Tchouvaches que de voir entrer dans leur domaine les gens de la justice.

Les notions religieuses des Tchouvaches ne sont pas compliquées. Ils croient tout simplement qu'il y a un bon génie, *Tora*, et un mauvais, *Keremet*. Tous deux sont mariés, le premier avec une femme d'une excellente nature, le second avec une hideuse créature plus vindicative, plus mauvaise encore que lui.

De même que dans les ingénieuses pratiques de notre monde civilisé, les gens habiles en général ne s'occupent guère de ceux qu'ils n'ont nulle raison de redouter, de même le Tchouvache s'inquiète peu de son dieu Tora. Il ne lui érige aucun temple, et aucun autel. Il l'invoque seulement partout où il se trouve, en quelques fêtes, ou en quelques circonstances accidentelles. Mais en revanche, il consacre au redoutable Keremet un sanctuaire, ordinairement dans l'enceinte d'une forêt, ou au bord d'un ruisseau, et lui offre au moins une fois l'an des sacrifices.

Les Tchouvaches ont un prêtre qu'ils appellent jomza et pour lequel ils professent un profond sentiment

de respect et de soumission. Ce jomza remplit dans leur tribu diverses fonctions. Il récite les prières dans les jours de fête. Il préside à l'holocauste annuel des moutons et des bœufs, qui, après avoir été égorgés au nom de Keremet, sont jetés dans une chaudière, puis dépecés et partagés entre les assistants. Le jomza est en outre le sorcier, l'augure et le médecin de la communauté. C'est à lui qu'on a recours dans toutes les occasions difficiles, dans toutes les maladies, et il exploite fort à son aise la crédulité de ceux à qui il inspire une si grande confiance.

M. le Dr Fonko, à qui l'on doit d'intéressantes notices sur la population de Kasan, raconte qu'il a connu un aventurier qui, après avoir exercé à Pétersbourg, pendant vingt ans, la profession de garçon barbier, s'était avisé un beau jour de venir s'installer parmi les Tchouvaches. Il avait été élevé par eux à la dignité de Jomza et se trouvait fort satisfait de ses nouvelles fonctions.

Les Tchouvaches ne comprennent point le dogme spiritualiste de l'immortalité de l'âme, mais ils croient à un autre monde où ils iront revivre, bien vêtus, bien nourris, bien logés, s'ils ont été honnêtes et bons dans celui-ci, condamnés à souffrir de la faim et du froid, s'ils ont commis de méchantes actions.

Pour se rendre dans cet autre monde, les Tchouvaches n'ont pas, comme les Grecs, un fleuve à traverser, et un inflexible Caron à payer. Mais le trajet est long, le chemin difficile. On peut avoir besoin de beaucoup de choses à ses différentes étapes, et quand on arrive dans les lointaines régions inconnues. Voilà pourquoi quand les Tchouvaches ensevelissent un parent ou un ami, ils lui donnent des provisions pour son voyage. Dans la tombe de l'homme, ils déposent une pipe, du tabac, des instruments agricoles; dans celle de la femme, du fil, des aiguilles, des étoffes et

des ciseaux. Ils placent, en outre, dans le cercueil une somme d'argent, plus ou moins considérable selon leur fortune. Là ne s'arrête pas leur pieuse sollicitude. Chaque année, ils célèbrent la fête des trépassés; à certains jours, ils se réunissent dans le cimetière, étendent une nappe sur les fosses de ceux qu'ils ont récemment perdus, rangent sur ces nappes des comestibles, des cruches de bière, des flacons d'eau-de-vie, mangent et boivent en parlant de leurs chers morts, puis, s'adressant à eux, ils leur disent : « Voyez : nous sommes venus ici en mémoire de vous, nous vous laissons une partie de ces mets que vous aimiez autrefois, et ces boissons qui vous égayaient. Soyez tranquilles dans vos cercueils. Vivez en paix sous votre couche de terre, nous ne vous oublierons pas. »

Mais les mauvais sujets de la population russe qui connaissent cet usage en font leur profit. A peine la religieuse communauté des Tchouvaches a-t-elle quitté le cimetière que les provisions consacrées aux morts deviennent la proie d'une troupe de joyeux vivants.

Souvent même ils ne se contentent pas de ce qu'ils trouvent en ces occasions solennelles à la surface du sol, ils ouvrent les tombes pour en retirer les divers objets qui y ont été enfouis.

Un jour, deux jeunes Tchouvaches venaient d'ensevelir leur père; et, comme ils étaient riches, ils lui avaient mis sur la poitrine une somme de cent roubles. Le soir même, des Russes fouillent dans cette fosse, enlèvent l'argent, assoient le mort dans son cercueil, lui mettent des cartes dans une main, une bouteille d'eau-de-vie dans l'autre, puis vont trouver son fils et lui disent que le défunt se livre à toutes sortes de débordements. Les crédules Tchouvaches se rendent au cimetière, s'approchent avec tristesse de leur père, le conjurent de ne plus donner un tel scandale dans le village, l'étendent de nouveau tout de son long sur son

lit sépulcral, et lui rendent les cent roubles qui lui avaient été enlevés. Le lendemain, même vol sacrilége, même récit incroyable. Trois fois de suite, les Russes renouvelèrent leur brigandage avec le même succès, trois fois de suite, les pauvres Tchouvaches retournèrent près de leur père pour le conjurer de s'endormir en paix et lui remettre l'argent qu'il était censé avoir perdu au jeu. A la fin, irrités de sa mauvaise conduite, ils lui clouèrent les pieds et les mains dans son cercueil, ils entassèrent une pile de bois sur sa fosse, et comme, cette fois, on sut que, d'après les conseils du prêtre, ils lui supprimaient leur don pécuniaire, le mort ne se releva plus.

La doctrine religieuse des Tchermesses, des Mordvas et des Votiaks est à peu près la même que celle des Tchouvaches. Leur mauvais génie s'appelle aussi Keremet; leur dieu bienfaisant Jouma [1]. Ils donnent à ces dieux divers arbres sous lesquels ils vont célébrer leurs sacrifices et faire leurs prières. L'une de ces prières, qu'ils récitent chaque année en un jour de fête, et qui s'adresse à Jouma, dépeint mieux que tout ce que nous pourrions en dire, les naïves habitudes de leur existence, et la simplicité de leur nature. La voici :

« Jouma, accorde tes faveurs à ceux qui t'invoquent, ne leur refuse pas la santé et le bien-être.

« Accorde à tes enfants le bonheur de posséder du blé, de l'argent, des bestiaux et des abeilles.

« Fais que les abeilles produisent chaque année un nombreux essaim et une quantité de miel.

« Seconde-nous dans nos chasses et dans nos travaux.

« Aide-nous à vendre nos denrées trois fois plus qu'elles ne valent, et à amasser un bon nombre de roubles.

1. Dans l'ancienne mythologie finlandaise : Joumala est le nom d'une divinité suprême.

« Aide-nous à payer nos impôts au tzar.

« Lorsqu'au printemps nous reconduisons nos troupeaux dans le pâturage, préserve-les des loups, des ours et des autres animaux dangereux.

« Fais que les peaux de nos bœufs, de nos moutons, soient de bonne qualité, que nous puissions les vendre d'une main, et recevoir l'argent de l'autre.

« Donne-nous pour ami un honnête homme.

« Préserve-nous de toute maladie dans nos voyages. Écarte de nous les insensés, les méchants, les détracteurs, et les gens de justice. »

Des missionnaires ont entrepris de convertir ces quatre tribus au christianisme et jusqu'à présent ont obtenu peu de succès. D'une part, leur intelligence est fort alourdie; de l'autre, la pauvreté de leur idiome est un obstacle à leur enseignement. Cet idiome ne se compose pas de plus d'un millier de mots, et comme elles n'ont pas même d'alphabet, il a fallu pour leur traduire les premiers principes de l'Évangile dans leur langue, employer les caractères russes.

A une telle race, il faudrait l'inépuisable douceur, l'intelligente patience, le dévouement des missionnaires catholiques qui ont converti les peuplades les plus sauvages et les plus rebelles, les farouches Cochinois, les Indiens de l'Amérique du Sud et de l'Amérique du Nord.

Mais revenons à Kasan.

Le principal établissement de cette ville est l'université, qui en peu de temps s'est acquis une très-grande notoriété.

Les premières institutions scolastiques de Kasan datent du XVIe siècle; l'université ne date que de 1805.

Dès qu'il eut achevé sa glorieuse conquête, Ivan édifia une cathédrale dans la cité mongole, et y institua un archevêché. L'archevêque y fonda une école, une petite école destinée spécialement à enseigner les

principes du christianisme aux enfants des familles païennes.

Pierre le Grand en fonda une autre dans le même but; mais comme il oublia de lui donner les fonds nécessaires pour la faire subsister, elle n'eut qu'une courte durée.

En 1740, un évêque en organisa une troisième, et y adjoignit une petite bibliothèque. Quatre-vingts enfants des tribus tartares, tchouvaches, tcheremesses apprenaient là à lire, à écrire. De plus, on leur enseignait les éléments de la langue russe et le catéchisme.

A la même époque, on vit s'élever une autre institution réservée aux fils de soldats, qui y étudiaient l'arithmétique, la géométrie, l'art des fortifications, la musique, et s'exerçaient aux manœuvres militaires.

Là se bornaient, au milieu du XVIIIe siècle, les moyens d'éducation de Kasan. Les nobles, et les riches marchands qui désiraient donner à leurs enfants une instruction supérieure étaient obligés de les envoyer à deux cents ou à quatre cents lieues de distance, à Moscou ou à Pétersbourg.

L'impératrice Élisabeth comprit enfin qu'une ville comme Kasan ne devait pas rester dans une telle pénurie. En 1758, elle y créa un gymnase, qui dès la première année fut fréquenté par plus de cent élèves. Parmi eux se trouvait un modeste jeune homme de seize ans, qui devait être un des poëtes les plus éminents de la Russie. C'était Dershavin l'illustre auteur de l'*Ode à Dieu* [1].

1. *Bog* (Dieu). Cette ode, d'un sentiment profondément religieux et d'un style superbe, est composée de onze strophes de dix vers. Nul poëme n'a été répandu en tant de contrées différentes. Il en existe quatorze traductions en langue allemande, quinze en russe, quinze en français, seize en chinois, dix-sept en latin, cinq en polonais. Un savant bibliographe russe, M. Poltoratzky, a publié en 1855, à Francfort, une intéressante notice sur cette œuvre de Dershavin, et sur ses diverses traductions.

En fondant cette utile institution. Élisabeth l'avait seulement fort mal dotée, et plusieurs des étudiants qui manifestaient les meilleures dispositions étaient si pauvres que l'université de Moscou se crut obligée de leur venir en aide. Elle accorda aux plus nécessiteux un secours annuel de six roubles. Quelle misérable aumône! s'écrieront nos lecteurs. Non pas si misérable. A cette époque, avec six roubles, on pouvait faire à Kasan de très-amples provisions. Une mesure de bois coûtait 30 centimes; un petit sac de blé cinquante centimes, un cheval se vendait six francs.

Le lycée ainsi assisté par la munificence de l'université de Moscou, protégé par la cour impériale et pourvu de bons professeurs, fut enseveli dans un des plus affreux désastres de Kasan, dans l'incendie allumé par le féroce Pugatscheff.

A la suite de ce fatal événement, plus de vingt années s'écoulèrent pendant lesquelles les nobles imploraient en vain la création d'une nouvelle école. Enfin, en 1799, l'empereur Paul fit ériger à Kasan un nouveau gymnase plus vaste, plus imposant que le premier, et qui s'annonçait avec un programme d'études plus complet. On devait y enseigner le latin, l'allemand, la géographie, l'histoire, la philosophie, les sciences naturelles et les mathématiques.

De la petite école primaire du temps d'Ivan à un tel établissement quel progrès! De la création de ce florissant gymnase, à celle de l'université, autre progrès.

C'est l'empereur Alexandre qui, en 1805, fonda cette université; et comme il en comprenait l'importance, et comme il joignait à un caractère libéral un esprit élevé, il fit construire sur un vaste plan l'édifice de cette scientifique institution, et la dota magnifiquement.

Cette université a eu en outre le bonheur d'être placée, peu de temps après sa création, sous la tutelle

d'un homme éclairé, le général Pouschkin, gouverneur de Kasan, qui se fit un généreux devoir d'en étudier les besoins, d'en réparer les lacunes, et d'en améliorer la situation. En 1842, par une sorte de grâce providentielle, elle échappa à la conflagration générale de la ville, et depuis le jour de sa fondation, elle n'a cessé de grandir, par l'action coopérative du gouvernement, par des maîtres d'élite, par le sentiment et la mission spéciale qu'elle doit accomplir.

Plusieurs centaines d'élèves fréquentent les cours de cette université, qui possède aujourd'hui tout ce qu'il faut pour ouvrir aux études un large espace et leur donner un carctère sérieux.

Il y a là un très-beau cabinet de physique et de minéralogie, une clinique superbe, un jardin botanique avec des serres entretenues à grands frais, un musée d'histoire naturelle où l'on voit les plus beaux spécimens des animaux fossiles découverts en Sibérie, un musée de curiosités asiatiques, une collection très-précieuse de médailles orientales, une bibliothèque qui possède plusieurs rares manuscrits arabes, persans, chinois, et reçoit régulièrement les principales publications des divers États de l'Europe.

Près de là aussi on a construit un observatoire, qui renferme un assemblage complet d'instruments de précision fabriqués par les meilleurs artistes, par notre illustre Gambey, par les premiers ateliers de Vienne et de Munich.

Assurément cette institution ne peut être mise en parallèle avec les vieilles et célèbres écoles de France, d'Allemagne, d'Angleterre. Ses travaux n'ont pas le même retentissement, et un demi-siècle d'existence ne peut leur donner la même renommée. Mais sous le rapport de la philologie et de l'ethnographie orientale, elle peut être considérée comme une école sans rivale dans le monde. Là, ce sont des Persans, des Turcs, des

Tartares, des Arméniens qui enseignent eux-mêmes leur idiome maternel à leurs élèves, et leur enseignement ne se borne point à la leçon grammaticale, ils y joignent la pratique du langage. Le professeur de mongol et le professeur de chinois sont Russes, mais ils n'ont été admis à occuper leurs chaires qu'après avoir passé de longues années en Chine et en Mongolie.

A l'enseignement oral l'université ajoute celui de ses publications. Elle a une imprimerie qui, en outre des caractères français, allemands et russes, renferme une collection complète de caractères arabes, mongols, kalmoucks, thibétains, et, chaque année, elle édite quelques rares manuscrits ou quelque intéressante dissertation.

Ainsi, par les leçons et l'entretien familier du professeur, par les cabinets ethnographiques et historiques de l'Asie, par les travaux d'une presse polyglotte, par les traditions et les monuments de ce sol sur lequel les Mongols ont séjourné si longtemps, par les restes de population tartare qui y existent encore, l'étudiant de Kasan perçoit à tout instant et de toute façon la connaissance de l'Asie.

Tel est un des résultats de l'institution d'Alexandre, et il y en a un autre encore plus important. Chaque année un certain nombre de jeunes gens, choisis dans les tribus mahométanes et païennes de la contrée, sont envoyés à l'université de Kasan et élevés là aux frais du gouvernement.

A la fin de leurs études ils retournent dans leurs provinces; ils deviennent les instituteurs de leur communauté, ils propagent autour d'eux l'enseignement de la langue russe et les notions de la science européenne.

Ainsi, dans cette région occupée pendant trois siècles par des hordes barbares, tout un essaim d'hommes instruits répand peu à peu les germes de la civilisation,

comme les pionniers de l'Amérique ont répandu des semences fécondes sur des terrains incultes. Ainsi s'avancent vers les populations engourdies et ignorantes de l'Asie les conquêtes de l'intelligence, les plus nobles de toutes les conquêtes, les plus sûres et les meilleures.

La race slave qui est descendue de ces régions lointaines, y retourne en y rapportant, comme un voyageur à ses foyers, les connaissances qu'elle a acquises, les trésors qu'elle a recueillis dans ses longues pérégrinations. L'université de Kasan est le bazar où elle amasse et où elle distribue de côté et d'autre ses richesses.



LE SERVAGE EN RUSSIE.

Depuis une dixaine d'années, il a paru tant de livres sur la Russie qu'il semble que tout ce que l'on peut dire sur cette vaste région doive être épuisé. Mais plusieurs de ces livres ne nous donnent que des notions fautives ou incomplètes, et la plupart des plus récents méritent encore moins de confiance. Composés dans l'effervescence de la guerre d'Orient, ils ne nous montrent que le côté vicieux de la Russie, et doivent être relégués dans les pamphlets.

Au milieu de cette quantité d'ouvrages employés à décrire, soit avec une intention bienveillante, soit avec une pensée hostile, le caractère politique, ou les institutions administratives, ou les mœurs populaires de l'empire des tzars, il en est trois qui, par des qualités différentes ont particulièrement fixé notre attention. Ce

sont les *Mémoires d'un chasseur*[1], les *Études* de M. le baron Haxthausen[2], et le volume de M. le comte Gurowski[3].

Le premier de ces ouvrages a la forme d'un roman. Mais ce roman est écrit par un habile observateur, par un homme d'un esprit très-fin, par un Russe qui connaît à merveille son pays, et qui nous en dépeint avec un remarquable talent les mœurs les plus saillantes dans une série de scènes très-animées et très-caractéristiques. L'auteur de ce curieux livre, M. Jvan Tourguenef, est le neveu du noble écrivain Nicolas Tourguenef, à qui nous devons l'intéressant et mélancolique ouvrage qui parut, il y a quelques années : *La Russie et les Russes*.

Ce que le savant Pallas fit sous le règne de Catherine II, au point de vue spécial de l'histoire naturelle, M. de Haxthausen vient de le faire au point de vue de l'économie politique, et de l'organisation judiciaire, administrative et militaire de l'immense empire dont il a parcouru les principales régions. Ses cinq volumes, publiés sous le titre d'*Études*, nous offrent en effet de véritables études sérieuses, instructives, entreprises avec une loyale intention, poursuivies patiemment sur tous les points, mais accomplies sous les auspices du gouvernement russe, et par là, peut-être, quelquefois un peu partiales, M. de Haxthausen appartient du reste, dans l'école historique, au parti conservateur. Avec son animadversion pour les idées ultralibérales, et sous le prestige de l'hospitalité russe, la plus splendide hospitalité du monde, M. de Haxthausen a dû nécessairement, plus d'une fois, atténuer dans ses observations certains vices et certains errements du régime autocratique.

1. Traduits par M. Charrier, 1 vol., in-12, chez Hachette.
2. Studien uber Russland, 5 vol. Berlin.
3. Russia and its peuple, 1 vol. in-12, 1854.

M. de Gurowski, qui a condensé en un volume les notions les plus précises et les plus nettes sur le gouvernement et sur les diverses classes de la nation russe, affecte, au contraire, dans son appréciation, de l'état de choses actuel, dans ses idées d'avenir, dans les conclusions de son travail, un très-vif libéralisme. Mais il est Russe de cœur, et malgré lui, ou à son insu, il est aisé de reconnaître dans son livre écrit en Angleterre une sorte de conflit presque permanent entre ses sentiments innés et ses théories libérales.

Quoi qu'il en soit, les livres que nous venons de mentionner nous donnent les plus lucides aperçus sur l'état du peuple russe ; notamment sur le servage, cette grande question si peu comprise, ou si mal comprise, par la plupart de ceux qui en parlent avec le plus d'assurance.

Nul écrivain pourtant ne nous dit à quelle époque remonte le servage des paysans russes, et quel document historique en constate la primitive origine. Nous voulons indiquer les principaux événements par suite desquels il a peut-être été graduellement établi, et essayer ensuite d'exposer la situation du paysan russe, telle qu'elle est réellement, en dégageant la question des erreurs et des préjugés, qui aux yeux d'un grand nombre de personnes, d'ailleurs éclairées, la faussent ou l'obscurcissent.

On a souvent comparé le servage des Russes à l'esclavage des nègres en Amérique. Il y a pourtant entre ces deux classes d'opprimés une immense différence. Le serf russe n'est point la propriété du gentilhomme russe, comme le nègre du colon américain. Il appartient au sol plus qu'au propriétaire de ce sol ; on ne peut le vendre sans la terre où il a construit sa demeure. On ne peut le séparer de sa famille. Le serf n'est point, comme le nègre, d'une race étrangère, dont rien n'efface les stigmates. Il est de la même souche, il est né sous le même ciel, il professe le même culte et

parle la même langue que ses maîtres. Le serf non affranchi peut se créer par son industrie une fortune considérable, et en jouir très-librement. Le nègre non affranchi ne s'élève pas au-dessus de l'état de manœuvre et de domesticité. Le serf affranchi peut occuper une place honorable dans les rangs de la bourgeoisie, et ses enfants peuvent un jour acquérir par leurs services la noblesse personnelle ou héréditaire. Le nègre affranchi reste impitoyablement relégué, refoulé jusqu'au dernier degré de l'échelon social dans ces philanthropiques cités des États-Unis, qui demandent si ardemment et si pieusement l'abolition de l'esclavage.

Au point de vue matériel, il ne nous est pas possible de nous apitoyer sur le sort des esclaves et des serfs, comme une quantité de personnes sensibles, attendries par les lectures de l'histoire de l'Oncle Tom, ou par quelque lamentable description des tyrannies du tzar. Nous avons vu les nègres aux Antilles et dans la Louisiane; les serfs dans l'intérieur de la Russie. Nous avons pris à tâche d'observer leur véritable situation; s'ils n'ont pas le bonheur que toute âme honnête leur souhaite par un juste principe d'humanité et de christianisme, nous sommes convaincus que leur existence est infiniment moins malheureuse que celle d'une foule de pauvres paysans et d'ouvriers des manufactures de France et d'Angleterre, qui pour vivre misérablement doivent travailler plus que les nègres et les serfs, qui par leur indépendance restent dans l'abandon, et qui en réalité n'ont souvent qu'une liberté, la liberté de mourir de faim.

Mais il se peut que les paysans russes soient plus douloureusement affectés de leur servitude que les nègres de leur esclavage, s'ils se demandent pourquoi avec leur nom évangélique de Krestianin (chrétiens [1]),

1. C'est le nom par lequel on désigne les paysans en Russie.

leur origine slave, ils n'ont pas les mêmes droits que leurs maîtres, et pourquoi ils sont courbés sous cette rude loi du servage que leurs ancêtres ne connaissaient pas.

L'histoire nous montre en effet que parmi les différentes races qui dans les premiers siècles de l'ère chrétienne envahirent successivement les régions de l'Europe, la race slave se distinguait par son caractère de mansuétude, son esprit d'égalité, et son organisation démocratique. Les diverses tribus de cette nation innombrable qui se répandirent à l'est et à l'ouest, au sud et au nord, sur les rives de l'Adriatique, de la Baltique et de la mer Noire, n'avaient què des chefs électifs, et ne condamnaient à la servitude que leurs prisonniers de guerre.

Chaque tribu se divisait en plusieurs communautés; chaque homme de la communauté, à la fois agriculteur et soldat, batelier ou marchand, prenait les armes si l'ennemi le menaçait d'une invasion, choisissait avec ses compagnons le capitaine qui inspirait le plus de confiance, puis, la guerre finie, retournait paisiblement à ses travaux. Nulle aristocratie ne s'élevait au-dessus de la classe agricole; nul seigneur ne pouvait imposer au paysan une corvée arbitraire : Ni maîtres ni esclaves (*Hvarken Herr, eller slave*). Ce mâle axiome suédois, toutes les tribus de la grande nationalité slave pouvaient se l'appliquer. En Poméranie, ce régime démocratique subsista jusqu'à la conquête de cette province par les Germains. En Bohême, et en Pologne, des marchands et des artisans furent promus par la voix du peuple à la plus haute dignité de l'État. En Russie, deux grandes villes, Novogorod et Pskoff, conservèrent jusqu'au XVe siècle leurs institutions républicaines.

Dans cette contrée, nous voyons cependant apparaître au Xe siècle une caste privilégiée, une noblesse,

qui donnait aux princes des gardes : *Kniesi Mouji* (hommes du prince) et des conseillers qui portèrent le titre de boyards. Cette caste, peu nombreuse d'abord, s'accrut de génération en génération, s'enrichit et se fortifia par la libéralité des Knieses qui l'attachaient à leur service. Les domaines qui plus tard ont formé le noyau de l'empire russe étaient alors divisés en plusieurs petites principautés dont les chefs restaient soumis, sinon de fait, au moins nominalement au Grand Knies, ou Grand-Duc résidant à Kieff.

Au-dessous de l'oligarchie des boyards, s'élève à cette même époque la classe des gens libres (*Svobodni Lioudi*) divisée en deux catégories : les habitants des villes (*Gorodnii Lioudi*) et ceux des campagnes (*Celskii Lioudi*).

Les premiers, qui s'organisèrent très-promptement en confréries de marchands et d'ouvriers, n'avaient individuellement aucune prérogative. Mais réunis en corporations, ils résistaient avec fermeté aux empiétements des boyards, et plus d'une fois, en voyant cette énergique bourgeoisie se rassembler aux sons de la cloche de la cité, les nobles et les princes eux-mêmes furent obligés de reconnaître qu'il y avait là un autre pouvoir que le leur.

Les habitants des campagnes n'avaient pas à beaucoup près une position aussi avantageuse. Libres encore personnellement, ils n'étaient déjà plus les propriétaires du sol. Dès l'année 1177, les boyards s'intitulent : Seigneurs des villages. Le sol appartenait à la noblesse, aux princes, au clergé. Le paysan n'en était que le fermier, et primitivement devait donner à ses maîtres la moitié de ses récoltes. Mais quoique son labeur fût d'une si grande utilité, déjà un dédain marqué s'attachait à sa personne, et les lois du temps, expression de l'opinion publique, nous en donnent une preuve notable. La vie d'un Krestianin n'était pas

évaluée à un plus haut prix que celle d'un esclave. Pour le meurtre de l'un ou de l'autre, l'assassin payait également cinq *grivnas* d'argent[1], tandis que pour la mort d'un citoyen il fallait en payer quarante, et pour celle d'un gentilhomme quatre-vingts.

Cependant le paysan n'était pas encore attaché à la glèbe; il pouvait changer de domicile à volonté. Ceux-là seuls d'abord étaient esclaves qui avaient été faits prisonniers dans un combat. Mais par suite de diverses ordonnances juridiques, et de diverses circonstances, des Russes furent adjoints à cette caste d'origine étrangère. Ainsi, un Russe qui épousait une femme esclave tombait par là même au rang d'esclave, et ses enfants avaient le même sort.

Le nombre des esclaves s'accrut encore par l'abus des engagements volontaires. Souvent, par exemple, la noblesse prenait à son service des paysans, soit pour un temps limité, soit pour toute la vie. Dans le premier cas, ces paysans étaient désignés par l'épithète de *Naïmitti* (gens à gages), mais dans le second, par celle de *Zakupni* (achetés). Parfois aussi, un débiteur prenait un engagement de même nature pour acquitter sa dette. L'accord entre les deux parties devait être fait dans la forme légale et devant des témoins. Quoique les Zakupni enchaînassent leur indépendance jusqu'au dernier jour de leur existence, il y avait cependant encore entre eux et l'esclave une grande différence. Leurs enfants restaient libres, et si leur maître leur infligeait un traitement immérité, ils avaient le droit de le citer devant les tribunaux. Mais si, par ignorance ou par indifférence, ils n'avaient pas eu soin de stipuler les con-

1. Le grivennik est encore une monnaie russe, mais il ne représente plus que la dixième partie du rouble (environ 40 cent.). L'ancien grivna était un morceau d'argent, de l'épaisseur du doigt, de trois pouces de longueur. Il pesait une livre et se divisait en quatre parties dont chacune, estampée séparément, valait un rouble.

ditions précises de leur engagement, et la nature de leur servitude, ils passaient à l'état d'esclaves, ils devenaient la propriété de leur maître, qui pouvait les échanger ou les vendre, à son gré, les maltraiter et même les tuer comme des bêtes de somme.

En vertu des lois existant à cette époque, le débiteur insolvable pouvait tomber dans la servitude absolue. Ses créanciers avaient le droit de l'employer entièrement à leur service, et le droit de le vendre; seulement ils ne pouvaient disposer de sa vie, ni porter atteinte à la liberté de ses enfants.

Ivan IV, Ivan le *Grosnoi*, le terrible, qui dans le cours de son règne sanglant montra de la pitié pour les souffrances du peuple, Ivan trouvait la loi que nous venons de mentionner trop rigoureuse, et l'on n'imaginerait jamais le procédé qu'il inventa pour en prévenir les rigueurs. Par ses ordres, le débiteur, avant d'être livré comme un esclave à ses créanciers, était mis en prison, et de temps à autre conduit au dehors par un sergent qui lui administrait en public une vigoureuse bastonnade sur les pieds et les mains. On espérait par là attendrir le cœur de ses amis et de ses parents, et les déterminer à l'affranchir. La durée de cette épreuve était proportionnée à l'importance de la dette. Pour une dette de cent roubles, le paysan libre était exposé pendant un mois à ce honteux traitement. Mais souvent nulle main compatissante ne lui venait en aide, et le malheureux débiteur, après avoir été emprisonné et fustigé, tombait au pouvoir de son impitoyable créancier.

La caste des esclaves s'accrut encore par les hostilités qui éclataient fréquemment entre les petits princes russes, par les invasions des Lithuaniens, des Tschuds, des Polovtis, et enfin par l'asservissement de la Russie à la verge de fer des Mongols. Les pauvres gens des campagnes, ruinés par tous ces désastres,

sacrifiaient eux-mêmes leur liberté pour obtenir par leur servage un moyen d'existence, et vendaient leurs enfants. La loi leur permettait de les vendre à l'âge de quinze ans.

Cependant, l'institution du servage n'était point encore complétement établie. Vers la fin du XIVe siècle les paysans cultivaient encore le sol à titre de fermiers, conservaient le droit de passer d'un domaine dans un autre, et usaient largement de cette faculté de locomotion. Celui qui n'a qu'un léger bagage se déplace sans peine ; celui qui souffre au lieu où il demeure, se figure aisément qu'il souffrira moins ailleurs.

Mais par suite de ces perpétuelles migrations, les terres étaient souvent fort mal cultivées, et parfois entièrement abandonnées. Les nobles ne pouvaient se résigner au maintien d'un privilége qui leur enlevait une part considérable dans leurs revenus. Leur intérêt était de le supprimer, et la situation du pays favorisait leur cupidité.

Quelques faits historiques expliqueront cette situation.

L'aventureux Rurik, le fondateur de la monarchie russe, avait partagé avec ses deux frères la contrée que la ville de Novogorod l'appelait à défendre et dont ils s'emparèrent. Ce principe de division de territoire qui pendant si longtemps a été dans les autres souverainetés de l'Europe la cause de tant de funestes rivalités et de tant de guerres déplorables, subsista en Russie pendant plus de six siècles, jusqu'au règne d'Ivan le Grand. En l'an 1015, Vladimir, qui avait réuni sous son sceptre les domaines de ses frères et les avait agrandis par ses conquêtes, partagea ses États entre ses douze fils. Par des partages subséquents et des subdivisions de même nature, le nombre des principautés s'accrut d'âge en âge. Au XIIIe siècle, on n'en comptait pas moins de cinquante. Toutes devaient, comme nous l'a-

vons déjà dit, reconnaître la suprématie du chef de la famille, de l'héritier direct des Rurik, du souverain qui depuis le milieu du xᵉ siècle résidait à Kieff, et qu'on appelait le grand prince (Veliki Knies)[1]. Mais ces fiers vassaux, ces hauts barons de Russie, tendaient perpétuellement à s'affranchir de leur état de subordination et à se constituer une souveraineté indépendante. Comme les boyards les secondaient dans leurs tentatives, ils étaient par réciprocité très-disposés à augmenter la fortune des boyards. De cet accord entre l'ambition des princes et l'avidité de leurs conseillers, résultèrent les édits qui d'abord appauvrissaient les paysans en leur imposant de plus nombreuses corvées, qui ensuite restreignaient de plus en plus leur faculté de déplacement, et qui enfin leur enlevaient cette dernière liberté.

Quelques communautés villageoises échappaient peut-être encore à ses mesures rigoureuses. Mais en 1388, tous les paysans étaient attachés à la glèbe. Il est probable que cette loi générale fut le résultat d'une nouvelle exaction du Khan des Mongols qui tenait alors la Russie sous sa domination, de Bereke, successeur du fameux Batou Khan. Les présents, ou pour mieux dire, les tributs que les Russes devaient remettre annuellement comme un témoignage de leur soumission ne lui suffisant plus, il les remplaça en 1257 par une taxe régulière que chaque individu était condamné à payer. Cette capitation ne lui donnait pas en totalité un revenu plus considérable que celui qui lui était alloué précédemment, mais elle était perçue par ses propres agents, et elle souleva de nombreuses révoltes parmi les gens des campagnes, qui payaient sans difficulté leurs tributs entre les mains des fonctionnaires

1. C'est seulement vers la fin du xiiiᵉ siècle que Moscou est devenu la capitale des Grands-Ducs.

de leur nation et entraient en fureur à la vue des officiers tartares. Les révoltes furent comprimées après plus d'une lutte sanglante, et il y a tout lieu de croire que, pour rendre la perception de la nouvelle taxe plus facile, pour ne donner aucun difficile grief au redoutable Mongol, les princes se crurent plus que jamais en droit d'interdire aux paysans toute émigration volontaire.

Ivan le Grand brisa le joug barbare qui pesait depuis deux siècles et demi sur les Russes, asservit à son pouvoir les diverses principautés de la monarchie, et constitua l'unité de gouvernement, l'autorité suprême, le *Tzarisme*, qui n'avait pas existé avant lui. Ni lui, ni son fils Vassili ne s'occupèrent du sort des paysans. Son petit-fils Ivan IV fut le premier qui leur témoigna enfin quelque compassion ; il est triste de reconnaître que lorsque sa pensée se tourna de leur côté, ce n'était point par une généreuse sympathie pour leurs souffrances, mais par l'effet d'une violente animosité envers une autre classe de ses sujets.

Ivan avait à peine sept ans lorsqu'il hérita du trône, sous la régence de sa mère Hélène Glinka. C'était une femme ambitieuse, cruelle, vindicative, qui prit d'une main vigoureuse les rênes du gouvernement et régna fièrement malgré l'hostilité des boyards. Mais quelques années après, elle mourut empoisonnée, Ivan avait une tendre affection pour elle et pour son favori Telennef, qui était comme elle abhorré des boyards. Telennef fut jeté en prison et y mourut de faim. Il ne restait plus au jeune prince qu'une amie fidèle, sa gouvernante Agrippine Tchesladnin, cousine de Telennef. Elle lui fut enlevée. Les principaux boyards, ayant à leur tête les Schuisky, s'emparèrent du gouvernement et firent souffrir au fils de leur Tzar tant d'injures et d'humiliations que dans son âme se développa le germe d'une haine ardente et d'un implacable désir de ven-

geance. Ses oppresseurs, remarquant ces dispositions hostiles et en redoutant les conséquences, essayèrent de l'apaiser en favorisant ses plus mauvais penchants, et de l'affaiblir en le pervertissant. Toute son éducation fut dirigée dans ce but ignominieux, ses compagnons de jeux furent choisis parmi les jeunes gens de son âge les plus grossiers, et ses récréations disposées de façon à corrompre en lui tout sentiment de dignité et de morale, Quand il maltraitait ses chiens, mutilait ses chevaux, ou commettait quelque autre froide cruauté, les boyards disaient : Laissez le Tzar se divertir; tandis qu'il s'amuse, nous régnons.

Tout à coup Ivan, à l'aide de ses oncles maternels, rompit les liens de sa honteuse sujétion, et quoiqu'il ne fût pas encore arrivé à sa majorité, se déclara souverain de la Russie; la sauvage énergie avec laquelle il s'empara du pouvoir terrassa ceux qui auraient voulu se révolter contre lui. Il commença son règne par instituer une cour de justice qui condamna au dernier supplice plusieurs des arrogants seigneurs qui l'avaient outragé dans son enfance, et entre autres, André Schuisky. Tous les actes d'oppression et d'exaction dont les nobles s'étaient rendus coupables envers les bourgeois et les paysans furent sévèrement recherchés et impitoyablement punis. Mais ce n'était pas tant pour accomplir un acte de justice qu'il poursuivait cette mesure de répression que pour satisfaire ses intérêts cruels. Le moindre soupçon suffisait pour éveiller dans son esprit un désir de persécution et de châtiment, et s'il se croyait personnellement insulté, sa fureur ne connaissait plus aucune borne.

Cependant le peuple n'avait point à souffrir de ses emportements. Tout au contraire, il se montrait affable envers les pauvres gens. L'âge, au lieu de tempérer ses sentiments de défiance et de haine envers la noblesse ne fit que l'accroître. Ses prédécesseurs n'avaient

choisi leurs gardes que parmi les fils des boyards. Sur la fin de sa vie, Ivan se fit une garde composée uniquement de gens du peuple qu'il employait à l'exécution de ses ordres sanglants et qui firent périr plus d'une famille noble.

La condition mentale de ce prince, surnommé à juste titre le Terrible, est une sorte d'énigme psychologique. Les phases de férocité, de persécutions sanguinaires, d'égorgements et de massacres qui pendant tout le cours de son règne éclataient brusquement après des jours de sage administration ne peuvent être expliqués que par une aliénation d'esprit. Dans ces heures de crise, ce n'était plus un homme, c'était une sorte de bête fauve. Il ne pouvait se rassasier de carnage, et l'abjecte soumission de tous ceux qui l'entouraient lui persuadait sans doute qu'en accomplissant ces exécutions barbares, il usait légalement de ses droits, car en temps de guerre, il ne se montra pas cruel envers ceux qui lui résistaient. Les nobles irritaient surtout sa furie, mais ils ne furent pas ses seules victimes. Dans un de ses paroxysmes de rage, il se précipita sur son fils et l'assomma d'un coup de canne. Il était perpétuellement tourmenté par l'idée que ses sujets tendaient à s'allier aux Polonais. Les citoyens de Novogorod lui ayant, à cet égard, inspiré une plus vive défiance que d'autres, il les fit massacrer par milliers, et la population rurale des environs de la ville fut également torturée, décimée.

Cependant le sauvage Ivan peut être considéré comme un des bienfaiteurs des paysans, car il essaya de les soustraire à la loi qui depuis deux siècles leur avait ravi leur dernier privilége. Il promulgua un ukase en vertu duquel les paysans mécontents de leur situation pouvaient, à une époque déterminée de l'année, se retirer dans un autre village, ou dans une autre province, à la condition seulement de payer avant de

partir une certaine redevance à leurs maîtres. Il essaya aussi de diminuer le nombre des contrats de servitude et des ventes d'enfants en astreignant ces ventes et ces contrats à des formalités qui les rendaient plus difficiles. Enfin il décida que la captivité du prisonnier de guerre cesserait de droit à la mort de son maître.

Le peuple russe a conservé la mémoire de ce souverain qui lui fut favorable. Ivan le Terrible est le héros d'une quantité de ballades populaires qui le réprésentent comme le père de ses sujets et racontent en termes enthousiastes ses hauts faits d'armes, sa conquête de Kasan. L'histoire relate ses crimes : la poésie n'a transmis à la postérité que le souvenir de ses œuvres de commisération et de ses expéditions glorieuses.

Mais les lois que ce prince avait faites en faveur des paysans, mécontentaient la noblesse, et sous le règne du débile Feodor, qui était complétement soumis à l'influence de l'astucieux et ambitieux Boris Godounoff, ces lois furent révoquées, et remplacées par des écrits plus cruels que ceux qui existaient avant l'avénement au trône de Ivan. Par l'un de ces édits, le paysan libre qui restait six mois au service d'un noble, devenait par là même son serf jusqu'à la fin de sa vie. Par un autre, le débiteur était livré à son créancier comme une propriété avec sa femme et ses enfants. Non content d'avoir donné cette satisfaction à la noblesse, dont il cherchait à capter les suffrages, Boris fit faire en 1597 un recensement de tous les paysans, et il leur fut enjoint de rester au lieu même où ils se trouvaient lorsqu'ils furent inscrits dans les registres du recensement, qu'il décora du nom de *Livres fondamentaux*.

Mais cette fois, il outre-passa son but. Les principaux propriétaires furent très-mécontents de cette mesure qui nuisait à leurs intérêts. Car, en vertu de la

liberté de déplacement qui leur avait été rendue par Ivan, les paysans quittaient les petits domaines pour s'établir dans les grandes seigneuries, où ils étaient moins opprimés et trouvaient plus de ressources. Aussi, dès que Boris fut parvenu à s'asseoir sur le trône qu'il convoitait depuis longtemps, il se hâta d'apaiser le mécontentement de ses plus aristocratiques et de ses plus humbles sujets. Les livres fondamentaux furent mis à l'écart, et les paysans recouvrèrent leur liberté de migration.

Quelques années après, sous le règne du faux Démétrius, elle leur était de nouveau enlevée, puis restituée, puis enfin Michel Romanoff la supprima. De plus, il publia un édit en vertu duquel chaque noble avait le droit de rechercher jusqu'à la distance de neuf années les serfs qui auraient déserté son domaine, et d'en reprendre possession.

Dès cette époque, jusqu'au commencement de ce siècle, les paysans ont porté patiemment le joug que leurs pères avaient porté. Mais, par la généreuse initiative d'Alexandre, par ses décrets d'émancipation et par ceux de son frère Nicolas, par d'autres mesures bienfaisantes de ces deux intelligents souverains, le peuple russe est entré dans une nouvelle ère. Déjà plus de la moitié des serfs est affranchie, et les autres ne sont plus, comme autrefois, livrés sans défense à une autorité arbitraire.

Nous essayerons de montrer quelle est la situation actuelle de ce peuple, si longtemps opprimé par les lois, terrassé par ses maîtres.

On compte en Russie quarante-cinq millions de paysans, qui se divisent en plusieurs catégories :

1° La libre population rurale ;

2° Les paysans de la couronne ;

3° Les serfs.

La première classe se compose des agriculteurs

étrangers, des colonies allemandes fondées par Pierre le Grand et Catherine II, et d'une catégorie spéciale de petits propriétaires désignés par le nom d'*Odnowortsy*. Les uns descendent des anciennes familles de boyards, dépouillées par quelque arrêté impérial ou judiciaire de leurs priviléges de noblesse; les autres, des familles de soldats auxquelles Pierre le Grand donna des terres à exploiter dans les provinces méridionales.

Les Odnowortsy sont les libres propriétaires de leurs maisons et de leurs champs. Ils ont même le droit d'acheter des serfs, à condition, toutefois, que ces serfs n'appartiennent pas à la noblesse, mais aux gens de leur propre classe.

Les paysans des domaines de l'État et des propriétés particulières de l'empereur, désignés sous la dénomination générale de paysans de la couronne, émancipés par Alexandre et Nicolas, sont au nombre de vingt-deux millions.

Leur organisation dans les diverses provinces où ils occupent une si grande place a tous les caractères d'une institution démocratique. Une institution démocratique sous le sceptre de l'autocrate! A ces mots, je vois un sourire de doute ou d'incrédulité éclater sur plus d'une figure.

Le fait doit être expliqué. Nous voulons l'expliquer. Nous le prenons *ab ovo*.

Qu'on se représente un vaste espace de bois, de prés, de terres labourables. Cet espace est remis à l'être collectif qu'on appelle la commune (wolost). Cette commune est soumise au contrôle et à l'autorité d'un ministère spécial; mais elle administre elle-même ses revenus et ses biens. Elle divise ses champs par égales parts entre les familles dont elle se compose. Chaque nouveau couple a droit à vingt acres. A la mort d'un de ses tenanciers, le terrain qui lui était assigné ne peut être partagé entre sa veuve et ses enfants. Il

revient de droit à la commune, qui le remet ou à l'un des plus proches parents du défunt, ou à l'aîné de ses fils, qui doit être le chef de la famille, le soutien de sa mère et de ses frères et sœurs. Si le nombre des habitants de la commune s'augmente de telle sorte qu'il ne soit plus en rapport avec les dimensions du territoire qui doit pourvoir à leur subsistance, le gouvernement enlève comme un essaim d'abeilles ce surcroît de population de la ruche communale, et lui assigne un terrain libre dans une autre commune. Si la commune est riche, elle peut elle-même acquérir de nouvelles propriétés.

Sur le sol du wolost s'élèvent des métairies, des hameaux, des villages, qui tous se rallient au chef-lieu de commune. Chaque village renferme généralement de six à huit cents familles, et il est des communes qui, dans leur circonscription, ne comptent pas moins de vingt mille âmes.

Hameaux et villages élisent eux-mêmes leurs fonctionnaires; les uns pour la gestion générale des affaires du district; les autres appartenant spécialement à chaque localité. La commune est investie d'un droit judiciaire dans toute l'étendue de ses domaines. Elle peut condamner un homme qui se rend coupable d'un délit à l'emprisonnement et à la bastonnade. Elle peut même expulser de son sein celui qui manque à ses devoirs, le livrer comme soldat aux officiers de recrutement, ou le faire conduire en Sibérie. A la commune aussi est confiée la surveillance des écoles primaires et l'administration des banques rurales récemment instituées. C'est elle encore qui recueille la taxe (*l'obrok*) que chacun de ses membres doit payer, prescrit les services pour l'entretien des routes et des chemins, livre au trésor son impôt annuel, enfin régit elle-même toutes ses propriétés.

Les élections de ces fonctionnaires ont lieu tous les trois ans, et se font dans l'ordre suivant :

Pour la magistrature du district, on nomme d'abord un électeur par cinq cents habitants. Cet électeur doit être âgé de trente ans, père de famille, propriétaire d'une maison ; en outre, il faut qu'il soit d'une moralité incontestable et qu'il n'ait jamais subi un châtiment. Le document qui constate sa nomination doit être revêtu de la signature du prêtre et de celle de cinq paysans. Les électeurs choisis ainsi de côté et d'autre se réunissent au chef-lieu du district et nomment le fonctionnaire qui doit être un paysan. Cependant si celui dont le nom est sorti de l'urne électorale n'était pas apte à remplir la tâche qui lui est destinée, on peut le remplacer par un noble ou par un employé du gouvernement.

Dans une commune qui professe la religion grecque, les membres d'une secte dissidente et les Juifs ne peuvent être appelés à une charge publique.

Chaque hameau, chaque village élit de même tous les trois ans ses fonctionnaires particuliers, avec cette différence que les électeurs sont nommés dans les petites localités par dix voix au lieu de cinq cents.

Chaque hameau a son surveillant, ou pour me servir de l'expression officielle, un *staroste*, un ancien, lequel ancien peut n'être âgé que de vingt-cinq ans. De même que les autres élus de la commune, il faut que sa moralité soit justifiée et qu'il n'ait encouru aucune punition.

Chaque village a de même son staroste, et les auxiliaires de ce staroste qui portent le titre de deciatski (décemvirs), de plus un percepteur des contributions, et un juge de paix, un inspecteur des forêts, et un inspecteur des greniers, car par une très-prudente mesure, après la moisson les paysans sont tenus de déposer dans le magasin communal une partie de leurs produits, pour parer au danger d'une mauvaise récolte.

Sur les côtes maritimes, ou dans les districts très-boisés, il y a des villages, des communes dont la

principale occupation consiste à préparer du bois pour la marine. Les inspecteurs de ces travaux sont également élus par les habitants.

Ces différents fonctionnaires ne peuvent être soumis à un châtiment corporel que par une sentence judiciaire. Ils portent un uniforme et reçoivent un modique salaire.

Celui du *Golowa* (ou maire de la commune), est d'environ six cents francs, celui du staroste de cent cinquante francs.

Telle est l'institution vraiment libérale des communes. Les paysans qui en font partie, n'ont pas d'autre maître que le gouvernement ou l'empereur, et ne peuvent en avoir un autre. Jadis les souverains pour récompenser les services d'un de leurs généraux lui donnaient des terres de l'État avec des centaines et des milliers de paysans. Catherine II a, par cette libéralité, enrichi ses favoris. Mais des commencements du règne généreux d'Alexandre, date un ukase qui interdit ces sortes de donations, et déclare que les paysans de la couronne ne pourront être ni vendus, ni retomber dans la servitude. L'empereur Nicolas a religieusement maintenu les dispositions de ce décret.

En vertu d'un autre règlement impérial, les paysans de la couronne peuvent posséder des terres et des maisons hors de leur commune, dans diverses provinces et dans les villes de l'empire, à l'exception toutefois de Pétersbourg et de Moscou. Si dans les propriétés qu'ils ont acquises, ils viennent à découvrir des mines, le produit leur en appartient. Les paysans peuvent aussi s'engager dans toutes sortes d'entreprises commerciales, industrielles, et transporter leur domicile où bon leur semble, à la condition seulement d'en demander la permission à leur commune, et ils lui payent leur petite taxe annuelle, comme s'ils résidaient encore dans son enceinte. Avec cette permission qui ne peut lui

être refusée, le paysan est parfaitement libre de ses actions et de ses mouvements. S'il entreprend de livrer des fournitures au gouvernement, ou de confectionner des travaux mis à l'enchère, l'État lui accorde dans ces contrats un privilége spécial. Les autres soumissionnaires sont en pareil cas obligés de donner une caution, le paysan de la commune exhibe la permission de sa commune, et cet acte est accepté comme une suffisante garantie. Les chantiers publics, les manufactures, les comptoirs, sont peuplés de paysans de la couronne. Ils sont les instruments les plus actifs de l'industrie russe, les principaux agents du commerce intérieur. Un grand nombre d'entre eux sont incorporés dans la bourgeoisie des v illes

En déduisant du dénombrement du peuple russe la classe des odnovortsy et les paysans de la couronne, il reste encore vingt millions de serfs, non plus serfs comme autrefois, non plus esclaves de leurs maîtres, mais attachés au sol, *glebæ adscripti*, comme il y en avait encore un grand nombre dans plusieurs provinces de France, avant la révolution de 1789.

L'analyse de la loi qui régit actuellement ces millions d'hommes nous donnera une juste idée de leur situation.

Le droit de propriété des seigneurs à l'égard de leurs serfs est constaté par les recensements de la population de chaque province et de chaque domaine. Le premier fut opéré par l'ordre de Pierre le Grand en 1714, le second en 1744. Maintenant le recensement a lieu tous les dix ans.

Le maître dispose librement de ses serfs dans les limites qui lui sont marquées par la loi. Il peut les astreindre aux travaux agricoles, ou les attacher au service de sa maison. Il peut les transporter à sa volonté d'un village à l'autre, ou les concéder à des manufacturiers qui les emploient dans leur établissement,

il peut en faire des artisans, des musiciens, et les garder près de lui, ou leur permettre d'aller au dehors exercer leur industrie. Dans ce dernier cas, le serf est tenu de lui payer chaque année son *obrok*, sa contribution, laquelle contribution varie selon les bénéfices de sa profession, ou les exigences de son seigneur. Chaque printemps on voit arriver à Pétersbourg près de dix mille serfs des diverses provinces, qui se livrent pendant la moitié de l'année aux travaux les plus rudes, vivant de la vie la plus sobre et s'en retournant en hiver dans leurs villages avec le fruit de leurs économies. Il y en a sur toutes les grandes routes qui avec une légère voiture de transport et quelques chevaux, charrient les marchandises d'un district à l'autre, et quelquefois entreprennent intrépidement des voyages dans des pays où ils n'ont jamais été. On leur donne leur chargement, le nom de la ville où ils doivent le conduire Ils ôtent leur chapeau, font trois signes de croix, et les voilà partis, avec la résolution inhérente à leur caractère et la confiance que leur donne une naïve prière. Il y en a dans toutes les villes qui stationnent sur les places publiques, avec de petites boutiques ambulantes, dans des échoppes avec leurs instruments de travail, dans des magasins avec les denrées qu'ils ont amassées par leur industrie. Quelques-uns d'entre eux font des fortunes considérables, car le Russe est souple et habile dans tout ce qu'il essaye, clairvoyant dans ses combinaisons, prévoyant et rusé dans la moindre spéculation. Il y a des serfs beaucoup plus riches que leurs maîtres, des serfs qui amassent des capitaux énormes, car il ne leur est pas permis d'acheter des propriétés immobilières, et il dépend de leur maître de les arracher tout à coup à leurs lucratives spéculations, à leur existence splendide pour les renvoyer dans leur village. Mais si la loi lui permet cet acte de violence, l'opinion publique, plus forte que la loi, le lui défend, et nul seigneur

n'a encore osé s'abandonner à cet excès de pouvoir. La seule ambition des serfs qui se sont ainsi enrichis est d'acheter à tout prix leur émancipation. Plus d'un maitre se refuse à la leur accorder par une cruelle vanité, ou ne cède qu'à des propositions incroyables. M. Tourgueneff cite, dans son ouvrage sur la Russie, un serf qui peut-être ne payait, selon l'usage général, qu'un tribut annuel de cinquante francs à son maître, et qui racheta de lui sa liberté au prix de huit cent mille roubles.

Les serfs qui restent dans les campagnes doivent travailler trois jours dans la semaine pour leur maître. Mais on ne peut les obliger à travailler ni le dimanche, ni les jours de fêtes.

Le seigneur est l'arbitre de leurs discussions, le juge de leurs délits. Il peut leur infliger une peine corporelle, les livrer comme soldats à un officier de recrutement, ou les faire déporter en Sibérie.

Aucun serf ne peut voyager sans un passe-port de son seigneur, ni résider dans une ville sans son autorisation spéciale. Si quelque serf s'enfuit, son maître a le droit de le réclamer pendant dix ans. Si un serf est tué par accident, son maître peut exiger de celui qui a causé cet accident une indemnité de trois cent trente roubles (treize cent vingt fr.); mais s'il a été volontairement assassiné, le maître ne reçoit aucune indemnité, le meurtrier est livré aux tribunaux.

Tels sont les droits du maître. Voici les clauses restrictives en faveur des serfs :

Le serf ne peut être entraîné par son seigneur à commettre une mauvaise action, ni condamné à des travaux trop rigoureux.

Il ne peut être forcé de se marier contre son gré, ni vendu sans la terre à laquelle il appartient, ni par l'effet d'une de ces ventes, séparé de sa femme et de ses enfants, ni livré à un officier de recrutement ou

envoyé en Sibérie, quand il est engagé par la permission de son maître dans un commerce légal.

En un temps de disette, le maître ne peut envoyer ses serfs hors de ses propriétés. Il est obligé de pourvoir à leurs besoins, ainsi qu'aux besoins des malades et des vieillards.

Si le serf a un procès, le maître est obligé de le soutenir, à moins qu'il ne s'agisse d'une affaire criminelle, auquel cas le maître a le droit de se tenir complétement à l'écart.

Les châtiments corporels auxquels le maître peut condamner ses serfs sont limités par les règlements. S'il est démontré qu'un seigneur outrage ou maltraite ses paysans, l'administration du domaine où il a commis ces méfaits lui est enlevée et remise à un comité institué à cet effet dans chaque district par la noblesse. Il ne lui est plus permis de résider dans ce domaine, ni d'en acheter d'autres; et si dans ceux qu'il possède encore, il se rend coupable d'un délit de même nature, il est traduit devant un tribunal criminel.

La loi qui a pris à tâche d'assurer aux serfs une protection contre un maître injuste et cruel, détermine aussi les conditions de leur affranchissement.

Un serf est affranchi de droit, du jour où il devient soldat. Quand son temps de service est fini, il entre dans la communauté des paysans libres.

Il est affranchi de fait, s'il obtient de son seigneur la permission d'épouser une jeune fille élevée dans une maison d'éducation des enfants de la bourgeoisie.

Il est affranchi dès qu'il est transporté en Sibérie. Là, il est admis parmi les agriculteurs de la contrée ou les ouvriers des mines. Si sa femme le suit, elle est affranchie également.

Les serfs ont le droit de réclamer leur affranchissement, si leur maître a porté quelque atteinte à l'honneur de leur femme ou de leur fille, s'ils peuvent dé-

montrer qu'il conspire contre l'État, ou qu'il n'appartient à aucune communauté chrétienne.

Si la loi dont nous venons de présenter le résumé, laisse encore les serfs exposés à plus d'un traitement injuste, l'opinion publique, comme nous l'avons déjà fait remarquer, leur vient en aide et prépare pour eux des institutions plus libérales.

Le temps n'est plus où le brutal seigneur moscovite pouvait exploiter, outrager, mutiler impunément un esclave, où il se vantait peut-être de ses actes d'oppression et de ses cruautés. Aujourd'hui les gentilshommes russes, éclairés par la civilisation, ont un sentiment de justice et un sentiment de dignité qui ne leur permettrait pas de se livrer à de pareils excès. Ils ne s'enorgueillissent plus d'user jusqu'à sa dernière limite du pouvoir dont ils sont investis ; ils désirent au contraire qu'on les considère comme de bons maîtres. Ils s'honorent d'entendre dire que leurs terres sont sagement administrées, leurs paysans heureux, Et il en est de ces paysans, et en grand nombre, qui sont réellement heureux. L'idée de dégradation qne nous attachons à leur servitude n'est pas encore entrée dans leur esprit. Si leur seigneur est doux et équitable, ils s'attachent à lui avec une touchante confiance et un naïf abandon, ils lui parlent avec un pieux respect : « Tu es le père, lui disent-ils, et nous sommes tes enfants. »

Il en est qui ont souvent entendu parler d'affranchissement, et ce grand mot, loin d'éveiller parmi eux quelque impétueux désir, n'a fait que les effrayer. Oui, l'on a vu des villages entiers de serfs refuser la liberté qui leur était offerte, car ils sentaient qu'en l'acceptant, ils se privaient par là du patronage puissant auquel ils doivent leur sécurité. D'autres ont donné à leurs maîtres des preuves d'affection touchantes. En voici une entre autres qui nous a été racontée par une personne digne de foi.

Un jeune gentilhomme ayant dépensé plus que ses revenus, se trouve un jour dans l'obligation de vendre une de ses terres pour remplir ses engagements. Il assemble les principaux paysans du village qu'il a l'intention de céder à un autre propriétaire, leur expose ses besoins et la nécessité où il se trouve de se séparer d'eux : « Maître, lui répond un des anciens de la communauté, ce que tu viens de nous dire nous afflige. Ta famille a gouverné nos pères avec douceur, toi-même tu as toujours été bon et humain pour nous, nous renoncerions avec regret à ne plus vivre sous ton autorité. Combien te faudrait-il donc pour payer ce que tu dois? — Vingt mille roubles (quatre-vingt mille francs). — Eh bien, permets-moi de conférer sur ce que nous pouvons faire, et demain je t'apporterai notre réponse. » A ces mots, les paysans s'éloignent, et le lendemain, celui qui avait pris la parole dit au seigneur qu'en se cotisant volontairement, tous les membres de la communauté ont réuni la somme de vingt mille roubles, et qu'ils la lui offrent avec affection pour qu'il ne vende pas son domaine.

Quiconque a voyagé en Russie se souvient de ces petites maisons en bois, construites uniformément, rangées sur deux lignes symétriques, de chaque côté de la route, séparées l'une de l'autre par un jardin ou un petit enclos. Ce sont des villages de serfs. L'aspect de ces villages dominés par une rustique église, n'éveille point dans l'esprit une idée pénible ; ces simples cabanes ne renferment point des gens nécessiteux. Aïeux et petits-enfants sont peut-être là réunis avec une même quiétude dans une même enceinte, car la famille russe se resserre tant qu'elle le peut autour du foyer paternel pour ne pas se séparer. La chambre qu'elle habite n'est pas élégante, mais propre, et il y a des provisions dans l'armoire, et, deux fois par jour, le *Samovar* (la bouilloire à thé) siffle sur la table. De tous

les peuples de l'Europe, dit M. Gurowski, pas un n'est plus substantiellement nourri que le peuple russe, et nous pourrions ajouter que pas un ouvrier, ni un pauvre laboureur des différentes régions de l'Europe n'a autant de sécurité sur son avenir que les paysans russes. Si l'orage ou le froid anéantit leur récolte, c'est le maître qui doit pourvoir à leurs besoins ; si une épizootie enlève leurs bestiaux, c'est le maître qui doit leur en procurer d'autres ; si un incendie consume leur cabane, c'est le maître qui doit leur donner du bois pour la reconstruire.

Il y a pourtant des serfs qui ont de mauvais maîtres. Le fait est incontestable, et ceux-là doivent cruellement souffrir de la loi qui les lie au sol où ils sont nés, qui les tient asservis à un pouvoir cruel, et les empêche d'aller chercher ailleurs un asile plus doux, et une autorité plus compatissante. Il ya des serfs aussi qui appartiennent à des seigneurs puissants et généreux ; mais ces seigneurs préférant le séjour de Pétersbourg à celui de la campagne, ou l'atmosphère de la France et de l'Italie à celle de la Russie, abandonnent la gestion de leurs domaines à des intendants qui pour se faire valoir, et souvent pour se créer à eux-mêmes une fortune, ne cherchent qu'à tirer, coûte que coûte, des terres qui leur sont confiées, le plus grand revenu possible. Alors les malheureux paysans russes souffrent toutes les douleurs de cette calamité de l'Irlande qu'on appelle l'*absentéisme*. A une autre extrémité de l'échelle aristocratique, d'autres serfs encore ont un triste sort ; ce sont ceux qui appartiennent à de petits propriétaires besogneux qui, ayant à peine de quoi vivre, ne peuvent rien faire pour l'amélioration de leur patrimoine, pour le bien-être de ses habitants, et ne cherchent, au contraire, sans cesse qu'un nouveau moyen de tirer un plus grand lucre du travail et de la soumission de leurs paysans.

Mais les idées d'humanité et de justice distributive se répandent de plus en plus dans l'esprit de la noblesse russe, et les règles d'émancipation mises en pratique par le gouvernement font des progrès. Plusieurs seigneurs ont déjà brisé dans leurs propriétés les liens du servage, les uns par un esprit de libération, d'autres dans leurs propres intérêts, parce qu'ils reconnaissaient que la libre exploitation de leurs terres leur était plus profitable que le système de travail obligatoire par corvées. D'autres encore, sans affranchir leurs villages, leur donnent une organisation communale, semblable à celle des domaines de la couronne. Moyennant un revenu annuel, ils abandonnent leurs champs, leurs prés, leurs pâturages, leurs bois aux paysans qui se les partagent et y travaillent comme des fermiers.

Ainsi les chaînes de la servitude se relâchent et s'affaiblissent de jour en jour. Ainsi les fils de la race slave remontent peu à peu vers la libre existence dont s'enorgueillissaient leurs aïeux. Mais ne vaut-il pas mieux que cette liberté leur soit rendue graduellement par le progrès général des idées, et lorsqu'ils y seront eux-mêmes suffisamment préparés, que si elle éclatait tout à coup à leurs yeux éblouis comme le demandaient des réformateurs plus passionnés que réfléchis.

Plus d'un peuple pourrait dire ce que coûte la liberté trop promptement acquise et ce qu'elle dure !

1854.



LES TSCHOUKIS[1].

En 1553, Willougby partait d'un petit port d'Angleterre, avec deux navires, pour s'en aller chercher dans les régions du Nord un passage vers l'Inde.

En 1845, le courageux Franklin partait, avec *l'Érèbe* et *la Terreur*, pour résoudre le même problème.

Willougby mourut de froid sur la côte septentrionale de la Laponie; et Franklin, on sait maintenant ce qu'il est devenu!

Entre ces deux époques, dans ce long espace de trois siècles, la persévérante Angleterre n'a cessé de poursuivre l'étude géographique dont Sébastien Cabot soumit le plan à Édouard VI, et l'Europe entière a pris part à la même entreprise. Danois, Hollandais, Russes,

1. *Ten months among the tents of the Tuski*, by Lieut. Hooper.

Norvégiens, chaque nation maritime s'est, à diverses époques, associée à cette croisade géographique ; chaque nation y a marqué sa place par d'étonnants actes de courage et par des épisodes lamentables.

L'histoire des expéditions dans le Nord, qui commence au fatal voyage de Willougby; qui se continue par la naïve et touchante narration de Gérard de Veer; qui du récit des voyages de Ross, Parry, Back, nous amène à ceux des dernières expéditions envoyées à la recherche de Franklin, est une sorte de martyrologe où nulle illustration n'a été conquise que par de cruelles souffrances, si ce n'est par une mort affreuse.

Notre marine a eu là aussi ses champions de la science et ses martyrs. Il y a vingt ans, elle dirigeait *la Recherche* vers les parages du Groënland pour s'enquérir du sort de *la Lilloise* et de son noble commandant, M. de Blosseville, dont on n'a jamais retrouvé les vestiges ; et, dans la dernière exploration des Anglais, elle a perdu un homme d'un rare mérite, M. Bellot.

Qu'il me soit permis de joindre un souvenir personnel aux justes éloges que la presse de France et celle d'Angleterre ont décernés à ce jeune officier. Je l'ai connu dans l'Amérique du Sud, et, dès le premier abord, il m'avait séduit par l'affabilité de sa parole, la modestie de son caractère et les qualités sérieuses de son esprit. Nous nous en revînmes ensemble sur *la Triomphante*, et, dans une traversée de deux mois, notre liaison, commencée à Montevideo, se resserra à chaque degré de latitude par nos entretiens de chaque jour.

Né dans une bien modeste condition de fortune, M. Bellot devait au bienveillant intérêt de quelques respectables familles de Rochefort son premier appui dans la vie, et ne devait qu'à lui-même son rang dans la marine. Élève de l'école de Brest, il s'était distingué par son avide désir d'instruction ; enseigne de vaisseau, il avait gagné la croix à Madagascar par une action

d'éclat. En station dans la Plata, il employait les loisirs de sa vie de bord à d'utiles travaux. Par ses propres efforts, sans le secours d'aucun maître, déjà il en était venu à parler parfaitement l'espagnol et l'anglais ; il se proposait d'apprendre de la même façon l'allemand. En même temps, il se livrait à de sérieuses études de géographie et d'hydrographie. Il levait des plans, dessinait des cartes ; il m'en a laissé une qui est un modèle de netteté et de précision. Dans la perpétuelle activité de son intelligence, il ne se reposait d'un travail que par un autre travail. Ses heures de lecture étaient ses heures de joie. Il fouillait avec un transport de bonheur dans la collection d'ouvrages que j'avais recueillis chemin faisant depuis Québec jusqu'à Buenos-Ayres, et chaque livre qu'il lisait donnait un nouvel élan à sa pensée et devenait pour nous le sujet d'un nouvel entretien, dans les longues soirées que nous passions ensemble, nonchalamment assis sur la dunette, au souffle des brises attiédies, sous le ciel de l'Équateur. Je me disais, en l'observant dans ce contact perpétuel, qu'il se préparait un brillant avenir, qu'il honorerait un jour notre marine. Il devait bientôt payer cet honneur de sa mort !

Nous nous quittâmes à Rochefort, en nous disant un cordial adieu, en échangeant quelques derniers souvenirs d'amitié. Trois mois après il arrivait à Paris, radieux de la résolution qu'il venait de prendre.

Condamné par les usages de la marine à rester peut-être longtemps inactif à Rochefort avant de pouvoir obtenir un nouvel embarquement, il avait écrit à lady Franklin pour lui offrir ses services ; il avait obtenu du ministre l'autorisation de partir sur le bâtiment que cette noble femme armait à ses frais pour chercher encore son époux. Il partait avec l'allégresse d'un soldat qu'un généreux enthousiasme anime, qui va dans la mêlée, au péril de sa vie, conquérir ses épe-

rons. Nul calcul vulgaire n'entachait sa détermination. Il avait refusé le traitement que lady Franklin lui offrait, en lui confiant l'emploi de second sur *le Prim*. Au milieu des Anglais, il voulait représenter dignement son pays par son désintéressement comme par son courage.

En me parlant gaiement de sa perspective de voyage, il me la rendait séduisante. Quoique je connusse le danger des explorations dans les mers polaires pour m'y être aussi quelque peu hasardé, je le regardais partir avec confiance, je le voyais revenir dans un ou deux ans avec la joie d'avoir accompli une tâche importante. Je ne devais plus le revoir.

Il y a quelque temps une dame en deuil est venue les larmes dans les yeux me serrer la main. C'était sa mère.

A l'Angleterre appartient l'honneur d'avoir la première lancé sa marine vers les régions arctiques; à l'Angleterre l'honneur d'avoir poursuivi avec plus de ténacité que toute autre nation cette périlleuse entreprise, et celui d'y avoir, à diverses époques, employé ses meilleurs officiers, et celui d'y avoir, dans les dernières années, dépensé près de vingt millions de francs; à l'Angleterre devait appartenir l'honneur d'avoir enfin découvert le fameux passage, autant qu'il peut être découvert, c'est-à-dire comme la fin d'un calcul de géographie physique, sans aucune utilité pratique.

C'est ainsi qu'après l'avoir rêvé comme un chemin rapide entre l'Europe et l'Orient, on en était venu depuis longtemps à le considérer; c'est ainsi qu'il se révèle dans l'émouvante narration de M. le capitaine Mac Clure, dont le nom reste attaché à cette découverte.

Mais si, après ce mémorable événement, les navires d'Europe sont, comme par le passé, obligés de doubler le cap de Bonne-Espérance, ou le redoutable cap Horn pour se rendre dans les mers de Chine et des Indes, les efforts que l'Europe a faits pour trouver par

le Nord une route plus courte vers les splendides régions décrites par Marco Polo, vers le merveilleux royaume de Cathay, n'en ont pas moins eu de nombreux et importants résultats.

Commencées avec une idée d'intérêt commercial, les expéditions dans les mers polaires ont peu à peu suscité d'autres ambitions, éveillé de généreuses ardeurs; elles occupaient l'esprit des savants, elles enflammaient à vingt ans la poétique imagination de Chateaubriand. Par ces expéditions, la carte du monde a été agrandie; par ces expéditions, un nouvel espace a été ouvert aux études du naturaliste, du philosophe, de l'ethnographe. Dans les ténébreuses profondeurs de l'Océan, on a vu surgir des plages, des îles dont on ne soupçonnait pas même l'existence. Sur un sol couvert d'une neige éternelle, on est entré en rapport avec des populations ignorées, dont le caractère et les mœurs sont un nouveau sujet d'observations. Des navigateurs se sont faits dans ces sombres contrées un renom impérissable, et de simples baleiniers ont aussi là, par un favorable hasard, mérité d'être inscrits au nombre de ces heureux marins que l'Espagne du XVI[e] siècle honorait du titre de *descubradores*.

Les relations des derniers voyages que les Anglais ont entrepris dans le but de retrouver les traces de Francklin, complètent sur quelques points le tableau des régions polaires et nous donnent sur quelques autres des documents tout nouveaux. Plusieurs de ces relations joignent aux images des scènes les plus émouvantes, l'intérêt d'une révélation scientifique. En voici une entre autres, qui nous donne d'intéressants détails sur une peuplade fort peu connue. Nous voulons parler des Tschoukis.

Cook, que les Anglais appellent leur Christophe Colomb, aborda le premier sur la plage asiatique occupée par les Tschoukis. Il ne passa que quelques heures

près de Tschukoi-Noss[1], et n'y revint plus. L'illustre officier danois Behring, qui entra au service de la Russie sous le règne de Pierre le Grand et donna son nom au détroit qui sépare l'Asie de l'Amérique, s'approcha aussi en 1728 du Tschukoi-Noss, apprit par les indigènes qu'il y avait une île à l'ouest, et la découvrit le surlendemain. C'est l'île Saint-Laurent. Le capitaine Billings, qui avait fait un voyage avec Cook au nord de l'océan Pacifique, et qui fut chargé par Catherine II de l'exploration de la mer glaciale, la vit aussi, et M. Saner, qui l'accompagnait en qualité de secrétaire-interprète, a inséré dans sa narration quelques pages sur cette tribu[2].

Plus détaillés, plus instructifs sont les renseignements que M. l'amiral Wrangel a publiés sur les Tschoukis, dans le récit de son voyage le long des côtes de la Sibérie[3], l'un des plus intéressants récits qui existent. Un des compagnons du savant et intrépide marin, M. Matinschkin, a vu dans une de ses excursions à la foire d'Ostronorje une nombreuse cohorte de Tschoukis de la pointe septentrionale de l'Asie. Ils arrivent par centaines à cette foire, avec leurs traîneaux attelés de rennes. Ils y amènent leurs femmes et leurs enfants. C'est un trajet d'environ trois cents lieues. Comme ils visitent encore chemin faisant deux autres marchés, et qu'en outre ils doivent faire plusieurs détours afin de trouver des pâturages pour leurs rennes, ils n'emploient pas moins de six mois à cette opération mercantile. La cargaison qu'ils viennent vendre à Ostronorje se compose en grande partie des denrées qu'ils ont été chercher dans leurs mauvaises barques,

1. Cap des Tschoukis découvert en 1848, par Deshner.
2. *Voyage dans le nord de la Russie asiatique*, rédigé par M. Saner, traduit par M. Castern, 2 vol. in-8, Paris, 1802.
3. *Reise von. F. v. Wrangel længs der Nordküste von Sibirien*, 2 vol. in-8, Berlin, 1839.

au péril de leur vie, de l'autre côté du détroit de Behring, parmi les Américains. Ce sont des peaux de renards noirs et de renards gris, de loups cerviers, de gloutons, de loutres, de castors, et d'une très-belle espèce de martres qu'on ne trouve point en Sibérie. Ils recueillent en outre parmi les Américains des peaux d'ours, des dents de morse et y joignent les produits de leur propre industrie, c'est-à-dire divers vêtements en peaux de rennes et des valises sans couture, des valises formées d'une peau de chien, dont ils extrayent la chair et les os.

De leur dangereuse navigation sur le détroit, de leur long voyage à Ostronorje, ils retirent au moins un considérable bénéfice, et les Russes, qui viennent les attendre à cette foire annuelle, n'ont point à se plaindre de leurs transactions. Voici, dit M. Matinschkin, le résultat ordinaire de ce commerce d'échange : Pour un demi-poud[1] de tabac, le Tschouki obtient des Américains un ballot de fourrures qu'il livre aux Russes pour deux pouds, et gagne ainsi trois cents pour cent. Les Russes ont payé pour ces deux pouds cent soixante roubles au plus; ils revendront deux cent soixante roubles les fourrures qu'ils ont reçues en échange, et gagneront soixante-deux pour cent, ce qui constitue un assez beau lucre. Le tabac n'est du reste pas leur unique moyen de trafic; ils apportent à Ostronorje divers ustensiles en fer et en cuivre, des aiguilles, des couteaux et des colliers de verroteries, qui charment les regards des femmes et des filles des Tschoukis. Par malheur, ils apportent aussi de l'eau-de-vie, quoique le gouvernement russe, par une sage prévoyance, en interdise la vente publique. Lorsque le pauvre Tschouki a bu un verre de cette liqueur, qu'il appelle l'*eau furieuse*, il y prend un tel goût, il y noie

1. Mesure russe équivalant à seize kilogrammes.

tellement sa raison que, pour deux bouteilles de mauvaise eau-de-vie falsifiée, qui auront coûté, à Jakouzk, quelques roubles, il en viendra à donner un renard noir d'une valeur de deux cent cinquante roubles.

M. Matinschkin se plaît du reste à louer la douceur et la placidité de caractère des Tschoukis. Il les représente assis tranquillement dans leurs traîneaux, ne répondant que par quelques monosyllabes à la volubilité des Russes, prenant avec calme les denrées qui leur sont offertes, et les pesant d'une main si exercée, que, sans le secours d'une balance, ils peuvent dire à une livre près quel en est le juste poids.

La plupart des Tschoukis suivent encore les pratiques superstitieuses d'une grossière idolâtrie, et sont aveuglément soumis au charlatanisme de leurs schamans ou magiciens. Par leurs apparences de sorcellerie, par leurs prétendus rapports avec les génies invisibles du mal et du bien, ces hommes exercent sur l'ignorante peuplade un tel empire, qu'ils les portent quelquefois à d'horribles révolutions. En 1814, une maladie contagieuse ayant éclaté dans les tentes des Tschoukis, les schamans, après avoir en vain battu le tambour magique, et fait à diverses reprises leur simulacre d'invocations, déclarèrent que les esprits ne pouvaient être apaisés que par la mort de Kotschen, l'un des chefs de la tribu. Kotschen était généralement si aimé et si respecté que, malgré l'autorité des schamans, cette fois on refusait d'obéir à leur arrêt. Cependant, comme l'épidémie faisait de nouveaux progrès, le magnanime, l'obscur Kotschen, dont le nom ne sera cité dans aucune de nos écoles à côté de celui du classique Curtius et de l'héroïque Winkelried, Kotschen se dévoua pour le salut de son peuple et par ses prières, par ses menaces, il détermina son propre fils à lui plonger un poignard dans le cœur.

D'autres Tschoukis se disent chrétiens ; mais en réa-

lité, ils n'en ont que le nom. Une société de Pétersbourg a fait traduire dans leur dialecte et imprimer pour leur usage uu petit livre qui renferme les dix commandements de Dieu, quelques maximes de l'Évangile, le *Pater noster* et le *Credo ;* mais, malgré la souplesse des consonnances de la langue russe, on n'a pu, dans cet ouvrage composé en caractères russes, reproduire les sifflements et les sons gutturaux de l'idiome des Tschoukis, en sorte que cette publication n'a pu avoir l'effet qu'on en espérait. Les Tschoukis se laissent baptiser sans savoir pourquoi, si ce n'est qu'ils gagnent à cette cérémonie un ustensile qui leur plaît, un peu d'eau-de-vie ou de tabac. C'est ainsi qu'au temps où Louis le Débonnaire essayait de propager le christianisme dans le Nord, les rudes habitants des rives de la Baltique se faisaient baptiser, non pas une fois, mais plusieurs fois, pour obtenir des missionnaires une arme et un vêtement. M. Matinschkin a assisté, à Ostronorje, à une de ces cérémonies. Un jeune Tschouki, séduit par l'appât de quelques livres de tabac, avait consenti à se rendre à la chapelle ; mais lorsqu'on lui montra la cuve pleine d'eau dans laquelle, selon le rite russe, il devait faire trois immersions, il refusa d'accomplir son engagement. Après une longue discussion dans laquelle l'interprète employait comme un souverain argument la promesse du tabac, il finit par se résoudre à entrer dans les eaux ; et dès qu'il eut accompli ses trois plongeons, il s'élança dehors en criant : « Mon tabac ! mon tabac ! » On essaya de lui faire entendre que la cérémonie n'était point achevée. Il restait sourd à toutes les exhortations. « Mon tabac ! » répétait-il ; et, comme on voulait le retenir, il s'ouvrit par un bond impétueux un passage dans le cercle des assistants, et courut se réfugier sous sa tente.

M. Matinschkin déclare loyalement qu'il a passé trop peu de jours parmi les Tschoukis pour oser en parler

longuement. M. Hooper, qui les a vus pendant dix mois, va nous donner sur eux d'autres détails.

Parti de Plymouth, le 30 janvier 1849, *le Plover* (le Pluvier), que commandait M. Moore, et sur lequel M. Hooper servait en qualité de lieutenant, arrivait le 15 octobre, dans le détroit de Behring, près de Tschukoi-Noss, et jetait l'ancre dans une bonne rade.

Quelques jours après, la mer était complétement gelée à une assez grande profondeur, et le capitaine Moore, ayant réuni en conseil ses officiers, se décida à rester là jusqu'au printemps, et tout le monde se mit à l'œuvre pour se garantir autant que possible des rigueurs et surtout des ennuis d'un rude hivernage. Les mâts sont abattus, les voiles repliées; le navire est entouré d'une cloison, recouvert d'un toit. En même temps on construit sur la plage une maisonnette pour y cuire le pain et y laver le linge. Puis les officiers organisent sur le bâtiment une école pour l'équipage et érigent un théâtre. Car, dans ces longues haltes au sein des régions glaciales, il ne s'agit pas seulement de se prémunir contre les souffrances physiques, il faut soutenir, animer le moral de l'homme, et, en une telle circonstance, la distraction devient un des premiers principes d'hygiène. Ross, Parry, Franklin avaient, dans leurs voyages, donné l'exemple de cette pratique salutaire. Les Anglais l'ont encore perfectionnée dans leurs expéditions récentes. Il doit y avoir à présent toute une collection de pièces comiques, de vaudevilles folâtres, qui ont été conçus à la lueur de l'aurore boréale, dans les longues nuits du Nord, mises en répétition sur le pont d'un navire, au milieu d'un désert de glaces, et représentées gaiement par de braves officiers et de joyeux matelots; toute une littérature dramatique, composée pour les grandes fêtes solitaires, loin des rumeurs des salons et du suffrage des journaux, sur les côtes septentrionales de l'Amérique ou les plages

de neige du Kamtschatka; noble, salutaire littérature qui, par l'agrément qu'elle a donné à de pauvres marins, les a peut-être sauvés des atteintes du spleen et de la nostalgie.

Au milieu des glaces qui étreignent leur bâtiment, des collines de neige qui s'élèvent autour de la baie où ils ont jeté l'ancre, par un froid de 25 degrés, les matelots du *Plover* célèbrent bruyamment la solennité de Noël selon les coutumes de la *Old merry England*. Le commandant leur distribue une ration extraordinaire de rhum. Le cook leur prépare d'énormes *pies* avec des quartiers de renne, et leur façonne un monstrueux *plum-pudding*. Le grog savoureux leur rappelle une des indolentes sensualités de Plymouth, et le soir ils s'associent à leurs officiers dans une riante mascarade.

Dès leur première entrevue avec les Tschoukis, ils avaient pu reconnaître qu'il leur serait aisé de vivre en bonne intelligence avec cette confiante peuplade, et, de plus, qu'ils pourraient lui faire plaisir à peu de frais. Une jeune Tschoukienne étant montée à bord du *Plover*, un matelot lui offrit en plaisantant une chandelle. La belle étrangère le remercia d'un signe de tête, prit la chandelle avec empressement, la mit dans sa bouche et la mangea si bien que quelques minutes après il n'en restait que la mèche, qu'elle eut grand soin de passer plusieurs fois entre ses dents pour ne rien perdre d'une telle friandise.

Ce petit incident révélait un goût gastronomique d'une nature particulière. Le lendemain, une quantité d'habitants des hameaux voisins, alléchés peut-être par le récit de la jeune fille, traversaient la baie avec leurs traîneaux et se rassemblaient sur le pont du *Plover*, émerveillés de tout ce qu'ils voyaient, et principalement de la boussole, qu'ils appelaient l'aiguille magique. Pour gagner leur amitié et leur donner une haute idée de la richesse britannique, on leur fit bouillir dans

une chaudière une ample provision de biscuits de mer avec plusieurs pains de suif. Ils n'en laissèrent pas une bribe, et, dès qu'ils eurent fini, avalèrent plusieurs seaux de glace fondue.

Il faut que la graisse ait pour les habitants des régions boréales une propriété particulière, que les physiologistes pourraient peut-être expliquer. Sur la côte du Groënland, les Esquimaux qui venaient visiter notre corvette *la Recherche*, se délectaient, comme les Tschoukis, avec des chandelles, et j'ai vu les Lapons faire un repas de noces avec des pots de graisse.

Cependant les Tschoukis ont, dans les grandes circonstances, d'autres procédés culinaires. M. Hooper décrit un festin pompeux, un festin de Lucullus auquel il a assisté. Nous livrons son récit aux méditations de ceux qui ne trouveraient point la carte des Frères-Provençaux assez développée.

« En premier lieu, dit M. Hooper, on nous servit sur un plateau de bois une collection de petits poissons crus non nettoyés, non vidés, mais complétement gelés. Mon hôte en dévora rapidement plusieurs avec une visible satisfaction; mais, malgré ma bonne volonté et mes efforts, je ne pus suivre son exemple. On nous apporta ensuite un plat d'herbes menues sur lesquelles était posée une bande de lard que la maîtresse du logis coupa par petites tranches. Le lard était, comme les poissons, cru et gelé, et l'herbe provenait de l'estomac d'un renne qu'on avait tué avant qu'il eût achevé de ruminer. Impossible encore de toucher à cette ingénieuse préparation, qui est, pour les sensuels Tschoukis, quelque chose comme un perdreau truffé pour le bourgeois de Paris. Mon hôtesse, prenant pitié de ma barbarie, enleva les plats, les nettoya délicatement avec ses doigts, mit les doigts à sa bouche pour ne rien perdre, et nous apporta un second service plus enga-

geant pour moi que le premier. C'était de la chair de phoque et de morse bouillie, puis une tranche de peau de morse qui fut découpée par petites parcelles et qui avait le goût d'une noix de coco, puis du poisson frais bouilli et un morceau de baleine que je trouvai excellent.

Ce magnifique banquet étant fini, les convives prirent leurs pipes, qu'ils fabriquent eux-mêmes avec des dents de morse, et d'une main soigneuse les remplirent de tabac. Le tabac est pour eux une chère denrée, comme l'opium pour les Chinois. Ils vont le chercher jusqu'en Russie, et ne l'emploient qu'en le mélangeant avec du bois râpé. Dès qu'ils ont fait, avec de parcimonieuses précautions, cette mixture, ils en aspirent voluptueusement de longues bouffées, puis ils absorbent d'une seule fois deux litres d'eau glacée, et, savourant le sentiment de leur bien-être, ils remercient les divinités propices des dons qu'elles leur ont faits.

Les Tschoukis se divisent, comme les Lapons de Suède et de Finmarck, en deux classes distinctes : les Tschoukis pasteurs, nomades, et les Tschoukis, pêcheurs, sédentaires. Ceux-ci sont, en général, d'une apparence chétive. Sans troupeaux, sans autres ressources que le produit précaire de leur pêche, ils passeront dix jours entiers à guetter le phoque ou le morse sur les blocs de glace. Ils épuisent leurs forces dans cette tâche perpétuelle et n'ont point une nourriture assez réconfortante pour les raviver.

Les Tschoukis pasteurs sont les patriciens de la peuplade. Ils portent un double vêtement en peau de renne, l'un avec le poil en dedans, l'autre avec le poil en dehors. Ils ont pour voyager de légers traîneaux auxquels ils attellent une douzaine de chiens vigoureux. Ils se construisent, avec des ossements de baleines, de larges tentes sur lesquelles ils étendent des peaux de morses si habilement tannées, qu'elles deviennent

claires comme une porcelaine et leur font une sorte de toit vitré.

A l'intérieur, le sol est couvert de peaux de différents animaux. L'habitation est à la fois éclairée et chauffée par une lampe en pierre, où une mousse sèche brûle dans de l'huile. Par l'effet de ces diverses précautions, la demeure des Tschoukis est si chaude, que, pour l'étranger, c'est une pénible souffrance d'y rester. « Il m'est arrivé, dit M. Hooper, de compter dehors vingt degrés de froid et d'entrer là, sans transition, dans une température de cent degrés au-dessus de zéro. Mais le Tschouki, habitué dès son enfance à ces extrêmes températures, descend gaiement de son traîneau, dételle ses chiens, ôte une partie de son vêtement, et va s'asseoir avec bonheur dans son étuve. »

Ces hommes sont, en général, d'une taille imposante et d'une robuste constitution. Quelques femmes paraissent assez jolies, malgré leurs lourds vêtements et leur type de figure mongole, qui est un des traits caractéristiques de cette tribu.

La physionomie des Tschoukis, telle qu'elle est décrite par M. Hooper, me rappelle celle des Lapons. On finira par retrouver à de longues distances les différents chaînons de cette race qui, selon l'opinion de M. Nilsen, le savant ethnographe suédois, a jadis occupé les provinces méridionales de la péninsule Scandinave, et qui, ici comme ailleurs, a été refoulée dans les âpres districts du Nord.

Plusieurs autres notables analogies relient encore la nomade tribu de Suède et de Norvége à la tribu asiatique campée sur les rives du détroit de Behring. La même pauvreté agricole, le même élément de subsistance, établissent entre elles à peu près le même genre de vie. Pour l'une comme pour l'autre, le troupeau de rennes est la fortune de la famille. C'est de ses rennes qu'elle tire sa nourriture habituelle, des peaux

pour s'habiller, des peaux pour couvrir sa tente, et de la vente de ses rennes le moyen d'acheter les divers objets dont elle a besoin.

Comme les Tschoukis visités par le *Plover*, les Lapons ont eu aussi leurs sorciers, leurs schamans et leurs tambours magiques. A la fin du XVIIIe siècle, Knud Leem en a reproduit la figure dans son intéressant ouvrage[1]. Par le voisinage de deux peuples intelligents, par leurs fréquents rapports avec plusieurs villes de Suède et de Norwége, par l'œuvre des missionnaires, les Lapons se sont convertis au christianisme et ont peu à peu modifié leurs anciens usages.

Les Tschoukis, au contraire, isolés sur leurs plages glaciales, loin de toute heureuse influence et de tout enseignement, sont restés dans une complète ignorance et dans un profond affaissement moral. Leur industrie ne s'étend guère au delà de la construction de leurs tentes, de la confection de leurs vêtements et de quelques ustensiles de première nécessité. Leur commerce n'est qu'une opération toute primitive d'échange, d'une part avec les Esquimaux de la côte américaine, de l'autre avec les Russes, qu'ils n'atteignent qu'après un pénible voyage de six mois.

M. Hooper n'a pu découvrir parmi eux aucun dogme positif de religion, ni aucune loi d'organisation sociale. Divisés en plusieurs petites communautés, ils se gouvernent eux-mêmes par des coutumes traditionnelles. Le mariage n'est pour eux qu'un lien fort élastique. Ils sont libres d'épouser autant de femmes qu'ils peuvent en nourrir et de les répudier quand il leur plaît.

Avec les sentiments de famille inhérents partout au cœur humain, ils ont conservé d'effroyables pratiques. Ils livrent, près de leurs tentes, leurs morts aux oiseaux

1. *Beskrivelse over Finmarkens Lapper*, 1 vol. in-4, Copenhague, 1767.

de proie, et lorsqu'une femme affaiblie par l'âge se plaint de ses infirmités, son propre fils la tue pour abréger ses souffrances.

Le schaman est à la fois leur prêtre et leur médecin. C'est lui qu'ils invoquent dans une calamité publique ou dans une maladie accidentelle. Presque toujours, en pareil cas, il leur persuade qu'ils ont irrité quelque méchant esprit, et, pour apaiser cette redoutable colère, il se fait largement rétribuer. Avec ces grossières fourberies, il inspire à ceux qui réclament son secours une telle confiance, que lorsqu'on voyait l'inutilité de ses sortiléges, on ne doutait encore ni de sa bonne foi ni de son savoir, on accusait seulement le méchant esprit d'une inflexible obstination.

Ainsi, étrangers aux premières notions de civilisation, à tout ce qui occupe l'esprit, à tout ce qui entre comme un élément indispensable de bien-être dans l'existence des autres peuples, asservis aux existences nomades de leurs troupeaux de rennes, condamnés aux rigueurs de leur glacial climat, les Tschoukis naissent, vieillissent, meurent sur leur plage de neige. Quand on leur parle des rayons du soleil, des fruits et des moissons d'une autre contrée, et qu'on leur demande s'ils ne voudraient pas y aller, ils secouent la tête d'un air de dédain et répondent qu'il ne peut y avoir un meilleur pays que le leur.

De la côte asiatique du détroit de Behring, le livre de M. Hooper nous conduit à travers des peuplades d'Esquimaux et d'Indiens, dont le nom nous est plus familier que celui des Tschoukis, mais dont nous sommes loin encore de connaître les nombreuses variétés.

Dans le cours de l'hiver, le courageux officier avait entrepris, du côté du cap Est, une excursion en traîneau, dans le but de s'enquérir si Franklin n'aurait point passé à cette pointe du détroit. Mais dans ce voyage, où deux braves Tschoukis lui servaient de guides, il

faillit périr de froid et de faim, et ne recueillit aucun renseignement.

L'été venu, il abandonne de nouveau le foyer du *Plover*, pour s'embarquer sur une chaloupe avec un autre officier, M. Pullen, pour explorer la côte d'Amérique jusqu'au cap Bathurst. Chemin faisant, il doit prendre des provisions qui ont été enfouies sur la plage par les navigateurs qui l'ont précédé dans ces parages, et en déposer d'autres dans des endroits déterminés, pour ceux qui passeront par là après lui. Ross a donné l'exemple de cette sage précaution, et les Anglais sont trop intelligents pour ne pas le suivre. Maintenant, lorsque l'Amirauté expédie un bâtiment vers les mers glaciales, elle peut lui dire qu'à tel degré de latitude et de longitude, à tel endroit, il trouvera, sous un amas de neige, tant de denrées alimentaires de la sagace Angleterre, comme le bateau à vapeur qui se rend aux Indes trouvera tant de quintaux de charbon à Captown ou à Sainte-Hélène.

Près du détroit de Kotzebue, au bord de l'île à laquelle on a donné le nom du jeune émigré français Chamisso, qui est devenu un illustre voyageur et un illustre poëte allemand, M. Hooper exhuma du sol des barils de farine qui avaient été ensevelis là en 1826 par M. Beechey, et qui étaient à peine altérés.

Plus loin, il érige une croix qui indique un point au nord-est, à dix pas de distance où l'on trouve la désignation exacte de la place dans laquelle on vient d'ensevelir trois caisses de provisions. Pour l'Esquimau qui par hasard passerait par là, ces différents signes ne peuvent avoir aucune signification; pour le marin qui les comprend, quelle joie de les découvrir! Cette croix sera pour lui la consolation d'une longue souffrance. Le trésor caché qu'elle lui révèle lui sauvera peut-être la vie. Le pamican est la meilleure des provisions dans ces longs, difficiles, aventureux voyages du Nord. C'est

la substance la plus aisée à conserver et la plus nutritive, réduite au plus petit volume. En Amérique, on le fait avec des tranches de chair de buffle ou de renne, séchées au soleil ou à la chalèur d'un feu modéré. Lorsque, par cette dessiccation, toute leur partie aqueuse s'est évaporée, ces tranches sont réduites en poudre, passées au tamis; on les mélange avec de la graisse, puis on presse le tout fortement, et l'on en forme des lingots. Cinquante-cinq livres de cette farine de chair, mêlées à trente-cinq livres de graisse, forment un bloc de pamican que les bateliers canadiens appellent un taureau. Les Anglais fabriquent le pamican à peu près par le même procédé, mais avec de la viande de bœuf de première qualité, et quelquefois, pour donner un peu de saveur à cette sapide composition, ils y mêlent du sucre et des raisins de Corinthe. C'est ainsi que M. Richardson, qui fut envoyé aussi à la recherche de Franklin, en fit faire à Londres 17 424 livres, pour lesquelles on employa 35 651 livres de bœuf, 7549 livres de lard, 280 livres de sucre. Chaque livre de pamican ainsi confectionné revenait à 1 fr. 60 cent.

A la pointe Barrow, M. Hooper rencontre un groupe d'Esquimaux qui, pour un couteau, un miroir, un peu de tabac et quelques verroteries, lui cède un komiak ou bateau de famille très-habilement fait avec des peaux de morses cousues sur une légère charpente. Il ne devait pas avoir partout, dans le cours de son hardi trajet, des rapports aussi faciles. Souvent il n'échappe que par de sévères précautions aux intentions meurtrières des communautés sauvages près desquelles il abordait. A l'aspect des chaloupes anglaises, les Esquimaux accouraient sur la plage avec leurs flèches et leurs arcs. La vue d'un bouton de métal, d'une lunette, d'un foulard, d'un de ces mille objets si vulgaires pour nous, si nouveaux pour eux, enflammait leur convoitise. Pour s'emparer de ces merveilleuses choses, ils

étaient prêts à engager une lutte sanglante. Ils agitaient avec impatience leurs armes entre leurs mains. Les Anglais ne pouvaient entrer en négociation avec eux qu'en leur traçant d'abord une ligne de démarcation qu'ils ne leur permettaient pas de franchir, et en leur montrant un certain nombre de fusils constamment braqués de leur côté. Puis, lorsque cette inquiétante conférence était finie, les Anglais se retiraient comme un peloton de tirailleurs devant un ennemi, et, plus d'une fois, en regagnant leurs bateaux, il leur arrivait d'entendre siffler à leurs oreilles une flèche qu'une main hostile leur lançait comme un dernier adieu.

N'est-ce pas un touchant spectacle que celui de cette petite cohorte de marins, entraînée par une noble ardeur loin des douces rives de l'Europe, sur une terre sans abri, sous un ciel sans pitié, condamnée à souffrir les plus cruelles privations, en lutte perpétuelle avec les éléments, en lutte avec les barbares peuplades dont elle devrait attendre un secours miséricordieux, et poursuivant résolûment sa route à travers les glaces flottantes, les récifs, les périls de toute sorte, pour essayer de retrouver les traces d'un vaillant homme, dont le sort intéresse une généreuse nation. Les anciens auraient fait d'une telle odyssée une tradition solennelle. En cet heureux XIXe siècle, où plus rien ne nous étonne, un libraire en fait un des milliers de volumes qui, chaque année, s'engloutissent dans de nouveaux catalogues, et les journaux les plus obligeants en font quelques feuilletons.

Après une navigation de deux mois où chaque journée et, pour ainsi dire, chaque heure est marquée par une nouvelle souffrance et un nouveau danger, la petite flottille, commandée par M. Pullen et M. Hooper, arrive à l'embouchure de la Mackensie, remonte péniblement cette grande rivière, et s'avance vers l'intérieur de l'Amérique par les profondeurs des forêts dé-

sertes. Là, elle doit hiverner encore dans une froide région, dans les solitudes des bois. Mais là, du moins, elle doit trouver un refuge amical au foyer des établissements anglais créés par le commerce des fourrures à cette immense distance de la cité de Londres.

On sait que la France a, la première, frayé la voie à ce commerce. Par les courageux bateliers canadiens, par ces intrépides et aventureux agents qu'on appelait les *Coureurs des bois*, les négociants de Québec, de Montréal, étendaient au loin leurs spéculations dans l'Amérique du Nord, ajoutaient, d'année en année, avec un chiffre de plus à leur inventaire, un trait de plus à leur carte géographique, et envoyaient en Europe de fines peaux de martre, recueillies au sein d'une forêt, au bord d'un lac, parmi des tribus d'Indiens dont les Malte-Bruns du temps ne savaient pas même le nom.

Après une lutte héroïque dont on ne peut, sans une émotion d'orgueil national, observer les divers incidents, en un jour de malheur, notre noble, cher Canada, notre royaume américain fut livré à l'Angleterre, et, en prenant possession de ce sol sanctifié par l'œuvre de nos missionnaires, arrosé du sang de nos soldats, les Anglais ont hérité de toutes les institutions que nous y avions fondées. Il faut leur rendre cette justice, qu'ils ont, par leur hardiesse et leur intelligence, considérablement agrandi le domaine industriel que nous leur avions laissé.

A l'époque même où nous possédions encore le Canada, ils s'aventuraient déjà plus loin que nous dans leurs explorations américaines. En 1668, un de nos compatriotes, nommé Grosselier, un de ces hommes dont l'audace étonne les gouvernements timides ou peu éclairés sur des questions nouvelles, vint à Paris proposer au ministère de fonder un établissement dans les parages septentrionaux de l'Amérique, Sa demande

ayant été rejetée comme une idée chimérique, Groselier s'adressa à l'ambassadeur anglais, qui prit intérêt à lui et le mit en rapport avec le prince Ruppert. Sous les auspices de cet ardent champion de Charles Ier, qui joignit l'amour de la science à la bravoure du soldat, une société s'organisa qui reçut de Charles II les plus larges priviléges. Telle est l'origine de la fameuse compagnie de la baie d'Hudson.

Aujourd'hui cette compagnie britannique, à laquelle un Français révéla sa féconde pensée, embrasse dans son cercle d'opération un espace incommensurable. Elle s'étend des bords de Saint-Laurent jusqu'au delà du cercle polaire, et des rives de la baie d'Hudson jusqu'aux côtes de l'océan Pacifique. Elle a des comptoirs échelonnés des quais de la Tamise aux plages de la mer glaciale, et des postes au milieu des plus sauvages forêts. Ces postes, confiées à la gestion d'un employé qui, comme au temps de notre royauté canadienne, porte encore le nom de bourgeois, sont occupées par trois ou quatre hommes condamnés à passer de longs hivers dans un profond isolement. Leur nourriture en ce temps se compose exclusivement de poisson ou de viande séchés. Leur occupation consiste à couper du bois, ou à charrier quelques denrées sur leurs traîneaux. On ne peut, dit M. Hooper, voir sans admiration quel énergique labeur, quelle infatigable persévérance s'appliquent là au transport des pelleteries. Montagnes et forêts, torrents et bas-fonds, frimas cruels, chaleur extrême, rien n'arrête, rien n'effraye ces robustes manœuvres que l'on désigne encore par le nom de *voyageurs* canadiens. Là où ils ne peuvent réussir par la force, ils emploient la patience; l'obstacle qui les arrête leur fait deviner d'autres procédés, et l'échec qu'ils subissent leur donne une nouvelle ardeur. Il est des pelleteries recueillies aux extrémités du Nord, qui, de traîneau en bateau, traversent un mil-

lier de lieues, et restent près d'une année en route avant d'être embarquées pour l'Angleterre[1]. Les cargaisons de pelleteries sont divisées par ballots très-fortement serrés, de 84 à 90 livres; au centre sont les fines peaux de rats musqués, de martres, de loutres; en dehors, les peaux d'ours, de loups et de rennes. Tous les ballots, façonnés dans les mêmes formes et à peu près dans les mêmes dimensions, sont liés avec des courroies que parfois les pauvres porteurs de ces denrées de luxe dévorent dans leur détresse pour y chercher, d'une dent vorace, un dernier reste de suc gélatineux.

Souvent, en effet, les malheureux habitants de cette terre désolée ont à subir les tortures de la faim, et si l'approvisionnement que la compagnie de la baie d'Hudson fournit à ses employés vient, par quelque accident, à manquer, ceux qui occupent les postes des districts septentrionaux sont exposés à la même famine. Il n'y a là ni moissons, ni fruits, ni culture, pas d'autres ressources que la pêche et la chasse. En hiver, les oiseaux émigrent, les daims, les rennes se tiennent tapis dans les profondeurs des bois, et les poissons sont enfouis sous une épaisse couche de glace.

M. Hearne, qui, en 1762, le premier atteignit par ces effroyables régions la rivière de Coppermine, a fait

1. En 1789, M. Mackenzie, à qui nous devons un curieux travail sur le commerce des pelleteries, établissait par le calcul suivant la durée d'un échange régulier de marchandises entre Londres et les tribus indiennes de l'Amérique du Nord.

Les demandes de denrées anglaises sont expédiées de Montréal le 25 octobre 1796;

Elles sont embarquées à Londres au mois de mars 1797;

Arrivées à Montréal en juin 1797,

Elles n'en partent qu'au mois de mai 1798;

Elles arrivent aux Indiens en échange des produits de l'hiver 1799;

Ces produits arrivent à Montréal en septembre 1799;

Ils sont rendus à Londres au printemps de 1800.

(*A generale history of the fur trade*, p. 22.)

un touchant récit des misères qu'il endura. Plus d'une fois, il passa plusieurs jours de suite sans manger, et il en vint à se réjouir quand il trouvait quelques ossements desséchés d'animaux qu'il faisait bouillir. Et Franklin, l'intrépide, l'indomptable Franklin, que n'a-t-il pas souffert dans sa première expédition, quand des côtes de l'Océan arctique il revenait chercher pour l'hiver un refuge dans l'intérieur de l'Amérique. Après des semaines d'angoisses, pendant lesquelles il avait jour par jour supporté le martyre de la faim et du froid, il atteignit enfin un poste où il espérait trouver un asile, un foyer, un remède à ses douleurs, et ce poste était désert, et il n'y restait que quelques peaux de rennes, quelques feuilles de parchemin collées en guise de vitres aux fenêtres, qu'il détachait d'une main débile et faisait griller pour pouvoir, en les mâchant, en extraire encore quelque suc. Plusieurs de ses compagnons s'étaient séparés de lui; d'autres étaient morts, de froid et d'inanition, et lui en était réduit à un tel état de faiblesse, qu'il ne pouvait pas même aller à quelques pas de sa hutte prendre du bois. Il s'affaissait de plus en plus, il allait mourir ainsi quand un groupe d'Indiens lui apporta un secours providentiel.

Dans de tels désastres, les Indiens en viennent aisément à des cruautés de cannibales et finissent par faire très-gaiement des repas de chair humaine. M. Hooper dit qu'il a rencontré près du lac de l'Ours un homme qui, en 1826, avait été employé par Franklin, et qui dans le cours de son existence avait dévoré une douzaine de personnes, en commençant par celles qui étaient le plus près de lui, c'est-à-dire par sa femme et ses enfants. Il ne lui restait plus qu'un fils qu'il paraissait aimer beaucoup et que probablement il ne pourrait se décider à manger qu'à la dernière extrémité. Un autre Indien, nommé Geero, qui demeurait près du fort

Simpson, avait pris un tel goût à ces festins d'anthropophage, que le plus beau quartier de daim lui semblait fade à côté d'une côtelette de chair humaine. Comme il connaissait sa faiblesse gastronomique, il évitait autant que possible les trop vives tentations, ainsi qu'un ivrogne qui essaye de vaincre son penchant évite l'enseigne du cabaret. M. Hooper lui ayant demandé s'il voudrait l'accompagner dans une excursion de quelques jonrs à travers les bois, l'Indien s'y refusa; et comme M. Hooper insistait, l'honnête Geero finit par avouer à l'inteprète que lorsqu'il serait seul loin du fort avec ce blanc visage, il n'était pas sûr de pouvoir résister au désir de tâter d'une si attrayante friandise.

Les belles ladys dont le luxe enrichit la compagnie de la baie d'Hudson, savent-elles ce qu'il en a coûté de fatigues et de privations à des centaines de chasseurs, de bateliers, pour satisfaire à une de ces élégantes fantaisies? Et lorsqu'elles sortent joyeusement d'un bal en jetant une palatine de martre sur leurs épaules, savent-elles que pour enlever aux forêts lointaines cette soyeuse fourrure, plus difficile à conquérir que la peau du lion de Némée, des hommes sont morts de faim ou peut-être ont été massacrés par les Indiens?

C'est sur ce sol implacable où tant de voyageurs ont en vain exhalé leurs lamentations, que les équipages anglais s'avancent lentement, c'est vers un des ports septentrionaux qu'ils se dirigent. Arrivés au fort Mackensie, le peu de provisions qui leur restait et le peu de ressources que leur offrait cette station les obligea à se séparer. M. Pullen continue sa marche jusqu'au fort Good-Hope, et M. Hooper va s'installer au fort Norman. Là il trouve d'abord une quantité suffisante de comestibles; pas de pain, ni de farine, mais des quartiers d'ours, de castor et du poisson. Cependant l'hiver est long, la chair d'ours ne peut se renouveler comme

dans les banquets mythologiques des Scandinaves, aux tables éternelles du Valhalla. M. Hooper se décide encore à une nouvelle migration, et s'en va camper près du lac du Grand-Ours. Des familles d'Indiens l'aident à construire une cabane. Les femmes transportent elles-mêmes sur leurs épaules les matériaux nécessaires à cet édifice. Les femmes sont là soumises au plus complet esclavage. L'homme ne s'inquiète pas de leur toucher le cœur par de douces paroles. L'homme dispute à coups de poings à un rival la jeune fille qu'il veut posséder, et le plus fort est celui qui lui plaît le plus. « Tu n'as pu réussir dans ton projet, disait un individu à M. Hearne, après sa première tentative pour ateindre la rivière de la Mine-de-Cuivre, parce que tu n'avais pas avec toi assez de femmes. Ce sont les femmes qui se chargent des plus lourds fardeaux, dressent les tentes et mangent peu. » En effet, M. Hearne, à sa seconde expédition, prit avec lui plusieurs femmes et atteignit son but.

Au lac du Grand-Ours, il faut que M. Hooper et ses compagnons s'habituent à un autre régime. Il n'y a point d'oiseaux dans les airs, point d'animaux visibles dans les bois. Les Indiens creusent des trous dans les glaces, y placent leurs filets et en retirent du poisson. « Le poisson, dit gaiement M. Hooper, est devenu notre unique aliment. Il n'y a pour nous de variété que dans la manière de le préparer. Ainsi nous avons du poisson bouilli et frit, du poisson sec, du poisson fumé, du poisson salé, de la soupe de poisson, des gâteaux de poisson, et toujours du poisson. Notre plus précieuse richesse se composait de deux livres de thé et de douze livres de sucre que nous réservions soigneusement pour les dimanches. Notre perpétuelle alimentation de poisson, uniquement arrosée d'eau froide, affaiblit bientôt nos organes digestifs et produisit en nous un désordre que nous ne réussîmes à corriger qu'en pre-

nant de fréquentes infusions d'une plante amère qui croît en abondance dans ce district.

« A Noël cependant, nous voulions avoir notre bonne fête. J'avais précieusement réservé pour ce jour-là quelques livres de viande salée et quelques conserves. Nous nous assîmes ensemble à une table autour de laquelle on servit de la soupe, du pamican, du bœuf, des navets, du thé vert, un repas de prince qui nous rendit tous très-joyeux. »

L'été venu, les pauvres Anglais, enfermés tout l'hiver dans leurs grossières cabanes par un froid tel que leur haleine se gelait sur leurs lèvres, s'embarquent de nouveau pour tenter une nouvelle expédition dans l'Océan arctique. Ils s'avancent jusqu'au cap Bathurst. Là, une barrière de glaces impénétrables les arrête. Après avoir vainement attendu plusieurs jours qu'un coup de vent favorable leur ouvrît un passage dans cette digue, ils regagnent le Mackensie et reviennent passer encore un hiver dans les déserts de l'Amérique. Cette fois du moins, ils avaient le bonheur d'arriver à un établissement meilleur que celui où ils avaient vécu précédemment. Ils s'installèrent au fort Simpson, ils y trouvèrent des livres et quelques instruments de physique. Ils échappaient par là à l'une des plus cruelles souffrances de l'homme qui a pris l'habitude d'occuper son intelligence, à l'interminable longueur des jours sans étude, sans travail.

Au mois de juin de l'année suivante, M. Hooper et M. Pullen partent pour l'Angleterre. Il ne leur faut pas moins de trois mois pour gagner la baie d'Hudson, par les lacs, par les rivières et les cascades. Le 5 septembre, enfin, ils montent à bord d'un navire britannique.

Après une telle campagne, après ces trois années de navigation dans les glaces, d'hivernage dans les bois, d'anxiétés morales, de souffrances physiques, de re-

grets de toute sorte, je me figure la joie avec laquelle M. Hooper a dû écrire ce mot auquel les Anglais attachent une si cordiale signification, ce mot qu'il place à la fin de son livre : *At home.*

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET C[ie]
Rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 21

François, et illustrés de 22 vignettes par Coppin. 1 vol. 2 fr.

Edgeworth (Miss) : *Contes de l'enfance*, traduits par le même, et illustrés de 22 vignettes par Coppin. 1 vol. 2 fr.

Fénelon : *Fables;* illustrées de 8 vignettes par Forest. 1 vol. 1 fr.

Genlis (Mme de) : *Contes moraux ;* illustrés de 40 vignettes par Foulquier, etc. 1 vol. 2 fr.

Grimm (les frères) : *Contes choisis*, traduits de l'allemand par *Frédéric Baudry*, et illustrés de 40 vignettes par Bertall. 1 vol. 2 fr.

Hauff : *La caravane*, traduite de l'allemand par *A. Talon*, et illustrée de 40 vignettes par Bertall. 1 vol. 2 fr.

— *L'auberge du Spessart*, traduite de l'allemand par le même, et illustrée de 40 vignettes par Bertall. 1 vol. 2 fr.

Hawthorne : *Le livre des merveilles;* contes mythologiques, traduits de l'anglais, avec l'autorisation de l'auteur, par *L. Rabillon*, et illustrés de 40 grandes vignettes par Bertall :

Ire partie. 1 vol. 2 fr.
IIe partie. 1 vol. 2 fr.
Chaque partie se vend séparément.

Mayne-Reid (le capitaine) : *À la mer !* Ouvrage traduit de l'anglais par Mme *H. Loreau*, et illustré de 12 grandes vignettes. 1 vol. 2 fr.

— Le *Chasseur de plantes*, traduit de l'anglais par Mme *H. Loreau*, et illustré de 12 grandes vignettes. 1 vol. 2 fr.

— *Les exilés dans la forêt*, traduits de l'anglais par Mme *H. Loreau*, et illustrés de 12 grandes vignettes. 1 v. 2 fr.

— *Les vacances des jeunes Boërs*, traduites de l'anglais, par Mme H. Loreau, et illustrées de 12 grandes vignettes. 1 vol. 2 fr.

— *L'habitation du désert*, ou Aventures d'une famille perdue dans les solitudes de l'Amérique. Ouvrage traduit de l'anglais par *A. Le François*, et illustré de 24 grandes vignettes par Gust. Doré. 1 vol. 2 fr.

Perrault, et Mmes **d'Aulnoy** et **Le Prince de Beaumont** : *Contes de fées ;* illustrés de 40 vignettes par Bertall, Forest, etc. 1 vol. 2 fr.

Porchat (J.) : *Contes merveilleux*, illustrés de 21 grandes vignettes par Bertall. 1 vol. 2 fr.

Ségur (Mme la comtesse de) : *Nouveaux contes de fées*, illustrés de 20 grandes vignettes par G. Doré. 1 vol. 2 fr.

— *Les malheurs de Sophie*, illustrés de 42 vignettes par Castelli. 1 vol. 2 fr.

— *Les petites filles modèles*, illustrées de 20 grandes vignettes par Bertall. 1 vol. 2 fr.

— *Les vacances*, illustrées de 40 vignettes par Foulquier. 1 vol. 2 fr.

Swift : *Voyages de Gulliver à Lilliput et à Brobdingnag*, traduits de l'anglais. Édition abrégée à l'usage des enfants, et illustrée de 40 vignettes par Forest. 1 vol. 1 fr.

Vimont (Ch.) : *Histoire d'un navire;* illustrée de 40 vignettes par Alexandre Vimont. 1 vol. 2 fr.

Paris. — Imprimerie de Ch. Lahure et Cie, rue de Fleurus, 9.